

Dante, Pétrarque, Michel-Ange, Tasse

Dante Alighieri

[LU AVEC LIREGRATUIEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

SONETTO

Yedrai l'Ilalia, in cui natura ed arte Gareggiano a formar opre ammirande.

Onde sì chiaro il nome suo si spande Del mondo in ogni //iù rimula parle.

Sole, che tant a vila al suol comporte ,

Tete, e marmi pari and, e il bello e il grande Che pontio ed allô ingegno e mani blonde, Tutlo veder polrai. né mai saziarte.

Ne stupir... se vedrat, raro por lento, Giungendo aU'urna del loscano Cigno Che canto Laura in me/ica favella;

Il capo egli ergerà dal monumenlo E d dira corlese e in suon benigno :

« Corne Laura lu sei gentille e bel la. »

E asconderassi in quel la.

Lieto d'aver ancor quaggiù mirato Semblante a quel simif che ha tanlo amafo.

DEDICACE

SONNET

Vous verrez l'Italie, où la nature et l'art S'unirent pour former
des œuvres merveilleuses,

Qui font qu'au bout du monde et jusqu'aux mers brumeuses Le
nom de l'Italie est grand de toute part;

Vous verrez son soleil qui n'a point de brouillard,

Son sol toujours fécond, ses cités glorieuses.

Ses marbres éloquents, ses toiles lumineuses,

Sans en rassasier jamais votre regard.

Ne vous étonnez pas s'il se fait un miracle.

Lorsque vous parviendrez jusqu'à la tombe où dort Le doux
Cygne toscan dont l'amour fut l'oracle;

Car il se lèvera par un suprême effort,

Et dira de sa voix grave et mélodieuse ; à vous êtes comme
Laure et belle et gracieuse. »

Puis son ombre au tombeau redescendra, joyeuse D'avoir en-
core ici sur vos traits admiré Le visage charmant qu'il avait
adoré.

Le rôle de la femme était nul dans l'antiquité; la résignation
était sa seule vertu. En Orient, elle était esclave; en Grèce, elle
était confinée dans le gynécée; et si à Rome sa destinée s'était un
peu relevée, c'est que les fils étaient si grands, que le respect arri-
vait quelquefois jusqu'aux mères.

Mais à Rome comme à Sparte, comme à Athènes, les chants
des poètes étaient en l'honneur des courtisanes, et l'amour n'était

un dieu dans l'Olympe que par l'inceste et l'adultère.

Platon déposséda ce dieu enfant; il donna à ce
mot amour une valeur métaphysique qui lui ôtait

PRÉFACE

son individualité, mais qui l'associait à la pensée même de ce dieu unique que son génie lui avait révélé.

Ce fut une immense révolution de la pensée; mais elle ne s'étendit pas jusqu'à la femme, car elle restait en dehors de ces rêves philosophiques. Ce n'était donc encore que le travail de la pensée humaine qui préparait le terrain pour l'arrivée du christianisme.

En effet, cet anathème qui pesait sur la destinée de la femme ne devait être levé qu'à la naissance du Messie.

Alors la maternité devient divine; la beauté devient chaste; la femme devient l'intermédiaire entre le créateur et la créature. La foi, l'espérance et la charité sont ses plus beaux attributs, et la glorieuse communauté du martyre la rend l'égale de l'homme sur la terre et dans le ciel. Enfin l'esprit chevaleresque du moyen âge la fait souveraine et dépose à ses pieds la rudesse des barbares du Nord.

Maintenant les poètes de la femme vont venir; la poésie ne renaît que pour la célébrer.

Nous voyons d'abord les poètes provençaux apparaître; mais les langues nouvelles bégaièrent en-

PRÉFACE

core, et leurs essais ne sont que des préludes gracieux qui préparent la venue des grands poètes italiens.

Ces grands poètes sont Dante et Pétrarque. Leurs premiers chants sont des chants d'amour. Tous deux aiment avec la fougue de l'âge et l'ardeur de la passion ; mais Béatrice est une femme du siècle nouveau; elle est pure, et elle inspire la pureté; elle est chaste, et Son amant sera chaste ; mais Laure est une sœur de Béatrice, et Pétrarque l'aime vingt et nn ans; et, pendant ce long espace de temps, la passion du poète s'épure, et le visage doux ou sévère de Laure suffit pour faire pluie ou soleil, hiver ou printemps dans ce cœur qu'elle gouverne à son gré; ces deux femmes meurent chastes, et telle est la force de l'amour qu'elles ont inspiré, qu'il survit à la mort et se nourrit de l'espérance d'être couronné dans une autre vie.

C'est que, pour Dante et pour Pétrarque, l'amour n'est plus l'enfant mutin d'Anacréon et d'Horace; c'est, comme tous deux l'appellent, un maître puissant qui les domine, qui les ploie sous le joug et

leur montre du doigt le ciel comme seule espérance î

PRÉFACE

En effet la forme, à cette époque, n'est plus rien : l'âme est tout! Voyez les premiers essais des mosaïstes et des peintres primitifs : au lieu des nudités grecques et romaines, voyez ces longues robes dont les plis roides et inflexibles semblent craindre de trahir des beautés qui pourraient éveiller les sens; toute la

pensée est dans la figure et dans les yeux levés languissamment vers le ciel.

Ainsi l'amour que nous a transmis le moyen âge, c'est l'amour rêvé par Platon, né et grandi sous les auspices de la religion chrétienne, armé chevalier dans les beaux temps de la chevalerie , et placé dans le ciel par les artistes et par les poètes.

PRÉFACE

Dante et Pétrarque, par l'exemple de leur vie et par leurs poésies, sont les révélateurs et les plus grands interprètes de cette nouvelle religion de l'amour dont ils sont, en quelque sorte, les martyrs et les saints.

Les poésies lyriques de Dante sont peu connues; on les oublie presque dans l'ombre que projette son grand poème de la Divine Comédie.

Celles de Pétrarque font sa gloire en Italie et dans le monde.

Dans le nombre des poètes qui, après eux, ont chanté l'amour, les plus célèbres en Italie sont Michel-Ange et le Tasse ; c'est la même école platonique et chrétienne. Dante et Pétrarque reconnaissent

PRÉFACE

en eux des frères, et ils forment à eux quatre la plus belle part de la gloire littéraire de l'Italie.

Presque toutes ces poésies amoureuses ont été écrites en sonnets.

Le sonnet est un petit poème complet qui encadre avec précision et netteté l'idée ou le sentiment que le poète veut y enchâsser. Le mot soneito vient évidemment de suono , parce que dans l'origine on y adaptait de la musique, et on le chantait en s'accompagnant sur le luth.

Le sonnet est, dit-on, d'origine arabe, et a été introduit en Europe par les troubadours provençaux qui l'ont trouvé implanté dans leur patrie par le passage des Arabes d'Espagne.

C'est vers le milieu du xin^e siècle que le sonnet acquit droit de cité en Italie, grâce à Guitton d'Arezzo qu'on considère comme le premier poète qui ait écrit en langue toscane. Il était né trente-cinq ans avant Dante. Le premier il donna au sonnet des règles fixes; c'est de lui que Pétrarque dit dans ses Triomphes :

Guitton d'Arezzo

Che di non psser primo par ch' ira aggia...

PRÉFACE

En eft'et, cette pâle lumière fut bientôt éclipsée par l'astre de Dante.

Si Guitton fut en quelque sorte le Cimabué de la poésie italienne, on peut dire que Dante en est le (i)otto , niais seulement dans les gracieuses poésies de sa jeunesse ; car plus tard, dans son grand poème, il devait à lui seul faire arriver la langue toscane à son apogée, tandis qu'il fallut tout un siècle d'artistes pour faire faire les mêmes progrès à l'art de la peinture.

Pétrarque, lui, est bien le Raphaël de la poésie. C'est la même beauté, la même chasteté, la même perfection que chez le peintre

d'Urbino.

Nous cesserons là ces comparaisons qui pourraient paraître puériles si nous les poursuivions en cherchant au Tasse une parenté avec le Corrège ou le Guide.

Mais Michel-Ange ne peut être comparé qu'à Luirnéine. Vous trouverez chez le poète, ainsi que chez l'artiste, les mêmes qualités et nous oserons dire les mêmes défauts. Si l'un tourmente le marbre, l'autre tourmente aussi quelquefois la pensée; mais c'est la même ampleur de style et la même hauteur de conception.

Mi!

PRÉFACE

Nous avons entrepris de traduire un choix des poésies lyriques de ces grands poètes. Si les sonnets de Pétrarque ont eu déjà les honneurs de la traduction, ceux de Dante, de Michel-Ange et du Tasse, n'ont pas encore été traduits en vers français.

La réunion de ces quatre poètes nous a paru intéressante; on aura, en quelque sorte, l'histoire du sonnet d'amour en Italie, histoire représentée à ses époques principales par ce que le génie italien a eu de plus grand et de plus beau dans les arts et dans la poésie.

Une traduction bien faite doit être connue la gravure d'un tableau; être traducteur comme Calamatta est graveur serait atteindre à la perfection.

Nous ne prétendons pas avoir eu assez de talent et de bonheur pour arriver jusque-là, tant s'en faut; mais, afin d'en approcher le plus possible, nous avons d'abord traduit en vers, parce que le

vers seul peut tenter de reproduire la couleur et l'harmonie du vers. Puis nous avons conservé la forme rigoureuse du sonnet; car il nous semble que c'est le moins qu'on puisse faire que de conserver à l'auteur qu'on traduit la physionomie qu'il a préférée.

La difficulté devait être bien plus grande, sans

PRÉFACE

aucun doute; mais cette difficulté même nous a été utile et nous a fait, au moins, conserver tous les plans de ces petits tableaux, si nous n'avons pas réussi à en reproduire tous les tons et toutes les linesses.

Cette traduction a été commencée en 1842 en Italie; elle a été souvent interrompue et toujours reprise avec un nouveau charme. Nous ne songions guère alors à la publier; ce n'étaient que des études où nous nous plaisions, et elles ne prouvaient qu'une chose, notre amour pour la langue du beau pays où résonne le si :

li bel pacse ove il si suona.

Dantk.

Nous devons craindre du lecteur le jugement que nous avons nous-mêmes plus d'une fois porté sur notre traduction; mais il a une ressource toujours à sa disposition, c'est celle de fermer le livre et d'oublier les traducteurs.

Quant à nos poètes bien-aimés «pii ont été pour nous l'objet d'études si douces et si pures, nous leur devons bien des excuses pour les livrer ainsi travestis au public ; mais il y a longtemps que nous

PRÉFACE

avons reconnu notre faute et que nous leur avons adressé cet acte de contrition.

O poètes amants, que votre amour pardonne !

Nous vous avons, hélas! traduits et mutilés,

Nous avons profané ces autels étoilés Où chacun de vous quatre a placé sa madone.

Sous l'éclat dont la muse ainsi les environne,

Nous aurions dû, les yeux par le respect voilés, N'admirer, que d'en bas, leurs fronts immaculés,

Sans oser de nos mains toucher à leur couronne.

Raphaël eût pu seul éterniser leurs traits,

Et, leur donnant le nom de vierges aux sonnets,

Leur trouver dans son ciel une place assez haute.

Poètes, pardonnez! Voyez... chacun de nous Se frappe la poitrine, et vous dit à genoux :

C'est ma faute, ma faute et ma très-grande faute!

DANTE

A DANTE

SONNET

Béatrice est au ciel : là son œil attendri

Suit toujours cet amant qui chanta sa mémoire

Et qui lui confia son amour et sa gloire ;

Dès neuf ans à ses vœux son étoile a souri.

Pour la rejoindre, il a, pâle et le pied meurtri. Traversé tout l'enfer; et jusqu'au purgatoire Il a continué sa course expiatoire;

Car ce fut là ta vie, ù Dante Alighieri

Mais enfin, sur le seuil de la céleste sphère.

Tu pris le rameau d'or de cette main si chère Et tu t'agenouillas plein d'amour et de foi;

O fut alors, tandis qu'une ingrate patrie Condamnait à l'exil ta vieillesse flétrie.

Une les portes du ciel s'ouvrirent devant toi

Dante! A ce nom, l'on se sent saisi d'un respect involontaire, on se découvre la lèze comme si l'on entrait dans une de nos cathédrales gothiques. Debout et solide comme elles, Dante a traversé les siècles, et nous ramène par le souvenir vers ces immenses ténèbres du moyen Age dont il est la lumière! Nous assistons aux grandes luttes des Guelfes et des Gibelins, ces deux noms barbares fl) venus du Nord comme des conquérants pour décimer l'Italie; nous revoyons la Florence féodale, ses agitations turbulentes et ses guerres civiles; nous quittons cette patrie ingrate pour labourer avec lui les mers orageuses de l'exil dans cette barque sans voiles et sans gouvernail qui

(«; Welf H Weibling. — Voyez l'ouvrage de M. Ozanam, Dante et sa Philosophie catholique du xiii^e siècle. ouvrage précieux

après lequel il ne reste plu» qu'a être plagiaire.

l»A MK.

l'a porlé vers tant de ports, tant de fleuves, tant de rivages (1).
Kntin, avec lui, nous montons et descendons les escaliers étran-
gers, et nous mangeons le pain amer de l'hospitalité (2).

Pourquoi ce privilège d'omiper de lui la postérité comme il a
occupé son siècle?

Parmi les poètes, les uns sont des révélateurs d'avenir, vagues
prophètes, nobles rêveurs, étoiles vacillantes dont les rayons ne
nous échauffent pas; les autres nous apportent des plaintes et des
regrets, échos de douleur qui ne se réveillent que dans ceux qui
ont les mêmes souffrances, mais qui sont muets pour la foule.

Théologien, soldat, philosophe, citoyen et poète, Dante fut à la
fois action et pensée. Il touche tous les sentiments, à toutes les
croyances, à toutes les passions de l'homme; il est à lui-même
son poème.

Il combattit à Campoldino dans les rangs des Guelfes, fut au
premier rang, et remporta avec eux la victoire (1289>. Il fut l'un
des six prieurs de Florence (IM juin 1300). Nous le voyons qua-
torze fois ambassadeur, et c'est dans sa dernière ambassade à
Rome qu'il reçoit la sentence du parti guelfe qui le condamne à
une amende de six mille livres et au bannissement (27 janvier
1302); deux mois après, il était par contumace condamné à être
brûlé vif (10 mars 1302".

Chassé de sa patrie, il conserve pour elle un amour qui

(1) Voramrnic io sono slato Icgnn son/n \cln r scn/.a govvrno portait» a tliversi porli r fori c liti, <!al vonlo arrrn rhr vapora la dolorosa poverta.

Dvui, Cnnrîn, Irai. I.cap. m.

(i) PjkttaOISO, \\|,

Tu provvrai si ronui iu «li sale Ko pane altmi, e cotne è duro rallr l,o scenderc e il salir per l'altrui seale.

NOTICE

sYxhale souvent en regrets touchants (1) ; niuis il n'y rentrera pas, f*arce que son honneur et sa gloire ne peuvent accepter les conditions ignominieuses qu'on ose mettre à son retour (2).

'I, Il lirllo ovile ov'io dormi agnello! dil-il on parlant do Florence.

l'Afl.VULS, XXV, V. 8.

» J ai pitio do tous les malheureux, mais ma plus grande pitié osl pour ceux <1 in vivent dansl'exil, et no peuvent voir leur pairie que dans leurs reves. »

Or vulgarr Eloquio, livre 11, cli. iv.

< Nous qui avons aujourd'hui pour pairie le monde, comme les poissons ont la mer, bien que nous ayons bu l'eau de l'Arno avant d'avoir eu des dents, et bien que nous aimions tant Florence que pour l'avoir aimee nous souffrons un injuste exil, nous appuyons l'epaulc de notre jugcmeni sur la raison plutôt que sur le sentiment, etc. ••

lir ciilg. Elaq ., liv. I, ch. vt.

« Ah', pldt ail souverain de I univers que le motif qui me fait parler de moi n'eût jamais existé, que personne n'eût eu de torts vis-à-vis de moi, et que je n'eusse pas eu à souffrir injustement l'exil et la pauvreté. Depuis qu'il a plu aux riroyeus de la très-belle el de la très-célèbre fille de Rome, Florence, de me rejeter de son doux soin, dans lequel j'ai été mis au momie, et nourri jusqu'au sommet de la vie, el dans lequel je voudrais pouvoir reposer mou esprit fatigue el finir les jouis qui me sont comptes, l'on m'a vu voyageur dans loule Fllalie, el, presque mendiant, montrer a Ions les plaies de la destinée. -

i'onrilo, Ir. I, eh. ni.

2, On exigeait qu'il payât une amende, qu'il se rendit en prison, et qu'il eu sortit un cierge a la main, pour aller faire amende honorable devant l'église principale de Florence. « Est-ce là, s'erie-l-il dans une lettre latine, est-ce là la façon dont rentrera Dante Alighieri dans sa patrie, après un exil de près de quinze ans? Ksi-ce la le prix de mon innocence que loin le monde connaît? , / Est-ce là le prix de mes sueurs el de mes longues études? Loin de moi, loin de tout homme voue à la philosophie, celle bassesse qui est le propre d'un comr de houe ! Que j'aille, moi, faire amende honorable a la porte île l'église comme le ferait quelque misérable pédant nu tout homme sans réputation! Loin de moi, loin d'un homme qui proche l'équité, l'idée de me faire tributaire de ceux qui m'offensent, comme s'ils avaient bien mérité de moi! Non, ro n'est pas là Ir rhemin pour retourner dans sa patrie, o mon pere! Si vous ou d'autres pouvez en trouver un qui n'cnlovch Dante ni la réputation ni l'honneur, ah! certes, je l'acrepte, et je ne reviendrai pas à pas lents, je vous assure; mais,

si le moyen n'est pas honorable, je ne rentrerai jamais a Florence. Eh quoi ! le soleil et Ips étoiles ne se voient-ils pas de tous les points de la terre? Ne pourrai-je partout méditer sur la vérité, qu i! faille d'abord faire dp moi un homme sans gloire Pt sans honneur aux yeux du peuple de ma patrie ; et le pain certes ne me manquera pas. »

UANTK.

Dante est né à Florence, U* 14 mai «T A lighieri degli

Alighieri et de donna Bella sa femme: il fui baptisé à Saint-Jean-Baptiste sous le nom de Durante que l'usage changea et maintint en celui de Dante. Brunetlo Latini, philosophe, poète et savant, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres du Trésor qui fut composé en langue française et écrit en France, était sans doute l'ami de sa famille, car il tira l'horoscope du nouveart-né et prétendit lire dans les destinées de l'enfant la glorieuse carrière qu'il devait parcourir. Ce fut, ajoute-t-on, la raison qui l'engagea à se charger de son éducation. Il fut donc son maître, et entre le maître savant et l'élève prédestiné il y eut un attachement profond dont nous lisons les preuves dans un touchant passage de la Divine Comédie.

Dante et Brunetto Latini se rencontrent dans l'enfer. « Kst-ce vous que je vois ici, messire Brunetto? » s'écrie le poète. Fl, après quelques paroles échangées, le maître continue : « Si mon jugement ne m'a pas trompé lorsque j'étais encore dans ce beau séjour de la terre, tu n'as qu'à seconder l'étoile sous

laquelle tu es né, et lu ne peux faillir d'aborder au port de la gloire; et si la mort ne fût pas venue trop tôt pour moi, en te voyant si favorisé du ciel, je t'aurais encouragé à l'étude. » Plus

loin, c'est le poète qui parle ; « Ah! si ma prière eût pu être accomplie, vous ne seriez pas encore exilé de l'humaine nature, car j'ai gardé dans ma pensée et je revois aujourd'hui avec douleur la chère et douce figure paternelle de celui qui, sur la terre, m'enseignait comment l'homme de\ient éternel (i), et, tant que je vivrai, ma langue rendra témoignage de la reconnaissance que je vous dois. »

Toutes les heureuses facultés de l'esprit, de l'intelligence et du coeur, se développèrent rapidement chez le jeune élève de Brunetto Lalini. Il se rend à lui-même justice dans ces vers qu'il met dans la bouche de Béatrice, quand elle lui demande compte de ce qu'il a fait des facultés que Dieu lui avait données en partage :

Ottesli lui lut ttelln sua \ita nova Yirtualnienlc cite ngtti ahito
«lestro battu avrebbe in lui mirahil prova.

Purg., xxx, y. 115.

Son ardeur pour l'étude était poussée à un tel point, que sa santé en était souvent altérée Si.

Dante perdit son père de bonne heure; sa mère, laissant a

'lj Clin in la mente inc litta, ed or m'arcora l.a car;» huona im-
maginc patent a lli vni, quando nel inondn ad nra ad ora
M'inwpa»»!/? rnme l'iom s'rterna.

Im ., cl). XV, V. Hô.

« A forer dr fatiguer mes yeux par la lecture, les esprits dr la
vue devinrent en moi si faibles, que les étoiles me paraissaient
toutes comme entourées d'un cercle blanc, ei re ne fui que par un
long repos dans des lieux (rais et fermes a toute lumière, et en

baignant le globe de l'onl dans l'eau vive, que mes yeux reprirent de» forer» et que ma vue revint en bon Hat. Ne t'etontir pas le-
rieur, si j'ai dans ma mémoire tant d'écrivains. >•

/>*• mlg. Hluq , li\ . Il, cap.)».

DANTE

Brunetlo Latini le soin de ses études sérieuses, s'occupait de donner au jeune enfant des jouissances moins austères et plus douces. Il apprit le dessin. Il dit lui-même, dans le petit livre que nous avons traduit, qu'un jour il s'occupait à dessiner des anges en souvenir de Béatrice. Son amitié pour Giotto, cet enfant que Cimabué alla chercher parmi ses moulons pour en faire le premier peintre d'expression qui ait paru au moyen âge, est célèbre, et a sans doute donné lieu, autant que le mérite du peintre, au souvenir qu'il nous en a laissé dans son poème (I).

Vasari prétend que les scènes de l'Apocalypse peintes par Giotto dans l'église du monastère de Sainte-Claire, à Naples, furent de l'invention de Dante; il est certain aussi qu'il fournit à son apii non-seulement des sujets, mais des dessins. Il avait travaillé avec lui à l'esquisse du tableau qui représente la grande scène de l'enfer, et qui est dans une église de Padoue (2).

Outre le dessin, Dante apprit encore et aima la musique; il jouait du luth et chantait, il eut pour ami intime le Florentin Oa-sella, chanteur célèbre, homme de mœurs faciles et aimant la bonne chère. Dante le rencontre au purgatoire; après un échange de paroles amicales, il le prie de chanter (3). Casclia

(I) Crcdelle Cimabo nella punira

Ti'tier lo campo, e ora lia Uiolln il j<riil«

Si chc In lama <li io|ni oscura,

l'um;., cap. \i, v,!U.

'i) V,\s, vm, Vitadei pillori. — Bk.wkxuto in hioi.v. Comment.
<!>■ Ihnir.

— Uamjisucci, Vie tir Uiotlo.

'.%i Si' nuova Ickk«‘ non li loillic

Memoria o uso allatnoroso canin Clic mi snlca quciar mile mie
voplie, D'i rio li piarria ronsolnn* ali|unnlo I. 'anima min rhe con
la sua iicrsona Venendn «pii e alfannala lanto.

baur rhr nrlIn mcnlr mi rntfioimt Comineio e|(li nllor si ilolce
meule Clic la (tnlrcftza aiicor mi siioua....

l'cr.c., cap. it, v . KM».

NOTH.H.

entonne une canzune que le poêle avait composée en l'honneur de Béatrice, et lui fait éprouver un tel plaisir que le souvenir l'en charme encore. Toutes les ombres se sont arrêtées suspendues à sa voix, et il faut que le vieux Caton (J) vienne gourtuander leur paresse pour qu'elles reprennent leur marche vers la porte du purgatoire.

Dante aima aussi beaucoup un autre musicien, appelé Belacqua, excellent fabricant d'instruments de musique. Il paraît qu'il était d'une humeur paresseuse, car il le place dans le groupe des négligents, à la porte du purgatoire, où il atleud son tour, assis, les bras autour des genoux et la tête penchée sur la poitrine.

Toutes ces amitiés de Dante pour de grands artistes n'empêchèrent pas son affection pour des hommes sérieux et graves. Son plus grand attachement fut pour Guido Cavalcanti, fils de Cavalcante Cavalcanti : c'était un beau jeune homme, poli mais dédaigneux et se plaisant dans la solitude; le peuple disait de lui que l'objet de ses recherches était de trouver que Dieu n'existait pas. Il laissa la réputation d'un logicien et d'un philosophe. Dante fait mention de lui dans plusieurs passages de la Divine Comédie.

Que le lecteur nous pardonne d'être entrés dans ces longs détails sur la jeunesse de Dante; nous croyons pourtant qu'ils ne peuvent manquer de l'intéresser, car ils le mettent, pour ainsi dire, dans l'intimité de l'auteur que nous voulons lui faire aimer ici, et non plus seulement lui faire admirer avec crainte et respect. Le lecteur peut maintenant le voir avec nous dessiner dans l'atelier de Giotto et s'entretenir avec lui de son art; il peut le voir écoutant son ami Casella chanter ou lui soumettant une nouvelle canzone à mettre en musique, ou bien le suivre dans la

l Caton, dans lo pormi' ilr Danlr, «■>(mis a la «anli- <li"> abords «lu purgatoin*.

U DAME

boutique de Belaqua, quand il va lui reprocher sa lenteur à lui rendre le luth qu'il devait réparer, et le plaisanter sur son péché habituel de paresse; enfin, après cet usage frivole de la matiuee, il pourra s'enfermer en tiers avec lui chez Guido Cavalcante pour assister là à de sérieuses conversations, quelque dispute philosophique sur l'existence de Dieu ou quelque discussion sur la poésie; car nous savons que Guido dédaignait assez les vers, et n'avait pas pour Virgile le respect et l'affection qu'avait Dante (i).

Dante fut d'une stature moyenne; son visage était long, son nez aquilin, ses yeux un peu à fleur de tête, son menton prononcé et sa lèvre inférieure saillante; son teint était brun, ses cheveux et sa barbe épais, crépus et noirs; il avait la physionomie rêveuse et mélancolique, et la démarche grave comme il convient à un philosophe.

C'est ainsi que nous le dépeignent Boccace, Benvenuto da Imola et d'autres commentateurs.

Les anciens portraits de Dante le représentent déjà avancé dans la vie; on en a découvert un, il y a peu d'années, dans la chapelle du vieux palais du podestat à Florence; il fait partie d'une fresque peinte par Giotto et récemment réparée par M. Antoine Marini. Ce portrait est curieux et plein d'intérêt : Dante tient une grenade à la main, il a vingt ans, l'air poétique et rêveur; on voit que la politique n'a pas encore passé par cette tête.

Mais il était plus jeune encore, il n'était qu'un enfant, lorsque son cœur se prit, pour une autre enfant de son âge, d'une affection qui devait durer toujours et diriger toute sa vie; nous

ici, dans l'Enfer, l'âme de Dante, nous lisons à l'appui de cette opinion que l'âme s'adressant au père de l'âme, lui dit : Je ne liens pas de moi-même; le unifie que nous m'ont à mes rôles, c'est Virgile que peut-être l'âme dédaignerait.

(«■rseriii tûido voslro ehl»e a disdegno.

NOTICE

empruntons à Benvenuto d'Imola le récit de la première entrevue de Dante et de Béatrice.

« Folco Portinari, père de Béatrice, avait, suivant son habitude, choisi le mois de mai pour réunir à sa table ses voisins et leur famille; Dante, alors âgé de neuf ans, avait suivi son père Alighieri qui taisait partie des convives; il vit par hasard, au milieu d'autres jeunes enfants, la fille de l'hôte de la maison, à peu près de son Age, d'une figure charmante, d'un caractère plus charmant encore; elle entra tout à coup dans son coeur et n'en sortit plus, tant que dura sa vie, soit par une conformité d'humeur et de caractère, soit par une singulière influence du ciel. »

V a-t- il rien de plus aimable et de plus touchant que cette allection de deux beaux enfants purs comme des anges!

Béatrice était née la même année que Dante; son père, Folco Portinari, était un citoyen de Florence, riche et considéré (1); il avait sa demeure là où fut construit depuis le palais Salviati , et sa maison était voisine de celle des Alighieri. Dante, dans son poème, donne aux yeux de Béatrice la couleur de l'émeraude^). Elle avait donc les yeux de ce bleu tirant sur le vert, couleur que les flots de la mer ont quelquefois. Nous n'anticipons pas sur le portrait charmant que fait Dante de ses qualités dans la Vie nouvelle , ni sur les |>elits événements qui marquèrent les phases de cru amour, le lecteur y perdrait trop; nous dirons seulement que col amour fut toute la vie de Dante, il l'encouragea à l'étude, lui donna le goût et le besoin de la gloire, lui inspira tous les nobles sentiments du cœur, et le lit poète.

Béatrice mourut le 9 juin 1290, à l'âge de vingt-cinq ans; son illustre amant ne devait mourir à Kavenne que le 13 septembre 1521, à cinquante-six ans.

I j Son nom est msrril |t.irini le* Inenfaieiir* de l lutpn.il de
Sainle-Marir- Nouvellr, sur une laide de pierre que l'on voit
enenre.

•i, Posln l'a vrai dinanri agit smeraldi.

Pim., c. xxxi, v. lis.

Hi

OA.MK.

Un in«>t maintenant sur la Vilunmcu.

Jusqu'au moment où le cœur s'éveille à l'amour, l'homme a
peu de souvenirs; la vie ne date que du jour où le cœur se sent
vivre, c'est ce que Dante appelle la vie nouville.

Ce petit livre, mêlé de prose et de vers, est l'histoire de son
premier amour; c'est le commentaire des poésies faites en l'hon-
neur de celle qu'il aimait, truand on lit ce curieux ouvrage, on
croit avoir sous les yeux une de ces délicates miniatures du
moyen âge remplies de détads finement touchés; vous voudriez
reprocher un peu de roideur dans certaines poses, mais que de
grâce dans le reste! un peu de pédantisme, mais que de naïveté
partout !

L'auteur n'est pas encore vieux (iiheltn, implacable dans

NOTULE.

ses haines, le sombre et orgueilleux banni, le pourvoyeur de
l'enfer, le chantre du purgatoire*, le peintre exalté du paradis;
c'est le jeune homme amoureux, c'est l'étudiant qui met au ser-

vice de son amour ses thèses de philosophie et toute sa science récemment acquise.

Ceux qui ont prétendu que l'amour de Dante pour Béatrice était un rêve, et ne cachait qu'un symbole, ont lu ce livre avec une préoccupation savante bien aveugle, s'ils n'y ont pas vu le sentiment le plus candide et le plus pur qui ait jamais existé.

U y a dans la Divine Comédie des symboles et des allégories; c'était la mode du temps, et M. Ozanam (1) nous a donné à ce sujet des éclaircissements précieux ; nous sommes cependant bien loin de leur accorder un but systématiquement mystérieux et politique. Où donc serait l'obscurité? Dante ne cache pas le fouet sanglant dont il flagelle les abus de son temps. Guelfes et Gibelins ne nous paraissent pas combattre à l'ombre des énigmes; on leur connaît d'autres champs de bataille au grand soleil. Cæ qui nous paraît obscur l'est devenu, mais ne pouvait l'être au temps de Daute. On a été jusqu'à dire que la langue vulgaire avait été préférée par lui comme une espèce d'argot politique (qu'on nous pardonne le mot) destiné à cacher sa pensée. Comment le croire? Cette langue était celle de tout le monde, elle ne se composait pas d'hiéroglyphes, elle n'était exceptionnelle que comme langue littéraire. C'était, ce nous semble, au contraire, pour être mieux entendu de tous, que ce grand pamphlet fut écrit en langue vulgaire. Rapportons-nous-en, au reste, à l'avis de Dante :

« Le premier, nous dit-il, qui écrivit en langue vulgaire y fut entraîné par le désir de se faire comprendre d'une dame qui n'entendait pas les vers latins (2). »

(I llanlr rl la l,hilmophir au Mil* siècle.

• •i) Voyez pjijji* lîl ' Yir iwurrlr j.

DAME

Voilà, suivant nous, une raison plus juste que toutes tes autres, et qui a te mérite d'être plus chevaleresque dans sa simplicité.

Revenons à notre Vie nouvelle, nous qui croyons à l'existence de Béatrice et à l'amour de Dante.

Béatrice a-t-elle répondu à cet amour?

Il y a tant de modestie dans cette œuvre charmante, tant de chasteté, tant de respect de la femme aimée, qu'on y chercherait vainement la preuve d'un amour partagé, à moins qu'on ne cherche dans ce que le poète ne dit pas; et, en effet, un des motifs qu'il donne pour ne pas traiter le sujet de la mort de Béatrice dans son livre, c'est que « il ne serait pas convenable de l'entreprendre, parce qu'en traitant ce sujet, il faudrait faire mon propre éloge, ce qui serait présomptueux et blâmable (!). »

Sans doute Béatrice, à son lit de mort, aura parlé de lui; peut-être a-t-il été appelé près d'elle; peut-être lui a-t-elle dit qu'elle l'aimait et qu'elle regrettait de mourir.

Mais lui ne le dit pas; il voulait que la mémoire de Béatrice

nous arrivât pure comme celle d'une sainte. Ne trouvons-nous pas une nouvelle preuve qu'elle ne fut jadis indifférente à tant d'amour dans le xxx^e chant du Purgatoire de la Divine Comédie, où elle le couvre de confusion en lui parlant de ses infidélités? Ce n'est pas seulement la sainte qui parle, c'est la jeune fille jalouse, même au ciel, de vœux qui n'étaient pas pour elle.

Il faut avouer que notre poète avait plus d'une fois donné lieu à ces reproches, et il y a dans ce petit livre un épisode plein de grâce. Après la mort de Béatrice, une dame, qui voit Dante pleurer, lui montre une vive pitié; le poète la remercie et lui envoie des vers; cette pitié lui fait verser des larmes plus douces qu'il ne voudrait, puis il oublie de pleurer. Il est difficile de

(I) Vo>«. pillir H7 1 Vie nouvelle).

NOTICE

II)

mieux nuancer une apparence d'infidélité. Heureusement Héit- Irice, vêtue comme au premier jour, jeune comme au premier temps de son amour, passe comme une vision dans un de ses rêves, et sa vue seule fait couler de nouveau ses larmes et lui rappelle cet amour auquel il veut rester éternellement fidèle (1).

A la fin de la Vie nouvelle , Dante annonce clairement le poème de la Divine Comédie , et s'écrie qu'il dira de Béatrice ce qu'on n'a jamais dit d'une autre dame.

Jamais promesse ne fut plus magnifiquement tenue.

:| j II paraît que le remords de cette infidélité passagère a poursuivi Dante jusque dans sa vieillesse, car nous lisons dans le Concito : « Dico e afflirmo che la donna di die m'innamorai appresso lu primo amor. Tu la bellissima e onestissima ligia dello imperadore dell'universo alla quale Pitagora pose nome Illosotia. » N'en déplaise à l'illustre Dante, mais rien nous paraît si tchermu

drlla vérité (expression de la Vit» nuara j. Au reste, nous re-
rommandons]

relie nouvelle ex ru se aux amants inlideles.

LA VIE NOUVELLE

Ici commrnrr un livre que Dante llfhlerl de Florence a falt(l).

Dans cette partie du livre de ma mémoire, avant laquelle on
aurait, à peine, pu lire quelque chose, se trouve une rubrique qui
dit : Ici commence une vie nouvelle. Sous ce titre, je trouve beau-
coup de choses inscrites et des compositions qu'il entre dans
mon projet de rassembler dans ce petit livre, sinon toutes, au
moins leur substance.

Déjà, depuis ma naissance, le ciel de la lumière avait presque
accompli sur lui-même sa neuvième révolution, lorsque, pour la
première fois, apparut à mes yeux la glorieuse dame de ma pen-
sée, que beaucoup de personnes

(1) Nous avons traduit le plus littéralement possible, parce que
nous avons voulu conserver la physionomie toute moyen àffe du
livre; faire autrement , il nous semble que c'eût été revêtir d'un
habit moderne un des portraits de (iiotho.

DAM K

ont nommée Béatrice, parce que c'était le seul nom qu'elles
pussent lui donner.

Elle était dans ce monde depuis assez longtemps déjà l>our
(que le ciel étoilé se fût avancé vers l'orient de la douzième partie

d'un degré; de sorte que, lorsqu'elle m'apparut, elle commençait sa neuvième année, et moi j'avais presque accompli la mienne.

Elle était vêtue d'une étoffe de couleur rouge, riche à la fois et simple, et toute sa parure était appropriée à sa grande jeunesse.

A ce moment, je le dis dans la plénitude de la vérité, l'esprit vital, qui a sa demeure dans la chambre la plus secrète du cœur, commença à trembler si fortement, que toutes mes artères battaient avec une terrible violence, et cet esprit tout ému disait ces paroles : Ecce Deus fortior me qui veniens dominabitur mihi (1).

Dans ce moment, l'esprit organique, qui demeure dans la chambre haute du cerveau vers lequel tous les esprits des sens jettent leurs perceptions, commença à s'émerveiller, et, s'adressant spécialement aux esprits de la vue, dit ces paroles : Apparuit jam beatitudo vestra (2).

Dans ce moment encore, l'esprit naturel, qui demeure dans la place où s'élabore la nourriture de l'homme, commença à gémir, et dit en pleurant ces paroles : Heu miser! quia fréquenter imeditus ero, deinceps (3).

Dès lors l'Amour domina mon âme, qui lui hit tout

(ij Voici un Dieu plus Tort que moi qui me subjuguera.

(ij Votre béatitude est apparue.

lit) Malheur k moi! car bien souvent je serai trouble.

I.A VIK MOI V Kl.l. K

aussitôt (lancée, et commença à prendre sur moi, par la force que lui donnait mon imagination, une autorité irrésistible et telle, qu'il me fallait suivre absolument toutes ses volontés.

Il m'ordonnait souvent de chercher à voir ce petit ange enfant. Aussi, bien des fois, enfant moi-même, je cherchais l'occasion de la rencontrer, et je la voyais avec une démarche et un extérieur si pleins de noblesse et si dignes de louange, que, certes, on pouvait dire d'elle cette parole du poète Homère : Elle ne paraissait pas la fille d'un mortel, mais la fille de Dieu.

■ Bien que la présence continuelle de son image dans ma pensée fût le moyen qu'employât l'Amour pour me subjuguer, toutefois il y avait en elle une vertu si haute, qu'elle ne permit jamais qu'il me gouvernât sans le fidèle conseil de la raison dans toutes les occasions où ce conseil était utile; et parce que résister aux passions et aux démonstrations naturelles dans une si grande jeunesse paraîtrait une chose fabuleuse, je n'en parlerai pas, et passerai sous silence beaucoup de choses qui seraient les conséquences de ce que je viens de dire. J'arrive donc aux souvenirs qui sont inscrits dans ma mémoire en caractères plus distincts.

Lorsqu'assez de jours se furent écoulés pour que neuf ans se fussent précisément accomplis depuis l'apparition de cette très-noble personne, le dernier de ces jours, il arriva que cette admirable dame, vêtue d'une robe éblouissante de blancheur, passa devant moi dans une rue de la ville, au milieu de deux nobles dames d'un âge plus avancé que le sien; elle tourna ses regards du côté

DA MK.

où je me tenais rempli «le crainte, et, grâce à celle ineffable courtoisie» if) qui est aujourd'hui récompensée dans l'autre monde, elle me salua, et avec tant de pudeur, que je crus toucher, dans ce moment, aux termes de la béatitude. L'heure de ce charmant salut fut exactement la neuvième heure «lu jour; c'était la première fois que sa voix arrivait jusqu'à mes oreilles, et j'éprouvai une si douce émotion , que je quittai la foule comme un homme ivre.

Réfugié dans l'endroit le plus solitaire de mon appartement, je me mis à réfléchir à cette dame si pleine «le courtoisie: comme je pensais à elle, un «loux sommeil s'empara «le mes sens, et j'eus alors une merveilleuse vision : il me sembla voir dans ma chambre un nuage couleur de feu, à travers l«»«piel je pus discerner la forme d'un seigneur (2) dont l'aspect eût jeté la crainte dans «juiconque l'eût regardé. En effet, il me parut rempli «l'une joie étrange; il parlait, et dans ses paroles il y en avait |>eu que je pusse comprendre: mais ces mots sor-

ti) Cortetial II y a, a ce mot, un commentaire dans le Convito dont nous donnons ici un extrait qui peut être utile au lecteur, parce que ce mot se représentera souvent dans les sonnets de Dante et Pétrarque. « Rien ne sied mieux à une dame que la courtoisie, et di sabusons les hommes du vulgaire qui croient que la courtoisie n'est autre chose que la générosité; la générosité n'est qu'un côté de la courtoisie. La courtoisie et l'honnêteté sont une et même chose, et parce qu'autrefois, dans les cours, les vertus et les l>olles manières étaient en usage (tandis qu'aujourd'hui c'est le contraire), ce mot de courtoisie se dériva de cour; et l'on disait courtoisie comme synonyme d'usage de la cour; mais si,

aujourd'hui, on voulait prendre le vrai synonyme de cette expression, partout, et surtout en Italie, il faudrait employer le mot turpitude. «

Trnttato II, cap. xi.

(S) L'Amour

LA VIE NOUVELLE

tout me frapperont : Ego dominas luus (1). il mo sembla qu'il tenait dans ses bras une personne endormie et nue sauf un long voile de couleur rouge qui l'enveloppait. Je reconnus facilement que c'était la dame au salut, la même qui, le jour précédent, avait daigné s'incliner vers moi. 11 portait aussi dans l'une de ses mains un objet qui était tout enflammé et qu'il me montrait en disant : Vide cor tuum (2). A peine avais-je vu tout cela, qu'il éveilla la dame qui dormait, et fit tous ses efforts pour lui faire manger cet objet enflammé; ce qu'elle fit, non sans une grande hésitation; après quoi la joie de l'Amour ne tarda pas longtemps à se changer en larmes amères, et, tout en pleurant, il serrait cette dame dans ses bras et se dirigeait avec elle vers le ciel.

Ce rêve me donna une angoisse si vive, que mon faible sommeil se rompit, et je me réveillai. Aussitôt je commençai à réfléchir, et je trouvai que l'heure où j'avais eu cette vision était la quatrième depuis la fin du jour; d'où il ressort clairement que ce fut la première des neuf dernières heures de la nuit.

Réfléchissant à cette apparition, je me proposai de la raconter à plusieurs personnes qui avaient, dès ce temps-là, la réputation de célèbres troubadours, et, comme j'avais déjà moi-même étudié l'art de dire des paroles en rimes, je me proposai de faire un son-

net dans lequel je saluerais tous les fidèles d'Amour et les prierais de me donner l'explication de cette vision. Je leur écri-

(li Je suis (mi mailre.

(*) Vois (on rouir.

DANTK.

vis donc ce que j'avais vu dans mon sommeil, et je commençai ce sonnet :

A toute âmo, ici-bas de doux feux embrasée.

Pour qui j'écris ces vers, désirant en retour Demander leur avis, connaître leur pensée Et suivre leur conseil,... salut au nom d'Amour!

C'était l'heure où la nuit, d'étorles pavoisée.

Avait presque accompli l'un des tiers de son cours; L'Amour soudain parut dans mon humble séjour...

Oh ! souvenir amer dont mon âme est brisée!

L'Amour semblait joyeux; il tenait dans sa main Mon cœur, et dans ses bras ma dame bien -aimée Oui, paisible, dormait dans son voile enfermée.

Puis il la réveillait..., et ce maître inhumain

Lui donnait, humblement, ce cœur pour nourriture,

El s'en allait pleurant et cachant sa figure!

Je reçus à ce sonnet plusieurs réponses, dont les avis étaient très-différents les uns des autres. L'un de ceux qui me répon-

dirent fut celui (t) que j'appelle le premier de mes amis, et qui m'envoya un sonnet qui commence par ces mots :

Vedeste al mio parère ogui valore.

Cet échange de sonnets fut, en partie, l'origine de notre amitié, lorsqu'il sut que c'était moi qui l'avais consulté.

(I) Guido Cavulranti.

LA VIK NOIVKLLK.

'JM

Le vrai sens de cette vision ne Fut alors compris par personne; mais maintenant il est évident pour les pins simples d esprit.

Depuis ce rêve, l'esprit naturel commença a se voir troublé dans toutes ses opérations , parce que mon âme se donnait tout entière à penser à cette illustre dame. Aussi je devins, en peu de temps, si frêle et si débile, que beaucoup de mes amis étaient inquiets de mo voir ainsi . et beaucoup d'autres, par malice curieuse, cherchaient à savoir de moi ce que je voulais cacher à tout le monde.

Et moi, qui connaissais leurs demandes malintentionnées, j'obéissais aux ordres de l'Amour, qui suivait en cela les conseils de la Raison, et je leur répondais que c'était l'amour qui m'avait mis dans cet état; je disais l'amour, parce que je portais si bien ses traces sur mon visage , que je ne pouvais pas le dissimuler. Quand ils demandaient ensuite : « Quelle est donc la personne pour laquelle cet amour te consume à ce point? » je les regardais en souriant, et ne leur disais rien.

Un jour il advint que cette illustre personne était assise dans un lieu où l'on écoutait les litanies de la reine de la gloire, et j'étais placé dans un endroit , duquel je pouvais voir ma béatitude.

Entre elle et moi, sur la même ligne., était également assise une noble dame d'un aspect très-agréable, qui me regardait souvent et s'étonnait de mes regards qui semblaient s'arrêter sur elle; beaucoup d'autres s'aperçurent de l'attention qu'elle mettait à me regarder, et l'on en fit si bien la remarque, que, lorsque je quittai ce lieu, j'entendis dire auprès de moi : « Voyez, c'est cette «lame qui

JO

DANTE

consume ce malheureux; » el comme on la nommait, je compris qu'on parlait de celle qui était dans le centre de la ligne directe qui partait de Béatrice, et se terminait à mes yeux. Alors j'en fus tout enchanté, dans la confiance où j'étais quç, ce jour-là au moins, mes regards n'avaient pas trahi mon secret. A l'instant je conçus l'idée de faire de cette dame un manteau de la vérité; et je fis si bien, en peu de temps, que la plupart des personnes qui s'occupaient de moi crurent savoir mon secret. Cette dame me servit ainsi à le cacher pendant des mois et des années entières. et, pour rendre l'opinion des autres plus probable encore, je fis pour elle quelques bagatelles rimées qu'il n'est pas dans mon intention décrire ici, à moins quelles ne fassent quelque allusion à Béatrice; el ainsi je les omettrai toutes, excepté celles qui contiendraient quelque chose à sa louange.

Dans ce temps donc où cette dame me servait de prétexte pour ce grand amour, j'eus le désir de rappeler le nom de l'illustre personne que j'aimais et de le mêler aux noms de beaucoup de dames, en y comprenant spécialement le nom de l'aimable dame que l'on croyait aimée de moi. Je pris les noms des soixante plus belles femmes de la cité où le Seigneur a voulu que naquît ma dame, et je composai une épître sous forme de sirvente, que je n'écrirai pas ici. Je n'en aurais pas même fait mention, si je n'en voulais prendre l'occasion de dire la chose singulière qui m'arriva en la composant: ce fut que le nom de ma dame ne put entrer, |>armi les noms des autres dames, que le neuvième, à cause de la mesure.

La daine qui avait abrité si longtemps mon amour dut,

I.A VIE NOI VELI.K

vers ce temps, quitter la ville et partir pour un juiys trèséloigné.

Me voyant alors privé de cet aimable abri, je m'en effrayai et m'en désolai plus (pie je n'aurais pensé; puis, m'imaginant que, si je ne parlais pas de son départ avec un fieu de douleur, on s'apercevrait plus tôt de ma ruse, je me proposai de faire entendre quelques plaintes dans un sonnet que j'écris ici, parce que ma véritable dame fut la raison immédiate de certaines paroles qui s'y trouvent, comme s'en apercevra bien celui qui saura le comprendre.

J'écrivis donc ce sonnet :

Vous, qui vous promenez dans les chemins d' Amour, Suspendez votre marche, et voyez en ce jour S'il est une douleur à la mienne pareille;

Arrêtez, je vous prie, et prêtez-moi l'oreille;

Kt quand vous saurez tout, vous verrez si mon cœur Ne s'est pas fait asile éternel de douleur!

Amour, sans regarder à mon peu de mérite.

Mais prodigue envers moi de sa grâce d'élile.

Sur la terre longtemps, me fit des jours si doux.

Que j'entendais souvent dire d'un ton jaloux :

Dieu! par quelle faveur singulière et soudaine Son cœur s'est-il rempli d'une humeur si sereine?

Mais de mon fol espoir j'ai perdu le trésor.

Je l'ai vu s'envoler avec mon rêve d'or;

Aussi je suis si pauvre aujourd'hui, que je n'osais

De mon secret malheur dire, tout haut, la cause.

I»ANTE

Comme ceux qui, par honneur et par confusion.

Cachent à tous les yeux leur imperfection,

Je porte sur mon front les couleurs de la joie.

Mais, au dedans, mon cœur dans les larmes se noie (i).

Après le départ de cette dame, il entra dans les profonds des-seins du roi des anges d'appeler à sa gloire «ne jeune femme, d'un extérieur distingué et gracieux, et qui vivait dans cette même cité. J'aperçus son corps étendu sans vie au milieu d'un grand nombre de dames que la compassion faisait pleurer. Alors, me rappelant que je l'avais vue dans la compagnie de la très - noble Béatrice, je ne pus retenir des pleurs, et je résolu de dire quelques paroles sur sa mort, en récompense de ce que je l'avais rencontrée quelquefois avec ma dame ; je fis allusion à cette circonstance dans la dernière partie des paroles (pie je composai; c'est ce qui apparaîtra clairement à ceux qui sauront les comprendre. Je fis donc ces deux sonnets, dont le premier commence :

Aux pleurs que verse Amour, amants, mêlez vos pleurs. Écoutez la raison qui fait couler ses larmes;

C'est qu'il entend les cris et les sanglots d'alarmes Des dames dont les yeux témoignent les douleurs;

(1) Ce sonnet et l'un des suivants ont également dans le texte vingt vers. Les quatrains sont devenus des sixains et les tercets des quatrains C'était peut-être un essai pour agrandir le cadre du sonnet; cet exemple n'a pas été suivi. On nous pardonnera de n'avoir pas été dans celui-ci aussi sévère pour la rime que pour les sonnets réguliers, à cause des difficultés de notre langue.'

LA VIH NUL VKLI.fi.

C'est que la mort, à l'un de nos plus nobles cœurs.

Vient d'imposer l'effort de ses cruelles armes;

Ah! c'est qu'elle a frappé la dame en qui les charmes,

Les modestes vertus et la grâce étaient sœurs.

Écoutez comme Amour lui rend hommage et l'aime :

Je l'ai vu sur la terre; il est venu lui-même Verser des pleurs
amers sur ce corps gracieux;

Puis il leva les yeux; car cette âme choisie,

Qui parmi nous, sur terre, eut tant de courtoisie,

A sa place déjà dans le séjour îles cieux.

Et le second :

O mort jalouse, impitoyable.

Mère ancienne de la douleur,

Tyran cruel, juge implacable!

Puisque, par ton arrêt, lu désoles mon cœur,

Ma voix constante, infatigable.

Veut, pour te châtier, être un fouet vengeur!

Si tu veux, devant nous, faire amende honorable,

Je serai ton accusateur;

Je dirai le forfait dont tu te rends coupable,

Non que j'apprenne rien à qui sait ta rigueur.

Mais pour te dénoncer et te rendre exécration A qui d' Amour,
plus tard, sera le serviteur.

Tu ravis à ce monde et grâce et courtoisie.

Et la vertu qui sied si bien à la beauté;

DAM K

El de nos jeunes cœurs, la sombre jalousie

Chasse le doux espoir et l'aimable gaîté.

Je ne dis pas le nom de celle qu'a choisie

Aujourd'hui la cruelle On sait sa pureté!

Et celui qui, plus tard, n'aura pas mérité

Le ciel ,... n'aura jamais sa douce compagnie!

Quelques jours après la tnorl.de cette amie de Béatrice, des circonstances imprévues me forcèrent de partir de la ville et d'aller vers le pays où se trouvait la dame dont j'avais fait le manteau de mon amour. Bien que le but de mon voyage ne fût pas aussi loin que le lieu où elle faisait son séjour, et bien que je fusse avec nombreuse compagnie, cependant ce voyage me déplaisait tellement, que mes soupirs suffisaient à peine à soulager l'angoisse que ressentait mon cœur en s'éloignant de sa béatitude. Tout à coup le très-doux seigneur, qui m'avait subjugué par les attraites de la très-noble dame, apparut à mou imagination comme un pèlerin vêtu légèrement et couvert de pauvres habits. 11 me sembla consterné; il avait les regards fixés sur la terre, seulement il les tournait quelquefois vers un beau fleuve aux eaux claires et rapides qui s'en allait le long du chemin où j'étais.

Il me parut que l'Amour, car c'était lui, m'appelait par mon nom et me disait : Je viens de chez cette dame qui fut longtemps ton bouclier, et je sais qu'elle ne reviendra plus. Aussi j'ai repris

ce cœur que je te faisais avoir près d'elle; je le }>orte à une autre dame qui deviendra pour toi le manteau de la vérité, comme était la première.

Il me la nomma, je la connaissais bien, et l'Amour

I.A VIE NOI VKI.I.K

ajouta : Si tu veux raconter quelque chose de tout ce que je viens de te dire, dis-le de façon à ne pas laisser deviner l'amour simulé que tu as montré à ces personnes, ou qu'il te faudrait montrer à d'autres.

Après ces paroles, tout le rêve «le mon imagination disparut subitement, par la grande part (I) que l'Amour me donna de lui-même; je devins alors tout autre et je chevauchai, ce jour-là, pensif et accompagné de nombreux soupirs. Le soir je commençai ce sonnet ;

Je m'en allais rêveur, chevauchant l'autre jour.

Kl chagrin «le partir, lorsque, sur mon passage.

Au milieu du chemin je rencontrai l'Amour,

Vêtu légèrement en habit de voyage.

Il avait triste mine et chétif équipage,

C<mune s'il eût perdu sa puissance et sa cour;

Il soupirait tout bas et tenait son visage Baissé, pour ne pas voir les passants d'alentour.

SitOt qu'il reconnut ma figure attentive.

Il prononça mon nom, en me disant : « J'arrive Des lieux où fut ton cœur par mon consentement;

Pour un nouveau projet je l'emporte à présent. »

Puis il s'unit à moi d'une façon si vive.

Qu'il disparut soudain, je ne sais pas comment!

Au retour de ce voyage, je me mis à chercher cette

(1) L'expression est prise presque matériellement ; l'Amour disparut, parce qu'il s'était incorporé à Dante.

l»A!NTK.

dame que mon maître m'avait nommée dans le chemin des soupirs; et, afin d'abrèger mon récit, je dirai qu'en peu de temps je la fis si bien le manteau de la vérité, que plus de personnes que je n'aurais voulu dépassaient, par leur médisance, les ternes de la courtoisie, ce qui me fit plusieurs fois une peine infinie.

Par cette raison, c'est-à-dire par ce propos indiscret qui accusait cette seconde dame de m'inspirer un amour coupable, la véritable dame de mes pensées, la dame qui fut l'adversaire de tous les vices et la reine des vertus, passant un jour dans une partie de la ville où j'étais, me refusa son doux et charmant salut dans lequel résidait toute ma béatitude.

Mais je veux interrompre un moment le cours de mon récit pour faire comprendre l'effet prodigieux que son salut faisait sur moi.

Je dis que, lorsqu'elle m'apparaissait, dans quelque endroit que ce fût, l'espoir de son merveilleux salut me produisait cet effet, que je ne pouvais plus haïr personne; bien plus, je sentais naître au dedans de moi une flamme de charité qui me faisait pardonner à quiconque m'avait offensé, et celui qui alors m'aurait fait une question n'aurait eu pour réponse «pie ce mot seul : Amour, prononcé avec un visage rempli d'humilité.

Lorsqu'elle était au moment de s'incliner, un esprit d'Amour anéantissait tous les autres sens, mettait en avant les faibles esprits de la vue, et leur disait : «Allez honorer votre dame; » et lui se mettait à leur place. Celui qui eût voulu connaître l'amour n'aurait eu, dans ce moment, qu'à observer le tremblement de mes yeux.

LA VIK NOLVKLLK.

Lorsque enlin la noble «lame saluait de son salut, nonseulement l'Amour ne pouvait pas atténuer les rayons éblouissants de ma béatitude, mais lui-même, par excès de bonheur, devenait tel, que mon corps, qui était alors tout entier sous sa domination, ne se mouvait plus, la plupart du temps, que comme on fait mouvoir une chose lourde et inanimée.

Il doit paraître évident que ma béatitude avait son origine dans ce salut, et que souvent elle était si vive, que je n'avais plus de faculté pour en jouir.

Maintenant je reviens à mon sujet.

Je dis que, lorsque ce salut me fut refusé, j'en éprouvai une si vive douleur, que, m'éloignant du monde, j'allai dans un endroit écarté et j'arrosai la terre de mes pleurs.

Lorsque j'eus soulagé ce besoin que j'avais de pleurer, je me réfugiai dans ma chambre, où je pouvais gémir sans être entendu. Et là, pendant que je demandais miséricorde à la dame de courtoisie, et (tendant que je disais à l'Amour : Viens secourir ton fidèle serviteur, je m'endormis dans les larmes comme un jtetit enfant que sa mère a corrigé. Au milieu de mon sommeil, il me sembla voir, dans ma chambre, s'asseoir auprès de moi un jeune homme vêtu de blanc et dont l'aspect était rêveur. Il avait ses regards tournés du côté où j'étais couché, et, quand il m'eut regardé un instant, il m'appela en soupirant et me dit ces paroles (1) : FM mi, tempus est ut prætermittantur simulacra rwstra.

A ces mots, je crus le reconnaître, puisqu'il m'appelait

;l) .Mon lils, il est temps de mot Ire do roté fous ces simulacres.

1HVIK.

ainsi qu'il l'avait déjà fait plusieurs fois, et, comme je le regardais, je vis qu'il pleurait pitoyablement, et qu'il attendait que je lui adressasse quelques paroles; alors, prenant courage, je commençai à parler «avec lui dans mon sommeil. « Seigneur des nobles cœurs, pourquoi pleurestu? » Êt il me répondit par ces paroles (I) :

« Ego tanguant centrum circuit, cui simili modo se habent circumferentie ; tu autem non sic. »

Alors, réfléchissant à ces paroles qui me semblèrent fort obscures, je fis de nouveaux efforts sur moi-même pour parler, et je lui dis : Seigneur, quel est le sens des paroles que vous venez de prononcer? Et lui me répondit en langue vulgaire : « N'en de-

mande pas plus qu'il ne t'est utile. » Alors je commençai à lui parler de ce salut qui m'avait été refusé, et lui en demandai la raison; il me répondit de cette manière : « Notre Béatrice a entendu dire à plusieurs personnes qui causaient de toi que la dame que je t'ai nommée dans le chemin des soupirs recevait, par ta faute, quelque dommage à sa réputation. La noble dame, qui est l'adversaire de tout ce qui est mal, n'a pas daigné te saluer de peur de saluer un homme sans délicatesse; bien quelle doive, en vérité, connaître une partie de ton secret par la longue habitude qu'elle a de te voir, je veux pourtant que tu lui rimes quelques paroles qui lui fassent comprendre le pouvoir que j'ai pris sur toi à cause de son mérite, et qu'elle sache" comment tu fus tout à elle depuis son enfance. Appelle en

(I) Je suis comme le centre «lu cercle où aboutissent tous les points de la circonférence ; mais, toi. tu n'es pas de m*'me.

l.A MK NOI V KM. K.

jy

témoignage de tes paroles celui qui sait la vérité et prends-le pour arbitre; ce témoin , qui n'est autre que moi, s'en entretiendra volontiers avec elle, et, par ce moyen , elle connaîtra le fond de ta pensée, et saura à quoi s'en tenir sur les propos de ceux qui médissent de toi. Fais en sorte que ta justification ne s adresse pas directement à elle, ce qui ne serait pas convenable; aie soin que tes paroles n'aillent pas la trouver dans un endroit où je ne serais pas auprès d'elle; enfin, mêle à tes vers une suave harmonie à laquelle je m unirai toutes les fois qu'il sera nécessaire. »

Aussitôt -qu'il eut dit ces paroles, il disparut, et mon sommeil fut brisé.

Je jugeai, par souvenir, que cette vision s'était offerte à moi à la neuvième heure du jour, et, avant de sortir de la chambre où j'étais, je résolus de faire une ballade qui contînt ce que mon maître m'avait commandé d'y mettre; la voici :

Ballade, va-t'en rejoindre PAmOur,

Et, tous deux, allez retrouver ma Dame Four que mon pardon, que la voix réclame.

Far lui soit plaidé, près d'elle, en ce jour.

Ballade, il est vrai que ta courtoisie Te permettrait, seule et sans compagnie.

De montrer partout ton front sans détour;

Mais si tu prétends, en toute assurance,

D'être bien reçue avoir l'espérance, il ne te faut pas aller sa/is l'Amour.

DAME

Car, hélas! si celle à qui lu veux plaire.

Comme je le crains, s'irrite après moi.

Et si tu n'avais l'Amour près de toi ,

Tu devrais aussi craindre sa colère.

Quand l'Amour sera ton doux compagnon.

Pour toi, tout d'abord, demande pardon.

Et dis d'une voix bien douce et bien tendre :

« Madame, celui qui m'envoie à vous.

Plein d'humilité, met à vos genoux L'excuse qu'ici je vais faire entendre.

L'Amour, que voilà, lui fit une loi De porter ses yeux sur une autre dame,

Mais son cœur pour vous est toujours de flamme; S'il a fait cela, vous savez pourquoi?

Hélas! diras-tu, son cœur est fidèle.

Et garde sans cesse une foi si belle Qu'aimer et vous plaire est son seul besoin;

Son cœur fut à vous dès la première heure.

Et l'est pour toujours, à moins qu'il ne meure. » Prends de tout ceci l'Amour à témoin.

Mais si ta demande, auprès d'elle , est vaine,

, Par un autre vœu cherche à l'attendrir;

Qu'elle me commande, au moins, de mourir,

Et je jure, hélas! d'obéir sans peine.

Puis parle à l'Amour dont on voit les mains Entr'ouvrir les cœurs des pauvres humains.

Et qui dans le mien pénètre et sait lire :

Dis-lui que, par grâce et pour tes doux chants.

I.A MK NOI VKI.I.K

Il rosie pies d'elle et luin des méchants;

Qu'il dise de moi ce qu'il voudra dire!

Si, par son secours, je suis pardonné,

Je lirai ma paix sur un beau visage.

Ballade, adieu donc, et que ion message Soit d'un doux succès
bientôt couronné!

Après la vision dont je viens de parler, et après avoir exprimé tout ce que l'Amour m'avait ordonné, je commençai à être assailli de nouveau par beaucoup de pensées diverses dont chacune m'attaquait et me trouvait sans défense. Parmi ces pensées, il y en avait quatre qui m'importunaient plus particulièrement, parce que c'étaient celles qui troublaient le plus le rej>os de ma vie.

La première était celle-ci :

La domination de l'Amour est bonne en soi , parce qu'elle entraîne l'esprit de son fidèle serviteur loin de toutes les choses viles.

La deuxième était celle-ci :

La domination de l'Amour n'est pas bonne, parce que plus son fidèle serviteur lui engage sa foi , plus graves et plus douloureux sont les maux qu'il subit.

La troisième était celle-ci :

Le nom d'amour est si doux à entendre, qu'il me paraît impossible que son influence ne soit pas douce aussi, puisque les noms expriment la nature des choses nommées, comme il est écrit : Nomina sunt consequentia rerum.

La quatrième pensée était celle-ci :

La dame pour laquelle l'Amour fenclaine ainsi n'est

P AMF.

pas comme les autres dames, il n'est pas facile d'émouvoir son cœur.

Chacune de ces pensées combattait tellement mon esprit, qu'elles me tenaient en susjens, comme un homme qui ne sait pas quelle route il doit prendre, et qui veut avancer et ne sait où il va. Et si je pensais à prendre le chemin commun de toutes ces pensées, et sur lequel toutes étaient d'accord, c'est-à-dire si je voulais me jeter aux bras de la Pitié et l'implorer aussi en gémissant, ce n'était encore qivj pour rencontrer en elle une ennemie.

Dans cet état, j'eus la volonté de rimer quelques paroles , et je lis ce sonnet :

Tous mes pensers secrets s'entretiennent d'Amour,

Mais si diversement, que l'un à sa puissance Me dit qu'il faut céder, quand d'autres, à leur tour, Accusent ma faiblesse et l'appellent démence!

Si l'un devant mes yeux fait luire l'espérance,

L'autre me fait pleurer bien des fois en un jour;

Mais tous à la pitié demandent assistance.

Kl pour mes tristes maux un moins cruel retour.

Aussi je ne sais pas auquel porter ma plainte,

Et je voudrais parler.... mais ma voix semble éteinte,

Ft je me perds au fond de ces rêves douteux !

Fnfin, si je veux faire avec tous alliance.

Il faut bien que, comme eux, j'appelle à ma défense, Madame la Pitié (1), qui se rit de mes vœux.

(1) Madonna la Pièta. C'eut l'expression de Dante, ft il ajoute dans une note que r'est par ironie.

I.A VIK NOUVELLE

Après le contlit de ces diverses pensées, il arriva que que ma très-noble dame se rendit dans un lieu où étaient réunies beaucoup de dames de la noblesse; j'y fus aussi conduit par un de mes amis, qui crut me faire un grand plaisir en me menant là où tant de dames laissaient voir leurs beautés. Xe sachant pas où je me rendais, et me liant à la personne qui, sans le savoir, conduisait son ami à l'extrémité de la vie, je lui dis: « Pourquoi sommesnous venus auprès de ces dames? Afin, me répondit-i), qu'elles soient servies comme elles le méritent. »

La vérité est quelles étaient venues faire compagnie à une dame de distinction qui s'était mariée ce jour-là, et que, suivant l'usage de notre ville, elles devaient s'asseoir avec elle au repas qui était dressé dans la demeure de sou nouvel époux.

Dans l'intention de faire plaisir à mon ami, je me proposai donc de me mettre à servir les dames. Mais, au moment où je prenais cette résolution, je sentis du côté gauche de ma poitrine un tremblement extraordinaire qui s'étendit subitement dans toutes les parties de mon corps. Sans faire semblant de rien, je m'appuyai contre une peinture qui couvrait les murs de ce salon; et, craignant qu'on ne se fût aperçu de ce tremblement, je levai les yeux, et, les dirigeant vers l'assemblée, je vis au milieu des autres dames la très-noble Béatrice. Alors tous mes esprits furent tellement subjugués par le pouvoir que l'Amour prit sur eux en se voyant si près de la noble dame, qu'il n'y eut plus de vivants en moi que les esprits de la vue, encore ceux-ci furent-ils délogés par l'Amour, qui voulait occuper leur place pour voir la merveilleuse

DANTE

dame; et, bien que je fusse comme privé de sentiment, j'avais beaucoup de plaisir d'entendre les plaintes de ces pauvres esprits de la vue, qui disaient : Si cet Amour ne nous troublait pas ainsi dans nos fonctions, nous pourrions voir cette beauté miraculeuse, comme font les yeux «les autres personnes. Alors beaucoup de ces dames, s'apercevant du bouleversement de mes traits, commencèrent à s'en étonner et à se moquer de moi dans leur conversation avec ma dame.

Ce que voyant, mon ami, qui avait été de bonne foi, me prit par la main , me mena hors de la présence de ces dames, et me demanda ce que j'avais. Après un instant de repos, tous mes esprits morts ressuscitèrent, et ceux qui avaient été bannis revinrent dans leurs domaines, et je dis ces paroles à mon ami : « J'ai mis un pied sur cette rive extrême de la vie au delà de la-

quelle on ne peut pas aller avec l'intention de revenir; » et, l'ayant quitté, je m'en retournai dans la chambre destinée aux larmes, et là, versant des pleurs et tout rempli de honte, je me disais à moi-même : Si cette dame avait connu ce qui se passait en moi , je ne crois pas qu'elle eût ainsi raillé ma personne; je crois, au contraire, qu'elle aurait eu de la pitié pour moi. Et, au milieu de mes pleurs, je résolus de rimer des paroles, et, dans ces rimes, de m'adresser à elle, de lui expliquer les causes du trouble de ma figure, et de lui dire : Je sais bien que ces causes sont ignorées, et que, si elles étaient connues, certes chacun me plaindrait au lieu de me railler; et, plein du désir que mes paroles arrivassent à son oreille, je fis ce sonnet :

I.A MK NOUVELLE

Vous m'avez vu pâlir el vous en avez ri ,

Madame, sans savoir quelle cause soudaine,

Quand je vis tout à coup votre beauté sereine,

. Rendait mon front étrange et pâle et si flétri !

Oii! si vous l'aviez su , votre cœur attendri Eût fait votre pitié pour moi moins inhumaine;

L'Amour, quand le destin Irop près de vous m'amène, Devient fier el hautain sous votre noble abri ;

Il ne me fait plus grâce, et telle est ma blessure.

Que mes esprits bannis s'en vont tout mutilés.

Et seul il reste à voir vos traits doux et voilés.

Je deviens autre alors, mon front se défigure.

Mais je n'entends pas moins des pauvres exilés Les douloureux efforts et les cris de torture.

Après cette transformation singulière, il me vint un penser importun qui ne me quittait que rarement , et qui censurait presque constamment ma conduite; voilà le raisonnement qu'il faisait : Puisque tu prends un aspect si ridicule quand tu es près de cette dame, pourquoi donc cherches-tu à la voir? Voyons, si elle-même te faisait cette question, qu'aurais-tu à répondre, en supposant toutefois que, lorsque tu lui répondrais, toutes tes facultés fussent libres. Un autre penser répondait humblement à ce premier, et disait : Si je n'avais pas perdu l'usage de

mes facultés, et si elles me permettaient de lui répondre, je lui dirais que, lorsque je m'imagine sa merveilleuse beauté, il me vient tout aussitôt un désir de l'avoir si violent qu'il frappe et anéantit dans ma mémoire toutes

DANTE

in

les objections qui pourraient s'élever contre ce désir, et bannit le souvenir de ce que j'ai souffert précédemment en cherchant à la voir.

Ce fut sous l'impression de ces pensers que je me proposai de rimer quelques paroles, dans lesquelles, m'excusant des reproches que je me faisais à moi-même, je pusse aussi expliquer à ma dame ce qui m'arrivait en sa présence; je lis donc ce sonnet ;

Au fond de mes pensers, tout dessein, tout projet S'enfuit
quand je vous vois, trésor de ma tendresse;

Quand je suis près de vous, l'Amour à moi s'adresse.

Et me dit ; Sauve-toi, si mourir te déplaît!

Et lorsque je vous vois, mon front prend le reflet De mon
coeur qui chancelle et se sent pris d'ivresse... Chaque rocher,
pour moi, comme un homme se dresse Pour me crier: Meurs,
meurs, c'est l'éternel décret!

Ah! c'est péché mortel, à qui voit ma souffrance.

De me laisser ainsi saos la moindre espérance,

Sans donner seulement une plainte à mon coeur.

Cette pitié, qui naît à l'aspect d'un visage Qui de la mort qu'il
veut offre déjà l'image.

Vous la tuez, hélas! par un rire moqueur!

Ce sonnet me donna l'idée de dire encore sur ce que j'éprou-
vais quatre choses que je croyais n'avoir pas encore manifestées.
La première de ces choses était que je me prenais en pitié lorsque
je me rappelais l'état oit l'Amour m'avait mis.

I.A VIE NOIVEI.I.K

La deuxième était que l'Amour m'attaquait subitement et d'une
façon si violente, que rien ne survivait en moi que celui de mes
pensers qui parlait de cette dame.

La troisième était que, lorsque l'Amour me livrait ainsi bataille, je devenais pâle, j'oubliais ce qui m'était arrivé pour m'être approché de tant de perfections, j'espérais que sa présence me protégerait contre ces attaques de l'Amour, et je me mettais en chemin pour voir cette dame.

La quatrième était que je devais reconnaître que cette présence non -seulement ne me protégeait pas, mais achevait de mettre en déroute le peu de vie qui me restait, c'est ce qui me fit écrire ce sonnet :

Quand mon cœur trop ému revient au souvenir De l'état douloureux où l'Amour me captive,

J'ai pitié de moi-même et ne puis retenir

Ce cri : Ce n'est qu'à moi qu'un tel malheur arrive!

Car je reçois d'Amour une atteinte si vive.

Que je crois que ma vie à l'instant va finir;

Et de tous mes esprits s'il en est qui survive.

C'est celui qui de vous aime à s'entretenir.

Ensuite je m'efforce à soulever ma chaîne.

Et, pâle et tout brisé d'un long abattement.

Je cherche, à vous revoir, croyant guérir ma peine;

Mais si mes yeux vers vous se lèvent un moment,

Dans le fond de mon cœur naît un frissonnement.

Et mon corps devient froid, sans pouls et sans haleine.

Après ces trois sonnets, où je m'étais adressé directe-

is

l> AM K.

ment à madame, et dans lesquels je croyais avoir dépeint mon misérable état, je crus devoir me taire, car il me semblait en avoir assez dit sur mon compte. Tout en évitant dans la suite de m'adresser directement à elle, il me convint d'aborder une matière nouvelle et plus noble que la précédente; comme il ne sera pas sans intérêt d'ap- . prendre ce qui donna lieu «à ce changement de sujet, j'en dirai la raison, autant que possible, en peu de mots.

Seulement à me voir, beaucoup de personnes avaient deviné le secret de mon cœur, et certaines dames, que réunissait le plaisir de se trouver dans la compagnie les unes des autres, connaissaient mieux encore ce secret, parce que chacune d'elles avait été souvent témoin de mes défaites.

Un jour (pie, tout pensif, je passais par hasard auprès d'elles, je fus appelé par une de ces grandes dames, dont la conversation était agréable et charmante; quand je fus arrivé devant elle, je vis bien que la très-noble «lame de mes pensées n'était pas dans cette réunion, ce qui me rassura; je les saluai et leur demandai quel était leur bon plaisir.

Ces dames étaient nombreuses; les unes riaient entre elles, d'autres me regardaient et attendaient ce que j'allais dire; d'autres semblaient comploter ensemble, et c'était l'une de celles-ci qui, fixant ses regards sur moi, et m'appelant par mon nom, m'adressa ces paroles :

« Dans quel but aimes-tu cette dame, puisque tes regards ne peuvent supporter sa présence? Ab! vraiment le but d'un si grand amour doit être bien curieux! »

Et après qu'elle m'eut dit cela, non-seulement elle.

I..% ME MUVKLI.E

tù

mais toutes les autres commencèrent a interroger mon visage, et attendaient ma réponse.

« Madame, lui dis-je, le but de mon amour a été jadis le salut que j'obtenais de la dame dont sans doute vous voulez parler, et dans ce charmant salut était la béatitude, qui est la fin de tous mes désirs honnêtes! Mais, depuis qu'il lui a plu de me le refuser, mon maître Amour, et je l'en remercie, a mis toute ma béatitude dans ce qui ne peut me faire défaut. »

Alors ces dames commencèrent à chuchoter entre elles, et, comme quelquefois l'on voit la pluie tomber mêlée de blancs flocons de neige, ainsi il me semblait voir leurs paroles mêlées de soupirs; et quand elles eurent un instant conféré entre elles, la dame qui m'avait d'abord adressé la parole me dit :

« Nous te prions de nous dire en quoi consiste cette nouvelle béatitude. »

Et moi je leur répondis : « Elle consiste à chanter les louanges de ma dame. »

«Mais, reprit-elle, si tu dis vrai, c'est donc un autre
but que tu poursuivais, lorsque tu as fait ces derniers
sonnets où tu analyses l'état où se trouve ton cœur. »

A ces mots, dont le sens me rendit pensif, je m'enfuis tout honteux d'auprès d'elles, et je me disais à moi-même : Puisqu'il y a tant de félicité dans les paroles où je loue ma dame, pourquoi ai-je parlé d'autre chose? Je résolus donc de n'avoir plus désormais d'autre sujet que celui qui aurait pour but la louange de la très-noble dame de mes pensées; et, comme je réfléchissais à ma résolution, il me semblait que c'était une entreprise téméraire et au-

DAM H

dessus de mes forces; aussi j'hésitais, et je restai quelques jours avec le désir de commencer sans oser le faire. Puis il arriva que, passant dans un chemin le long duquel coulait un ruisseau clair et limpide, il me prit une telle volonté de composer, que je commençai à délibérer de la manière dont je m'y prendrais, et je jugeai convenable de ne parler d'elle qu'autant que je m'adresserais aux dames à la deuxième personne, et non pas à toutes les dames, mais seulement à celles qui sont nobles et d'une grande distinction. Alors ma langue se délia comme d'elle-même, et je m'écriai :

Daines, qui de l'Amour connaissez les secrets.

Je déposai, avec une grande joie, ces paroles dans ma mémoire, décidé à les prendre pour début; revenu donc à la ville et après quelques jours de méditation, je commençai une canzone, et l'écrivis dans les termes qu'on va lire.

La canzone commence ainsi :

Dames, qui de l'Amour connaissez les secrets,

.le veux m'entretenir, avec vous, de ma Dame,

Non que j'espère ici la peindre traits pour traits;

Mais je veux épancher et soulager mon Ame.

Je dis donc qu'en pensant à sa haute valeur,

L'Amour me jette en l'Ame une telle étincelle,

Que, si je ne sentais alors lléchir mon cœur,

Je rendrais, en parlant, le monde amoureux d'elle.

Mais je ne voudrais pas que trop d'ambition Révélat ma faiblesse à qui voudrait me plaindre,

I.A VIE > or V l-l.l. K

Et je vous parlerai de sa perfection Avec humilité, sans espérer l'atteindre,

Car ce doux entretien doit rester entre nous.

Et je n'en veux parler à nul autre qu'à vous.

Un ange à Dieu porta la prière suivante :

« Seigneur, on voit au monde un être merveilleux.

Et l'âme qui l'anime est si resplendissante.

Que son éclat rayonne et monte jusqu'aux deux...

Elle seule, elle manque à notre compagnie.

Et le ciel, qui le sait, la demande au Seigneur Comme un gage nouveau de sa grâce infinie. »

Us parlaient de ma dame, hélas! mais par t>onheur Dieu prit, en répondant, conseil de sa tendresse :

« Enfants, souffrez, dit-il, que l'objet de vos vœux Reste encore en ce monde, où sa vie intéresse Un cœur qui de sa mort serait trop malheureux.

Je veux que, dans l'enfer, il dise aux mauvais anges :

« J'ai retardé l'espoir des divines phalanges. »

On l'attend donc là-haut, le ciel en est jaloux.

Tel est de ses vertus le louchant témoignage !

Celle donc qui voudrait être belle entre vous.

Doit aller avec elle; Amour, à son passage,

Jette au cœur des méchants, soudain, un froid d'acier Qui glace et fait périr toute pensée; impure;

Et celui qui pourrait la voir un jour entier Mourrait ou deviendrait d'une noble nature;

Tout mortel assez digne, en un mot, de la voir Aura de sa vertu la juste récompense.

oANTK.

Car ma Dame, en passant, le salue; ô pouvoir Qui dispose le cœur à l'oubli de l'offense!

o céleste l>onlé qu'on ne peut trop bénir,

C>ui lui parle une fois ne saurait mal finir!

Amour se dit : Comment créature mortelle Peut-elle être si riche en grâce, en pureté....

Il la contemple, et croit que Dieu veut faire d'elle Un prodige nouveau pour notre humanité.

La perle, qui se forme au fond de l'onde pure.

Prête à son front charmant sa candide couleur;

Elle est tout ce que peut l'effort de la nature.

Et c'est de la beauté le modèle enchanteur!

Au pli de sa paupière un doux charme respire,

Et l'Amour tout-puissant y puise un feu vainqueur. Qui va frapper les yeux du mortel qui l'admire,

Et de là, sans obstacle, atteint jusqu'à son cœur; L'Amour enfin se peint sur sa douce figure.

Et nul ne peut la voir sans crainte et sans blessure.

O canzone! je sais que, prête à t'envoler.

Tu t'en iras bientôt vers noble compagnie;

Mais reçois mon avis avant de t'en aller;

Fille de mon amour, du Seigneur sois bénie!

Partout où tu seras, dis-leur en te nommant :

« Montrez-moi le chemin, je vais, en messagère. Vers celle dont l'éloge est mon seul ornement. » Mais, si tu te trouvais trop faible et trop légère,

Évite, au moins, les lieux qu'habitent les méchants. Ne te fais entrevoir qu'aux dames vertueuses

I.A VIE NOI VKI.I.E

El qu'aux hommes courtois, qui, pour prix de tes chants. Te montreront la route et les traces heureuses Où tu verras l'Amour fidèle, à son cOlé,

Te préparer l'accueil de l'hospitalité!

Lorsque cette canzone se fut un jieu répandue dans le monde, un de mes amis, l'ayant entendu chanter, vint me prier de lui définir l'Amour; peut-être avait-il conçu de moi une espérance dont je n'étais pas digne; mais je pensai qu'après le sujet que je venais de traiter, il était beau de traiter celui de l'Amour, et, pensant aussi qu'il fallait obéir à l'amitié, je me proposai de rimer des paroles sur ce sujet, et je fis ce sonnet :

Amour et noble cœur sont une et même chose.

Le sage qui l'a dit, a dit la vérité;

L'un sans l'autre, ici-bas, n'aurait pas existé,

Comme, sans la raison, l'âme serait sans cause.

Quand le besoin d'aimer â naître se dispose,
L'Amour prend sur le cœur suprême autorité;
Il en fait sa demeure où souvent il repose,
Et dort, longtemps ou non, suivant sa volonté.
Puis la beauté paraît dans une noble dame;
Elle plaît à nos yeux, et fait naître en notre Ame l a désir d'obtenir ce qui plut à nos yeux.

Ce désir fait si bien que l'Amour se réveille...

Et l'homme, dont le cœur est grand et généreux.

Sur la femme, à son tour, fait la même merveille.

IIAM'K.

Après ces vers sur l'amour, je voulus faire aussi à la louange de cetle noble dame une pièce de vers dans laquelle je démontrerais comment l'Amour s'éveille par elle, et non-seulement comment ils l'éveille, s'il dort, mais comment elle le fait naître miraculeusement là où il n'est pas même en germe, et je lis à ce sujet le sonnet suivant :

Hile a dans ses beaux yeux l'Amour et son empire,

Aussi tout s'ennoblit sous son regard vainqueur;

Passe-t-elle? chacun se détourne et l'admire;

Vous fait-elle un salut? on sent trembler son cœur.

Ou sent ses yeux fermés par la honte ou la peur.

Et 'de ne plus la voir le cœur tout bas soupire;
L'orgueil fuit devant elle et la colère expire;
Mesdames, aidez-moi, je chante en son honneur.
La voir avant tout autre est la béatitude;
La sainte humilité, la douce quiétude.
Renaissent dans le cœur de qui l'entend parler.
Ce qu'elle est, quand sa bouche épanche un doux sourire,
Ne peut s'imaginer et moins encor se dire.
Tant le prodige est fait pour nous émerveiller!

Quelques jours s'étaient à peine écoulés, lorsque, par la volonté du glorieux souverain qui ne s'est pas refusé la mort à lui-même, celui qui avait été le père de la merveilleuse personne de Béatrice partit de ce monde pour aller sans doute à la gloire éternelle. La séparation de la mort est douloureuse pour ceux qui restent et qui ont été

LA VIE NOI'Vhl.LE. 5Ü

les amis de celui <|iii s'en va, et il n'y a aucun lien d'amitié plus intime que celui qui attache un bon père à un bon bis, et un bon fils à un bon père; en conséquence, cete dame étant douée de la bonté au plus haut degré, et son père étant également plein de bonté, comme il en eut la réputation et le mérite, il esteertain que cette dame dut être amèrement affligée de cette perte.

Comine il est d'usage en notre ville que, dans ces tristes circonstances, les dames se réunissent auprès des dames et les

hommes auprès des hommes, beaucoup de dames se réunirent dans le lieu où Béatrice pleurait de manière à exciter la pitié. Il arriva que je vis quelquesunes de ces dames revenir d'auprès d'elle, et je les entendis se raconter combien cette noble jærsonne se lamentait, et, entre autres paroles, j'entendis ces mots : « Elle pleure tellement que toute personne qui la verrait ne pourrait s'empêcher de pleurer de compassion. »

En disant cela, elles passèrent outre, et je tombai dans une si grande tristesse, que plusieurs larmes vinrent baigner mon visage; je les cachai en mettant mes deux mains sur mes yeux, et, si je n'avais pas eu le désir d'entendre encore parler d'elle dans cet endroit où j'étais et où devait nécessairement passer la plus grande partie des dames qui la quittaient, je m'en serais aussitôt enfui, parce que les pleurs faisaient irruption de mes yeux; je restai donc, et d'autres dames passèrent encore près de moi, et je les entendis causer, : « Qui de nous, disaient-elles, pourra désormais être joyeuse après avoir entendu les paroles de tristesse s'échapper de la bouche fie Béatrice? »

Après ces dames, il en passa d'autres qui m'aperçurent

5ti

DANTE

et dirent : u En voilà un qui pleure ni plus ni moins que s'il l'avait vue comme nous. »

D'autres dirent encore : « Voyez-le donc, il ne paraît plus le même, il est devenu tout autre. »

A mesure que toutes ces dames passaient, j'entendais leur conversation sur Béatrice et sur moi, et j'eus alors l'idée, car

c'était un beau sujet, de faire des vers où je raconterais ce que j'avais entendu de la conversation de ces dames; et, comme je leur aurais volontiers parlé, si ce n'eût été de ma crainte, je supposai que je leur adressais des questions et qu'elles me répondaient, et je lis deux sonnets.

Dans le premier, je leur demande ce que mon désir était de leur demander réellement; dans le second, je rapporte ce que j'avais entendu, mais comme si elles me l'avaient répondu elles-mêmes.

Le premier commence :

Vous, dont l'aspect est humble et rempli de tristesse.

Et dont les yeux baissés témoignent la douleur.

D'où venez- vous ainsi? Votre sombre pâleur Trahit l'émotion d'un cœur plein de tendresse;

Dites, avez-vous vu notre aimable maîtresse Pleurer et succomber à ce nouveau malheur?

N'est-ce pas, vous venez d'auprès d'elle?... mon cœur Le devine à votre air rempli de sa noblesse.

Si son seul souvenir vous fait pleurer ainsi.

Près de moi, je vous prie, arrêtez-vous ici.

Quoi que ce soit, hélas! ne me cachez rien d'elle.

LA VIK NOUVELLE

Je vois vos traits si pleins d'un chagrin imprévu,

Une telle stupeur en vos yeux se révèle.

Que je tremble de voir ce que vous avez vu.

Le second :

O toi, qui nous retiens pour nous interroger.

Es-tu donc cet ami qui vint de notre reine Nous parler si souvent?.. Ta voix est bien la sienne;

Mais tes traits sans couleurs sont ceux d'un étranger!

Quel sujet as-tu donc déjà de t'affliger.

Au point de réveiller notre pitié soudaine?

As-tu donc vu ses pleurs, que tu ne peux qu'à peine Cacher les noirs pensers qui semblent t'assiéger?

Ne nous arrête pas, et laisse-nous nos larmes;

Ah ! ce serait péché que de nous consoler.

Lorsque nos yeux l'ont vue, en pleurant, nous parler.

La douleur sur son front a versé tant de charmes.

Que, si l'on eût osé, par un soudain effort,

La regarder en face, on serait tombé mort.

Peu de temps après, je fus atteint dans une partie de mon corps par une douloureuse infirmité qui me causa, pendant neuf jours, d'horribles souffrances, et je devins tellement faible que je ne pouvais plus remuer. Le neuvième jour, au milieu d'une douleur presque intolérable, un souvenir de ma dame vint à mon es-

prit, et, quand j'eus un instant pensé à elle, je revins à songer à ma vie devenue si débile; puis, réfléchissant à la courte durée de l'existence de l'homme, je commençai à gémir en moi-

DAME

même sur une si grande misère, et je me dis en soupirant : 11 faudra, de toute nécessité, que la très-noble Béatrice meure un jour, elle aussi ! Il me vint alors une telle défaillance au cœur, que mes yeux se fermèrent; je commençai à m'agiter comme une personne en délire, et j'eus ce rêve :

Dans les premiers écarts de mon imagination, je 'is apparaître plusieurs daines échevelées qui me disaient : «Tu mourras. » Û autres armèrent avec des visages différents les uns des autres, mais tous terribles à voir, et me disaient : « Tu es mort. » J'arrivai ensuite, dans mon délire, à ne savoir pas ou j'étais, et je crus voir, dans un chemin, une foule de dames, les cheveux en désordre, merveilleusement tristes et pleurant.

Le soleil sembla s'obscurcir, les étoiles avaient une couleur étrange qui me lit juger que c'était ainsi qu'elles «levaient |>orler le deuil des morts. Je crus voir les oiseaux qui volaient dans l'air tomber sans vie, et j'entendis de grands tremblements de terre. Émerveillé et tout épouvanté d'un tel spectacle, je rêvai qu'un ami venait vers moi et me disait : « Ton incomparable dame a quitté ce monde. » Alors je commençai «à pleurer pitoyablement, et je ne pleurais pas seulement en rêve, mais mes yeux étaient baignés de véritables larmes. J'eus, en ce moment, l'idée de regarder le ciel, et je vis une multitude d'anges qui s'envolaient dans les airs et conduisaient devant eux une petite nuée blanche. Ces anges chantaient, et, dans leurs chants harmonieux, je crus

entendre ces proies : ffosanna in excclsis ! Mais je ne pus comprendre rien de plus.

I.A VI K NOUVELLE

Alors je crus entendre mon cœur, qui contenait tant d'amour, me dire : « Il est bien vrai que notre dame est morte! » Je me précipitai pour aller voir le corps dans lequel avait habité cette âme noble et bienheureuse. Et telle était la force de mon imagination en délire, que je crus voir cette dame étendue et sans vie, et près d'elle d'autres dames qui jetaient un voile blanc sur son front.

Sa figure avait un tel aspect d'innocence tranquille, qu'elle semblait dire : « Je vois maintenant le commencement de la paix éternelle; » et, dans ce moment, je sentis dans mon cœur un calme si profond en la voyant ainsi, que . j'appelais la mort et lui disais : « Viens a moi, je te désire, et tu vois (pie je porte déjà ta couleur. »

Après avoir vu s'accomplir les douloureuses cérémonies que l'on a coutume de célébrer pour les funérailles, il me sembla que je revenais dans ma chambre et que je fixais mes yeux vers le ciel, et, toujours en rêve, je dis ces paroles qui sortirent réellement de ma bouche :

« O belle âme, combien est heureux celui qui te voit! » Comme je mêlais a ces paroles des sanglots douloureux et des larmes, une jeune dame, qui veillait près de mon lit, attribuant mes pleurs et mes paroles à la douleur que me causait mon mal, fut effrayée et se mit aussi a pleurer; alors les autres dames, qui étaient dans la

chambre, s'ajierçurent que je pleurais, aux pleurs que versait celle qui était près de moi et qui m'était très-proche parente; l'éloignant aussitôt de mon lit, elles vinrent à moi pour me réveiller, dans la conviction où elles étaient que je rêvais, et elles me dirent : « Béveille-toi, ne te désole donc plus. » Leur voix fit cesser mon délire au moment

DANTE

où j'allais m'écrier : O Béatrice! bénie sois-tu! Et déjà j'avais dit : O Béatrice ! lorsque tout à coup je fis un effort et j'ouvris les yeux, et, bien que j'eusse prononcé ce nom, ma voix était tellement brisée par mes sanglots que ces dames ne purent l'entendre.

Je me sentis tout honteux, et pourtant je me tournai vers elles par un secret conseil d'Amour; à l'aspect de mon visage, elles s'écrièrent : « Ce pauvre homme ressemble à un mort. » Puis elles me demandèrent ce qui m'avait tant fait peur. Alors, ayant repris un peu d'assurance et reconnu que mon rêve n'avait rien de réel, je leur répondis : « Je vous raconterai ce qui m'est arrivé. » Je leur fis donc le récit, depuis le commencement jusqu'à la fin, de tout ce que j'avais vu, en ayant soin de taire le nom de ma très-noble dame.

Lorsque je fus guéri de ma maladie, je voulus dire, en vers, ce qui m'était arrivé, car je pensais que ce serait une chose agréable à entendre; c'est pourquoi je fis cette canzone :

Une dame, charmante et riche de ces charmes Que donne la nature aux élus d'ici-bas.

Dans la chambre, où mes cris imploraien le trépas,

Vil ma figure pâle et mes yeux pleins de larmes...

Les mots qu'en ce moment ma langue proféra L'émurent tellement, qu'elle eut pour et pleura.

D'autres dames, alors, reconnurent par elle Mon état, et, voyant ses pleurs et son effroi,

La tirent éloigner et vinrent près de moi.

L'une, que la pitié rendait encor plus belle.

LA VIE NOUVELLE

Disait : « Ami, tu dors; éveille ta raison ! »

L'autre disait : « Pourquoi cette douleur subite? *>

Alors j'ouvris les yeux; mon rêve prit la fuite,

El je crus de ma Dame avoir dit le doux nom !

Mais ma voix était faible, à mes désirs rel>elle.

Ht si brisée alors par l'angoisse et la peur.

Que ce nom adoré ne put sortir du cœur!

L'Amour, prenant pitié de ma douleur cruelle.

Souleva vers le ciel mon front embarrassé;

Chacune, à la pâleur dont il était glacé.

De songer à la mort ne pouvait se défendre.

« Il faut le consoler, » disaient-elles tout bas.

Tout en s'encourageant et retenant leurs pas;

Puis elles répétaient d'une voix douce et tendre Ces mots compatissants : « Mais qu'as-tu donc pu voir. Qui t'enlève à ce point la force et le courage? »

Et moi, quand de lu voix j'eus retrouvé l'usage,

Je prononçai ces mois : Vous allez le savoir.

Je rêvais tristement à la vie incertaine,

A sa courte durée, à son espoir trompeur.

Quand je sentis l'Amour, qui pleurait dans mon coeur. Inspirer à mon âme une crainte soudaine,

Et ma raison disait à mon cœur plein d'effroi ;

«Ta dame aussi mourra, c'est la commune loi... »

Il me survint alors une telle faiblesse.

Que je fermai mes yeux par la douleur vaincus;

Et je fus si troublé, que mes esprits confus Chancelèrent bientôt comme frappés d'ivresse...

I»AMK.

Et dès lors, 1rs laissant au hasard parcourir Les champs désordonnés du vide et du mensonge.

Je vis ou je crus voir des dames dans mon songe, Qui me disaient tout bas : « Tu vas, tu vas mourir. »

Alors je vis mouvoir au sein de mes pensées Mille objets à la fois vagues, mystérieux :

J'étais... je me trouvais je ne sais en quels lieux

Des dames, sur mes pas, accouraient dispersées; Leur front qui s'inclinait était blanc de pâleur.

Et leur voix se brisait en sanglots de douleur;

Puis je vis du soleil la lumière obscurcie :

L'étoile de la nuit apparut un instant.

Et pâlit... Les oiseaux, dans les airs se heurtant, Furent pris de vertige et tombèrent sans vie.

Enfin le sol s'émut et trembla sous mes pas.

Et j'entendis le son d'une voix lamentable Me dire en sanglotant : « Que lais-tu, misérable?

Ta noble Dame est morte, et tu ne le sais pas! »

Alors je rassemblai ce que j'eus de courage ,

Et je vis, à travers les larmes de mes yeux.

Des anges qui volaient et retournaient aux cieux ;

Et je vis, devant eux, flotter un blanc nuage Auquel chacun criait : Hosanna! (rien de plus,

Car je vous dis les faits comme je les ai vus).

Amour me dit alors: « Je ne puis plus me taire; Viens revoir notre Dame, elle est ici gisant. »

A mon songe menteur toujours obéissant.

Je la vis, de mes yeux, morte et froide sur terre!....

LA VIE NOI VELLE

Quand j'eus bien reconnu la Dame que j'aimais,

Je vis des mains jeter un long voile sur elle :

Mais elle m'a semblé si tranquille et si belle y Qu'elle paraissait dire : « Ami , je suis en paix. »

En la voyant ainsi résignée et pieuse.

Je devins si soumis à mon malheureux sort.

Que mon cœur s'écria : « Te voilà belle, ô Mort!

Je té liens désormais pour douce et gracieuse,

Puisqu'cu elle tu fais ta demeure aujourd'hui!

Tu ne dois plus avoir de dédain pour autrui;

Je veux, dès ce moment, c'est ma seule pensée.

Je veux être des liens, j'ai déjà ta pâleur;

Viens, ô Mort, obéis au désir de mon cœur! »>

Enfin , quand ma douleur se fut tout épuisée.

Je m'en allai plus loin, et là, seul, à genoux,

Je m'écriai, tourné vers la voûte éternelle :

« Bien heureux qui te voit, àme divine et belle! »

C'est alors que je fus éveillé, grâce à vous!

Après ce singulier délire de mon imagination, il arriva, un jour, qu'étant «à réfléchir, je ne sais trop en quel endroit, je me

sentis une palpitation dans le cœur, comme si j'eusse été en la présence de ma dame. Alors je me figurai voir l'Amour; il venait de l'endroit où elle était, et, d'un ton joyeux, il dit à mon cœur : « Pense à bénir le jour où je pris possession de toi , parce que c'est ton devoir! » Et déjà je me sentais un cœur si joyeux, que je ne croyais pas que ce fût mon cœur, tant cet état de bonheur lui était nouveau.

Peu après ces paroles que le cœur me disait dans la

DANTE

langue de l'Amour, je vis venir vers moi une dame trèsdistinguée, dont la beauté était célèbre, et qui fut, plus d'une fois, la dame de mon meilleur ami. Le nom de cette dame était Jeanne, et, à cause de sa beauté, comme on le croit communément, on lui avait donné le surnom de Primavera; c'était même par ce dernier nom qu'on la désignait. Après elle, je vis venir l'admirable Béatrice : elles passèrent ainsi près de moi l'une après l'autre, et il me sembla que l'Amour me parlait et médissait : « La première que tu vois n'a été surnommée Primavera que parce qu'aujourd'hui elle devait arriver la première. C'est moi qui ai inspiré celui qui lui a donné ce nom de Primavera, c'est-à-dire Prima verrà: elle viendra la première, le jour que Béatrice se montrera à son fidèle ami après une de ses visions; et , si tu veux encore faire attention à son premier nom , il a la même signification que Primavera, parce que ce nom de Jeanne dérive de celui de Jean, qui précéda la vraie lumière en disant: L'go vox clamantis in deserto : parafe t nam Domini ; » puis il me sembla ajouter : «Et celui qui voudrait peser subtilement les choses appellerait cette Béatrice, Amour, à cause de la grande ressemblance qu'elle a avec moi. »

Lorsque , plus tard , je revins dans ma pensée sur tout ce que je viens de raconter, je me proposai d'en écrire en vers rimés à mon meilleur ami , en taisant certaines paroles qui sont lionnes à passer sous silence , et parce que je croyais que son cœur était encore sensible à la beauté de cette aimable Primavera; je fis donc ce sonnet :

Je sentis s'éveiller au dedans de mon être

Un esprit amoureux qui sans doute y dormait;

LA VIE NOUVELLE

Fuis, vers moi, j'aperçus Amour qui cheminait,

Si joyeux, que j'avais peine à le reconnaître.

Il me dit d'une voix que le sourire ornait ;

« Songe à te bien tenir, fais honneur à ton maître ! Regarde...
» Et, du côté d'où je le vis paraître ,

Mon regard curieux et craintif se tournait.

Je vis Jeanne et Bicé C'était double merveille

De les voir, en beauté, l'une à l'autre pareille

Jeanne était la première, et Bicé la suivait.

L'Amour me dit alors, me les montrant ensemble :

« L'une est Primavera; l'autre s'appellerait.

Avec raison, Amour, tant elle me ressemble.»

I] se pourrait qu'une personne qui aurait le droit, par son mérite, de se faire expliquer ses doutes, en eût un au sujet de ce que je dis de l'Amour, dont je parle comme étant une chose par soi , non-seulement comme intelligence, mais comme une substance corporelle; ce qui, en toute vérité, est faux : car l'Amour, en soi, n'est pas même une substance , mais un accident dans la substance.

Je parle de lui comme s'il était un corps et, bien plus, comme s'il était un homme , dans trois circonstances. Je dis que je l'ai vu venir de loin ; or, si venir exprime un mouvement de locomotion, puisque, suivant le philosophe, il n'y a qu'un corps qui puisse changer de place, il est donc clair que je fais de l'Amour un corps; je dis encore de lui qu'il riait et même qu'il parlait, et ces facultés sont le propre de l'homme, et spécialement le rire : il est donc clair que j'en fais aussi un homme.

DANTE

Pour donner de ceci une raison qu'il est à propos «le donner maintenant, il faut d'abord faire comprendre que, précédemment, il n'y avait pas de diseurs d'amour en langue vulgaire, mais il y avait quelques poètes qui chantaient l'amour en langue latine. — Je dis que, dans notre nation, bien qu'il en ait été et qu'il en soit, peut-être encore, autrement ailleurs, ce notaient pas, comme en Grèce, toutes sortes de gens, mais seulement des poètes lettrés (1) qui traitaient ces sujets, et il n'y a pas longtemps que ces poètes vulgaires sont apparus. Rimer en langue vulgaire est la même chose que de composer en vers latins, au moins sous quelques rapports (2).

Pour prouver que c'est une innovation, je ferai remarquer que, si nous voulons chercher quelque chose d'écrit en langue d'oc et en langue de si, nous ne trouverons

(1) Oh en comprend la raison; il fallait aux Italiens d'alors qui voulaient chanter une dame la connaissance de la langue latine, ce qui suppose un lettré ou savant, tandis qu'en Grèce, par exemple, la langue employée étant la langue du vulgaire aussi bien que celle des savants, la poésie était permise à tous. Le mot *Icttrrato* pourrait se traduire par ces mots : sachant le latin. C'est dans ce sens que Dante l'emploie souvent dans le *Convito*, entre autres au chap. ix du traite I, où il donne les raisons qui lui ont fait écrire ce livre en langue vulgaire et uou latine.

(i) Si l'on veut voir combien Dante aimait la langue qu'il créait, on n'a qu'à lire les chapitres xu et xtil du 1er traité du *Convito*. Il se préoccupait de la destinée de cette langue nouvelle qu'il léguait à la postérité, et en prédit la gloire par ces paroles qui terminent le 1er traité du *Convito*.

« Questo sarà lucc nuova, novo sole, il quale surgerà ove l'usato tramonterà c darà luce a coloro che sono in teuebre per lo usato sole che a loro non luce. — Ce sera une lumière nouvelle, un soleil nouveau qui se lèvera quand l'autre (le latin) s'éteindra, et il éclairera ceux qui sont dans les ténèbres parce que le soleil actuel (le latin) ne les éclaire pas. »

I.A VIF. NOUVELLE

rien | »endant cent cinquante ans avant le temps actuel , et la raison pour laquelle quelques gens sans mérite ont eu la réputation de diseurs, c'est qu'ils furent presque les premiers à composer dans la langue de si.

Le premierqui commença à dire, comme poète vulgaire, \ fut entraîné par le désir de se faire entendre d'une dame qui ne comprenait pas aisément les vers latins. Et ceci est contre ceux qui riment sur d'autres sujets que les sujets d'amour; car cette manière de comjioser fut inventée, dès le commencement, pour dire d'amour.

Ainsi donc, s'il a été accordé aux poètes une plus grande liberté qu'aux prosateurs, et puisque ces riineurs ne sont autres que des poètes en langue vulgaire , il est juste et raisonnable qu'on leur laisse une plus grande liberté de s'exprimer qu'aux prosateurs dans la même langue; de sorte que, si les figures et les couleurs poétiques sont le privilège des fioètes, elles sont aussi le privilège des rimeurs.

Donc , si nous convenons que les poètes ont parlé des choses inanimées comme si elles avaient eu sens et raison , et qu'ils ont fait parler ensemble non-seulement des choses réelles, mais des choses inanimées, de sorte que, |H)ur eux , ces choses qui n'existent pas et qu'ils font parler, et ces accidents indépendants qui parlent, sont comme des substances et des êtres vivants , il est juste de laisser ce même droit au diseur en rimes, à la condition toutefois qu'il n'en usera pas sans une certaine raison qu'il puisse ensuite expliquer en prose.

Que les poètes aient procédé comme je viens de le dire, la preuve s'en trouve dans Virgile, qui fait parler Junon,

DANTB.

la déesse ennemie des Troyens, à Éole, dieu des vents : Eole, namque tibi, etc., et ce dieu lui répond : 7 'uus, o regina, quid optes, etc. Dans ce même poète , la chose; qui n'est pas animée parle à la chose animée , au troisième livre de l'Énéide : Dardanidœ duri, etc. Lucain fait parler la chose animée à celle qui ne l'est pas : Multum, Borna, tamen debes civilibus armis, etc. Dans Horace, l'homme parle à sa propre science comme à une personne étrangère, et, en parlant ainsi , Horace répète presque les paroles du bon Homère dans cet endroit de sa poétique : Die mihi, musa, virum, etc. Dans Ovide, l'Amour parle comme une personne humaine , au livre qui a pour titre Remède d'amour, dans ce passage : Relia mihi video, bella parantur, ait.

Tous ces exemples peuvent éclaircir les doutes qu'on pourrait avoir sur quelques parties de ce petit livre.

Et, afin que quelques esprits grossiers n'en tirent aucune conséquence téméraire , je dis que les poètes eux-mêmes ne parlent pas ainsi sans raison , et que ceux qui riment ne doivent pas les imiter sans raisonner sur ce qu'ils disent, parce que ce serait une grande honte pour celui qui donnerait à ses rimes un vêtement de figures ou bien des couleurs de rhétorique, de se voir questionné à ce sujet et de ne pouvoir dépouiller ses vers de leurs ornements, de manière à montrer leur sens propre et véritable; et, mon meilleur ami et moi, nous en connaissons plus d'un qui rime ainsi, sottement et sans raison.

Cette noble dame , dont il a été précédemment parlé , obtint une telle renommée dans le monde, que, lorsqu'elle passait dans la rue, les personnes couraient pour la voir,

LA VIE NOLVBLLE.

ce qui me faisait uu plaisir extrême, et, lorsqu'elle marchait près de quelqu'un , elle inspirait tant de modestie dans le cœur de celui quelle rencontrait, qu'il n'osait ni lever les yeux ni répondre à son salut; en témoignage de cela, je pourrais invoquer, pour ceux qui ne le croiraient pas, beaucoup de personnes qui l'ont elles-mêmes éprouvé.

Quant à elle, couronnée et vêtue d'humilité, elle continuait à marcher, ne montrant aucun orgueil de ce qu'elle voyait et entendait. Beaucoup disaient, lorsqu'elle était passée : « En vérité, ce n'est pas une femme, c'est un des plus beaux anges du ciel; » et d'autres disaient : « C'est une merveille; béni soit le Seigneur qui a bien voulu faire cette œuvre admirable. »

Je dis donc qu'elle se montrait si gracieuse et si pleine de charmes, que ceux qui la voyaient sentaient en eux-mêmes une douceur honnête et suave dont ils n'auraient pas pu se rendre compte ; et, par le fait, personne en sa présence ne pouvait s'empêcher de soupirer. Ces effets miraculeux et d'autres encore résultaient de sa vertu.

C'est pourquoi je voulus reprendre le sujet de sa louange et je résolus de dire des paroles dans lesquelles je pus donner à entendre tous ces merveilleux effets, afin que non-seulement ceux qui pouvaient la voir, mais les autres encore, apprissent sur son compte tout ce que j'en puis raconter.

Je fis donc ce sonnet :

Son aspect est si doux, si pur, si merveilleux.

Lorsque son front s'incline et qu'elle nous salue,

DANTE

Que, ne pouvant parler, la voix s'arrête émue.

Et les yeux n'osent pas regarder dans ses yeux.

Aux éloges qu'en font les jeunes et les vieux.

Modeste, elle s'enfuit, de pudeur revêtue;

Il semble qu'elle soit une chose venue

D'en haut, sur notre terre, en mémoire des deux !

Qui peut la voir se trouble et si vite s'enflamme Qu'un plaisir
inconnu descend des yeux à l'âme;

Sans l'avoir éprouvé l'on ne peut en parler.

il semble que, parfois, sur ses lèvres respire Un souffle tout di-
vin que l'amour fait trembler.

Et qui s'en va disant à notre âme : Soupire.

Cette dame avait acquis une telle faveur dans le monde, que non-seulement elle était louée et honorée, mais beaucoup d'autres dames étaient encore louées et honorées à cause d'elle. Voyant donc cela et voulant le manifester à qui ne le voyait pas , je lis ce sonnet , dans lequel je raconte comment sa vertu agissait dans les autres.

On pressent le bonheur de l'éternelle vie.

Quand on, voit resplendir parmi nous sa beauté;

Celles dont elle fait sa douce compagnie Doivent en rendre grâce à la Divinité.

Elle a tant de douceur et tant de majesté,

Que chacune l'admire et n'en a point d'envie;

Et jusques à présent celles qui l'ont suivie Uni emprunté si grâce et sa tendre bonté.

I\ VIE NOUVELLE.

Tout cœur, à son aspect, d'humilité se pare;

De son propre mérite elle n'est pas avare ,

Car chacun en reçoit un reflet à son tour.

Enfin , dans sa personne il est tant de noblesse,

Qu'on ne peut y penser, sans que le coeur ne laisse S'exhaler des soupirs tout imprégnés d'amour.

Un jour que je réfléchissais à ce que j'avais dit de ma dame dans les deux sonnets précédents, je vis que je n'avais pas dit l'effet qu'elle opérait en moi-même dans ce temps-là. et, comme c'était une omission, je me proposai île rimer des paroles où je raconterais comment j'étais disposé à recevoir l'influence qui émanait d'elle et ce que sa vertu opérait en moi; et, ne croyant pas pouvoir raconter cela dans les limites d'un sonnet, je commençai cette canzone :

L'Amour m'a si longtemps tenu sous son empire.

Je suis à sou pouvoir si bien accoutumé.
Que, si de tous les jous il lut d'abord le pire,
Il en est aujourd'hui de tous le plus aimé;
Et quand sa volonté détruit tout mon courage El fait fuir mes
esprits bannis par la douleur,
Je ressens, dans mon àme, une telle douceur,
Que la pâleur des morts se peint sur mon visage!
Puis à tous mes soupirs l'Amour prête une voix,
Et, pour me rendre heureux, ils appellent ma Dame;
Ceci m'arrive encor partout où je la vois:
Elle ne le sait pas, tant est humble son àme.

DANTE

Quomodo sedet sola civitas plena populo? h'acta est quasi vi-
dua domina gentium (1).

Je n 'étais encore qu'au début de cette canzone et je n'en avais écrit que la stance qu'on vient de lire, quand le seigneur de cette très-noble dame, c'est-à-dire le seigneur de la justice, la rappela à lui pour être glorifiée sous les enseignes de la Vierge Marie, dont le nom avait été toujours en grande vénération dans la bouche de cette Béatrice bienheureuse.

Et, bien que peut-être il y aurait un vif intérêt à raconter, dès à présent, son départ de la terre, ce n'est jias mon intention de le faire ici, par trois raisons:

La première, c'est que ce n'est pas dans le plan de ce petit livre, et on le verra si on veut faire attention à sa préface.

La deuxième, c'est que, supposé que ce sujet fit partie de mon plan, ma plume ne suffirait pas à le traiter comme il conviendrait.

La troisième, c'est que, quand bien même je serais capable de le faire, il ne serait pas convenable à moi de l'entreprendre, parce qu'en traitant ce sujet il me faudrait faire mon propre éloge , ce qui serait tout à fait présomptueux et blâmable.

Je laisse donc le soin d'en parler à un autre interprète.

Cependant, comme le nombre neuf a pris très-souvent place dans toutes les pages de ce livre, et qu'on pourrait croire que ce serait sans raison ; comme aussi ce même

(1) Comment cette ville pleine «le peuple est-elle maintenant solitaire Y I,a maîtresse des nations est devenue veuve.

jKRKMlt'.

I.A VIF. NOUVELLE

chiffre a eu sa place au moment de son départ de la terre, je dois eu dire quelque chose, parce que cela rentre dans mon sujet. Je dirai donc d'abord comment il se trouve mêlé à l'événement de sa mort, j'en signalerai la raison et j'ajouterai pourquoi ce nombre lui fut toujours favorable.

Je dis donc que, si l'on prend la manière de compter en Arabie, son âme très-noble s'envola dans la première heure du neuvième jour du mois; si l'on prend l'usage de Syrie, elle partit le neuvième mois de l'année, puisque le premier mois dans ces contrées, appelé sirim, correspond à notre mois d'octobre ; enfin, suivant notre usage et si nous partons île 1ère de Notre-Seigneur, elle partit dans l'année où le nombre parfait était renfermé neuf fois dans le siècle où elle a pris naissance: elle était née parmi les chrétiens du xme siècle.

Si nous cherchons pourquoi ce nombre neuf lui fut toujours li-dèle, voici ce qui pourrait en être la raison :

Suivant Ptolémée et les chrétiens, c'est une vérité qu'il existe neuf ciels qui se meuvent ; suivant l'opinion commune des astrologues, ces neuf ciels exercent leur influence ici-bas dans l'ordre et les combinaisons qu'ils ont dans le ciel. Le nombre neuf lui fut favorable jjour faire comprendre que, lorsqu'elle fut conçue, ces neuf ciels mobiles se rencontraient dans une harmonie parfaite. Voici d'abord une raison probable; mais, en y pensant plus subtilement et selon l'infailible vérité, ce nombre fut elle-même ; je veux dire par similitude et je le comprends ainsi : le nombre 3 est la racine de 9, parce qu'il ne peut faire 9 qu'au moyen de lui-même, puisqu'il est clair que

DAME

3 fois 3 font 9. Donc, si 3 est l'auteur du 9, et si la Trinité, formée par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui sont trois et un tout ensemble, est la source des miracles, cette dame fut accompagnée du nombre 9 pour donner à entendre

qu'elle était un 9, c'est-à-dire un miracle, dont la seule racine était la sainte Trinité. Peut-être v a-t-il encore une raison plus subtile: mais cette dernière est celle qui me plaît le plus et à laquelle je m'arrête.

Lorsqu'elle eut quitté ce monde, notre ville resta veuve et dépouillée de toute sa gloire; et moi, pleurant encore dans cette cité désolée , j'écrivis aux princes de la terre quelque chose sur cette noble dame, en prenant ce commencement de Jérémie : Quomodo sedel soïn civitas ; et je dis ceci, afin qu'on ne s'étonne pas si je l'ai cité plus haut comme épigraphe du nouveau sujet qui va suivre; et si quelqu'un voulait me blâmer de ce que je n'écris pas ici les paroles qui suivent celles que j'ai citées, je m'en excuse, parce que, dès le principe, mon intention n'a pas été d'écrire autrement qu'en langue vulgaire. Or, les paroles qui suivent ma citation étant toutes en latin , les écrire ici serait contraire à ma résolution , et je sais que le désir de l'ami auquel j'écris est pareillement que je ne lui écrive qu'en langue vulgaire.

Lorsque mes yeux eurent pleuré pendant un certain temps et qu'ils furent tellement épuisés qu'ils ne pouvaient plus soulager leur tristesse , je pensai à l'adoucir par des paroles de douleur, et je pensai à faire une canzone dans laquelle je parlerais, tout en versant des pleurs, de celle pour laquelle un si grand désespoir détruisait ma vie. Je commençai donc ainsi :

LA YIK MOI VF.I.I.K.

ia

Mes yeux, pleins de pitié pour mon cœur douloureux ,

Ont versé tant de pleurs et souffert tant de peine Que les voilà vaincus : maintenant, si je veux Soulager la douleur qui lentement m'entraîne A la mort, il convient que mes soupirs jaloux ,

En prenant une voix, s'échappent de mon àine.

Et puisque j'ai parlé, mesdames, avec vous.

De celle qui, vivante, était ma noble Dame,

Je veux vous en parler ainsi qu'à tous les cœurs Qui battent pour l'amour dans le sein d'une femme.

Et d'elle je dirai , tout en versant des pleurs :

« J'ai vu de ses beaux jours se dénouer la trame ,

Elle s'en est allée au ciel subitement,

Et m'a laissé l'Amour avec moi gémissant. •>

Hélas! il est trop vrai , Béatrice est partie Pour le séjour divin et la noble patrie Où demeurent du ciel les anges bienheureux.

Vous qui la connaissiez, ô dames fortunées.

Elle a dû vous quitter pour aller avec eux !

Et ce n'est pas la lièvre ou le froid des années Qui la firent mourir, par un commun destin;

Ce fut de sa bonté la trace lumineuse,

Ce fut de ses vertus la splendeur radieuse Qui , traversant les cieus dans leur éclat soudain, Ont frappé les regards de Dieu, qui nous l'envie; Ainsi ce fut son droit, ce fut sa volonté.

En l'appelant vers lui, d'enlever à la vie Ce bien que les mortels n'avaient pas ménagé.

DAM K

Son âme gracieuse a quitté a* beau corps Pour être un des rayons de la vive lumière.

Ah! celui-là serait méchant et sans remords.

Vil , sans pitié, cruel , avec un cœur de pierre , Qui ne verserait pas, ainsi que nous, des pleurs A ce triste récit de nos vives douleurs!

Si le cœur est méchant, quel que soit le génie,

U ne pourra juger cet être radieux ,

Et les larmes jamais ne viendront à ses yeux ! Mais le deuil , la douleur, les soupirs et l'envie De mourir en pleurant ou de toujours souffrir, Sont le tribut que donne à son âme éternelle Celui qui la connut quand elle était mortelle.

Et sut comment si tôt Dieu nous la lit mourir!

Les soupirs de mon cœur redoublent ma souffrance. Quand un sombre penser rappelle à ma douleur Celle pour qui l'Amour a dérobé mon cœur.

Et je sens que la mort est ma seule espérance.

Il m'en vient tout à coup un si profond désir Que je sens la pâleur inonder ma figure.

Et, quand j'approfondis ce triste souvenir.

Je sens, de toutes parts, une peine si dure Que mon corps douloureux en frissonne d'effroi ,

Et je deviens alors si différent de moi ,

Que la honte me chasse et me fait fuir le monde;

Et je vais pleurant seul, dans ma douleur profonde. M'écriant ;
Béatrice, es-tu morte vraiment?

Et ce nom prononcé me console un moment.

LA VIE NOUVELLE

Mes larmes, mes soupirs me consomment le cœur,

Partout , dans tous les lieux où je vais solitaire ,

Et quiconque me voit doit plaindre ma douleur.

Telle est ma vie, hélas! depuis le jour contraire Qui vit au pur séjour notre Dame monter.

- Quelle langue jamais pourrait la raconter?

Aussi je ne puis plus, au gré de mon envie,

Mesdames, exprimer les tourments de ma vie.

Tant mes jours sont amers, inquiets et troublés.

Tant mon cœur est meurtri , tant mes yeux sont voilés; Et, voyant tous mes traits que la pâleur couronne.

Il me semble vraiment que chacun m'abandonne.

Mais celle dont mon cœur est à jamais épris Me voit et de mes maux j'espère un jour le prix.

Aux dames bien -aimées,
Que tes sœurs ont charmées ,
Chanson, pleine de pleurs,
Va conter, en pleurant, mes souffrances cruelles.
Pauvre fille de mes douleurs,
Pauvre désespérée, ah! demeure auprès d'elles!

Après cette canzone, un de mes amis s'adressa à moi: c'était celui qui avait le second rang dans mon amitié et venait immédiatement après mon meilleur ami, et il était le plus proche parent de cette glorieuse dame; comme il s'entretenait avec moi, il me pria de comjioser quelque chose sur la mort d'une personne dont il dissimulait le nom, afin de paraître parler d'une autre

IUNTE.

dame également morte depuis peu; mais moi, sachant bien qu'il voulait parler de cette dame bienheureuse . je lui promis de faire ce qu'il désirait, et, après y avoir réfléchi, je résolus de composer un sonnet dans lequel je ferais entendre nies plaintes et que je donnerais à cet ami, afin de paraître l'avoir fait pour lui. Voici ce sonnet :

Venez, ô nobles cœurs, de mon cœur indiscret Écoutez les sou-
pirs; la pitié le commande;

Us sont de ma douleur les témoins et l'offrande...

Ma vie, hélas! sans eux, dans la mort, s'éteindrait.

Car, dans mes yeux lassés, mon éternel regret Ne pourrait plus
trouver une force assez grande Pour les efforts nouveaux que
mon cœur leur demande;

Et ce cœur la lin en larmes se fondrait !

Vous les écouterez : souvent leur voix appelle La Dame de m
*s vœux qui dans l'éternité Reçoit, pour ses vertus, une gloire
plus belle;

Ht, maudissant la vie où mon corps est resté ,

Ils se plaignent au nom de mon âme chagrine Que son trop
prompt départ ici laisse orpheline.

Lorsque j'eus fait ce sonnet, je songeai à ce qu'était celui |»our
qui je l'avais composé, et je jugeai que je ne rendais qu'un pauvre
service à une personne aussi proche parente de cette glorieuse
dame; aussi, avant de lui donner ce sonnet, je composai deux
stances d'une eanzone. l'une véritablement pour lui, l'autre pour
moi, bien que

I.A VIE Nol'YKI.I.E

lotîtes lieux paraissent écrites pour la même personne; mais celui
qui y fera attention, verra bien que deux personnes différentes y
parlent, parce que l'une n'appelle pas cette dame sa dame, et que
l'autre ne manque pas de lui donner ce nom, comme on le voit
clairement.

Je lui donnai ce sonnet et cette canzone, en lui disant que je
les avais composés {tour lui seul.

Toutes les fois, hélas ! que mon âme oppressée Me dit que, désormais, je ne dois plus revoir La Dame dont la mort m'a laissé sans espoir.

Tout autour de mon comr je sens que ma pensée Entasse maux sur maux et douleurs sur douleurs.

Et je dis à mon ;\mc ; « Il faut quitter la vie.

Car, dans ce monde affreux, les tourments et les pleurs. Et les ennuis auxquels je te vois asservie.

Me rendent tout pensif et tout tremblant d'effroi. »

Oui , comme un doux re|H>s, c'est la mort que j'ap|>elle, Car j'ai tant de penchant et tant d'amour pour elle.

Que je me sens jaloux de qui meurt avant moi.

Des soupirs douloureux de mon âme ulcérée Il se forme une voix sourde, désespérée.

Qui va criant ; la mort! aux échos des chemins. Je sens se diriger tous mes désirs vers elle. Depuis que sur ma Dame elle a posé les mains; C'est qu'aussi ses attraits et sa beauté mortelle. Du jour où d'ici-bas ma Dame disparut,

Ont revêtu là-haut des formes séraphiques.

KO

UANTK.

Tell«*s, que «les élus les troupes angéliques.

Sitôt qu'elle apparaîût , lui foni un doux salut ,

Et leur esprit divin, dont le ciel se décore.

S'étonne de la voir plus belle qu'eux encore!

Dans le jour où s'accomplissait l'année révolue depuis que cette dame avait acquis le droit de cité dans la vie éternelle, j'étais assis dans un endroit où, plein de son souvenir, je dessinais un ange sur certaines tablettes, et, (tendant que je dessinais, je retournai les yeux, et je vis des personnes auxquelles je devais de la considération et qui regardaient ce que je faisais. Selon qu'il m'a été dit depuis, ils étaient là bien avant que je m'en fusse aperçu; quand je les eus vus, je me levai, les saluai, et leur dis : « Une autre personne était tout à l'heure avec moi. » Lorsqu'ils furent partis, je me remis à mon travail, c'est-à-dire à dessiner des figures d'anges, ce que faisant, il me vint l'idée de rimer «les paroles |>our l'anniversaire de cette mort et d'écrire à ceux qui m'avaient visité: et je fis alors ce sonnet qui a eu deux commencements :

Un triste souvenir, à mon âme attendrie,

Venait «le rappeler la divine l«eauté Que le Seigneur admit,
pour son humilité,

Au trône glorieux de la Vierge Marie.

L'Amour, qui devina ma sombre rêverie,

S'éveilla de nouveau dans mon cœur attristé Et «lit à mes sou-
pirs : Allez en liberté!

Et chacun s'échappa de ma lèvre flétrie.

I.A VIE NOI VELI.E

Ils sortaient de mon sein , revêtant une voix Dont le son lamentable avait , comme autrefois ,

Par un torrent de pleurs inondé ma paupière.

Mais le plus douloureux et le plus désolé S'écriait : Noble esprit, pure et sainte lumière,

Depuis votre départ, un an s'est écoulé.

Quelque temps après, comme j'étais en un lieu où le temps passé se retraçait à ma mémoire, je fus assailli de pensers douloureux qui imprimaient à mes traits toutes les marques extérieures du désespoir; de sorte que, m'apercevant de mon trouble extraordinaire, je levai les yeux pour voir si d'autres me voyaient, et je vis une nobledame jeune et très-belle qui me regardait d'une fenêtre, et dont la ligure et le maintien exprimaient si parfaitement la pitié, quelle semblait lui avoir donné son cœur pour asile.

Les malheureux, qui voient que d'autres ont compassion de leurs maux, sentent couler plus facilement leurs larmes, comme si leur pitié pour eux-mêmes naissait de la pitié étrangère; ainsi je sentis que mes yeux recommençaient à se mouiller de pleurs. Mais, craignant de montrer mon peu de fermeté, je me dérobaï aux regards de cette dame, et je disais en moi-même : Il est impossible que le très-noble Amour ne soit pas avec cette dame compatissante; je résolus donc de lui adresser un sonnet dans lequel je renfermerais tout ce qui vient d'être dit, et je commençai :

De la pitié nies yeux ont vu la douce image Sur voire front
charmant apporlei la pâleur ;

DANTE

Lorsque vous avez vu l'aspect et le visage,

Que m'ont faits ici-bas le deuil et la douleur.

Je vis que vous rêviez, au fond de votre cœur,

A la triste existence où le destin m'engage;

Je sentis chanceler mes genoux, et j'eus |>eur De trahir ma
faiblesse et mon peu de courage.

Ht je dus m'éloigner, car je sentais venir Des larmes que mes
yeux ne pouvaient retenir Devant le doux aspect d'une pitié si
belle!

Kntin je m'écriai : « Mon co*ur en est garant ,

Je ne puis en douter, il est aussi près d'elle,

o*1 Amour qui me fait aller ainsi pleurant! »>

11 arriva ensuite «pie, partout oit cette dame me rencontrait,
elle prenait un visage compatissant; la couleur de ses joues était
pâle comme la couleur d'amour, cl elle me rappelait souvent ma
très-noble dame, qui se montrait à moi avec une pâleur sem-
blable; et plusieurs fois, ne pouvant pleurer ni soulager ma tris-
tesse, j'allai voir cette dame pleine de pitié, dont la vue semblait
faire couler les larmes «le mes yeux, et j'eus encore la volonté de
lui

adresser des rimes dans le sonnet qui suit :

Jamais pâleur d'amour, jamais aspect charmant De pitié pour des pleurs et pour un long martyre Ne montrèrent encore, aux regards d'un amant.

Sur le front d'une femme, un plus divin empire

Que sur le vôtre, ô vous qui voyez si souvent Mes traits décolorés où la douleur respire;

LA VIE NOUVELLE

C'est par vous qu'il me vient, quelquefois, eu rêvant,

La crainte qu'à la (In mon cœur ne se déchire.

Je ne puis pas défendre à mes yeux consternés De chercher à vous voir, car ils sont entraînés Par un besoin ardent île pleurs et de prières.

Vous augmentez encor, par vos regards trop doux,

Ce désir éternel qui brûle mes paupières;

Mais je ne saurais plus pleurer auprès de vous.

J arrivai, dans mes rencontres avec cette dame, à ce point que mes yeux commencèrent à prendre un trop vif plaisir à la voir; j'en étais cruellement tourmenté, je me regardais comme un lâche, et je maudissais bien souvent la vanité de mes yeux, auxquels je disais dans mes pensées: « Vous qui aviez coutume de faire pleurer de eomluission ceux qui voyaient votre état douloureux, vous semble/ maintenant oublier votre dame, pour ne plus voir que celle dont les yeux se sont arrêtés sur vous; mais elle ne vous regarde que parce qu'elle regrette elle-même cette dame glorieuse que vous aviez coutume de pleurer; faites donc, au

moins de votre côté, ce que vous pourrez pour ne pas l'oublier; moi, je vous la rappellerai souvent, yeux ingrats et maudits; car ce n'est qu'après ma mort que vos larmes doivent cesser. » Après cet entretien de ma jœiisée et de mes yeux, des soupirs profonds et pleins d'angoisse s'échappaient de ma poitrine.

Afln que cette lutte que j'avais avec mes sens ne fût pas connue seulement par le malheureux qui la subissait, je

ÜANTfc.

résolus de faire un sonnet et d'v peindre cet horrible état de mon cœur; le voici :

Les larmes de douleur que vous versiez sur elle Et depuis si longtemps, 6 mes yeux, inspiraient Un profond sentiment de pitié fraternelle Aux cœurs indifférents qui vous environnaient.

11 me semble, aujourd'hui, que vos pleurs sécheraient,

Si, par un prompt effort, mon cœur moins infidèle Ne s'élançait vers vous, en vous rappelant celle Pour qui vos pleurs amers comme un torrent coulaient.

Votre infidélité vient me remplir de doute.

Et si bien m'épouvante, hélas! que je redoute La dame dont les yeux contemplent vos douleurs.

Vous ne devez jamais, à moins que je n'expire.

Oublier notre Dame et dessécher vos pleurs.

Ainsi parla mon cœur;.... mais tout bas il soupire.

La vue de cette dame produisit en moi une telle métamorphose, que bien souvent j'y pensais comme à une (æ)ersonne qui me plaisait trop, et je raisonnais ainsi : Cette dame est une dame noble, belle, jeune et sage; elle m'est apparue, peut-être par la volonté d' Amour, afin que j'aie un peu de rej>os dans ma vie: et souvent mes pensées rêvaient à elle si doucement, que mon cœur se mettait à l'unisson de mon raisonnement.

Puis il me venait une réflexion contraire qu'on |>ouvait dire inspirée par la raison , et je me disais ; Hélas ! quel est ce penser nouveau qui veut me consoler de si

LA VIE KOI V ELLE

lâche manière et ne me laisse |>ius libre «le songer à autre chose?

Cependant la fiensée tentatrice se relevait et reprenait le dessus en disant : « Lorsque tu souffres tant de ces tribulations d'Amour, pourquoi ne veux-tu pas sortir d'une si grande amertume ?Tn vois que c'est un souffle nouveau qui nous apporte les désirs d' Amour, et qu'il nous vient des yeux charmants de la dame qui s'est montrée si compatissante à tes peines. »

Ayant longtemps combattu avec moi-même de cette manière, je voulus encore en dire quelques paroles, et comme, dans cette lutte de mes pensers, ceux qui parlaient j*our cette dame avaient la victoire, je crus que je devais m'adresser à elle, et je tis ce sonnet :

Ix* penser tout nouveau, qui me parle de vous.

Vient en moi demeurer et planter sa bannière,

11 raisonne d'amour de si douce manière

Que mon cœur sympathise avec lui sans courroux.

Ht l'Ame dit au coeur : « Quel sentiment jaloux Descend nous consoler malgré notre prière?

Sa force* est-elle donc si puissante et si fière.

Que nul autre penser ne puisse entrer en nous? »

Ht le coeur lui répond : « Ame triste et pensive.

C'est un nouvel esprit d'Amour qui nous arrive.

Et porte devant nous ses désirs et ses vœux. »

Il a puisé sa vie et son nouvel empire Dans la tendre pitié de celle dont les yeux Se mouillaient à l'aspect de notre long martyre.

l>ANTfc.

Un jour, a l'heure Je noue, il s'éleva en moi, contre ce penser adversaire de la raison, une vision puissante; il me sembla voir cette glorieuse Béatrice avec le vêtement rouge qu'elle portait lorsqu'elle apparut à mes yeux |>our la première fois, et elle paraissait enfant et à cet âge où je la vis d'abord. Alors je me remis à vivre dans le passé, et je me la rappelai si vivement que mon cœur commença à se repentir de ce désir nouveau auquel il s'était si lâchement abandonné, au mépris de la raison qui conseillait la constance. Je chassai loin de moi cette tentation coupable, toutes mes pensées revinrent à leur très-noble Béatrice, et cefutavec un cœur si repentant et si honteux, que mes soupirs le manifestaient bien souvent, et au point que tous, en sortant de mon cœur, ra-

contaient ce qui l'occupait uniquement, c'est-à-dire le nom de cette très-noble dame et la manière dont elle nous avait quittés; et il arrivait très-souvent que j'avais une telle douleur, que je m'oubliais moi-même et ne savais plus où j'étais.

Ce fut à ce nouvel embrasement de mes soupirs que se ralluma en moi le besoin de pleurer, si bien que mes deux yeux paraissaient ne désirer autre chose que des pleurs, et il arrivait souvent que, par cette continuité de larmes, ils s'environnaient d'une couleur de pourpre semblable à celle qui était le résultat de certains martyres intligés autrefois.

C'est ainsique mes yeux furent justement punis de leur inconstance et de leur vanité, et dès lors ils ne purent plusse lever sur les personnes qui auraient pu, par leurs regards, les entraîner «à une semblable trahison.

Voulant alors que ce désir coupable, cette tentation de

LA VIE NOUVELLE

vanité parussent si bien anéantis, que personne ne pût, dorénavant , tirer aucune induction des précédents sonnets, je résolus d'en faire un dans lequel je raconterais ce que je viens de dire, et voici ce que j'écrivis :

Enfin , par les efforts de ces nombreux soupirs Qui naissent des pensers où mon cœur s'abandonne.

Mes deux yeux sont vaincus, et n'ont plus les loisirs.

Ni force, ni vouloir pour regarder personne.

Leurs orbites creusés sont comme deux désirs be répandre des pleurs où leur chagrin rayonne,

Et cela, tant de fois, que l'Amour les couronne L)e ce cercle sanglant qu'avaient les vieux martyrs.

Ces soupirs, ces pensers, par leur constant murmure.

Me jettent dans le cœur une angoisse si dure.

Que de pitié l'Amour s'émeut à leur abord.

Ah ! c'est qu'ils ont en eux , écrits en traits de flamme ,

Le nom cher et sacré, le doux nom de ma dame.

Et mille souvenirs de su touchante mort!

Après cette tribulation , vers ce temps où une grande quantité de monde va voir cette image sacrée que Jésus- Christ nous laissa, comme le modèle de sa très-belle figure que voit actuellement ma dame dans sa gloire, il arriva que quelques pèlerins passèrent dans une rue qui se trouve à peu près au milieu de la cité où naquit, vécut et mourut la très-noble dame, et il me parut qu'ils marchaient avec un air pensif. Je me dis alors à moi-même, en les

DANTK.

voyant : Ces pèlerins me paraissent venir d'un pays éloigné, et je ne crois pas qu'ils aient jamais entendu parler de cette dame; ils n'en connaissent rien et leurs j>ensers sont occupés de toute autre chose, car ils pensent, sans doute, à des amis absents que nous ne connaissons pas.

Puis j'ajoutai : S'ils étaient réellement d'un pays voisin, on lirait quelque trouble sur leur visage au moment où ils passent dans le milieu de cette ville affligée.

Enfin je me disais encore : Si je pouvais les arrêter un peu, je les ferais, certainement , pleurer avant leur départ de notre ville, parce que je leur «lirais des choses qui feraient pleurer qui-conque les entendrait.

Après qu'ils eurent passé outre, je me proposai de faire un sonnet dans lequel je manifesterais ce que je m'étais dit à moi-même; et, afin que cela parût plus touchant, je résolus de faire comme si je leur adressais la parole.

Je fis donc ce sonnet :

Ah! pèlerins pensifs, guidés par l'espérance.

Qui , sans doute en ces lieux rapides passagers ,

Marchez, l'esprit rempli de pensers étrangers,

Venez-vous de si loin , selon toute apparence ,

Que vous ne sentiez pas, en traversant Florence,

Des larmes ruisseler de vos yeux affligés?

En voyant tous nos cœurs dans le chagrin plongés.

Ne comprenez- vous rien à leur morne souffrance?

Si vous vous arrêtez pour savoir nos douleurs,

Je suis sûr qu'il n'est pas un seul de vous, qui puisse Sortir de la cité sans répandre des pleurs!

LA VIE NOUVELLE

Cette ville a perdu sa belle Béatrice,

Et ce qu'on en raconte a le don précieux D'émouvoir tous les cœurs, de mouiller tous les yeux!

Ensuite deux dames de distinction me prièrent de leur envoyer quelques-unes de mes rimes; je pensai à ce que je devais à leur position dans le monde , et résolu d'accompagner celles que je leur enverrais, d'une composition nouvelle, croyant ainsi répondre à leur prière d'une manière plus respectueuse.

Je fis alors un sonnet qui raconte mon état, et le leur envoyai avec le précédent et avec un autre qui commence : Venite a intender li sospiri miei. Voici le sonnet que je fis alors:

Le ciel là-haut admet, au sein de sa puissance.

Un soupir (1) égaré de mon cœur soucieux...

C'est Amour qui lui donne, avec l'intelligence.

Une aile et le pouvoir de monter jusqu'aux cieux.

Et quand il entre, il voit un être radieux A qui l'on rend hommage et dont la transparence Jette un si vif éclat, qu'étranger dans ces lieux ,

11 s'étonne, il s'incline et l'admire en silence!

Au retour, quand mon cœur l'interroge en tremblant ,

Et s'il veut retracer cet astre étincelant...

Son langage a des mots que je ne puis entendre.

(t) Dantf persoiinilic un ilt* srs soupirs.

DANTK.

Mais je sais que d'un ange il veut m'entretenir;

De Béatrice alors le tendre souvenir

Revient à mon esprit... et je puis tout comprendre.

Après ce sounet, j'eus une étonnante vision , dans laquelle je vis des choses qui m'ont fait prendre la résolution de ne plus rien dire de cette sainte jusqu'à ce que je puisse en parler plus dignement; et, |W)ur arriver là, je fais de nobles efforts, comme elle-même le sait.

De sorte que, s'il plaît à celui par qui toutes les choses existent de prolonger un peu ma vie, j 'espère dire d'elle ce qui n'aura jamais été dit d'aucune dame.

Et, quand j'aurai accompli mon dessein, qu'il plaise à ce Dieu de bonté de permettre à mon âme d'aller voir la gloire de ma dame, je veux dire de cette sainte Béatrice, qui voit, glorieusement face à face, celui qui est : per urnniu secula benedictus.

LA US DEO

A PÉTRARQUE

SON NKT

Un soir, saint Augustin, ce docteur vénéré,

Dont le livre en tes mains se retrouvait sans cesse Te confes-
sait en songe, et sa grave tendresse Scrutait ton faible coeur tant
de fois égaré.

Rêves ambitieux dont tu fus enivré,
Vanités de ce monde où se prit ta jeunesse,
Il te retrancha tout: gloire, plaisirs, richesse;
Et toi, baissant le front, tu n'as pas murmuré.
Mais, quand il ajouta qu'il fallait plus encore,
Tu n'as pas attendu qu'il te parlât de Laure,
Tu t'écrias, tremblant, et les pleurs dans les yeux
« Laissez-moi de mon cœur l'étoile solitaire;
Sans elle, je ne puis vivre ici sur la terre.
Sans elle, je ne puis rêver même les rienx. »

Forso anror lia rhi sospirando dira,
Tinto di dolrc invidia : .\ssai aostenc IN-r belluimo amor
quest' ail suo tempo.

' So.NMKT LXXMII.

Sur la liste des Florentins proscrits le 27 janvier 1302, on lit, à
côté du nom de Dante Alighieri, le nom de Petracco di Parenzo
(1). C'est le père de Francesco Petrarca (2). Ainsi la même révolu-
tion priva de leur patrie les deux plus beaux génies qui aient
illustré Florence et l'Italie.

Dante est mort en exil et Pétrarque y est né. Il naquit à Arezzo, le lundi 20 juillet 1304, trente-neuf ans après Dante. Son père, pauvre et proscrit, et sans espoir de rentrer dans sa patrie, passa les Alpes et vint se fixer à Avignon, où Clément V

(I) Mi'KATOHiJSrn/W. Rn . t/fl/., vol. 10.

(i) Son nom fut forme du pronom de von pore, comme c'etail l'usage a Florence dan* les famille* bourgeoise* qui n 'avaient pa* de nom patronymique.

PKTRARQI E.

avait transporté le saint-siège. Lejeune Pétrarque lit ses études à Carpentras, commença son droit à Montpellier et alla le tinir à Bologne, où sa liaison avec Ci no de Pistoie, pocte contemporain, l'encouragea à se livrer à la poésie, à l'étude des monuments de l'antiquité et à la recherche des ouvrages perdus des auteurs latins (t). Bientôt la mort de son père et de sa mère lui permit de suivre ses goûts littéraires et d'abandonner complètement la jurisprudence, cette science, dit-il quelque part, qui vous met dans cette position, ou d'acquérir d'injustes richesses, ou de ne recueillir que les railleries d'un monde qui se moque d'un honnête fou qui forme le vain projet de réconcilier les lois et la fortune avec la conscience (2).

Pétrarque était, dès lors, ce qu'il fut toute sa vie, tendre et rêveur, et d'un caractère inquiet et mélancolique. 11 était d'une mâle beauté, et ses cheveux, blanchis de bonne heure, donnaient une expression de douceur et de gravité à sa figure juvénile. En 1326, il revint à Avignon qu'il considérait comme sa véritable patrie, et là, pauvre étudiant de vingt-trois ans, il donnait, pour vivre, des leçons aux neveux du cardinal Colonne, lorsque, le 6

avril 1327, il vit celle qui décida de sa vie, de son génie et de sa gloire.

C'était le vendredi saint (3); Pétrarque, dont le cœur était pieux, s'était rendu, le matin, dans l'église de Sainte-Claire d'Avignon pour s'associer aux lamentations funèbres que l'Église prodigue, en ce jour anniversaire de la mort du Christ. Il était là, en prières, sans soupçonner que quelque chose de décisif allait s'accomplir dans sa destinée, lorsqu'en levant les yeux imr hasard, il vil devant lui une jeune dame vêtue d'une mante

'I On ilnit ;i IVir.'irquit* <l>*s d«SOM',rl<*> |»n'<\cusi,s.
C.V#1 lui qui n relronvr I'1* Irltri's fniuiilirro <lr (liccroii.

"ii Efjiif n lu potlrnlr.

(5 Sonnr II

NOTICE

verte brodée de violettes (1); ses cheveux étaient d'un blond doré et ses sourcils étaient noirs, singularité que le poète a célébrée et qui sjoutait à l'éclat de ses regards (2) ; enfin toute sa personne avait quelque chose d'étrange et de céleste qui ne semblait pas appartenir à la terre (3).

Cette jeune daine s'appelait Laure, et elle venait d'entrer dans sa vingtième année; c'était la fille d'Audibert de Noves ou, selon d'autres, de Henri Chabaud, seigneur de Cabrières, village près d'Avignon, et dans lequel elle avait pris naissance (4).

Vers 17()0, l'abbé de Sade, en examinant à Avignon de vieux papiers de famille, y acquit la preuve que Laure de Noves avait épousé, à dix-huit ans, Hugues de Sade, et que, par conséquent,

elle était mariée depuis deux ans quand Pétrarque la vit pour la première fois. Nous respectons cette autorité, mais, pourtant, nous croyons qu'on pourrait la combattre à l'aide de la canzone XV (3) et du sonnet LXXU dans lequel le poète se rap-

(I) Negli occhi ho pur le violette e'I verdi*.

CtūUN XV.

'i.i Quant à ses yeux , il faut croire qu'ils étaient d'une couleur changeante et tour à tour bleus et noirs, car on peut réunir des citations pour et contre; l'abbé de Sade, qui les a rassemblées, penche pour les yeux noirs.

(•V) Quel viso, al quai, e son nel mio dir parce,

Nulla cosa mortale puote agguaiarsi.

Somskt CXII.

(4) Sounel III.

(5) l.a hlla (liovinctla ch'nra a donna.

OH

PKTRARyJB.

pelle que, le jour où Laure lui apparut, elle laissait encore flotter sa chevelure, libre et sans ornements, ce qui était la mode des jeunes filles, tandis que, maintenant, ajoute-t-il , elle orne de perles ses cheveux recouverts d'un voile, selon l'usage des femmes mariées.

Quoi qu'il en soit, et à quelque époque que ce fût, il est certain que Laure épousa Hugues de Sade, dont la famille se rattachait à

la maison des Baux, illustre en Provence. Mais il paraît que cette union fut peu heureuse, si l'on s'en rapporte au témoignage de l'abbé de Sade, qui a encore trouvé dans ses archives de famille que Laure légua tous ses biens à son mari en lui recommandant le sort de ses enfants, et que celui-ci, six mois à peine après la mort de sa femme, leur donna une marâtre en se remariant.

Hugues de Sade habitait ordinairement Avignon, dans le faubourg des Sazes. On croit qu'il possédait, à Vaucluse, le château dont on voit encore aujourd'hui les ruines sur un rocher, et que les confuses traditions du peuple appellent encore le château de Pétrarque. Ce voisinage expliquerait parfaitement la prédilection constante que Pétrarque a toujours eue pour ce séjour où il devait voir quelquefois la dame de ses pensées. Il raconte, dans une de ses épltres latines, qu'à douze ans, son père l'ayant conduit, par hasard, à Vaucluse, il s'écria, comme par un secret pressentiment : Voici la retraite qui convient à mon caractère, et, si je puis disposer de moi, je la préférerai aux villes les plus brillantes.

C'est au pied même du château de Hugues de Sade, sur les rives du ruisseau de la Sorgue, que Pétrarque établit son ermitage d'amoureux et de poète, au fond de cette sauvage thébaïde de Vaucluse, maintenant nue et sans ombrage, autrefois couverte de bois, comme il le rappelle sans cesse dans ses vers.

Une de ses lettres (1) nous initie à la vie solitaire et contemplative qu'il y menait : « Ma maison de Vaucluse, dit le poète, ressemble à celle de Fabricius ou de Caton. Tout mon domestique consiste en un valet et un chien ; j'ai pour nourriture des tiges, des raisins, des noix, des amandes et des poissons que je me plais souvent à prendre aux filets dans le ruisseau. Je me suis fait deux jardins. L'un est ombragé ; il invite à l'étude et à la méditation ;

l'art, triomphant de la nature, l'a placé près de la source, sous la cime d'un grand roc, au-dessus des eaux. Lorsque mes facultés me le permettront, j'érigerai un autel à la fontaine de Vaucluse et je le dédierai à la Vierge. Mon autre jardin est plus près de la maison, moins sauvage, et cher à Bacchus et à Minerve. Dans sa disposition capricieuse, il se prolonge, par le moyen d'un petit pont placé sur une eau trèsrapide, jusqu'à une grotte voûtée où les rayons du soleil ne pénètrent jamais. Là, j'aime à me retirer pendant la chaleur du jour...

« Combien de fois, l'été, à minuit, après avoir récité mes prières, ai-je été me promener tout seul, dans les champs et sur les montagnes, à la clarté de la lune! combien de fois suis-je entré, malgré l'obscurité de la nuit, dans l'ancre de la fontaine où, pendant le jour et en compagnie, on ne pénètre jamais sans quelque émotion!...

« J'ai trouvé tant de charme dans cette solitude et un repos si agréable, que je crois n'avoir vécu que le temps que j'y ai passé; tout le reste de ma vie n'a été qu'un supplice continu (2). >»

(I) Cette lettre a etc cilee tout entière par M. Pierre Leroux dan* la Revue indépendante. Nous ne la citons que par fragments.

(8) « Est-ce Pétrarque qui écrit ces lignes, ou n'esl-ee pas Rousseau? » s'ecrie M. Pierre Leroux. Nous reviendrons sur celte analogie entre ces deux grands hommes.

FETKARgiiE.

Tel était Vaucluse, quand Pétrarque y était seul; niais, parfois, cette retraite austère s' animait de la présence de Laure, quand

Hugues de Sade et sa femme venaient habiter leur château.

De sa cellule d'ermite et de poète, Pétrarque apercevait les fenêtres de la dame de ses pensées et le banc de pierre où elle aimait à s'asseoir, à l'ombre, pendant les longs jours de l'été (1). Il se levait avec l'aube pour saluer le lever du jour et attendre l'apparition de l'astre adoré qui faisait pâlir le soleil (2). Il voyait Laure se promener dans les environs, seule avec sa pensée; il envoyait l'herbe que son pied courbait à peine (3) et les fleurs que sa main cueillait pour tresser une guirlande à ses blonds cheveux (4). Il cherchait toutes les occasions de la suivre et de la rencontrer dans ses promenades matinales de Vaucluse. (C'est là qu'il reçut d'elle ce salut gracieux qui lui fit oublier toutes ses douleurs (3) ; c'est là qu'il eut l'espoir d'un rendezvous , espoir trompé dont il accuse la jalousie d'Hugues de Sade (6) ; c'est là que, se voyant regardée un jour trop tendrement, Laure mit la main devant ses yeux par un gracieux mouvement de coquetterie (7); c'est là enfin que Pétrarque, se promenant avec elle, par une belle matinée de printemps, vit ses beaux yeux, éblouis par l'éclat du soleil, s'abaisser doucement vers lui , et l'heureux poète de s'écrier que le soleil , son rival, s'est voilé d'un nuage, par dépit et par jalousie (8).

Laure, elle aussi, aimait le séjour de Vaucluse; elle aimait à se
(J; Sonnet XXIX.

i) Sonnet LXXXIV.

(») Sonnet LU.

(4) Sonnet 1.1.

(8) Sonnet XXX et suivants.

(6) Sonnet XVI.

(7) Sonnet CVI.

», Sonnet XXXIV

NOTICE

baigner dans les ondes limpides de la fontaine, à s'asseoir sous les ombrages épais et sur les prés en fleurs; comment Pétrarque n'aurait-il pas senti s'augmenter encore son affection pour ces lieux enchantés? Comment n'aurait-il pas désiré y mourir, pour sentir sa cendre foulée par les beaux pieds de Laure, et avec le doux espoir de la voir s'attendrir sur sa tombe, et prier pour son âme?

C'est à Vaucluse que Pétrarque a composé la plus grande partie de ses poésies d'amour; c'est là qu'il retrouvait tous ses souvenirs, tous ses regrets, toutes ses espérances, toutes ses inspirations (1). Il ne pouvait s'éloigner de ces bois et de ces eaux sanctifiés par la présence ou par le souvenir de sa dame; il ne pouvait respirer longtemps loin de cet air vivifiant où il sentait le souffle de Laure (2), et, sans cesse appelé en Italie par la politique et le patriotisme, par la science et par l'amitié, sans cesse on le voit repasser les Alpes pour revenir à Vaucluse (3), qui est la patrie de son cœur, loin de laquelle il se sent le mal du pays; c'est là qu'il veut vivre et mourir.

Dans la troisième de ses lettres familières, écrites en latin dans sa vieillesse, Pétrarque s'exprime ainsi ; « Je me relirais

(1/ Sonnet XXXV.

{•il Sonnet X <*l XXXI.

(.“>) Sonore» LXXI rl XCVIII.

102 l'KTMAKQl'K.

souvent, dans ma jeunesse, à Vaucluse, espérant y éteindre l'ardeur de ma passion , au milieu de la fraîcheur des eaux et des ombrages; mais, hélas! ces lieux mêmes ne faisaient qu'augmenter mon amour, et je remplissais de mes plaintes les vallons et les forêts. C'est là, dans cette solitude aimée, que j'ai composé mes poésies d'amour en langue vulgaire, ouvrages dont maintenant je me repens et j'ai honte, mais qui sont fort goûtés, comme nous le voyons, par tous ceux qui ont aimé et qui souffrent du même mal que moi. »

C'est par mille témoignages épars dans la correspondance latine de Pétrarque, le vrai commentaire de ses poésies, c'est par l'étude attentive et comparée de ces mêmes poésies que nous avons acquis l'intime conviction de la profonde réalité de son amour, et nous voudrions pouvoir faire passer cette conviction tout entière dans l'esprit et dans le cœur de ceux qui voudront bien nous lire; car, sans cela, comment pourraient-ils prendre le moindre intérêt à nos études sur Pétrarque et à la lecture de ses vers?

Oui, Pétrarque a aimé Laure avec toute la violence de son cœur et de ses sens. On en trouvera la preuve dans cette suite d'élégies , tour à tour brûlantes et mélancoliques , que nous avons essayé de reproduire dans notre langue.

Quel peintre plus énergique de l'amour, de ses éternelles alternatives et de ses perpétuelles contradictions!

Comme, tour à tour en proie au désespoir et à l'espérance, son amour, tantôt se livre aux transports des sens, tantôt s'agrandit, se purifie et s'idéalise sous un souffle divin qui l'enlève à la terre et l'emporte au ciel !

Non, Laure n'était pas, comme on l'a prétendu, une allégorie sous laquelle le poète symbolisait la gloire et la poésie, ou bien, comme l'a dit Voltaire, une Iris en l'air à laquelle il adressait force madrigaux par un pur jeu d'esprit où le cœur n'entrait pour rien. Non-seulement elle a existé, mais encore

elle est l'âme et la vie du poème de Pétrarque; elle lui a inspiré une passion réelle et non feinte, une passion brûlante qui n'est devenue platonique que par l'âge et la chaste résistance qu'elle y opposait sans cesse, une passion qui a survécu au temps, à l'absence, à la mort même, et qui est devenue un type immortel d'amour et de poésie.

Pétiarque cachait cet amour au fond de son coeur, avec tant de prudence et de pudeur, que, de son temps même, on lui reprochait quelquefois d'aimer le laurier plus que Laure, la gloire plus que l'amour. Voici ce qu'il répond à son ami, Jacques Colonne, évêque de Lombez, qui lui demandait si Laure existait réellement (1) :

« Plut à Dieu que ma Laure fût un personnage imaginaire et que ma passion ne fût qu'un jeu! Hélas! c'est un délire! Mais avez-vous réfléchi combien il serait difficile et pénible de feindre si longtemps? et quelle extravagance de jouer une pareille comédie! On peut contrefaire le malade par l'action, la voix et le geste ; mais on ne se donne pas l'air et la couleur d'un malade. Combien

de fois, mon père, n'avez-vous pas été témoin de ma pâleur et de mes tourments! »

Son désespoir était si réel, qu'il alla jusqu'à l'idée du suicide; il le dit lui-même dans un sonnet (2) qui rappelle le sombre monologue d'Hamlet; mais Hamlet doute et Pétrarque croit. La religion arrête son bras, et sa foi le sauve de cette affreuse tentation à laquelle ont succombé Chatterton et tant d'autres poètes et amants malheureux.

Il) Cette lettre est citée entièrement dans l'article précité de la revue indécise.

(*j Sonnet XIV.

l'KTKAHyi K.

Mais Laure aimait-elle Pétrarque? C'est une question que, depuis des siècles, a souvent excitée la curiosité sans qu'on ait jamais pu la résoudre. En général, nous prenons tous un peu le parti de Pétrarque contre Laure; nous la trouvons souvent bien fière et bien cruelle «1 l'égard de ce noble poète dont l'amour et le génie l'ont fait arriver, jusqu'à nous, jeune de grâce et d'immortalité. Nous surtout, traducteurs identifiés avec notre poète, nous ressentons, aussi vivement que lui, les rigueurs et les dédains de notre dame ; nous la voudrions plus clémente et plus explicite envers nous, et nous nous irritons contre ce voile éternel qui l'enveloppe comme une mystérieuse madone.

Pourtant, en étudiant et en comparant entre eux les sonnets de Pétrarque, nous avons trouvé mille preuves de l'intérêt secret que Laure ne pouvait s'empêcher de ressentir pour lui. Le poète ne s'en aperçoit pas d'abord ; son amour n'en croit que les appa-

rences; il appelle Laure, une dame plus blanche et plus froide que la neige nouvelle (1); il raconte que, devant lui, elle ne quitte plus son voile, depuis qu'elle a découvert son amour ; « Madame, lui dit-il, tant que je pus vous cacher la violence de mes désirs, je vous vis embellir votre visage de pitié ; mais, dès qu' Amour appela sur moi votre attention, alors les blonds che-

(I) Sexline I.

XOT1CK. 105

veux furent voilés el l'amoureux regard recueilli en luimême (1). »

Mais, peu à peu, le poète nous fait des demi-conlldences qui nous révèlent le chaste intérêt que lui porte Laure; il nous raconte qu'un jour, en lui faisant ses adieux, il la vit pâlir, et son regard baissé semblait dire ; Qui peut donc éloigner de moi mon plus fidèle ami (2)? A son retour, forcé de s'arrêter, la nuit, sur les bords du Rhône, il prie le fleuve de le précéder auprès de Laure qui sera, peut-être, inquiète de ce retard (3). Laure lui a donné son portrait, ou du moins l'a laissé faire au peintre Simon de Sienne, puisque nous le voyons dans les mains de Pétrarque (À). Un jour il trouve sa dame tout en pleurs, et il consacre trois sonnets à décrire l'impression qu'ont faite sur lui ces larmes dont il n'explique pas la cause (5). Enfin il dit positivement qu'il a attendri Laure (6) et que son âme, habituée à la douleur, s'est trouvée l&che et faible devant un tel bonheur (î). Sans cesse il est sur le point de s'écrier tout haut : Elle m'aime! sans cesse il interroge son âme et ses souvenirs pour savoir s'il doit se livrer à une telle espérance, et son ftme et ses souvenirs lui répondent affirmativement (8): mais il n'ose se fier encore à un tel bonheur, ou, plutôt,

il n'ose révéler publiquement sa secrète conviction, et il la garde, comme un trésor, au fond de son cœur. Pour comprendre les motifs de cette retenue et de cette discrétion de Pétrarque, il faut considérer quelles circonstances entouraient sa vie. Dans une ville aussi

'₁) Ballade |m. Ce* ver* el be«ticou|i d'autre* de iVirarque sont cite* dam te Xouretle Héloïte.

(8) Sonnet XXXVII.

y₃) Sonnet LXXIX.

(4) Sonnet XXII.

(5) Sonnet XLVII et suivants.

(6; Sonnet 1.X XX II.

(7 j Sonnet CV1I.

y_{8j} Sonnet XLIV.

PETRARQ| K.

corrompue qu'il nous peint Avignon (1), il avait sans cesse à ménager la réputation sans tache et la chaste susceptibilité de Laure, qui, avant tout, voulait rester fidèle à ses devoirs de femme mariée. N'avait-il pas à craindre aussi la juste jalousie d'un . époux, jalousie qu'il laisse soupçonner en plus d'un endroit de ses poésies (2)? L'amour de Pétrarque n'avait rendu Laure que trop célèbre déjà pour Hugues de Sade ; nous en citerons un exemple curieux. Charles de Luxembourg, que Clément VI, soutenu par la France, avait fait élire, en 1346, roi des Romains sous le nom de Charles VI, vint en remercier le pape à Avignon. Il y fut

reçu avec tous les honneurs dus à la majesté impériale. Dans un bal magnifique qu'on lui donna, le nouvel empereur se fit montrer Laure dont il avait entendu parler, et, d'un geste écartant la foule qui la séparait de lui, il alla droit à elle, la prit par la main et l'embrassa sur le front et sur les yeux pour lui faire honneur, selon la coutume de France.

Pétrarque, caché dans la foule, ressentit une vive jalousie du Daisier impérial; il l'a exprimée dans un sonnet charmant où il décrit cette scène avec beaucoup de grâce et de naïveté (3). Un autre de ses sonnets nous le montre se promenant avec Laure et son ami, le roi de Naples, qui cueillit, en souriant, deux roses et les donna aux deux amants rougissant de crainte et de joie (4).

Il est donc impossible que Laure n'ait pas aimé Pétrarque; il est impossible qu'elle n'ait point été fière et touchée de voir son image se réfléchir, dans ce cœur tendre et fidèle, pendant vingt et un ans. Il est impossible qu'elle n'ait pas eu, au moins, cette pitié, cette charité d'amour si naturelle aux femmes vertueuses

(i) Sonnets XXXIII et XLVIII.

(S) Sonnets XVI et LXXXVI.

(5) Sonnet XCV.

(4) Sonnet XCIX.

NOTICE

qui ont, toutes, le désir et l'espoir de ramener leurs amants à la vertu, en changeant leur amour en amitié respectueuse et passionnée.

Une autre preuve de l'intérêt qu'inspirait Pétrarque, c'est la chaste jalousie de Laure qui perce çà et là, comme dans ce sonnet (\) où le poète, en voyage, s'excuse du reproche de trop regarder les belles femmes qu'il rencontre, en assurant que c'est uniquement parce qu'il cherche à retrouver, sur leur visage, quelques traits qui lui rappellent Laure absente et toujours adorée; et, pour sanctifier sa justification, il ose se comparer au pèlerin qui va à Rome contempler l'image terrestre du Christ. Un jour même, i) fut accusé, auprès de sa dame, d'a- . voir dit qu'il cachait et chantait un autre amour sous le nom de Laure; alors le poète s'écrie, dans une canzone pleine de verve et d'indignation (2) :

Si je l'ai dit, que je devienne Un objet d'horreur et de haine
Pour celle dont l'amour est ma vie et ma mort ; Si je l'ai dit, que
mes années Au désespoir soient condamnées ,

F.t que je vive en proie à l'éternel remord !

Mais aussi, que celle que j'aime,

Si je n'ai point dit ce blasphème , laisse encor l'espérance à
mon cœur agité. Et, dans cette saison nouvelle,

Guide encor ma frète nacelle Avec le gouvernail de sa tendre
bonté !

(I) Sonnet XI.

fi) Canzone XIX.

PÉTRARVtE.

Aurais-je pu jamais le «lire !

Ou m'aurait offert un empire V>ue je u'aurais pas «lit ce blasphème odieux. Amour, toi qui connais ma vie ,

Confonds l'infâme calomnie;

J'en appelle à la terre et j'èn appelle aux eieuv !

Une dernière preuve de la réalité de l'amour de Pétrarque, c'est la vivacité des regrets et même des remords que sa passion lui a souvent inspirés. Ses scrupules religieux s'alarmaient d'aimer aussi violemment une femme mariée qu'il chercha à séduire, par tous les moyens possibles, comme il l'avoue dans ses confessions, dont nous parlerons bientôt. Chaque année, le retour de ce doux mois d'avril, qui vit naître son amour, lui inspire les réflexions les plus sérieuses. Les sonnets commémoratifs de ces anniversaires aimés sont autant d'actes de repentir qu'il adresse à Dieu, en lui demandant le secours de sa grâce contre les attaques incessantes de l'amour (t).

Laure, de son côté, quoique peu heureuse avec son mari et quoiqu'elle aimât Pétrarque, s'était résignée à rester (idèle à ses devoirs, et, en présence de la passion brûlante de son amant, elle ne pouvait lui donner aucun encouragement direct; sans

'lj Sonnets Win rl XXIV.

NOTICE

cesse elle lui défend de ta revoir, sans cesse il lui désobéit (1), eu s'écriant que la vue de sa dame est, pour lui, ce qu'est la vue de Dieu pour les bienheureux (2).

Quand la passion ue l'aveugle pas, Pétrarque sent bien la situation difficile de Laure, il comprend qu'il ne peut rien en at-

tendre maintenant, et il espère tout de l'âge et du temps, alors que les deux amants, devenus vieux, pourront s'asseoir, sans danger pour leur réputation, l'un près de l'autre, et s'entretenir de leurs peines passées (3) ; mais, plus souvent, il s'irrite et s'emporte contre les chastes rigueurs de Laure, et il se répand, contre elle, en plaintes amères; puis, avec une délicatesse infinie, il se reproche son injuste colère, il craint d'avoir fini par faire haïr sa dame, il s'empresse d'assurer qu'il ne demande ni haine pour elle, ni pitié pour lui (4), car il doit être trop heureux d'un amour qui fera envie à tous les poètes et à tous les amants (5), et il s'écrie qu'il aime mieux les rigueurs de sa dame que les faveurs de toute autre femme (6).

Quel plus beau triomphe pour Laure que cette déclaration de son fidèle amant! Elle l'aimait; mais il n'osait le croire, et surtout il n'osait le dire, et ce ne fut qu'après la mort de sa dame qu'il dévoila cette double situation de leur amour. On la trouve dans son poème des Triomphes , écrit en terza rima comme la Divine Comédie. Nous allons citer cet intéressant passage tiré du Triomphe de la mort.

Laure lui apparaît, la nuit même qui suivit sa mort, et elle lui tend cette main si désirée qu'il avait touchée à peine pendant sa vie. Cette faveur enhardit le poète jusqu'à demander à

(I) Sonnet* XC1 V et XO'.

(4, Sonnet CXIX.

'S) Sonnet VIII et ««mari XLVtl. de la llrnl.

<4) Sonnet LXXXII

'5) Sonnet l.XXVIII.

6) Sonnet I.X.

1 10 PKTRARQIE.

-sa dame si, vraiment, elle l'avait aimé sur la terre ; et elle, en soupirant, lui répond :

« Jamais mon cœur n'a été séparé de toi, et jamais il ne le sera; mais j'ai modéré ta tlamme, en me montrant à loi avec un visage sévère;

« Car, voulant te sauver ainsi que moi, le meilleur moyen était de conserver pure notre jeune renommée, et une mère n'est pas moins tendre parce qu'elle corrige.

« Combien de fois ai-je dit : Celui-ci n'aime pas, mais il brûle; il faut donc que j'y pourvoie, et la chose est difficile pour qui craint ou désire.

« Qu'il voie mon visage et ne voie pas mon cœur; telle fut ma règle pour te ramener et t'arrêter, comme on serre le frein d'un cheval qui s'emporte.

« Plus de mille fois, la colère s'est peinte sur mon visage, tandis que l'amour brûlait mon cœur; et toujours la raison a triomphé de ma volonté.

« Mais, si je te voyais prêt à succomber à la douleur, je tournais vers toi des regards plus doux, et je sauvais à la fois ta vie et notre honneur.

« Et quand la passion prenait trop de pouvoir sur toi, triste et craintive alors, je te saluais de la voix et de la tête.

« Tels furent, avec toi, mes ressources et mes artifices : tantôt un gracieux accueil, tantôt des dédains; tu le sais, puisque les chants l'ont appris au monde

— «Et moi : Madame, ce serait une grande récompense de ma fidélité, si je pouvais vous croire, dis-je, en tremblant et les yeux humides de pleurs.

— « Homme de peu de foi, te parlerais-je ainsi, si je n'étais convaincue et si ce n'était la vérité? me répondit -elle; et il me sembla la voir se courroucer.

« Si, sur la terre, lu as plu à mes yeux, je ne le dirai pas; mais j'ai aimé ce doux nœud qui t'entourait le cœur.

«Et j'aime le beau nom (si ce que j'entends est vrai) que tes chants m'ont fait avoir dans le monde entier, et jamais, dans ton amour, je ne t'ai demandé autre chose que de la modération.

« Cela seul a manqué; et comme, par ta tristesse, tu as voulu me montrer ce que je savais bien, tu as découvert à tout le monde le secret de ton cœur.

« De là cette froideur que je t'ai témoignée et qui l'accable encore; car, dans tout le reste, il y avait, entre nous, cette sympathie que l'amour fait naître, pourvu toutefois qu'il soit modéré par l'honnêteté.

« Les flammes amoureuses furent en nous presque égales, du moins depuis que je me suis aperçue de tes feux; mais l'un de nous les a manifestées, l'autre les a cachées.

« Tu étais déjà fatigué de crier grâce, et je me taisais toujours; c'est pourquoi la pudeur et la crainte, qui fermaient ma bouche,

t'ont laissé croire que mes secrets désirs étaient peu de chose.

«La douleur n'est pas moindre parce qu'on la réprime, et elle n'est pas plus grande parce qu'on la raconte en se lamentant; la manifestation n'est pas ce qui augmente ou diminue la vérité.

« Mais tout voile ne fut-il pas déchiré, au moins, le jour où, seule avec toi, j'accueillis tes paroles, lorsque tu chantaïs: Notre amour n'ose en dire davantmje (t) ? »

Laure aimait donc secrètement Pétrarque, c'est le poète qui ose enfin nous l'apprendre lui-même après sa mort; son respect pour la mémoire de sa dame, et la continuelle défiance qu'il montre de lui-même, nous sont un sûr garant de sa sincérité,

(1/ nir più non n« # il nontrn ainnr. rantandn'

Tnnnfo ilrlln mortr.

qui d'ailleurs était si généralement connue que, dans une occasion solennelle, il fut le seul de tous les assistants qui se trouva dispensé d'un serment justificatif. Cette scène des Triomphes est décisive et convaincante; c'est, à la fois, l'argument, le commentaire et le résumé du divin poème d'amour que l'on va lire dans les sonnets de Pétrarque.

Après Dante, Pétrarque est le grand révélateur de l'amour chevaleresque et chrétien. Son Canzoniere est la véritable source du roman moderne, qui a pris pour but l'analyse métaphysique de l'amour dans sa lutte avec le devoir. Rousseau, qui connaissait et admirait Pétrarque, le cite sans cesse dans la nouvelle Héroïse (1), dont la situation est fondée évidemment sur celle de Pétrarque et de Laure. Il en est de même de Werther et, en général, des romans du même genre qui l'ont précédé ou suivi; c'est tou-

jours le même drame à trois personnages : l'amant, l'amante et l'époux; c'est toujours l'amour brûlant d'un côté et l'a-

l ! Pétrarque est à la le des poètes que Saint-Preux recommande à Julie (lettre XII). M. Pierre Leroux est le premier qui ait remarqué l'analogie du caractère de Rousseau avec celui de Pétrarque : même misanthropie, même goût de campagne et de solitude, même rêverie et même extases. Le sonnet XXX ne rappelle-t-il pas ces paroles de l'amant de Mme de Warens : « Que ne puis-je entourer d'un halo d'or cette heureuse place! que n'y puis-je attirer les hommages de toute la terre ». Qui-conque aime à honorer les monuments du salut des hommes n'en devrait approcher qu'à genoux. > »

' l'innfrtition. livre II .

NOTICE

l'amour chaste de l'autre; mais, dans Pétrarque, le roman est réduit à sa plus simple et à sa plus intime expression. Le rôle de l'époux est entièrement dans l'ombre. Le drame n'a que deux personnages, dont la situation est presque toujours la même, et, pour en sauver la monotonie et s'y intéresser, il n'y a qu'un moyen, c'est de croire à la réalité et à la sincérité de l'amour de Pétrarque et de Laure; hors de cette croyance, point de salut pour le lecteur. Nous supposons que ses propres souvenirs lui rappellent de quoi se compose une vie d'amoureux et de poète; c'est une perpétuelle alternative de joie et de désespoir; c'est une succession infinie de petits incidents qui, par l'importance que le cœur y attache, sont d'aussi graves événements que les révolutions des empires; car l'âme est la mesure de toute chose, et un rien, qui nous émeut, est plus important à nos yeux qu'une catas-

trophe politique qui ne nous touche pas. Un salut, un regard, un sourire, une larme, une rencontre, un nuage qui passe, un gant qui tombe, un reproche, un refus, un adieu, un retour, voilà les événements que le poète célèbre dans ses sonnets et dont il fait de petits tableaux achevés, dignes de Palbane et de Raphaël. Telles sont les scènes de la promenade au soleil, de la main mise devant les yeux, et surtout celles des roses et du baiser.

Sans doute, il y a, quelquefois, du mauvais goût, de l'obscurité et des concetti blâmables dans les sonnets de Pétrarque; mais ces défauts étaient ceux de son temps; sans doute, le poète parle un peu trop souvent de la glace ou de la flamme qu'il ressent tour à tour; mais cette comparaison n'est-elle pas, quelquefois, vraie? Nous en appelons à tous ceux qui ont le bonheur ou le malheur de s'en souvenir ou de l'éprouver.

Puis, combien ces défauts qui déparent quelques sonnets sont rachetés par la grâce, la tendresse et la délicate énergie de cette poésie enchanteresse sous laquelle il nous semble voir circuler

I i <4 PÉTRARQUE.

la passion la plus vive et la plus vraie, comme on voit circuler un sang pur sous une peau transparente. Cette belle langue italienne devient un véritable instrument de musique entre les mains de Pétrarque; il s'accompagnait de son luth (1) en composant ses sonnets; il en composait en même temps l'air et les paroles, et des rapsodes errants allaient les chanter par toute l'Italie (2). Il aurait fallu le génie divin de Racine, le poète des mystères du cœur, pour reproduire dans notre langue les harmonieuses richesses de ce style admirable qui se plie si bien à toutes les ardentes fluctuations de la passion.

On accusera peut-être ici notre partialité de traducteurs; le livre que l'on traduit, dira-t-on, est une maîtresse adorée dont on ne voit que les qualités; c'est peut-être vrai, mais n'avons-nous pas le droit de dire au lecteur qui blâmerait notre enthousiasme: Qui peut connaître Pétrarque mieux que nous? Qui l'a étudié avec plus d'amour et de fidélité? Il est à nos yeux plus qu'un grand poète; c'est un ami avec qui nous avons fait connaissance au coin de notre foyer; c'est un compagnon de voyage qui nous a suivis partout; il a été le confident discret de nos joies et de nos peines pendant cinq années, et nous avons pu dire de lui ce qu'il dit quelque part de l'amour (3) :

Mais je ne puis trouver ni rive assez sauvage, Ni désert où Pétrarque avec moi ne voyage , Devisant avec moi qui devise avec lui.

(t) Pétrarque, dan* son testament, légué *on luth a Thomas Bambasin do Ferrare, ul rum tonel non pro ranitalr tæcul i fuyant, *rd ad luudrtñ Uei elemi.

(U) il se plaint dans une lettre de ee que ce* chanteurs estropiaient souvent se* vers.

(5) Sonnet XV.

NOTICE

On s'imagine ordinairement que Pétrarque ne fut jamais qu'un poète amoureux, et passa tout son temps à chanter son amour et ses tourments; sans doute, sa passion domina toute sa vie, et c'est ce que nous avons surtout cherché à prouver; mais, toute sa vie, comme il le dit dans ses lettres, il chercha à se distraire de cette passion par les voyages, la politique et l'étude (1).

Il visita la France, l'Allemagne et l'Espagne, et écrivit, en 1337, une épître célèbre sur la supériorité de l'Italie, comparée aux autres contrées de l'Europe.

En effet, au ^{xiv}^e siècle, quels hommes l'Europe pouvait-elle opposer à Dante, à Pétrarque, à Boccace?

Dans ses voyages, Pétrarque se lia et entretint, à son retour, une correspondance suivie avec les poètes, les savants et les philosophes de tous les pays (2).

(1) «I.e voyage, dit-il dans son troisième dialogue de t'ntemp-tu mundt, fait plus de mal que de bien à qui porte son mal en soi et voyage avec lui-memc. Je suis comme la biche de Virgile, qui court les forêts et les champs, traînant avec elle le trait qui l'a blessée. » Le souvenir de Laure le persécutait, il croyait In revoir partout, comme, par exemple, en traversant celte sauvage foret des Ardennes, chantée après lui par l'Arioste, qui y a mis la fontaine de l'ainour et de la haine, et par Shakespeare, qui en a fait la retraite de son mélancolique Jacques.

(4) On connaît le jugement que porta sur Pétrarque la reine de Suède, Christine, lorsqu'elle vivait retirer a Home :

Pelrarc», grandissime filosofo, grandissimo ioainorato, grandissime poêla !

PKTKAHyi H.

« Il a été, dit M. de Sismondi, pendant le siècle dont sa vie occupe les trois quarts, le cenlre de la littérature italienne, et sa correspondance devint le lien magique qui, pour la première fois, unissait toute la république littéraire européenne. Cette gloire universelle, que ses hautes connaissances lui avaient attirée, fut

aussi fréquemment employée dans une carrière politique. Aucun savant, aucun poète n'a sans doute été chargé d'un si grand nombre d'ambassades auprès d'aussi grands potentats, comme l'empereur, le pape, le roi de France, le sénat de Venise, et tous les princes de l'Italie; et ce qui est bizarre, c'est que Pétrarque les remplissait comme appartenant, non pas à l'État qui le chargeait de ses intérêts, mais à l'Europe entière. Il recevait sa mission de sa gloire ; et, lorsqu'il traitait entre les princes, c'était presque comme un arbitre dont chacun voulait ménager le suffrage auprès de la postérité. » Comme tous les grands écrivains italiens, Pétrarque rêva l'indépendance et la régénération de l'Italie; il lui adressa une canzone sublime, digne d'être placée à côté des plus beaux morceaux de Dante ; il applaudit, un instant, aux tentatives du tribun Rienzi, qui essaya de rétablir à Rome le gouvernement républicain, et l'on croit que c'est à lui qu'il envoya, dans une canzone, les plus nobles encouragements et les plus généreuses espérances.

Les qualités privées de Pétrarque n'étaient pas moins appréciées que son génie par ses contemporains. S'il ne fut pas heu-

NOTICE

MT

reux en amour, nul ne le lui davantage en amitié. Ses amis les plus chers furent Cino de Pistoie, Boccace (1), son confesseur, le P. Denis de Borgo-San-Sepulcro , professeur à l'Université de Paris, et Sennuccio del Benc, poète et secrétaire du cardinal Colonne, qui fut le confident de son amour, et auquel il a adressé plusieurs de ses sonnets.

Ses relations avec les grands étaient pleines d'indépendance et de fierté. Le cardinal Colonne lui ayant fait un jour d'injustes reproches : « Vous m'avez traité comme un fils, je vous ai traité comme un père; nous sommes quittes, répondit Pétrarque. »

Comme Virgile, il reçut de ses contemporains le surnom de Parthenias; cependant il eut un fils naturel qui mourut avant lui et une fille qui lui survécut. Ce fut en 1537, au bout de dix ans d'un inutile martyre, qu'il eut une liaison passagère avec une femme inconnue dont il n'a jamais parlé (2). On peut dire, sans craindre de se tromper, que ce ne fut qu'une infidélité de ses sens, sans laquelle Pétrarque aurait été plus qu'un homme, et il n'est pas permis de douter que son cœur ne soit resté tout entier à Laure. On n'aime pas ainsi deux fois.

Pendant sa vie, Pétrarque dut sa gloire moins à ses poésies italiennes qu'à ses œuvres latines, moins à ses sonnets d'amour

11/ Il contribua à le retirer de ses égarements « la jeunesse f v. nonne! XWtlIj. Boccace avait comment- »* par faire « les vers; mais, ajouta-t-il ceux de Pétrarque, il jeta les siens au feu et ne voulut plus écrire qu'en prose. Il confia à Pétrarque la Divine Comédie, tout entière écrite de sa main. Pétrarque, dans son testament, lui fit ce legs : Yerecunde admodum lanlo nVo tnm mudicum lego ; quinquaginta florenon au ri dr Florentin pro una renie hiemali ad ntudium lueubralionenque tui turna*.

li< Pourtant, dans un sonnet bizarre que nous n'avons pas traduit et qui est intitulé : La Chute, il semble faire allusion à cet entraînement de ses sens et aux remords qui le suivirent, (c'est une allégorie où on croit deviner que c'est en Italie qu'il vit cette femme qui lui rappela saure par une certaine ressemblance. Les

curieux peuvent voir ce sonnet, qui commence ainsi ; Del mar Tirreno.

118 PKTKAKyi K.

qu'il son poème de Y Africa et à ses immenses travaux sur la littérature ancienne. C'est ce qui lui valut en partie les honneurs du triomphe, quand, le même jour, il reçut des lettres du sénat de Rome et des chanceliers de l'Université de Paris qui lui offraient la couronne de laurier. Il préféra la capitale du monde chrétien, et s'embarqua pour Naples, où le roi Robert, ce prince philosophe, ce confident de son amour, lui fit subir un examen public qui dura trois jours, et dont Pétrarque sortit triomphant pour aller à Rome et monter au Capitole. Ce fut le 8 avril 1341, le jour de Pâques , qu'eut lieu son couronnement. La pensée de Laure l'accompagna sans doute dans son triomphe, et Laure dut être lière de la gloire de son immortel amant.

Pétrarque n'avait composé ses poésies d'amour que pour soulager son cœur et distraire sa pensée.

Il croyait, comme ses contemporains, que sa gloire se fonderait principalement sur ses œuvres latines et surtout sur son volumineux poème de Y Africa, et cependant, qu'est-il arrivé? La postérité a oublié le politique, le savant, le philosophe, le poète épique ; elle ne s'est souvenue que de l'amant de Laure, et de ce monument immense et laborieux, que Pétrarque crut élever à sa mémoire, elle n'a voulu sauver que le volume de ses poésies italiennes; il n'est resté de lui que ses immortels sonnets ; ils ont suffi à sa gloire, et son amour y a fixé l'éternité de son génie: c'est qu'au milieu de ces innombrables travaux et de ces perpétuelles distractions de la pensée, son cœur n'était rempli que d'un seul

objet ; c'est que Laure était l'âme qui animait sa vie et ne le quittait jamais. Et ne savons-nous pas que l'œuvre où le poète met son âme tout entière est plus sûre de traverser les siècles et d'émouvoir la postérité, que celle où il ne mettra que les fruits de ses études et de son érudition?

A ce titre aussi, un autre ouvrage de l'auteur du Canzoniere mérite, ainsi que sa correspondance, d'échapper à l'oubli de la

NOTICE

postérité, parce qu'il nous admet dans l'intimité des pensées de Pétrarque. Comme Dante, comme saint Augustin, comme J. - J. Rousseau, Pétrarque nous a laissé ses confessions dans cette œuvre de son âge mûr, qu'il appelait son secret , et qui est intitulée : Du Mépris du monde [1), et se compose de trois dialogues philosophiques et religieux, que le poète suppose avoir avec saint Augustin, son auteur de prédilection, dont les confessions ne le quittaient pas et avec qui il a plus d'une ressemblance de caractère et de génie.

Saint Augustin, dans l'un de ces dialogues , examine la vie de Pétrarque, en directeur sévère et attentif, et cherche à lui faire sentir la vanité des deux passions qui l'ont séduit tour à tour. « Vous avez, lui dit-il (2), deux chaînes dorées qui vous retiennent au monde; on ne peut vous les ôter sans votre consentement, et j'ai peur que vous ne vouliez pas le donner. Ces deux chaînes sont la gloire et l'amour. »

Le saint lui démontre toute la vanité de la gloire, et lui prouve qu'il n'avait pas besoin de tant de veilles et de fatigues pour apprendre à bien vivre et à bien mourir.

Pétrarque s'humilie et reconnaît la vérité des paroles du grand docteur; mais quand, arrivé à l'amour, saint Augustin veut aussi lui retrancher l'idée de Laure comme le plus grand obstacle qu'il trouve à son salut, oh! alors Pétrarque se récrie avec douleur; mais le saint continue, et fait une peinture énergique des égarements où l'a entraîné cette passion qui a absorbé toute la sève de sa jeunesse et qui, dans son âge mûr, le rend encore la fable de ses contemporains. Il lui rappelle que cet amour l'a conduit à l'oubli de Dieu, à l'oubli de lui-même et de ses devoirs; et encore si cette passion insensée l'avait rendu

(I) De Conlempu mundi. Dialogi III.

(i) Dialogue troisième. Dans ces citations, nous nous serrons de l'abrégé exact qui a été fait de ce dialogue par M. Paccard, dans son livre sur Pétrarque et Laure, et nous n'en prenons que la substance.

I'2(» l'RTRARylR.

heureux, mais non; le saint lui énumère les dédains dont Laure Ta accablé et dont il n'a cessé de se plaindre; il lui représente tout ce qu'il a fait pour la gloire de cette femme, et combien elle en paraît peu touchée, et il compare les faveurs légères qu'elle lui a données à ces petits vents frais de l'été qui ne rafraîchissent l'air un moment que pour faire sentir ensuite plus lourdement le poids orageux de l'atmosphère.

A tous ces arguments qu'il fournit lui-même, le pauvre poète baisse la tête, avoue la vérité de ce tableau, mais déclare qu'il lui est impossible de ne plus aimer Laure; saint Augustin devient plus sévère et l'avertit que la vérité l'obligera peut-être à dire, sur l'objet de son amour, des choses qui blesseront ses oreilles; mais

alors Pétrarque, poussé à bout, l'arrête et s'écrie avec toute l'éloquence désespérée de la passion : « Savez-vous bien de qui il s'agit? Prenez bien garde à ce que vous direz d'elle! C'est l'objet qu'on aime qui doit décider si l'amour est une folie ou une sagesse, si l'amour est la plus honteuse ou la plus noble de toutes les passions. S'enflammer pour une femme méprisable, c'est un grand mal; s'attacher à une femme vertueuse qu'on aime et qu'on respecte, c'est, selon moi, le comble du bonheur. Laure est la plus noble et la plus pure de toutes les femmes. Dans une ville où on ne respecte rien, la calomnie a-t-elle jamais osé mordre sur elle? Pour moi, je l'avoue, je fus d'abord ébloui par la beauté de son corps, avant de l'aimer pour la beauté de son âme; mais c'est toujours ainsi que l'amour commence. J'eus des désirs indignes d'elle et de moi ; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la séduire; mais je n'ai jamais obtenu d'elle la moindre faveur où l'honneur fût intéressé. Elle a résisté constamment à mille choses qui auraient dû la tenter et qui auraient séduit toute autre qu'elle. Combien de fois ne m'a-t-elle pas dit ; Convient-il à un homme comme vous de faire ce que vous faites? Elle n'a rien épargné pour me ramener à la vertu, ni l'exemple.

NOTICE

ni les leçons, ni les reproches. Elle me désespérait l'autrefois par ses refus, à présent je lui en sais gré et je l'en remercie. C'est la beauté de son Âme que j'aime maintenant, bien plus que celle de son corps, qui se flétrit chaque jour; et en voici une preuve sans réplique ; c'est que plus elle avance en Âge, plus je sens mon amour pour elle redoubler. C'est à elle que je dois le peu que je suis, c'est elle qui m'a rejuré des précipices où l'ardeur de la jeunesse m'avait entraîné; c'est elle enfin qui a allumé en moi l'éti-

celle du génie et qui m'a montré le chemin du ciel, en s'offrant comme guide pour m'y conduire. »

Malgré l'éloquence passionnée de ce plaidoyer d'amour, saint Augustin reste inflexible, et c'est en vain que Pétrarque supplie à genoux celui qui dans sa jeunesse avait pleuré sur Di* don, de lui laisser l'amour de Laure. Enfin, vaincu par son propre témoignage, le pauvre poète s'écrie : « Je vous rends les armes et je ne vous répondrai qu'une chose, c'est que je suis désespéré, que je brûle d'amour, que je ne sais que faire et que j'implore vos conseils. »

Saint Augustin lui conseille les voyages, les distractions de l'étude et surtout la prière , ce refuge des coeurs blessés : « Implorez l'assistance divine; que vos prières soient ferventes, assidues et mêlées de larmes; il faut espérer que Dieu les exaucera. »

•

Ce dialogue fut écrit en 1543.

Cinq ans après, la mort de Laure délivre Pétrarque de ses scrupules religieux et lui permet de l'aimer autant qu'il le désire, car ce n'est plus une femme qu'il aime, c'est une bienheureuse qui lui garde, A ses côtés, une place dans le ciel.

Laure fut une des victimes de la peste qui ravageait alors le midi de l'Europe ; elle mourut à l'âge de quarante et un ans, à Avignon, le 6 avril 1348, l'anniversaire du jour où elle apparut à Pétrarque. Son corps fut porté dans l'église des frères mineurs (les Cordeliers) et enseveli dans la chapelle de la Croix , à droite de l'entrée de l'église, chapelle que la famille de Sade avait choisie pour le lieu de sa sépulture. Cette église, une des plus belles d'Avignon, a entièrement disparu sous le marteau révolution-

naire. Le tombeau de Laure n'existe plus, et nous ne reconnâtrions pas même la place qu'il occupa, si un touriste anglais, passant par Avignon, n'eût fait quelques recherches à cet égard , et n'avait élevé, à ses frais, un petit monument sur cette terre où Laure repose.

Nous avons vu en 1842, rue des Lis, dans l'ancien enclos des Cordeliers, divisé en divers jardins, le petit carré de terre entouré de cyprès où s'élève le cippe en pierre qui dispute encore à l'oubli le souvenir du tombeau de Laure. Sur une plaque de marbre nous avons lu cette inscription :

Qu6 clarius notescat locus,
Tarn indigents quam peregrinis,
Ubi rcquiescit Laura ilia, Retraita* amor.

NOTICE

Huiic cippuin posuit Carolus Kelsall, Anglieus,
Per Avenionem iter faciens,
Anno sal. MDCCCXXHI Nil amplius addere optimè inonent
Nota hæc regii poetæ carmina.

Au-dessous de cette inscription, sont gravés les vers que lit François 1er en visitant le tombeau de Laure, le 8 septembre 1533 :

En petit lieu comprins vous pouvez voir Ce qui comprend
beaucoup par renommée;

Plume, labeur, la* langue et le savoir Furent vaincus par
l'amant de l'aimée.

O gentille i\me étant tant estimée,

Qui te pourra louer qu'en se taisant?

Car la parole est toujours réprimée Quand le sujet surpasse le
disant.

Lit bibliothèque Ambrosienne de Milan possède un Virgile
manuscrit qui a longtemps appartenu à Pétrarque et dont le fron-
tispice fut peint par son ami Simon Memmi de Sienne, le même
peintre qui fit son portrait et celui de Laure. Sur un papier collé à
Pinlérieur de la couverture en bois de ce manuscrit, on lit une
noie de huit lignes, de l'écriture de Pétrarque, comme les notes
marginales et interlinéaires qu'on trouve sur le Virgile. Voici la
traduction de cette note qui est en latin :

« Laure, illustre par ses propres vertus et longtemps célébrée
par mes vers, m'apparut pour la première fois, dans ma jeunesse,
l'an du Seigneur 1327, le sixième jour du mois d'avril, dans
l'église de Sainte-Claire d'Avignon, à l'heure matinale du jour; et
dans la même ville, le même mois d'avril, le même

12t l'ÉTRARYLE.

sixième jour, à la même heure, en l'an 1348, cette lumière fut
ravie à la lumière (1) pendant que je me trouvais à Vérone, igno-
rant, hélas ! mon malheur. Une lettre de mon ami Ludovico
m'apprit cette affreuse nouvelle à Parme, la même année, au
mois de mai, le dix-neuvième jour dans la matinée. Ce corps, si
chaste et si beau, fut enseveli dans le couvent des frères mineurs,
le jour même de la mort, le soir. Je me persuade que son âme est,

comme Sénèque le dit de Scipion l'Africain, retournée au ciel d'où elle était venue. Je ressens une amère douleur à retracer ce douloureux souvenir sur le livre qui revient le plus souvent sous mes yeux, afin que, par cette vue et par la pensée de la rapidité du temps et de la vie, je me rappelle sans cesse qu'il ne doit plus rien y avoir qui me plaise dans ce monde, et qu'après avoir vu rompre le nœud le plus fort qui m'y retenait, il est temps de fuir de Babylone ; ce qui , par la grâce prévenante de Dieu, sera facile, en pensant, fortement et virilement, aux vains soucis, aux fausses espérances, et aux terminaisons imprévues du passé. »

Ainsi, de 1527 à 1518, pendant vingt et un ans, jour pour jour, heure pour heure, Pétrarque aima et chanta Laure sur la terre ; c'est entre ces deux dates célèbres que se déroule cette suite de sonnets et de canzones que le poète intitula : Sonctli e can- : oni in vit a di madonna Laura.

Quand Laure eut quitté la terre, elle ne mourut pas, pour cela, dans le cœur du poète ; au contraire, elle y régna plus que jamais, et sa présence s'y fait sentir partout ; aussi, après le beau et chaste poème de la vie de Laure, Pétrarque va nous donner le poème de sa mort, qu'il appellera : Sonetti e eanzoni in morte di madonna Laura.

Ces sonnets de la mort sont plus beaux, plus graves et plus

(T Al* h.i< lurr lu\ iIlh stiMraria csl.

NOTICE

louchants encore que ceux de la vie. Nous les avons presque tous traduits, non-seulement à cause de leur beauté, mais encore

parce que nous y avons vu un ensemble, nn tout qu'il eût été dommage de ne pas respecter.

Chaque sonnet se succède, il est vrai, sans transition et sans liaison apparentes; le poète, on le sent, les écrit sans dessein prémédité, au jour le jour, suivant l'inspiration du moment. Ce sont les papes décousues d'un journal; mais, dans ce journal, il y a un ordre véritable, un enchaînement et une gradation sensibles, enfin une péripétie intéressante, sinon de faits, du moins de sentiments qui sont les faits de la pensée. En un mot, ces sonnets sont comme autant de strophes du même poème d'amour, poème fait à l'insu du poète, car il est tout entier dans son cœur (1).

Les regrets de cette mort, qui lui enlève toutes ses espérances sur la terre, s'exhalent d'abord, chez le poète, en violentes exclamations de douleur (2); sombre et découragé, l'idée du suicide, qui est déjà venue le visiter pendant la vie de Laure, vient de nouveau traverser son esprit; mais, bientôt, son âme coui-

(I) Une partit* de ces sonnets turcni composés à Vaucluse, où Pétrarque revenait plus que jamais. Voici comme il décrit, dons une de ses lettres, la vie qu'il y mène depuis la mort de Laure :

Je Tais ici la guerre à mes sens, cl je les traite en ennemis. Mes yeux, (pii m'ont entraîné dans toutes sortes de précipices, ne voient plus que le ciel, l'eau cl les rochers. La seule femme qui s'oflrc à leurs regards est une servante, noire, séele et brûlée eomme les déserts de la Libye. Mes oreilles ne sont plus llatlees par le sou d'une voix et d'un instrument qui ravissent mon âme. Je n'entends ici que des bœufs qui mugissent, des moutons qui belent, des oiseaux qui gazouillent, et des eaux qui murmurent. Je garde le silence depuis le matin jusqu'au soir, n'ayant,

d'ailleurs, personne à qui parler. Je bois de l'eau et je me contente souvent d'» pain noir de mon valet, et je le mange même avec une sorte de plaisir. Quand nn m'en apporte du blane, je le donne presque toujours à celui qui l'a apporté. Mon valet, qui est un homme île fer, me reproche, quelquefois, la vie trop dure que je mène et m'assure que je ne pourrai pas la soutenir longtemps.

»

Pour ne pas faire de cniit imeltes citations, lions renvoyons aux sonnets de la morl, dont ce qui suit est le résumé.

menée à s'élever au-dessus de ces regrets matériels, il comprend que Laure n'est pas entièrement perdue pour lui, il pressent déjà un guide céleste dans la sainte, mais un voile la lui dérobe encore.

Puis, son esprit se dégage des nuages de la matière ; il lui semble voir Laure, ou plutôt il la voit, et elle lui parle dans ses extases; il devine quand elle doit venir, et il reconnaît son ombre. Ces douces apparitions le consolent et lui font supporter la vie; plus tard elle lui parle, il sent alors que tout n'est pas fini pour son amour, et il prend une telle confiance dans l'avenir qui lui est réservé, qu'il remercie sa dame de lui avoir été cruelle sur la terre, puisque son martyr sera récompensé dans le ciel.

Mais quelquefois ces apparitions cessent ; c'est surtout lorsqu'il quitte Vacluse, oC1 Laure lui apparaît, de préférence, au milieu des bois et des eaux qu'elle aima tant pendant sa vie. Dès qu'il ne voit plus Laure, il retombe dans son désespoir et dans ses découragements; son âme se rattache à la terre; il est près de maudire ce long amour qui a usé sa vie ; mais bientôt il se repent de ce blasphème, et il reverra l'ombre adorée; et, cette fois, il

montera un degré de plus de l'échelle des visions; son âme est devenue plus subtile et plus légère; ce n'est plus Laure qui descend, c'est lui qui monte, et il voit sa dame parmi les élus. Depuis cette précieuse faveur, ses regrets sont mêlés de douceur et d'espérance, il reconnaît la vanité de son amour terrestre; ce qu'il aimait était né de la terre et est retourné à la terre; maintenant ce qu'il aime, c'est cette âme, sœur de son âme, c'est cette substance éternelle qui a passagèrement habité ce beau corps. 11 attend donc la mort qui ne peut plus l'effrayer, et il supplie Laure de venir, le jour même de son départ de la terre, au-devant de son âme avec tous ceux qui ont aimé et dont la souffrance a sanctifié l'amour.

NOTICE

Pour toute réponse à sa prière, comme gage de sa promesse, comme récompense de sa fidélité au passé et de sa foi dans l'avenir, Laure descend cette fois, mais c'est pour l'amener avec elle; elle est revêtue de toute la splendeur des bienheureuses ; elle le prend par la main et le conduit elle-même aux pieds de l'Éternel, et l'Éternel lui parle :

Ton sort est arrêté.

Il peut tarder encore vingt ans ou davantage.

Ne te plains pas, c'est peu contre l'éternité (l)!

Le poème est fini ; aussi le poète n'a plus qu'un désir, c'est celui de mourir, et de mourir saintement, puisque la vue de lettre fera partie de la récompense éternelle. Il jette un regard de repentir et de résignation sur sa vie et sur son amour passés ; il se sent libre de cette passion terrestre qu'il enchaîna si longtemps.

Ce n'est plus à Laure qu'il s'adresse, c'est à Dieu seul, pour lui demander grâce et merci ; mais il n'oublie pas celle qu'il a tant aimée, et il termine son poème, en s'écriant qu'il doit son salut à la douce sévérité avec laquelle elle a traité son amour pour le ramener à Dieu.

Telle est l'analyse fidèle de ce que nous appelons le poème de la mort de Laure. Rien n'y manque, pas même le merveilleux.

Et ici, nous sommes embarrassés pour dire notre pensée, plus, peut-être, que pour la défendre contre les sourires d'incrédulité qui vont sans doute l'accueillir. Nous avons cherché à prouver la vérité de l'amour de Pétrarque; maintenant nous voudrions plus encore, nous voudrions faire croire à la réalité de ses visions; nous croyons qu'il est sincère lorsqu'il raconte les apparitions de sa damé ; il croit revoir cette ombre adorée et il la revoit; il croit l'entendre, et il l'entend.

Qu'on nous permette de développer quelques faits à l'appui

l' ' Sonnet romposr après la mort.

de cette opinion, qui pourra sembler étrange au premier abord; nous ne prétendons pas tirer de ces faits une conclusion péremptoire et définitive; nous voulons seulement les soumettre au lecteur avec nos réflexions, et notre but sera atteint, si ces détails, peu connus jusqu'ici, ont, pour le lecteur, comme ils l'ont eu pour nous, l'effet de donner un plus vif intérêt à la lecture des sonnets de Pétrarque.

Pétrarque était né rêveur et enthousiaste, son caractère était mélancolique et inquiet, il était dans de perpétuelles agitations. Sans cesse, il soupirait après la solitude; sans cesse, il la quittait

et il y revenait sans cesse. On connaît son goût pour les voyages, cette solitude vagabonde. Il ne savait rester nulle part. Cette instabilité d'imagination, cet amour de la solitude, font la base de son caractère.

L'imagination prédispose à l'enthousiasme, la solitude prédispose à la rêverie; de l'enthousiasme et de la rêverie à l'extase il n'y a qu'un pas.

Mais nous n'oserions pas le franchir pour le compte de notre poète, si nous n'avions à citer un fait bien curieux pour établir un précédent en faveur de notre opinion.

Dans la lxxivo de ses lettres familières, Pétrarque rapporte (pie, vers l'époque où il fut couronné à Rome, c'est-à-dire vers 1311, son ami et très-cher protecteur, l'évêque Jacques Colonne, ayant été visiter son diocèse de Lombez en Gascogne, mourut, dans cette résidence, au moment où lui, Pétrarque, était allé à Parme. Cette même nuit, Pétrarque vit en songe son ami venir à lui, seul et avec une certaine précipitation. 11 lui demanda où il allait si vite et pourquoi il était ainsi sans suite; Colonne lui répondit en riant : « Je suis parti de Gascogne et je vais à Rome. » Comme alors Pétrarque lui proposait de l'accompagner, l'évêque lui dit d'un air sérieux et sévère : « Va-t'en, je neveux pas maintenant de toi pour compagnon. » « Ce lut à ce moment.

NOTICE

ajoute Pétrarque, que je m'aperçus qu'il était mort, et j'en éprouvai tant de douleur que je me réveillai. La nouvelle de sa mort m'arriva vingt-cinq jours après ce songe, et, lorsque j'eus fait le calcul des dates, je trouvai qu'il était mort la nuit même « » où il m'était apparu. »

Voilà donc Pétrarque doué de la seconde vue.

Si nous ajoutons foi au récit de sa lettre, pourquoi ne le croirions-nous pas aussi quand il nous dit, dans le dernier sonnet de la vie, que Laure lui apparut pour lui annoncer qu'il 11e devait plus la revoir?

Après la mort de Laure, il dut se rappeler l'apparition de son ami; dès lors ne pouvait-il pas, ne devait-il pas espérer qu'elle daignerait aussi venir le visiter et continuerait à le consoler du liant du ciel.

11 n'en parle pas seulement dans ses sonnets, où on pourrait croire que ce n'est qu'une machine poétique; mais sans cesse, dans sa correspondance, il dit qu'il croit revoir Laure partout.

.Mais Laure vint-elle réellement visiter le poète? L'ordre divin fut-il troublé en sa faveur, ou bien Dieu lui permit-il seulement de porter ses espérances jusqu'à l'extase et ses rêves jusqu'à l'apparence de la réalité?

Un autre fait qui vient à l'appui d'une opinion dont nous ne contestons pas l'étrangeté, c'est que, vers la fin de sa vie, Pétrarque devint sujet à de fréquentes attaques d'épilepsie qui semblent la conséquence naturelle de ses rêveries et de ses extases portées à l'excès.

Il dit, dans une de ses lettres, qu'entre autres fois ce mal le prit à Ferrare, dans la maison d'un ami, et qu'on le tint pour mort, pendant une léthargie de trente heures.

Averti, [tur cet accident, de sa fin prochaine, il revint se fixer dans son béniéliced' Arques, près Padoucoi y lit son testament.

l'ETRARgiE.

I.MI

qui est un chef-d'œuvre de sagesse et de simplicité (1). Enfin, le 18 juillet 1374, deux jours avant le soixante-dixième anniversaire de sa naissance, il fut trouvé mort dans son fauteuil, le front appuyé sur ce vieux Virgile où il avait écrit sa note sur Laure.

Il avait reçu, la veille, les dernières consolations de l'Église; sans doute, au moment de mourir, il pensa, pour la dernière fois sur la terre, à celle qu'il avait tant aimée, et, dans le religieux espoir de la rejoindre enfin dans le ciel, il se souvint de ces deux vers, par lesquels il avait terminé son poème des Triomphes :

Si ce fut un bonheur de la voir sur la terre,

Oh! que sera-ce donc de la revoir aux cieux!

'D) >ous on avons cite on ou «leux passap<»s; nous y lisons «*ncorr qu'il exprima le vieil «pie son petit bien de Vaucluse fût converti en hospice pour les (uiuvre.s. VoJo quoi! sil liospilatis dirti loei et in usii pauperum CJirisli. >>

SONNETS

COMPOSÉS PENDANT LA VIE DE LACHE

Préface poétique que Pétrarque mil on ti'te «le ses sonnets
<|ian<l il pensa à les réunir.

O vous qui, dans ces clians où ma voix s'abandonne, Écoutez
les soupirs dont j'ai nourri mon cœur Au temps de ma première
et juvénile erreur.

Kn ce temps où j'étais tout une autre personne;

Si de mille façons je pleure et je raisonne (1),

Flottant des vains espoirs à la vaine douleur;

J'en appelle à tout homme amoureux et rêveur.

Qu'on me plaigne du moins, si l'on ne me pardonne!

<!ar je vois aujourd'hui comment du monde entier Je fus
longtemps la fable, et souvent j'ai pitié Et rougis de moi-même au
fond de ma pensée.

(Mi! repentir tardif dont la honte est le fruit!

Je vois bien qu'ici-has, pour notre âme insensée,

Ce qu'on croit le bonheur n'est qu'un songe qui fuit.

(I) Uayionnre, cette expression rappelle les questions «le sco-
lastique amoureuse «pii se «léliatlaient alors dans les cours
d'amour. Laure était la min* de la cour d'amour d'Avipnon.

PETRAKÿl'K.

1<> Vendredi-Saint, l'anniversaire du jour où le soleil se voila
devant la mort du Christ, qu'il voit l'heure pour In première fois,
dans une église d'Avignon.

Le jour anniversaire où, pâle à l'horizon,
Le soleil d'un Dieu mort a pleuré la torture,
Ce jour-là, vous m'avez surpris par trahison,
Et vos yeux m'ont frappé d'une atteinte trop sûre,
Madame; et, sans penser qu'en la sainte maison Il fallût contre
Amour conserver une armure,
Je priais avec tous et j'étais sans soupçon,
Quand ce grand jour de deuil vit naître ma blessure.

Et l'Amour, me voyant désarmé dans ces lieux, Trouva la voie
ouverte à mon cœur par mes yeux Devenus pour les pleurs une
source d'eau vive;

Mais il eut peu d'honneur d'un combat inégal, Puisqu'il n'a
pas osé diriger l'arc fatal Vers vous, toujours armée et sur la
défensive.

SONNETS

Un pauvre villas île Judée vil naître le Christ, un humble ha-
meau de . Provence vit naître Lanre.

Celui dont l'infinie et divine Ixmté,
Après avoir créé l'un et l'autre hémisphère,
A bien voulu, plus tard, en venant sur la terre,

' Racheter de son sang toute l'humanité,
Quand il daigna répandre ici sa vérité,
Et des livres sacrés accomplir le mystère,
Tira de leurs filets l'humble Jean, l'humble Pierre,
Et les fit, dans le ciel, régner à son côté.
Ce fut à Béthléem, ce ne fut point à Rome,
Que ce Dieu voulut naître, alors qu'il se fit homme Pour re-
mettre en honneur la sainte humilité :

Ainsi, de notre temps, c'est d'un humble village Qu'il fit lever
pour nous le soleil de notre âge,
O fortuné séjour, ô séjour enchanté!
l'KTKAKyUE.

Il parvient à dire le nom de Laure à l'aide de l'allégorie du
laurier (t).

Pourchanler votre nom gravé dans ma mémoire, Tout en le
conservant pur et mystérieux,

Je veux toujours couvrir son éclat radieux De l'ombre du LAU-
rier, symbole de la gloire.

D'abord j'avais voulu chanter votre victoiRE Et répéter, tout
haut, votre nom glorieux;

Mais mieux vaut le soustraire aux regards curieux, On le devi-
nera sous ce voile illusoire.

L'AUdace était trop grande à prononcer ce nom,
Et le REspect m'apprit qu'il valait mieux me faire, Et garder le
LAUrier pour cacher ce mystèRE,

A moins que contre moi ne s'irrite Apollon,

Si j'ose, moi mortel, avec l'arbre qu'il aime,

Faire de votre nom le gracieux emblème.

(I) Nous avons traduit ce sonnet, pour donner au lecteur un
exeni| des concetti le plus reprochés à Pétrarque.

SONNKTS.

Il envoie à un ami des oiseaux qu'il a pris aux filets dans le
pays de taure, et il les fait parler ainsi dans ces vers :

Au pays qui vit naître et grandir en beauté La noble Dame où
Dieu, par sa grâce, déploie Tant d'éclat que celui qui vers vous
nous envoie,

La nuit voit de ses yeux le sortimeil écarté,

Nous volions, gais oiseaux, en toute liberté,

Et nos ailes dans l'air se baignaient avec joie,

Sans soupçonner alors que nous serions la proie .

D'un oiseleur perfide en son habileté.

Privés du doux séjour de la voûte sereine,

Ce qui peut seulement nous consoler du sort,

De la captivité, peut-être de la mort,

C'est de voir que, captif d'une amoureuse peine,

Notre maître nous venge et, malgré son effort, Succombe sous
le poids d'une plus lourde chaîne.

• «r'Av* Aï

uo

Il n'espère attendrir Laure que dans un %e plus avancé, lorsqu'il pourra cacher son union sous le voile de l'amitié.

Si je puis, dans ma vie aux jours si tourmentés, Conduire assez
longtemps mes tristes destinées Pour voir, par le pouvoir de mes
jeunes années, Dame, de vos beaux yeux s'effacer les clartés,

Et les cheveux d'or fin devenir argentés,

Et de ce front tomber les guirlandes fanées,

Et ces vives couleurs à pâlir condamnées,

Et flétris ces beaux traits que ma voix a chantés.

Peut-être Amour fera qu'enfin je vous apprenne Mon douloureux
martyre et mes longs déplaisirs, Et les heures, les jours et les
ans de ma peine.

Si le temps est, alors, contraire aux beaux désirs, Au moins
puis-je espérer qu'à mes maux il amène Quelques secours tardifs
de plus tendres soupirs !

SONNETS.

lit

Onaïul il comparu Laure aux femmes <|ui l'entourent, sa la-
aute à elle s'en accroît, et son amour à lui s'en augmente et se
purifie.

Quand, parfois, au milieu d'autres dames, Amour Apparaît sur
le front de ma dame immortelle, Autant chacune, alors, semble
moins belle qu'elle, Autant croît le désir qui m'enflamme à mon
tour.

Et je bénis le temps, le lieu, l'heure et le jour Où j'élevai si haut
mon œil tendre et fidèle;

Tu lui dois, ù mon âme, une grâce éternelle De ce qu'elle a dai-
gné faire en toi son séjour.

D'elle seule te vient le penser qui t'inspire Et qui, te dirigeant
vers le bien souverain ,

Te force à mépriser ce que l'homme désire.

D'elle te vient enlin ce courage serein

Qui tout droit vers le ciel et te guide el t'anime,

Et l'emporte déjà dans un es|>oir sublime.

Il la quitte, et s'étonne tle pouvoir vivre encore loin d'elle et
hors de

l'air qu'elle respire.

Sans force, et me traînant à peine, à chaque pas.

Mon front, vers ces beaux lieux, se retourne en arrière; Je res-
pire un moment la brise qui m'est chère,

Et je m'en vais plus loin, en m'écriant: Hélas!

Puis, songeant au doux bien que je laisse là-bas,
A mon chemin si long, à ma vie éphémère,
J'arrête encor ma marche, et, plein de ma misère,
Je baisse vers le sol mes yeux mornes et las,
Et je ne comprends pas, lorsque je me rappelle Que mon âme
en ces lieux est restée avec elle,
Comment mon pauvre corps peut vivre maintenant.
Mais Amour me répond : Ami, qu'il te souviennne Que c'est le
privilège et le droit d'un amant De s'affranchir des lois tle la na-
ture humaine.

SONNETS

Ici semble percer la chaste jalousie <le Laure; il s'excuse de re-
garder les autres rouïmes en se comparant an pèlerin qui va voir
à Home *7 sauto volto (I).

De ses fils bien aimés qu'il embrasse en tremblant Et de
riiumble maison qui vit son premier âge,

Le bon vieillard, courbé, s'éloigne en chancelant.

Et part pour entreprendre un long pèlerinage.

Hors d'haleine, le front de sueur ruisselant,

Et de ses derniers jours traînant le lourd bagage,

Il presse autant qu'il peut son pas faible et trop lent. Pâle,
rompu des ans et brisé du voyage.

(l'est à Home qu'il va, ranimé par l'espoir

De voir les traits humains du Dieu qu'il doit revoir.

Face à face, au-dessus de la voûte éthérée.

Madame, ainsi je vais, cherchant dans tous les lieux,

De tout noble visage interrogeant les yeux.

Pour retrouver encor votre image adorée.

(I) C'est le I «| ni conserva l'empreinte de la ligure du Christ,
lorsque sainte Véronique essuya sa sueur de saup sur la route du Cal-

vaire.

l'IiTRARQI'F.

xu.

Première vision de Luire qui était malade et qui lui apparut
en sonjr«*

pour le rassurer.

Déjà des feux brillants de l'étoile amoureuse L'orient s'enflam-
mait; et du septentrion Calisto, qui rendit si jalouse Junon,

Commençait à blanchir l'ombre plus vaporeuse.

C'était l'heure où, pieds nus, chaque vieille (lieuse Se lève, et,
pour filer, ranime son tison,

L'heure où l'amant, qui voit le jour à l'horizon,

Fuit et pleure déjà l'absence douloureuse,

Quand ma Dame, malade, apparut à mon cœur Et non pas à mes yeux, sa route; accoutumée Qu'un sommeil plein d'angoisse avait alors fermée.

Dieu! quelle était changée, et blanche de pâleur! Elle semblait me dire : Oh! ne perds joint courage, Tu |K)urras, ici-bas, voir encor mon visage!

SONNETS

Il tombe malade à son tour de tristesse et de découragement; il implore la mort et il aspire au repos du ciel.

Plus je sens que j'arrive et touche au dernier jour Qui met si vite un terme à l'humaine misère,

Plus je vois que le temps, sur son aile légère,

Me ravit chaque espoir envolé sans retour.

Je dis à mes pensers ; « O mes pensers d'amour. Comme aux feux du soleil une neige éphémère,

Le poids de notre corps va se fondre sur terre,

Pour nous rendre la paix dans un meilleur séjour.

Avec lui vont mourir ces espérances vives,

Ces sourires, ces pleurs, folles alternatives Qui, tout en les trompant, irritaient nos désirs:

Et nous verrons, là-haut, combien de choses vaines Ont ici-bas causé nos plaisirs et nos peines,

Et nous ont fait pousser d'inutiles soupirs. »

l'KTHAKyUK.

L'idée «lu suicide lui est venue, mais la religion l'a arrêté; il ne se tue pas, mais il trouve la mort bien longue à venir.

Si j'avais cru pouvoir affranchir par la mort Mon âme de l'amour qui la tient prisonnière, J'aurais déjà livré, de moi-même, à la terre Ce corps las et brisé sous le fardeau du sort.

Mais, craignant de ne faire, en ce funeste effort, Que changer de regrets, de maux et de misère, Devant l'affreux passage, étrange et noir mystère, Je reste suspendu, regardant l'autre bord.

Il serait temps enfin que la corde homicide De l'arc, qui fut toujours de sang humain avide, Lançât le dernier trait qui doit percer mon cœur.

Et j'en supplie Amour, et cette Mort cruelle Qui m'a marqué le front de sa morne couleur,

Et ne se souvient plus de m'appeler vers elle.

SONNETS

HT

Il cherche la solitude, niais il y retrouve toujours l'Amour, son inséparable compagnon de route.

Seul et plein de pensers, aux champs les plus déserts, Je vais, comptant mes pas, et mon œil les dirige Aux lieux où je ne vois ni trace ni vestige Imprimés sur le sol par les hommes pervers.

Là je trouve un abri contre les yeux ouverts D'un monde curieux; car, en butte au vertige,

Mon pauvre cœur, éteint à tout autre prestige,

Laisse voir de l'Amour les feux trop mal couverts.

De sorte qu'aujourd'hui , forêt, fleuve ou prairie, Plaine ou montagne, tous, savent quelle est ma vie; Je ne veux la cacher qu'au monde que j'ai fui.

Mais je ne puis trouver ni rive assez sauvage,

Ni désert, où l'Amour avec moi ne voyage,

Devisant avec moi, qui devise avec lui.

l'KTKAItyt'K.

XVf.

Il se plaint des obstacles qui l'ont empêché de voir sa dame, qui paraît lui avoir accordé un rendez-vous ; la jalousie de l'époux de Laure semble percer dans ce sonnet.

Si l'aveugle désir, qui les heures devance,

Ne m'a pas abusé, mon espoir est détruit;

Au moment où je {tarie, hélas! le temps s'enfuit! ,

Le temps, que m'a promis un instant de clémence.

Quelle ombre froide a fait avorter la semence Qui devait me donner après la fleur le fruit?

Quelle bête sauvage en mon lit caill rugit?

Quel mur entre la coupe et les lèvres s'avance?

Je ne sais; mais l'Amour, «le ma joie envieux,

Ne m'a donc du bonheur fait entrevoir l'image Que {tour
rendre mon sort encor plus rigoureux.

Je me souviens, hélas! d'avoir lu ce passage Qui dit qu'il ne
faut point appeler l'homme heureux Avant qu'il n'ait atteint le
terme du voyage.

SONNETS

Au retour de et* doux mois d'avril, où il vit Laure pour la pre-
mière fois, il bénit toutes les circonstances de son amour.

(fli ! béni soit le jour, et le mois, et l'année,

Le temps et la saison, et l'heure et le moment,

Le pays et la place où mon âme enchaînée • Sentit ces deux
beaux yeux la frapper doucement;

Et béni soit l'Amour et sa flèche empennée,

Qui me fit éprouver le doux premier tourment;

Et sois bénie aussi, blessure fortunée,

Qui fais chanter mon cœur tout en le consumant !

Soyez bénis, soupirs et plaintes que mon âme Kéjiète en invo-
quant le doux nom de ma Dame, Larmes, désirs, espoirs, vous
qui m'avez trompé!

Soyez bénis, mes vers, et toi, muse, bénie,

Qui, pour sa renommée, inspires mon génie,

El toi, |»enser ardent d'elle seule occupé!

PKTKAHyUB.

XVIU.

Ouxitmic anniversaire ch* son amour, B avril 13118. — Acte de
repentir i|ii

adresse à Dieu.

Père du ciel, après les jours que j'ai perdus,

Après les longues nuits vainement dépensées A contempler,
au fond de mes folles pensées,

Les beautés qui rendaient tous mes sens éperdus,

Permettez désormais que mes yeux soient rendus A vos pures
clartés trop longtemps effacées,

Et que, sans triompher de mes' fautes passées,

De mon fier ennemi (t) les vœux soient confondus!

(kir, ô Seigneur! déjà voici l'onzième année Depuis qu'à ce dur
joug ma vie est condamnée!

Et plus faible, j'en sens plus lourdement le poids.

Prenez enfin pitié d'une indigne souffrance,

Et vers un meilleur but que mon âme s'élance,

En pensant qu'aujourd'hui vous fûtes mis en croix!

jl) L'Amour.

SONNhTS.

U lui dit qu'elle a beau faire avec toute ses rigueurs, que rien ne la fera sortir de son coeur, qui sera sa demeure éternelle.

Si jamais vous pouvez, par vos airs de hauteur,

En abaissant les yeux, en détournant la tête,

Eu étant, plus qu'une autre, à ne fuir toujours prête, En re|)Oussant des vœux pleins d'amour et d'honneur,

Si jamais vous pouvez un jour sortir du cœur Où l'amour, pour vous seule, a gravé sa conquête, J'avouerai, respectant la main qui me maltraite,

Que vous aviez raison de me tenir rigueur.

Car une noble plante, au feuillage timide,

Ne peut se trouver bien dans une terre aride,

Et bénirait la main prête à la transplanter;

Mais, puisque le destin, vous réservant mon âme,

Vous défend d'être ailleurs, tâchez au moins, madame, D'aimer un peu l'asile où vous devez rester.

FKTKARÿUK.

iriâ

Il décrit à son ami Colonne les combats qui se livrent en lui à la vue de Rome et au souvenir de Vaucluse.

L'aspect grand et sacré de la terre romaine Me fait sur le passé
gémir, tout abattu,

Et me crie à l'oreille : Arrête, que fais-tu?

Reste dans ce chemin qui vers le ciel t'entraîne.

A la sainte pensée une pensée humaine Succède, en me disant
: Pourquoi fuir éperdu ? Souviens-toi, souviens-toi, combien de
temps perdu ! Vers notre Dame enfin que ton pied nous ramène I

Alors de ce penser j'accueille les raisons,

Et me sens comme un homme assailli des frissons Que donne
d'un récit l'émotion subite.

Puis le premier revient, et l'autre prend la fuite ; Jusqu'ici je
ne sais lequel sera vainqueur;

Ils luttent, et toujours lutteront dans mon cœur.

SONNETS

11 s'étonne de n'être pas encore las de rêver et d'écrire tou-
jours sur cet

éternel sujet.

Je suis las de penser, et m'étonne toujours Comment je vis en-
core et comment mes pensées, Conservant leur vigueur sous des
fardeaux si lourds, A s'occuper de vous ne se sont [joint lassées;

Et comment, à chanter d'éternelles amours,

A célébrer vos yeux, aux paupières baissées,

A crier votre nom, et les nuits et les jours,

Ma poitrine et ma voix ne se sont point brisées;

Et comment mes deux pieds ne se meurtrissent pas A pour-
suivre partout votre trace et votre ombre,

En perdant vainement leur fatigue et leurs pas;

Et d'où viennent ces vers, et ces pages sans nombre, Toutes
pleines de vous, mais peu dignes du jour Moins par ma faute, hé-
las! que par celle d'Amour.

PF. TRARQI E.

A Simon Memtni, peintre et sculpteur «le Sienne, élève de
Giotto, qui fit à Pétrarque le portrait «fe Laure (f).

Les peintres, les sculpteurs, sur la terre applaudis, Polyclète
lui-même et tous ceux d'un autre âge En vain auraient cherché,
mille ans et davantage,

Le modèle des traits dont j'ai le coeur épris.

Toi, sans doute, ô Simon, tu fus au paradis D'où ma Dame est
venue ici comme en passage,

Et, pour nous témoigner de son divin visage,

Tu la vis dans le ciel et tu nous la peignis.

Ton œuvre fut vraiment de celles dont la trame

Ne sourdit que là-haut et non pas ici-bas

Où nos membres mortels font une ombre à noire âme.

Merci donc! car, plus tard, tu ne le pouvais pas Lorsque, re-
descendu dans la vallée humaine,

Ton œil reprit son voile et ton âme sa chaîne.

(1) c.e fut pendant son séjour à Avignon, où il fut appelé par Benoit XII pour peindre les histoires des martyrs sur les murs du palais papal ; on voit encore quelques restes de ces fresques et de ses œuvres.

SONNETS

xxm.

Pourquoi ne peut-il, comme Pygmalion, donner la vie à ce portrait (1)?

Lorsque vint à Simon cette idée inspirée

De faire, en sa faveur, ce ravissant portrait,

S'il avait pu donner à son œuvre admirée La voix, l'intelligence, aussi bien que le trait,

Quel bonheur plus complet pour mon âme enivrée!

Car, dans ce cadre d'or, ma Dame m'apparaît Douce, comme mon cœur l'a toujours désirée.

Et je lis dans ses yeux un plus tendre intérêt:

Et j'approche aussitôt pour causer avec elle:

Elle semble écouter ma parole fidèle,

Sans courroux: mais sa bouche, hélas ! reste sans voix.

Heureux Pygmalion! dans ton divin ouvrage Mille fois tu reçus d'une charmante image Ce que je ne voudrais obtenir qu'une fois!

(t) Ce portrait est une miniature sur vélin qu'on voit encore à la bibliothèque laurentiunc de Florence; elle a été dernièrement dessiné <el gravée par M. A. Bridoux.

Pétrarque.

Treizième anniversaire de son amour, t» avril 1340. — Il implore l'assistance de Dieu pour triompher de l'Amour.

Je me sens si courbé sous le poids mérité Des péchés, fruits amers d'une longue habitude,

One je crains de tomber, sous un fardeau si rude,

Aux mains d'un ennemi (i) cruel et redouté.

Mais d'un céleste ami (2) l'ineffable bonté M'a tiré de ma peine et de ma servitude,

Puis il a disparu; dans mon inquiétude,

Mes regards l'ont en vain cherché de tout côté.

Mais sa voix nous a dit : O vous, qui dans le doute Travaillez ici-bas, je vous montre la route;

Soyez libres, venez, vers moi venez enfin !

Quel amour, quelle grâce, ô colombe légère,

Me prêtera ton aile et ton essor divin

Pour m'élancer là-haut, loin, bien loin do la terre?

(1) Satan.

'2 Jésus-Christ.

SONNETS

J WSf

Si Laure ne prend pas pitié de lui, il prétend qu'il renoncera à son amour, même pour lui éviter le crime de sa mort; mais dès les premiers vers on sent qu'il ne le pourra jamais.

Je ne fus jamais las, ô ma Dame adorée.

D'un amour qui vivra jusques à mon trépas;

Mais je me hais moi-même, et je suis enfin las Des pleurs dont ma paupière est toujours altérée.

Je ne veux, à ma mort, qu'une tombe ignorée;

Je veux qu'elle soit nue, et qu'on n'y grave pas Votre nom qui serait votre blâme ici-bas,

Car il dirait à tous ma mort prématurée.

Pourtant, si vous pouviez, sans le martyriser,

Vous contenter d'un cœur plein de votre penser,

Prenez, il en est temps, pitié de qui vous aime.

Mais, si votre dédain n'espère que ma mort,

Votre espoir est trompé, votre dédain a tort,

J'en rends grâce à l'Amour, j'en rends grâce à moi-même.

Il revient à Vaucluse, et y rencontre Laure iju'il ne s'attendait pas retrouver, et son amour puise un nouvel espoir dans cette rencontre imprévue.

J'ai toujours aimé, j'aime, et j'aimerai sans cesse, Toujours de plus en plus, ce bienheureux séjour Où je reviens pleurer mes feux et mon ivresse, Chaque fois que mon cœur se sent blessé d'amour.

Je veux aimer le temps et l'heure où sa tendresse Aux vils soins d'ici-bas m'enleva sans retour :

Je veux l'aimer, surtout, Elle, dont la sagesse Et l'exemple, vers Dieu, me guident chaque jour.

Mais qui donc eût pensé que, réunis ensemble,

Ces attraits adorés, devant lesquels je tremble, Viendraient dans sa personne encor pour m'assaillir?

Un facile triomphe à ton pouvoir me livre,

Amour, mais mon espoir croît avec mon désir,

Sans quoi je serais mort aux lieux où je veux vivre.

SONNETS

K son frère Gérard qui venait de perdre celle qu'il aimait; Gérard fut si touché de ce sonnet , qu'il courut se faire chartreux près de Marseille, comme on le voit dans le testament de Pétrarque.

La dame, dont tu fus l'amoureux serviteur,

A quitté tout à coup notre terre attristée.

Et l'on peut espérer qu'au ciel elle est montée,

Car ses jours n'ont été que grâce et que douceur.

Reprends donc, il est temps, cette clef de ton cœur Qui, tant qu'elle a vécu, dans ses mains est restée, Et, n'ayant plus d'entrave à ta marche apportée, Va, par le droit chemin, rejoindre cette sœur.

Du lourd fardeau d'amour allégeant ton voyage,

Tu peux porter enfin les autres sans broncher, Ainsi qu'un pèlerin qui n'a plus de bagage;

Car tu vois qu'à la mort tout s'en va trébucher,

Et tu sens combien l'âme a besoin de marcher légère, pour tenter le périlleux passage.

XX VIII

A son ami Boccace qui eut aussi une Laure qu'il célébra sous le nom de Fiammetta, et qu'on croit être la fille du roi Robert de Naples.

Puisque donc, comme moi, vous avez éprouvé Combien l'événement trompe notre espérance,

Vers ce bien souverain qui des autres dispense U faut tenir plus liant votre cœur élevé.

La vie est comme un champ par l'homme cultivé Où toujours le serpent sous les fleurs se balance;

Si parfois son aspect séduit notre ignorance,

C'est pour prendre à sa glu notre cœur énérvé.

Avant donc que pour vous le dernier jour ne vienne, Suivez le
petit nombre et non la foule vaine,

Si vous voulez avoir l'âme et l'esprit en paix.

Mais, frère, direz-vous, cette route écartée Que lu nous vas
prêchant, tu l'as souvent quittée,

Et je t'en vois plus loin, aujourd'hui, que jamais.

SONNETS

loi

Quatorzième anniversaire de son amour, 0 avril 1341. — Il
parle des environs du château de Vacluse et des fenêtres uu
midi et au nord, où il voit quelquefois ta dume de ses pensées.

Fenêtre, où le soleil doit toujours rayonner,

Où mon astre adoré, quand il lui plaît, s'arrête,

Et vous aussi, fenêtre, où j'entends résonner Le souffle impé-
tueux du vent de la tempête:

Banc de pierre, où je vois les Iteaux jours ramener Ma Dame
avec le rêve où son cœur se reflète;

Sable pur, où souvent je la vis dessiner L'empreinte de ses
pieds et l'ombre de sa tête;

Place toujours chérie, où m'a frappé l'Amour; Saison qui,
chaque année et dans le même jour, Renouvelle en mon sein ma
blessure immortelle;

Visage, doux parler dont les divins accents
Font battre encor mon cœur et tressaillir mes sens,
Vous me faites de pleurs une source éternelle!

Hi-2

Il célèbre la place où sa dame s'arrêta pour lui faire un salut, et il appelle sur ce lieu les larmes sympathiques de son umi Sennuccio del Bcne.

Petit coin, plus heureux que les plus vastes plaines, Où j'ai vu
ses beaux pieds s'arrêter, et ses yeux Tourner, de mon côté, leurs
regards radieux Qui versaient à l'entour des clartés plus sereines:

L'image, que l'artiste incrusta dans les veines Du plus pur diamant,
pourrait s'effacer mieux Que le doux mouvement du salut gracieux
Dont toujours ma mémoire et mon âme sont pleines.

Chaque fois que mes yeux te verront, chaque fois Mon front
s'inclinera pour rechercher la trace, Qu'elle a laissée ici, de son
salut courtois.

Si tu vois Sennuccio, cher et petit espace,

Et si de notre maître (1) il suit encor les lois,

Dis-lui que d'une larme il te fasse la grâce.

(I) 1/ Amour.

SONNETS

U revient sans cesse à cet endroit où il la rencontra, et il ne
peut plus

vivre ailleurs.

Hélas! dès que d' Amour une attaque nouvelle Vient troubler
mon repos, je reviens, tout confus,

A la place où naguère un salut me vint d'Elle Et jeta tant de
feux dans mes sens éperdus.

Là, je suis plus tranquille, et mon cœur se rappelle;... Là, le
soir, le matin, quand sonne l'angelus,

Je revois de ses vœux la lueur immortelle,

Et de tout autre objet je ne me souviens plus.

Mon souvenir évoque, en ces lieux, son visage Dont la brise
m'apporte une incertaine image,

Et de son souffle pur je me sens enivrer.

Comme un esprit venu du paradis sublime,

Elle habite toujours cet air qui me ranime,

Et mon cœur, autre part, ne peut plus respirer.

KKTHAHyi'K.

Kit

Il rencontre Liuru à la même place ; il remarque son émotion,
et il en oublie toute sa douleur passée.

La Dame, dont je porte en moi l'image aimée, M'est apparue
encore aux lieux chers à mon cœur; Je frissonnai d'amour, et,
pour lui faire honneur, Pâle, je m'avançai, l'âme émue et
charmée.

Elle, dès qu'elle vit ma figure alarmée,

Se retourna vers moi, si belle en sa rougeur,

Qu'elle aurait arrêté dans toute sa fureur La main de Jupiter,
et l'aurait désarmée.

Déjà je ne pouvais supporter plus longtemps Sa parole suave
et ses yeux éclatants,

Lorsque, parlant encor, soudain elle est partie...

Maintenant, quand je pense à ce salut charmant.

Je me trouve le cœur si plein d'enchantement Que ma douleur,
depuis, je ne l'ai plus sentie.

SONNETS

IfiT »

U fuit Avignon et se retire à Vaucluse, où il serait heureux si
taure était plus généreuse et son ami Colonne moins persécuté.

Loin des murs où s'endort la Babylone impie Qui pour tous ses
méfaits n'a ni honte, ni pleurs,

De cet asile impur, de cette mer d'erreurs,

J'ai dû fuir, pour donner plus d'espace à ma vie.

Et seul ici, suivant que l'Amour m'y convie,

Je fais moisson de vers, ou d'herbes, ou de fleurs, Parlant avec
moi-même, et vers des temps meilleurs Dirigeant mes peusers,
qui n'ont point d'autre envie.

Il m'importe très-peu du vulgaire, ou du sort,

Et très-peu de moi-même, et mon cœur presque mort, Au de-
hors, au dedans, reste froid sur la terre.

Deux êtres seulement, ici-bas, ont mes vœux;

Ah! puissé-je voir l'un pour moi plus généreux! Puisse l'autre,
toujours, être grand et prospère!

PETRAHgtK.

Ijiure marche entre lui et le soleil ; sans doute éblouie par la
vive lumière, elle abaisse ses regards vers le poète, qui s'en
glorifie.

Entre ses deux amants, modeste en sa beauté,

Hier je vis la Dame à la démarche altière ;

En elle était l'Amour, le maître de la terre;

D'un côté le soleil, moi de l'autre côté !

Ne pouvant pénétrer au palais enchanté De son plus noble
amant, son regard moins sévère Se retourna vers moi ; puisse-t-
elle se plaire A ne montrer jamais plus de rigidité !

Par un prompt changement, la juste jalousie Dont, pour un tel
rival, mon âme était saisie,

Fit place à l'allégresse et calma mon esprit;

Et lui, sentit couler sur son divin visage Des pleurs, et se cacha
le front sous un nuage:

Tant Sa défaite, au coeur, lui laissait de dépit!

SONNETS

Ko souvenir de ce regard est ineffaçable, et il l'emporte partout avec

lui (I)

Plein de cette douceur ineffable et cruelle Une versa dans mes yeux son aspect enchanté,

Je voudrais désormais fermer mon œil fidèle Pour ne plus contempler une moindre beauté.

Je ne veux ici-bas ne voir que la plus belle;

Tout autre objet aimé jadis, et souhaité.

N'est plus rien pour mon cœur; tout ce qui n'est pas elle, Comme une chose vile, est par moi rejeté.

Au fond d'une vallée à tous les yeux fermée,

De mes tristes soupirs retraite accoutumée,

J'aime à rêver pensif et seul avec Amour;

Et là, dans les aspects de ce site sauvage,

Je retrouve, partout, une céleste image Que retrace, à mes yeux, le souvenir d'un jour.

(I) Nous . sommes au seizième anniversaire de son amour, c'est-à-dire au mois d'avril 1311.

PETHARYUE.

HiS

A Antonio Bcccnri, de Fer rare, qui dans une canzone avait déploré lu mort de Pétrarque, dont le bruit s'était répandu en Italie.

Ce chant triste et pieux qui me charme, et m'assure De votre noble esprit et de votre amitié,

M'a tellement touché par sa tendre pitié,

Que je veux, par ces vers, que mon cœur vous rassure :

Non, je n'ai pas senti la dernière morsure De celle que j'attends avec le monde entier,

Mais, sans le soupçonner, j'allai jusqu'à moitié Du seuil où l'on reçoit la mortelle blessure.

Puis, j'en suis revenu, car là je vis écrit Que le terme du temps, à ma course prescrit,

N'était pas arrivé dans la sombre demeure;

Et je n'en pus, alors, lire le jour ni l'heure.

Ainsi donc votre cœur, dans ses regrets touchants.

Pour un autre que moi doit réserver ses chants.

SOXNETS.

MO

Il ta prendre coniti1 de sa dame, qui s'émeut de ce départ, pâlit et baisse ses yeux pleins d'une muette éloquence et d'une secrète pitié.

La charmante pâleur, qui, soudain, d'un nuage Vint voiler les rayons de son divin souris,

M'émut si vivement, que mon cœur, tout surpris, Reflua, pour la voir, jusque sur mon visage.

Et je connus alors comment, au Paradis (t),

Face à face on se voit; son front eut un langage De muette pitié que moi seul je compris,

Par l'étude constante où l'Amour m'encourage.

Toute grâce angélique ou divine bonté,

Dont l'Amour ait jamais fait don à quelque Dame, Ne serait que dédain et colère à côté.

De ses yeux, vers la terre, elle inclinait la flamme; Son silence éloquent semblait dire : Eh! pourquoi Mon plus fidele ami s'éloigne-t-il de moi?

(Il- Où, daim le pur séjour où l'esprit seul n'envole,

Ix's ange* amoureux se parlent sans parole.

Comme le* yeux aux yeux.

Lamaktikk.

HETRAHqlE.

Peinture de l'Anmur et des mille contradictions du neur qui le ressent.

Si ce n'est pas l'amour, qu'éprouve donc mon cœur?

Si c'est l'amour, mon Dieu î que faut-il que j'en pense? Si c'est un bien, d'où vient qu'il flétrit l'existence?

Si c'est un mal, d'où vient qu'il a tant de douceur?

Si c'est ma volonté, d'où provient ma douleur?

Si c'est contre mon gré, quelle est mon espérance?

O Mort, qui fais ma vie, adorable souffrance,

Où vous donna, sur moi, cet ascendant vainqueur?

Si je le veux ainsi, toute plainte est futile...

Triste jouet des vents, ma nacelle fragile Flotte sans gouvernail au milieu de la mer;

Légère de vertus, d'erreurs embarrassée.

Elle entraîne au hasard mon corps et ma pensée. Et, frissonnant l'été, je brûle en plein hiver.

SONNETS

Les quatre comparaisons dont se sert le poète dans ce sonnet sont célèbres en Italie.

Me voici comme un but à la flèche inhumaine; Comme neige au soleil, comme nuage au vent Et comme cire au feu... Madame, bien souvent, J'ai demandé merci, mais ma prière est vaine.

Vos regards seuls ont fait la blessure soudaine Contre laquelle il n'est aucun soulagement,

Et c'est un jeu pour vous de voir chaque élément, L'air, le feu, le soleil, se railler de ma peine.

Le désir est le feu, les pensers sont les traits,

Et le visage est l'astre où l'Amour prit sa flamme Pour éblouir
mes yeux et consumer mon âme.

Et la divine voix, dont j'adore à jamais Le chant mélodieux, est
la brise ennemie Qui fait, connue un nuage, enfuir ma triste vie.

PRTKAHgi K.

Pour plaire à Laure, il saura souffrir t*u silence. — Michel-
Auge a commenté ce sonnet devant l'académie de la Crusca.

Amour, qui règne en maître au fond de ma pensée Et trône
dans mon cœur, à tout autre fermé.

Se montre quelquefois, au dehors, tout armé;

Et sur mon humble front sa bannière est placée.

Ma Dame l'aperçoit et s'en montre offensée,

Et j 'apprend* d'elle, ainsi, qu'il faut, pour être aimé, Souffrir,
et réprimer l'espoir trop enflammé Qui voudrait triompher de la
raison lassée.

Amour l'entend, s'effraie, et rentre dans mon cœur-, Il n'en
veut plus sortir, et jetant là ses armes Il y cache sa crainte, et sa
honte, et ses larmes!

Que puis-je faire alors, quand tremble mon seigneur, Sinon de
lui rester jusqu'à la mort fidèle?

Mourir en bien aimant est une fin si belle!

SOWETS.

XU.

A mu' «lame qui cherchait à le consoler; mais, en l'écoutant, il no pense qu'à Laure et ne voit qu'elle seule.

Lorsque je vous entends si doucement parler, (domine l'Amour l'enseigne «à qui suit son empire, Mon désir se rallume et dans mes yeux respire,

Tel qu'il ferait encor des cœurs éteints brûler.

C'est elle, en vous voyant, que je crois contempler, Elle, la noble Dame, auteur de mon martyre,

Et si belle, qu'au bruit de mon cœur qui soupire Comme au son d'une cloche, il faut me réveiller.

Ses blonds cheveux au vent, je la vois empressée A rentrer dans mon cœur palpitant et troublé, Comme celle qui, seule, en possède la clé;

Mais ce bonheur, qui rend ma voix embarrassée, Fait que je n ose pas la montrer, au grand jour. Telle qu'elle est en moi sur un trône d'amour.

PKTR ARQUE.

Dans quelque endroit et dans quelque situation d'esprit »n de corp qu'il so trouve, il restera tidèle à son 'amour

Mettez-moi dans les lieux que le soleil dévore,

Aux lieux où sa chaleur cède au froid plus puissant. Aux lieux où son éclat est doux et bienfaisant,

Aux lieux de son couchant, aux lieux de son aurore:

Mettez-moi dans les lieux que le luxe décore,

Ou dans l'humble cabane au chaume jaunissant, Dans la nuit
sombre, ou bien au jour resplendissant, Au printemps, à l'hiver,
ou vieux, ou jeune encore:

Dans l'abîme profond, sur terni, au Paradis,

Sur le mont qui s'élève, ou le val qui s'abaisse, - Ame libre ou
clouée à des membres raidis;

Obscur, ou plein de gloire,... avec la même ivresse Mon cœur
sera toujours ce qu'il était jadis.

Après quinze ans passés, aimant, aimant sans cesse.

SONNETS

XI. II

Alfieri trouve que le style île ce sonnet rappelle les imupcs de la
poésie orientale et les versets du C antique des Cantiques.

o source de vertus! ô splendeur enflammée !

Noble âme, attraits divins, merveilleuse beauté! Asile de pu-
deur et de virginité!

Inébranlable tour au mal toujours fermée!

o flamme! ô neige vive et de roses semée!

o miroir de mes vœux, vase de pureté !

o délices d'amour qui m'avez emporté Vers celle dont le ciel
garde la renommée !

J'aurais voulu porter son nom immaculé Jusqu'à ces bords
lointains de l'antique Thulé,

De l'Olympe à l'Atlas, et du Nil jusqu'au Tage.

Mais puissé-je, du moins, sans relâche en mes vers, Le dire au
beau pays que l'A|>ennin partage Et qu'entourent partout les
Alpes et les mers.

PKTRAHVl K.

WAV.

DialuffUP <ie Pétrarque avec son âme, qui veut lui fairi' croire
qu'il est

aime.

— Qu'en penses-tu, mon àrae? Aurons-nous, ou la paix, Ou
quelque trêve, ou bien une éternelle guerre?

— Ce qu'on fera de nous, ce qu'on veut, je ne sais;

Mais à ses yeux, parfois, nos maux semblent déplaire.

— Qu'importe, si ses yeux ne nous laissent jamais Que brûler
et trembler sous leur regard sévère?

— N'accuse que l'Amour, le sort et ses attraits.

— Qu'importe? elle sait tout et croit devoir se taire.

— Quand la bouche se tait, une voix dans le cœur Parle haut
quelquefois, et, secs en apparence,

Ses yeux pleurent {Hiut-ètre, en secret, ta douleur.

— Je garde, malgré tout, mon doute et la souffrance Qui s'accumule en moi; l'honune, au sein du malheur, N'ose admettre, aussi vite, une telle espérance.

soxskts.

Il oimno ses soapirs u-r- Laure, ot il espère celte fois qu'elle n'y restera pas insensible.

Allez, soupirs brûlants, vers cette âme glacée;

Fondez par la pitié les neiges de ce cœur,

Et, si l'humble prière au ciel est exaucée,

La mort ou la merci finiront ma douleur.

Allez, faites-lui voir le fond de ma pensée Où n'ont pu pénétrer ses yeux dans leur rigueur;

Si sa fierté s'étonne et s'en trouve offensée,

Adieu mon espérance, adieu ma douce erreur î

Elle apprendra par vous «pie mon cœur, plein d'orage, Par le doute ou la crainte est bercé tour à tour,

Tandis que, toujours pur, le sien est sans nuage.

Rassurez-vous, allez, avec vous est l'Amour;

Si, dans l'état du ciel, je sais lire un présage,

Mon soleil, aujourd'hui, m'annonce un plus beau jour.

l'KTR ARyl'K.

lyuure est mie créature céleste, et sa présence ne peut faire
naître qu<

île notiles sentiments.

Les étoiles, les deux, les éléments divers S unirent pour former
la belle créature Où, comme en un miroir, s'admire la nature,

Astre digne ici-bas d'éclairer l'univers.

Les regards des mortels, d'un nuage couverts,

Ne peuvent contempler cette beauté si pure,

Tant ses yeux, à l'entour, répandent, sans mesure, Amour,
grâce et douceur dont s'inspirent mes vers.

Frappé par ses regards, l'air pur d'honneur s'enflamme l)e nul
sentiment bas le cœur n'est combattu;

Tout respire l'amour, la paix et la vertu.

Où pourrait-on trouver, mieux que chez cette Dame,

La preuve «pie, devant la suprême beauté,

Tout vil désir s'éteint dans son indignité.

Il > «>it sadutne pleurer, ;t le* ciel ri la terre s'émeuvent de
ses larmes.

En la voyant pleurer, les dieux et les héros,

Prêts à faire briller leur glaive et leur tonnerre, Auraient vu la
pitié désarmer leur colère Et donner aux humains un instant de
repos.

Oui, ma Dame pleurait, et l'auteur de mes maux, L'Amour,
pleurait aussi; leur plainte était amère, Et ce chagrin nouveau re-
doublait ma misère Et me faisait souffrir dans la moelle des os.

11 m'a fait de ses pleurs des perles précieuses;

Doux trésor que je garde, et, sur le diamant,

Dans mon cœur, il grava son langage charmant.

Car il a de ce cœur les deux clefs amoureuses: il y rentre a son
gré pour doubler mon tourment Et me redemander des larmes
plus nombreuses.

ISO

l'KTKAUOt K.

XLV₁II

Charme et effets mystérieux «les pleurs «le Laure.

J'ai vu, sur terre, un ange aux beautés les plus vives Qui
brillèrent jamais; si bien qu'à l'avenir A la fois j'en aurai triste et
doux souvenir;

Au delà tout est rêve, aux ombres fugitives.

J'ai vu pleurer ces yeux dont les clartés craintives Rendent le
ciel jaloux : et son divin soupir Eût fait les monts quitter leur
éternel loisir,

Et les eaux des torrents s'arrêter attentives.

Amour, esprit, pitié, sympathiques douleurs, Faisaient un tel concert de soupirs et de pleurs,

Que jamais on n'ouït une telle merveille.

La feuille, dans les bois, restait sans mouvement. Tant à sa douce voix le ciel prêtait l'oreille,

Tant l'air et les zéphyr respiraient doucement!

SONNETS

ISI

\a souvenir (Je ce jour où il In vil pleurer est reste jcrucv dans son enMir, et il y revient sans cesse.

J'ai garde dans mon cœur un si vif souvenir Du jour que je voudrais célébrer sur ma lyre,

Que mes vers dignement ne sauraient le décrire; Mais, en pensée au moins, je puis y revenir.

J'entends encor sa voix, qu'on ne peut définir,

Qui se plaignait si douce et qui me faisait dire : Est-ce une femme ou bien un ange qui soupire.

Qui fait l'air s'émouvoir et le ciel s'adoucir?

Je vois ses blonds cheveux et son beau front de reine, Et je sens ses regards, dont mes yeux sont frappés, Étinceler encor sous leurs sourcils d'ébène (t).

Je vois sa bouche rose... O mots entrecoupés!

O soupirs enflammés! larmes cristallisées,

Qui couliez sur sa joue en perles de rosées !

(I) tbeno » cigli.

Divine beauté de Laure.

Quelle étoile gardait dans les célestes plaines Le ty|>e merveilleux de ses traits adorés,

Quand Dieu voulut montrer à nos yeux égarés Ce que, là-haut, il peut dans ses divins domaines?

Quelle nymphe des bois ou nymphe des fontaines Laissa tlot-ter dans l'air des cheveux plus dorés?

Quel coeur à tous les coeurs eut des droits plus sacrés, Bien qu'il soit, pour le mien, le sujet de ses peines?

Celui-là cherche en vain la divine beauté,

Qui n'a pas vu les yeux dont je suis enchanté,

Ni le doux mouvement de sa vive paupière;

Il ne sait pas comment Amour blesse et guérit,

S'il ne sait pas combien sa lèvre douce et lière Soupire doucement, et doucement sourit.

is;<

I. Amour et lui restent en contemplation devant la |»rère merveilleuse

de sa dame.

Amour et moi, ravis, et pleins de cette foi Oui fait voir clairement ce qu'on croit impossible, Nous admirions la voix et la grâce paisible De celle qui n'a pas d'autre exemple que soi.

L'éclair de ses regards, qui rayonnaient en moi, faisait luire une flamme à tout autre invisible,

Étoile la plus sûre et la plus infallible À qui suit de l'Amour les leçons et la loi.

Quel spectacle charmant, quand, parmi la rosée, hile est comme une fleur, et lorsque, dans les prés, Par sa blanche poitrine on voit l'herbe pressée!

Quand les jours du printemps reviennent tout parés. Qu'il est doux de la voir, seule avec sa pensée, Tresser une guirlande à ses cheveux dorés!

HKTRARylK.

MI.

Il l'ivric les lient et les objets embellis par les pas et les regards
«le

taure.

Joyeuses fleurs des champs, et vous, herbes heureuses. Une ma Dame foula sous ses pieds tant de fois ;

Kivages enchantés qui connaissez sa voix,

Et gardez de ses pas les traces lumineuses:

Violettes des prés, pâles fleurs amoureuses,

Vous, humbles arbrisseaux, et vous aussi, grands l>ois, Dont
le soleil levant dore les larges toits Kn jHîrçant l'épaisseur de vos
cimes ombreuses;

o charmante contrée, et toi, tleuve argenté,

Uui, retlétant ses yeux pleins de limpidité,

Ne doit d'être aussi pur qu'à leur clarté vivante,

(Combien je vous envie, ô vous qui la voyez !

Car jamais vos rochers, tant de fois foudroyés,

N'ont vu de feu pareil à ma tlamme constante.

SO»KTS.

un.

il st* plaint à l'Amour des illusions dont il l'a bercé; mais il se
rés à souffrir, pourvu que sa dame lui permette de l'aimer.

Toi qui lis dans les cœurs comme en un livre ouvert, Amour, et
qui connais la route où je m'engage, Prends en pitié mon cœur,
dont le secret langage, Ignoré du vulgaire, à toi s'est découvert.

Tu sais qu'eu te suivant j'ai déjà bien souffert:

Tu t'en vas devant moi, de parage en parage,

Et tu ne veux pas voir qu'à la tin mon courage Se fatigue à te
suivre en ce chemin désert.

Ile loin j'aperçois bien une lueur sereine Où, par un dur che-
min, ta volonté m'entraîne:

Mais je n'ai pas, Amour, tes ailes |>our voler.

Je n'ai qu'un setd désir, daigne le satisfaire:

Mourir en désirant, et ne pas lui déplaire En laissant mes sou-
pirs vers elle s'exhaler.

PETKARÿlK.

ISli

l.a nuit, qui donne à tous le repos et l'oubli, lui ote le sommeil,
et lui laisse l'inquiétude et les regrets.

Le vent, le ciel, la terre et tout»* la nature Se taisent; le som-
meil se répand en tous lieux;

De la paisible nuit le char est dans les cieux,

La mer est dans son lit sans vague et sans murmure.

Moi, je verse des pleurs... La douce créature,

Qui fait mon doux tourment, est présente à mes yeux ; Je me
livre à moi-même un combat douloureux,

Kt sa seule pensée adoucit ma blessure.

D'une même fontaine, amertume et douceur Ainsi coulent
pour moi ; je reste sans défense,

(kir une seule main blesse et guérit mon cœur ;

Kt, pour qu'il ne soit pas de trêve à ma souffrance.

Je meurs cent fois, cent fois je nais à la douleur;

Tant est loin le re|»os, tant est loin l'espérance!

SONNETS

IA

I.a démarche, les yeux, la voix, I attitude de Laure, sont les quatre étincelles qui ont causé le feu qui le consume.

Lorsque ses beaux pieds blancs posent si chastement Leurs pas doux et légers sur les herbes humides.

On voit s'épanouir les fleurs les plus timides ;

Il semble qu'ils les font fleurir plus doucement.

Amour, qui ne se prend qu'à ces cœurs, seulement, Qui sont nobles et t>ons, délicats et candides,

Me donne, par ses vœux,- des festins si splendides Que je n'ai plus besoin d'aucun autre aliment.

Et ses yeux sont si doux, ses manières si belles,

Sa démarche décèle un si doux mouvement,

Et toute sa personne un accord si charmant,

Que ma flamme naquit de ces quatre étincelles Dont l'éclat enchanteur m'attire et me séduit,

Et je viens m'y brûler comme un oiseau de nuit.

PKTIUHgl K.

Merveilleux ellets que lu voix et le chant de Laure produisent
sur lu

Amour, quand devant toi son doux regard s'incline, lorsque ta
main recueille en un vague soupir Son souffle et son haleine, alin
de convertir (kî soupir en voix pure, angélique et divine.

Je sens alors mon cœur s'enfuir de ma poitrine,

Et tellement changer mes vœux et mon désir,

Que je me dis : Allons, c'est l'instant de mourir, Puisque telle
est la mort que le ciel me destine !

Mais le son de sa voix, qui vient frapper mes sens, Suspend si
bien mon âme à ses divins accents,

Que l'espoir d'écouter la retient et l'enchaîne.

C'est ainsi que je \is, et le fil de mes jours Se roule et se dé-
roule au gré de la sirène Que Pieu nous envoya des célestes
séjours.

SONMKTS.

IKtt

LVI

Il rroit voir un pou do pitio ditus 1rs yeux <lo sa dame.

Plein d'un vague penser que rien ne peut distraire.

Je m'échappe souvent d'un monde qui me fuit.

Et je reviens chercher celle qui m'a séduit,
Celle aux regards de qui mieux vaudrait me soustraire.
Mais je la vois passer, si douce et si sévère,
Que mon cœur, en tremblant, la contemple et la suit Avec le
bataillon de soupirs que conduit Perrière elle l'Amour tout armé
pour la guerre.

Parfois, entre les cils de son visage altier,
Je crois apercevoir un rayon de pitié
Dont le charme imprévu calme un peu mon martyr;
Et je reprends courage et je veux me presser l) raconter mes
maux; mais j'ai tant à lui dire,
Que, malgré mon désir, je n'ose commencer.

l'KTRARQI'K.

Il MJ

iJviii.

Il ne peut parvenir à lui exprimer ce qu'il seul (tour elle.

Souvent je vois 1 aspect de ma belle inhumaine S'adoucir tout
«à coup, et je me sens plus fort,

Et ma fidèle escorte (t) à ses pieds me ramène Plus humble et
plus soumis, et je me crois au [>ort.

Ses yeux rendent bientôt mon espérance vaine;

Un seul de ses regards décide de mon sort.

Elle est de mes destins et Dame et souveraine,

Et seule elle a sur moi droit de vie et de mort.

Près d'elle je ne puis trouver une parole Qu'elle puisse comprendre, et mon cœur se désole, Quand il a tant de feu, de n'avoir plus de voix.

Je sens, en cet état, que ma bouche soupire Et ne peut s'exprimer... Oh! ceux qui peuvent dire Comme ils brûlent d'amour, n'ont que des cœurs bien froids»

(1/ f'irfo scorta : l'Amour.

SONNETS.

MX.

S'il lui* peut lui à l'U*r sa cruauté, elle ne peut non plus lui ra\ir la scrolo espérance iju'il gardera toujours.

Oui, l'Amour, malgré moi, m'a jeté, sur la terre,

Dans un bien noble amour, mais plein de cruauté;

Les plaintes n'y font rien; le mieux, en vérité.

Est encore, en mourant, d'aimer et de me taire.

Fondre le Rhin glacé, briser la dure pierre,

C'est pour elle un triomphe aisément emporté;

Mais elle a tant d'orgueil avec tant de beauté,

Où à tout regard mortel il lui déplaît de plaire.

Je ne puis emporter de ce dur diamant,

Dont s'entoure son cœur pour mon plus grand tourment. Rien avec mon amour, rien avec mon génie.

File, non plus, ne peut, avec tout son dédain Ft ses airs courroucés, arracher de mon sein I, l'amour, les doux soupirs, l'espérance infinie.

l'KTRARyl K.

IA

Los rigueurs •!«* Uurc lui plaisent imicoiv mieux que les faveurs il'une

autre Femme.

Si le ciel a vraiment sur uutis quelque influence, Cruelle était l'étoile où je fus destiné;

Cruel fut le berceau témoin de mon enfance.

Cruels furent les lieux et l'heure où je suis né;

Et cruelle est la chaîne où je suis condamné .

Par celle qui m'a pris pour but à sa vengeance;

Ma blessure est saignante, et je n'ai d'espérance Qu'en l'Amour, pour guérir le coup qu'il m'a donné.

Te voilà satisfait, Amour, mais non pas Elle,

Qui veut ma plaie encor plus profonde, et mortelle: Car ta flèche dernière est trop lente à ses vœux;

Mais mieux vaut vivre ainsi, c'est ce qui me console, Près d'elle languissant, qu'avec une autre heureux : Amour, tu me l'as dit, je t'en crois sur parole.

SOYNKTS. '

h»1 souvenir «le l'époque rt «lu lieu où commeiii;» son amour renouvelle

et redouble su passion.

Lorsque je me rappelle et le temps et le lieu Où j'ai perdu mon cœur, et la chaîne dorée Dont, depuis cet instant, mon âme est entourée, Aimer m'est douce chose et pleurer m'est un jeu.

Mon cœur est un foyer où s'allume un tel feu A l'ardent souvenir d'une voix adorée,

Qu'à 1 Amour, désormais, ma vie est consacrée; C'est ma joie, et le reste en ce monde est bien peu.

Ce soleil, dans mes yeux, réfléchit une flamme Dont le charmant rayon chauffe encor mon âme Vers le soir de mes jours comme il fit au matin ;

Et, tout loin que j'en suis, a mon âme enivrer Ce doux rayon rappelle, o souvenir divin !

El les temps, et les lieux, et ma chaîne durée.

E» traversant la forêt des Ardennes.

Bois inhospitaliers des sauvages Ardennes,

Dont même l'homme armé craint l'aspect périlleux, Sans peur je vous traverse et ne crains en tous lieux Que la fière beauté dont

je porte les chaînes.

Kt je vois, en chantant, la Dame de mes peines;

Je crois la voir partout, car je l'ai dans les yeux:

Kt même j'ai cru voir son cortège amoureux De dames, et
c'étaient des sapins et des chênes.

Il me semble l'entendre, à travers les rameaux,

Dans le vent qui frémit, dans le chant des oiseaux, Dans l'onde
qui murmure à travers la clairière.

D'une antique forêt la ténébreuse horreur Jamais par plus
d'attraits n'a su charmer mon cœur Mais j'v suis loin, trop loin de
1 astre qui m'éclaire.

SONNKTS.

LXII

Il répond à uu sonnet de Cîeri Gianll[^]rliacci qui lui demandait ee
que «ioit faire un amant avec une femme altièrre et eruelle.

Oéri, lorsque parfois ma charmante ennemie < 'outre moi,
dans son cœur, irrite sa fierté,

Je sais un seul espoir à mes maux apporté,

Le seul qui puisse encor me prolonger la vie;

Quand ses yeux, courrouces par une injuste envie, l)e moi
semblent vouloir retirer leur clarté,

Je lui montre les miens si pleins d'humilité Qu'il faut bien, à son tour, que son courroux dévie.

Si cela n'était pas, tous mes nerfs effrayés Sécheraient, comme si je voyais la Méduse Devant qui les humains restaient pétrifiés.

Fais donc comme je fais; il n'est pas d'autre ruse, D'autre espoir ni refuge. Où fuir, tout enchaîné, Devant l'aile d'un maître il) à nous suivre obstiné?

tl) l.'A mour.

PKTRARyl'K.

Iim;

O sonnet rappelle les beaux vers «le Ityron à l'Kriilan, qui liaiirnaît la demeure de In comtesse Guiccioli.

Tu peux bien emporter mon écorce fragile,

Pô rapide, au courant de tes puissantes eaux,

Mais l'âme qui s'y cache, essence plus subtile,

Se rit des vains efforts des hommes et des flots;

Kile suit son chemin dans l'air souple et docile,

Et vers son laurier d'or (I) aux fortunés rameaux,

Vole, sans s'écarter, d'une aile plus agile

Que le courant des mers, les vents et les vaisseaux.

Roi des fleuves du monde, a la course éternelle,

Uni fais face au soleil quand il guide le jour,

Mais laisses au couchant (i) une splendeur plus belle (3)¹

Mon corps est avec toi; mais les ailes d'Amour Soulèvent cette
part que Dieu fit immortelle,

Pour la mener plus vite à son charmant séjour.

(1) Allusion à Laure cl au laurier «le Vacluse, fi) A Avignon.

(3) Laure.

SON N BTS.

Il su compare à l'oiseau pris au filet , et Laure à l'oiselière qui
l'a attiré par sa voix et ses regards.

Amour tendit sous l'herbe un filet radieux,

Tissé de perle et d'or, sous le charmant feuillage I>e l'arbre (t)
toujours vert dont j'aime tant l'ombrage. Bien qu'il me rende, hé-
las! plus triste que joyeux.

Le parfum qu'il répand fut l'appât merveilleux, Ensemble
amer et doux, qui m'etfraie et m'engage;

Le chant de l'oiseleur, depuis Adam je gage,

Ne fut jamais plus doux ni plus mélodieux.

L'éclat qui fait pâlir le soleil dans sa gloire Rayonnait à Len-
teur; la corde était aux mains Qui passent en blancheur et la
neige et l'ivoire.

Je fus surpris par vous, o pièges inhumains!

Voix ravissante et pure, angélique apparence,

Rêves, tourments, plaisirs, et toi, vive espérance!

(1) Toujours l'allégorie du laurier.

l»KTR\HÿlK.

Il craint toujours d'augmenter par sa faute les rigueurs «le sa
«lame, et «le p«'r«lre ainsi tonte espérance «le l'atten«lrir.

Si son regard, rempli d'une tendre éloquence,

Me fait déjà mourir par un trop doux effort;

Si sa voix à l'Amour prête un appui si fort.

Si, sur moi, son sourire a pareille puissance, -

Que deviendrai-je, hélas! si par mon imprudence,

Si par ma faute, un jour, ou par un coup du sort, Ses yeux ne
m'envoyaient que des regards de mort, Si je perdais ainsi tout à
coup l'espérance?

Aussi mon cœur toujours est de crainte agité;

Au moindre changement que trahit sa figure,

J'en eus plus d'une fois une preuve trop sure,

La femme, [tour nature, a la mobilité (1);

Et je le sais trop bien, une amoureuse flamme Ne dure pas
longtemps dans le cœur d'une dame.

I) Wiiiunn, tli) iinmc is frailh.

Shakespeare, Un mie!

SONNETS

LXYIL

Prière au soleil qui eu se couchant lui enlevait la vue du séjour
de

Laure.

Arrête-toi, soleil, laisse-moi de ma Dame Laisse-moi voir en-
core tin instant le séjour;

Jamais, depuis qu'Adam vit la première femme, t'ne telle
beauté n'inspira tant d'amour.

Mais j'ai beau te prier, tu retires ta flamme;

Déjà l'obscurité, qui s'étend à l enteur,

Me dispute l'asjtect qu'en vain ma voix réclame,

Et tu vas, loin de nous, porter un nouveau jour.

Je vois l'ombre tomber sur cette humble vallée Où mon Lau-
rier (1) ne fut qu'un fragile arbrisseau,

Et qui de mon amour fut jadis le berceau.

Je parle, et l'ombre croît : déjà la nuit voilée Me cache les
contours de l'asile enchanteur Où ma Dame adorée habite avec
mon cœur.

(!) Laure et le Imincr de Vaucluse.

LX VIII

Il peint sa dame sous l'allégorie d'une biche qui lui apparaît entre deux fleuves, c'est-à-dire à Avignon, entre le Rhône et la Durance.

A l'ombre d'un laurier et sur l'herbe nouvelle Une biche apparut blanche et les cornes d'or...

Deux fleuves l'entouraient et, merveilleux décor î Le soleil du printemps se levait devant elle.

Sa vue était si fière, à la fois, et si belle,

Que j'abandonnai tout pour la revoir encor,

Ainsi qu'un dur avare, à chercher son trésor.

Se hâte et court joyeux, malgré l'âge rebelle.

« Nul ne me touchera... » ces mots étaient écrits Autour de son beau col en perles et rubis :

« Je suis libre par l'ordre et le désir du maître (U! »

Et le soleil baissait, et mes yeux, bien que las,

De cet objet charmant ne se détournaient pas;

Mais je glissai dans l'onde et la vis disparaître.

Il) C'est par l'ordre de l'Amour que Laure reste insensible et invulnérable.

SON METS

La vue «le sa «lame ici-bas est pour lui ce que la vue «le Dieu dans le ciel est pour les bienheureux.

De même que voir Dieu c'est la vie éternelle,

Le seul txm heur parfait et le seul souhaité,

Ainsi vous voir, ma Dame, est ma félicité Dans le cours de ma vie incomplète et mortelle.

C'est que je ne vous ai jamais vue aussi belle,

Si mes yeux aujourd'hui m'ont dit la vérité ;

Au-delà de ses vœux vous avez emporté Ma timide espérance et mon àme avec elle.

Due demander de plus, si ce bonheur charmant Ne s'enfuyait si vite? Ali! puisque dans ce monde L'oiseau vit dans les airs et le poisson dans l'onde ,

Puisque chaque être, entin, vit de son élément, Pourquoi, plein d'un amour qui m'enflamme et me tue, Ne puis-je uniquement vivre de votre vue?

Il invite l'Amour à contempler taure avec lui.

Arrêtons-nous pour voir cette gloire nouvelle, Amour, et contemplons ce chef-d'œuvre des deux ? Vois donc quelle douceur descend de ces beaux yeux , Et quels rayons le ciel fait briller autour d'elle!

Vois ce charmant maintien où la grâce étincelle. Vois l'éclat de son teint, vois l'or de ses cheveux; . Vois parmi les sentiers de ces coteaux ombreux Se mouvoir doucement ses pieds et sa prunelle !

Le gazon souple et frais, les plantes et les fleurs.

Qui sous le chêne vert étalent leurs couleurs. Demandent que
son pied les effleure ou les ploie;

Et le ciel, à l'entour, d'un éclat radieux Se revêt triomphant, el
témoigne sa joie D'être rendu serein et par d'aussi beaux yeux!

SONNKTS.

I, Amour II* ramène <k* Toscane en Provence, oii il retrouve
tous ses

souvenirs.

Oui, mon coeur reconnaît cette brise d'amour Qui réveille les
fleurs sur la rive embaumée Où tant de fois, pleurant et chantant
tour à tour.

J'ai vu croître ma peine avec ma renommée.

Oui. c'est |>our re|»oser mon âme en ce séjour Que j'ai fui
l'air si doux de ma Toscane aimée;

Et, |M)tir chasser la nuit de mon âme embrumée,

Je cherche l'astre aimé qui me verse le jour.

Sa vue est une joie, à mes yeux, surhumaine.

Et sans cesse l'Amour devant lui me ramène,

Puis il m'éblouit tant qu'il me tarde de fuir;

Car, sûr d'être vaincu, ce ne sont point des armes, C'est une
aile qu'il faut pour combattre ses charmes; Mais, de près ou de
loin, qu'importe? il faut souffrir!

PETRARQI K.

LXXI

Il se rappelle le premier jour où il la vit, alors qu'elle était encore jeune fille et qu'elle laissait flotter sa chevelure qu'elle cache sous un voile depuis qu'elle est mariée.

Murmurant a travers la mobile verdure.

L'air pur qui vient frapper mon visage étonné Me rappelle le jour où l'Amour m'a donné Ma première, ma douce et profonde blessure,

Et ce front que me cache une volonté dure.

Ou qu'un esprit jaloux de moi tient éloigné (I),

Et ces cheveux dont l'or de perles s'est orné Qui, dans ce temps, erraient libres a l'aventure;

Car elle les faisait si doucement flotter,

Puis en si longs anneaux les laissait serpenter. Qu'en y pensant encor je sens trembler mon âme.

Elle en fit un lien si solide à présent,

Et resserra mon cœur en un nœud si puissant, Que la mort pourra seule en dénouer la trame.

(I) O» seul ici la jalousie de l'époux de Laure.

SONNETS

Il ramasse un trant que Laure a laissé tomber.

o belle et blanche main qui me serres le cœur Et renfermes ma vie en si petit espace.

Main où, réunissant tout leur art ri leur grâce,

La nature et le ciel ont su se faire honneur;

Doigts qui m'avez blessé, vous qui gardez rigueur A ma blessure, ô doigts dont la beauté surpasse Les perles d'Orient !
Amour, de guerre lasse,

De vous voir nus enfin me permet la douceur.

Cher et joli gant blanc, qui couvrait cet ivoire, Ces roses, cette main ! qui donc aurait pu croire Que si douce dépouille allait parer mon sein?

Puissé-je m'emparer, par une autre victoire,

De ce voile importun ; mais, ô cruel destin !

On s'approche, on accourt m'enlever mon larcin.

IAX1Y

Il regrette ce gant qu'il a été forcé de restituer.

Amour et mon bonheur, par ce larcin subit, M'avaient livré ce gant brodé d'or et de soie.

Et mon cœur se sentait au comble de la joie Quand il se rappelait à qui ce gant servit.

Et jamais je ne pense à ce jour, qui me vit,

Kiche et pauvre, gagner et perdre cette proie,

Sans avoir quelque honte et sans que je ne croie Devoir en ex-naler un amoureux dépit.

Pourquoi n'ai-je pas mieux retenu ma conquête? Pourquoi n'ai-je pas su plus longtemps faire tête Au seul et faible effort de cet ange des deux?

Ou que n'ai-je, en fuyant, à mes pieds mis une aile Pour me venger au moins de cette main cruelle Qui fit toujours couler tant de pleurs de mes yeux?

SONNETS

Pourquoi Laure ne veut-elle pas croire à un amour auquel la postérité

ajoutera foi?

Elle n'y veut pas croire, et pourtant à ma flamme Tout le monde ici croit, tout le monde, excepté La seule qui refuse à ma fidélité La croyance et le prix que d'elle je réclame.

N'avez-vous dans mes vœux rien su voir de mon âme, o cœur de peu de foi 1 dédaigneuse beauté !

Maudit soit le destin! N'ai-je pas mérité

lie trouver quelque grâce auprès de vous, ma haine?

Plus tard, tout cet amour qui vous touche si peu,

Et mes vers inspirés que votre nom décore,

En pourront enflammer, comme moi, mille encore.

Nous aurons beau mourir, sachez, ô mon doux feu. Une de vos beaux yeux clos mes rimes immortelles Garderont à jamais les vives étincelles.

Il félicité >on âme et ses sens d'aimer, de voir et d'entendre l'^aurt s'encourage à suivre ses traces qui le mènent sur la route du ciel

Toi qui sais mon amour et qui dictes ma plainte,

Mon âme, et vous, mes yeux, de sa vue altérés,

Et toi, le plus heureux de mes sens enivrés,

Qui conduis dans mon cœur le son de sa voix sainte ;

Dans ce monde rempli de misère et de crainte, Vous ne voudriez pas vous trouver égarés,

Sans voir de ses beaux yeux les flambeaux adorés Et de ses pieds charmants la lumineuse empreinte.

Avec de tels signaux brillants et radieux,

On ne peut s'égarer durant ce court voyage Qui doit se terminer à la porte des deux.

Hâte-toi vers le ciel, ô mon pauvre courage,

De ses tendres dédains traverse le nuage;

Va, suis toujours ses pas aux rayons de ses yeux.

SONNETS

U se plaît à décrire encore par quelle mairie sa daine a su le séduire et

l'enchaîner à jamais.

Une grâce empruntée aux élus dans les deux, line vertu d'en haut qui nous montre la route;

Sous une tête blonde un esprit grave et vieux.

Une grande beauté dont elle seule doute;

Une élégance rare, étrange pour nos yeux.

Une voix qui ravit et dans l'âme s'écoute.

Une démarche noble, un cœur ferme et pieux Üue la force respecte et que l'orgueil redoute;

Des yeux qui, dans la nuit, jetteraient un beau jour. Üui nous rendent de pierre et qui font (pie notre âme S'échappe, nous revient, et repart tour à tour;

Tout cela, puis ces mots dont la froideur enflamme, Kt ces tendres soupirs qui vous disent d'aimer,

Sont les magiciens qui m ont su transformer.

PKTRARyîF..

ÜID

LXXV1II

Il se fclicitc de son noble amour, et il prévoit l'envie dont un jour sera l'objet de la part de tous les poètes et de tous les amants.

Doux dédain, douce paix, non moins douce colère, Doux tourment, doux regard qui me vient enflammer, Doux visage que j'aime et qui m'a su charmer,

Que la bonté l'âme ou le courroux l'éclaire !

Oh! non, ne te plains pas de n'avoir pour salaire Qu'une amère douceur qui va te consumer;

Mon âme, n'as-tu pas l'insigne honneur d'aimer La Dame à qui j'ai dit : Toi seule peux me plaire?

Sans doute, en me lisant, plus d'un soupirera

Et dira : Ce poète a souffert dans sa vie

Pour un bien noble amour, et je lui porte envie!

Puis, rêvant à ma Dame, un autre ajoutera :

Que ne suis-je donc né plus tôt pour la connaître,

Ou pourquoi Dieu plus tard ne l'a-t-il pas fait naître?

SONNETS

En revenant à Avignon, lu fatigue le force de s'arrêter la nuit en roule, et il s'adresse au Héliène, son compagnon de voyage, qui va le précéder auprès de Laure.

Enfant des Alpes, toi dont le grand nom s'est pris Des rivages rongés où ton cours se promène (1),

Khône, nous approchons tous deux de ce pays

Où, moi, l'Amour me guide, où ton seul cours t'entraîne.

Va, toi qu'en aucun temps la fatigue n'enchaîne :
 Tes flots par le sommeil ne sont jamais surpris,
 Précède-moi là-bas aux rivages bénis
 Où l'herbe est [dus épaisse, où l'ombre est plus sereine.
 En pensant à ces lieux enchantés où fleurit Ta belle rive
 gauche (2), un espoir me sourit,
 C'est que de mon retard elle a quelque tristesse.
 Va baiser ses beaux pieds qui fouleront tes bords:
 Dis-lui, dans ce baiser dont le flot la caresse,
 Que mon désir est prompt, mais que faible est mon corps.
 (l i Kh6ne vient du mot lutin rmlern, ronger, fi) Avignon.
 PÉTKARgtE.
 Viiiirtiêiiiie anniversaire de son amour, <'» avril 1347.
 Heureux en songe, hélas! je languis, trop content De n'em-
 brasser qu'une ombre et de suivre un nuage Je laboure une mer
 sans fond et sans rivage,
 Je bâtis sur le sable et j'écris sur le vent;
 Et je me plais à voir mon soleil si souvent Qu'il atfaiblit ma
 vue et brûle mon visage,
 Et je pourchasse en vain une biche sauvage,
 Tel qu'un buffle boiteux au pas débile et lent.

Aveugle et sans désir pour les choses humaines,

Je verse, jour et nuit, le tribut de mes peines,

En invoquant Amour, et ma Dame et la mort.

Ainsi, depuis vingt ans, sans courage et sans force, Je ne vis que de pleurs, parce qu'un jour le sort M'a fait prendre à la fois l'hameçon et l'amorce.

SONNETS

Tous les dons de l'âme, de l'esprit et du corps se trouvent réunis chez

elle.

Avec un noble sang, la vie humble et tranquille,

Dans un esprit profond un cœur simple et pieux,

Les fruits de l'âge unis à la fleur juvénile,

Avec une âme gaie un aspect sérieux ;

C'est ce quelle a reçu de son astre docile;

Et louer dignement tous ces dons précieux Est sans doute au-dessus de la voix et du style Du poète ici-bas le plus aimé des cieux.

L'amour avec l'honneur se rencontrent chez elle,

Et la grâce embellit sa beauté naturelle;

Son silence éloquent parle au cœur par les yeux;

Elle a, dans le regard, je ne sais quelle empreinte A rendre la nuit claire et le jour ténébreux,

Et le doux miel amer, et plus douce l'absinthe !

PETRAR[^]l E.

SU

Il ne veut plus ni pitié pour lui-même, ni haine pour elle; résigné désormais, il veut seulement que le monde sache combien il est doux de mourir pour elle.

Autrefois je voulais, dans ma juste querelle,

Par une plainte amère et par des vers brûlants,

Que ce cœur, resté froid malgré son doux printemps, Sentit de la pitié quelque vive étincelle;

Je voulais réchauffer cette glace rebelle Par le souffle embrasé de mes soupirs ardents,

Ou du moins inspirer, par l'éclat de mes chants, Contre l'indifférente une haine immortelle.

Maintenant je ne veux, dans mon humilité,

Ni pour moi de pitié, ni pour elle de haine;

J'accuse seulement mon étoile inhumaine,

Et je chante toujours sa divine beauté.

Afin que, si bientôt je meurs d'amour pour elle. Chacun sache combien ma mort fut douce et belle.

Si elle mourait, que deviendraient pour lui la nature et la vie

Parmi colins qu'on vante et qu'on dit les plus belles, Qu'elle arrive! aussitôt son front rayonnera.

Et devant ce beau front leur beauté pâlera,

Comme devant le jour les étoiles rebelles.

Je crois comprendre, Amour, ce que tu me révéles : Aussi longtemps, dis-tu, qu'elle nous restera,

U sera beau de vivre, et puis... tout changera,

Les vertus périront et mon règne avec elles.

Si du ciel la nature éteignait les flambeaux,

Faisait taire les vents et desséchait les eaux,

Si la terre perdait sa féconde parure,

Et nous, le sentiment, le plus beau don des deux,

La terre resterait moins seule et moins obscure Que le jour où la mort fermera ses beaux yeux.

'ilti

PETRAHylK.

Il se lève le matin avec le soleil, et il pense à sa dame, qui est pour lui ce que le soleil est pour la nature.

A l'aube, les oiseaux, de leur gazouillement Font retentir les bois de la vallée obscure,

Et les joyeux ruisseaux, aux Ilots de diamant,

Parmi les prés fleuris font courir leur murmure.

Toujours jeune et fidèle à son antique amant Dont elle aime
«à baiser la blanche chevelure.

L'Aurore, que précède un long frémissement,

Me réveille aux doux bruits de toute la nature.

Moi, je salue alors le lever du soleil

Et de l'astre adoré qui, plus que lui vermeil,

De mes yeux éblouis fait abaisser les voiles.

Un jour, je les ai vus se lever tous les deux :

Le soleil devant lui fit pâlir les étoiles,

Et pâlit à son tour devant d'aussi beaux yeux.

SONNETS

Il se demande d'où viennent ces beautés merveilleuses réunies
dans sa

dame.

Où l'Amour a-t-il pris l'or de ses blonds cheveux ? Sur quel
buisson la rose a-t-elle été cueillie,

Quelle neige a fourni son éclat merveilleux,

Pour recevoir d'Àmour et la forme et la vie?

Les perles d'où jaillit sa voix pure et bénie,

Quelle mer les jeta de son sein amoureux?

Ou l'Amour a-t-il pris celle grâce infinie

Que l'on voit sur ce front plus serein que les deux?

Quels nobles séraphins, quelle divine sphère Ont inspiré ces chants qui m'ont si bien perdu
Que je n'ai plus, bientôt, rien à perdre sur terre?

Quel soleil alluma ce doux feu répandu

Dans ces yeux qui sans cesse à mon cœur éperdu.

Par la crainte et l'espoir, font la paix et la guerre?

Aux compagnes de sa dame absente : elles lui apprennent que la jalousie de son époux a retenu Laure , et qu'elles l'ont laissée toute en pleurs.

Vous qui me souriez en restant sérieuses,

Et qui, toutes ensemble, êtes seules pour moi,

En quels lieux est ma vie et ma mort? et pourquoi Ne vois-je pas ici ses traces lumineuses?

— Par son doux souvenir nous paraissions joyeuses ,

Tristes de son absence... une sévère loi

La retient aujourd'hui loin de nous et de toi :

Envie et jalousie en sont peu généreuses.

— L'homme a-t-il donc pouvoir sur les coeurs pleinsd'amour

— Il en a sur le corps, l'âme est plus haut placée. ..

Toutes nous l'éprouvons, aujourd'hui c'est son tour.

Mais sur le front on lit le cœur et la pensée ;
Aussi nous avons vu s'obscurcir ce beau jour.
Et ses beaux yeux étaient humides de rosée.

SONNETS

LXXXVI

•Son àrne s'obscurcit avec la nuit, et ne reprend passa sérénité
avec le jour, car il ne voit plus le soleil de ses yeux.

Quand le char dit soleil se plonge dans les Ilots Et laisse notre
terre et mon âme dans l'ombre, J'aborde sans espoir une nuit
triste et sombre Avec le ciel, la lune et les pâles flambeaux.

A qui ne m'entend pas, hélas ! par de vains mots Je conte mes
douleurs et mes peines sans nombre;

Au monde, à mon destin, à ma barque qui sombre,

A ma Dame, à l'Amour, je me plains de mes maux!

Plus de sommeil, pour moi le repos est sans charmes : Des
plaintes jusqu'au jour, des soupirs, et des larmes Dont mon âme
à mes yeux enseigne le chemin !

Puis, le matin survient, l'Orient se colore,

Mais la nuit reste en moi... Le soleil que j'adore Pourra seul
adoucir mon rigoureux destin!

I»KTRAKQIK.

LXXXVII

11 l'aime tant qu'on la blâmera de n'avoir pas été touchée «le son amour.

N'avoir qu'un seul amour dans une âme sans feinte, Languir et désirer sans vouloir rien de plus, Nourrir d'un noble feu le foyer des vertus,

Errer et s'égarer dans un noir labyrinthe;

Avoir toute pensée au front écrite et peinte,

Ou l'exprimer en mots avec peine entendus,

Par la honte ou la peur souvent interrompus,

Et de la violette avoir la pâle teinte (1);

Avoir un autre objet qu'on chérit plus que soi, Pleurer et soupirer sans que le cœur se lasse.

Se nourrir de dépit, de chagrin et d'effroi;

Brûler de loin, de près sentir un froid de glace;

Si tels sont les motifs qui font que je me meurs,

Ma Dame, «à vous la faute, à moi seul les douleurs!

(t) Kt tincUjs viola pallor amailium !

Horace.

Mou pâle visage de violet teint,

(Ju! est l'amoureux teint.

Mahip. Stiarî.

SONNETS

Il voit dans une barque sur le Rhône, et plus tard dans un char, Laure et les douze autres darnes de lu cour d'amour d'Avignon dont Laure était la reine (1).

Dans leur barque j'ai vu passer les douze Dames,
De notre cour d'amour les douze astres joyeux;
Au milieu rayonnait un Soleil radieux;
Jamais plus beau vaisseau ne sillonna les lames,
Ni celui qu'un mortel⁴, sous le poids de ses rames,
Guida vers la toison, objet de tant de vœux,
Ni celui sur lequel un berger amoureux Enleva la beauté qui livra Troie aux flammes.

Ensuite, je les vis sur un char merveilleux,
Et ma Laure, au maintien modeste et gracieux,
Assise à part, chantait, ravissante harmonie !
Spectacle surhumain, vision infinie!
Heureux Automédon, ô Tiphys bienheureux,
Dont les mains conduisaient si noble compagnie!

(t) Voici leurs noms : Laura, lirianda d'Agulto contessa délia Lima, ('ghetta da Focalcliero, Amabile di Yillanova, Béatrice Dama di Salto, lsvarda di Roccafoglia, Anna viscontessa di La-

diardo, Uinnca di Hassan », Dolco di Mantirro. Antonotta di Cadenetlo, Maddaleua di Salone, Rifenda di Pnggioverdc, e Fannotla di Sado. zia di Laura.

l'KTli A !((,>(K.

Il porto envie au pays qui possède Laure loin «le laquelle ou le comlamae à vivre.

Jamais sur aucun toit passereau plein d'alarmes.

Jamais hôte des bois, dans la froide saison,

Ne fut plus seul que moi, condamné sans raison A rester loin de celle à qui je rends les armes.

Je n'ai de goût qu'aux pleurs, rire est pour moi sans charmes;
Pour moi tout aliment est absinthe ou poison;

Je trouve ténébreux le {dus pur horizon,

Kl mon lit m'est un champ de bataille et de larmes.

Le sommeil est, dit-on, le frère de la mort;

Oh ! pourquoi ne peut -il ravir le cœur qui dort A l'amoureux
penser qui l'accable à toute heure?

O seul pays au monde «aimable et bienheureux!

Kivages verdoyants, clairs ruisseaux, bois ombreux,

Vous possédez sans moi le trésor que je pleure.

SO.VNKTS.

Il porte envie a l'air qui la caresse, et an ruisseau qui roule ses
eaux vers

sa demeure.

Douce haleine des airs qui de ses blonds cheveux Fais mouvoir
ati hasard les anneaux dans l'espace.

Et qui de ces fils d'or où ton souffle s'enlace Fais, défais tour à
tour et refais les doux nœuds ;

Tu caresses aussi son beau front et ses yeux Oui m'ont si bien
blessé, qu'à poursuivre sa trace.

A la chercher toujours, mon pauvre pied se lasse Et bronche
comme fait un cheval ombrageux.

Je la vois, je la perds; je cours et je m'arrête;

Hélas! tantôt je vois ce que mon cœur souhaite,

Tantôt la vérité de mon triste destin !

Heureux souffle des airs, si frais et si limpide,

Keste donc autour d'elle, et toi. ruisseau rapide,

One ne puis— je échanger avec toi mon chemin!

l'KTRARQl'E.

xci.

Les «'liants et les larmes lui sont également doux , parce que
c'est toujours taure qui en est la cause.

Après avoir chanté, je pleure mes douleurs;

Si les chants m'étaient doux, douces me sont les larmes. Car
c'est la même cause, avec les mêmes charmes,

Oui fait jaillir mes chants et fait couler mes pleurs.

Aussi, dédain, pitié, duretés et douceurs,

D'un cœur toujours égal, sans trouble et sans alarmes, 4e sais
tout supporter; la pointe de mes armes Ne s'est point émoussée
au milieu des rigueurs.

Qu'ainsi donc et l'Amour et la Dame que j'aime S'unissent au
destin pour me traiter de même,

De tout ce qu'ils feront je ne puis qu'être heureux.

Que sou regard m'attire ou bien qu'il me repousse, Kst-il un
sort plus beau que le mien sous les cieux?

De mon amour amer la racine est si douce!

SONNKTS.

\cm.

Il arrive à ce point que la solitude, qui lui était si chère, lui de-
vient odieuse, et qu'il cherche à se fuir lui-même.

Cellule qui, pour moi, jadis étais un port

Contre mes jours troublés par tous les vents contraires,

Te voilà le torrent de mes pleurs solitaires.

Car je les cache au jour par honte et par remord.

Petit lit, toi qui fus contre mon triste sort Bien longtemps un
repos, de larmes bien amères Je te mouille aujourd'hui, par les
ordres sévères De l'Amour qui sans cesse a demandé ma mort.

Ce n'est pas seulement ma tranquille retraite;

Que je fuis, mais moi-même et mon âme inquiète Qui quel-
quefois s'envole et s'égare en rêvant.

(æ monde turbulent que je crains et j'abhorre ,

Qui l'eût jamais pensé? je le cherche et l'implore,

De me retrouver seul tant j'ai peur à présent!

l'KTKAHyl K.

XC₁V

U ne peut se soumettre à la «lefusc <le la revoir; il s'en eieuse en
disant (|ue c'est la faute de l'Amour et de la beauté de sa dame.

Amour, j'ai pu faillir, et je vois mon erreur,

Mais tu connais mon cœur que la flamme ravage; Lorsque le
mal s'accroît, la raison perd courage, Et cède aux longs efforts
d'une longue douleur.

J'arrêtais les élans de ma trop vive ardeur Pour ne pas cour-
roucer son doux et beau visage. Mais je ne le puis plus, tu m'as
rendu moins sage, En retirant le frein qui retenait mon cœur.

Plus que par le passé si donc il se fourvoie,

Et si, pour son salut, il cherche une autre voie,
La faute en est à toi, peut-être à mon destin,
Et plus encore aux dons qu'on ne voit sur la terre Qu'en elle
réunis : qu'Elle le sache enfin,
Et se^pardonne alors ma faute involontaire.

SONNKTS.

Dans nno fèl<* à la cour du pape, l'empereur Charles VI, roi
tics Romains, se lit montrer Luire et la baisa au front et sur les
jeux, selon la coutume de France,

Noble choix d'un grand roi, tendre et sage nature! Justice et
loyauté, profond discernement,

Œil d'aigle pénétrant, âme tranquille et sûre,

Noble esprit, d'un tel cœur bien digne assurément!

Des dames en grand nombre offraient en ce moment De la fête
du jour la plus belle parure,

Quand, après un coup d'œil, soudain son jugement De toutes
ces beautés a choisi la plus pure.

Écartant tous les rangs, sans plus long examen,

Il alla droit vers elle et la prit par la main,

Aux applaudissements de la foule ravie;

Mais, quand il eut baisé son front noble et ses yeux, Dans la
commune joie on me vit soucieux,

Tant ce baiser au cœur m'avait jeté d'envie!

l'KTHAKOI K.

U s'excuse auprès de sa darne de ne pouvoir lui obéir, quand elle lui ordonne de s'éloigner d'elle et de ne plus la revoir.

J avais prié l'Amour et reviens le prier De m'excuser vers vous,
ô vous, ma douce peine,

Mon amère douceur, si de désirs trop pleine Mon âme a pu
quitter le bon et droit sentier.

Je ne puis, ni ne veux, ma Dame, le nier,

La raison, qui du cœur doit être souveraine,

Cède à ma volonté qui, brûlante, m'entraîne.

Et veut de son côté me contraindre à plier.

Vous, (pie le ciel doua par sa grâce éternelle D'un esprit juste
et vrai, d'un cœur tendre et pieux Comme il n'en vint jamais du
royaume des cicux,

Dites- vous sans dédain, plus tendre et moins cruelle: « Peut-il
faire autrement? Il se brûle à mes yeux !

« Il est si plein d'amour, et moi je suis si belle ! »

SONNETS

Il répond à un sonnet de Giovanni Douidi qui lui soumettait
une question

d'amour.

Inquiet de ton mal, pour toi j'en crains un pire;

Je lui vois ici-bas un si large chemin,

Qu'une même é|>ouvante en mon âme respire,

Et de sombres pensers me conduisent la main.

Entre les deux partis mon choix reste incertain,

Car la honte commence où le danger expire.

Mais pourquoi tant chercher? Un pouvoir plus qu'humain De nous a décidé dans l'éternel empire.

Bien que je sache, ami, n'avoir pas mérité L'honneur que tu me fais, car, faible et complaisante, L'amitié pour juger est souvent ignorante,

Écoute-moi pourtant ; devers l'éternité Pique des deux ton âme à s'élever trop lente,

Car le chemin est long et le temps est compté.

l'KTRABQl'Ë.

XGVIII.

H est «n Toscan»' «(désire .revenir en Provence pour revoir I^iure : mais il se plaint de la retrouver à Avignon on elle mène une vie peu heureuse ilans la famille de son époux.

J'aime mieux être libre et vivre solitaire,

Vous le savez, forêts, montagnes et ruisseaux,

Pour fuir les esprits vains, les cœurs lâches et faux. Oui du ciel
ont quitté la route salutaire.

Et si ma volonté se pouvait satisfaire,

Loin des lieux où l'Arno roule ses vertes eaux,

La Sorgue me verrait au pied de ses coteaux Redire encor les
chants que ma douleur préfère.

Mais le destin cruel toujours me reconduit Dans la ville où
mon cœur retrouve avec colère Son trésor dans la fange et son
jour dans la nuit.

Au moment où j'écris, le sort m'est moins contraire; L'ai-je as-
sez mérité? Je le crois; en secret Amour le voit sans doute, et ma
Dame le sait.

SONNETS

Le roi Robert de Naples, se promenant un jour entre Laure et
Pétrarque, cueillit deux roses et les leur donna.

Deux roses fraîchement en paradis cueillies, Avant-hier, pre-
mier jour du mois de mai joyeux, Furent le beau présent d'un
amant sage et vieux A deux jeunes amants qui les ont accueillies.

Les paroles du sage, aimables et polies A lui faire un ami du
cœur le plus haineux,

Ont fait rougir nos fronts d'un rayon amoureux : Les grâces de
ma Dame en furent embellies.

Pareil couple d'amants ne se reverra plus,

Dit-il en souriant, et, de sa bouche écloses, t[^]es paroles
d'amour accompagnaient les roses.

D'un tendre souvenir ses yeux semblaient émus,

Et moi, mon pauvre cœur tremble encor de sa joie : Doux langage ! beau jour tissé d'or et de soie!

PETRARQIK.

Il invite les dame» à prendre l'[^]ure pour modèle.

Que la dame ici-bas qui veut orner son âme Et désire acquérir
un renom vertueux De sagesse et d'esprit, fixe toujours les yeux

Sur celle que le monde a surnommé ma Dame!

D'elle seule on apprend comment l'honneur enflamme.
Comme on peut aimer Dieu d'un cœur tendre et pieux. Réunir
l'enjouement aux penses sérieux,

Et marcher vers le ciel qui l'aime et la réclame.

On trouve aussi chez elle, avec le doux parler,

Ce silence éloquent qu'on ne peut égaler,

Et ces façons d'agir que l'on ne pourrait peindre.

Mais ce qu'on n'apprend pas d'elle, c'est la beauté Qui nous
éblouit tous d'une étrange clarté;

Elle lui vient d'en haut, l'art ne saurait l'atteindre.

SONNKTS.

Uue celui qui veut voir celle merveilleuse créature sc hâte, car elle est mortelle, et bientôt peut-être il sera trop tar<l ; le poète semble avoir comme un pressentiment de la mort prochaine de Laure.

Ce que peut la nature au Créateur unie,

Le saura qui verra cet astre radieux,

Soleil qui ne luit pas seulement pour mes yeux,

Mais pour le monde obscur qui blasphème et qui nie. *

Kt qu'il vienne bientôt, la mort règne impunie,

Les bons s'en vont d'abord, les méchants restent vieux; Cette belle attendue au royaume des cieux Est chose passagère et fleur bientôt ternie.

Il pourra voir, s'il vient, ce que sont la vertu,

Le mérite, l'esprit, et la grâce parfaite,

Réunis dans un corps de beauté revêtu.

C'est alors qu'il dira que l'impuissant poêle Eut les yeux éblouis par l'éclat de ses traits:

S'il tarde plus longtemps, que d'éternels regrets!

PKTRAKgtB.

CH

Plein «le ce triste présage, il s'effraie et supplie Dieu de le faire mourir

avant elle.

La brise, par son souffle et son divin soupir,

En soulevant parfois l'or de sa chevelure,

Tire du vert laurier un si charmant murmure Que lame se sent prête à mourir de plaisir.

Douce fleur, où trouver ta pareille à cueillir?

Gloire de notre temps, rose candide et pure Éclore parmi nous d'une épine si dure! - Oh! faites-moi, Seigneur, avant elle mourir,

Afin de ne pas voir la disgrâce publique,

Quand le monde perdra ce soleil radieux,

Quand mes yeux n'auront plus d'autre astre sous les cieux,

Quand mon cœur sera veuf de sa pensée unique,

Quand mon oreille enfin, de sa bouche pudique, Cherchera vainement les sons harmonieux!

SONNETS

cm.

Il éprouve de nouvelles rigueurs, mais l'espérance ne l'abandonne pas.

Cœur inhospitalier, cruelle volonté,
Sous les traits enchanteurs d'une douce figure,
Si vous me poursuivez toujours et sans mesure,
Vous me verrez bientôt par la mort emporté.

L'hiver, lorsque tout meurt; quand tout fleurit, l'été; Quand le
jour resplendit, quand la nuit est obscure, Pleurer, toujours pleu-
rer, triste et fatal augure! Contre moi j'ai l'Amour, ma Dame et sa
beauté.

Mais je vis d'espérance et sais que, sur la terre,
La goutte d'eau, du ciel tombant sans se tarir,
Suffit à transpercer et le marbre et la pierre :

11 n'est cœur assez dur pour ne pas s'entrouvrir Aux longs ef-
forts d'amour, de pleurs et de prière,

Ni vouloir assez froid pour ne pas s'attendrir.

PETRAKgiE.

Il se demande si pendant qu'il dort son âme ne va pas retrou-
ver celle de sa Dame pour s'entretenir avec elle.

Ne pourrai-je jamais me venger de la Dame Dont le regard me
tue et la voix me poursuit, Qui, pour plus de douleur, se dérobe et
me fuit. Me cachant de ses vœux la douceur et la flamme.

Qui par degrés consume et dessèche mon âme,
Et comme une lionne en mon sommeil rugit,

Se posant sur mon cœur lorsque revient la nuit, La nuit, le
seul repos que mon espoir réclame î

Mon âme, que la mort délivre par moment,

Me quitte et, rejetant son trop lourd vêtement. Dans son rêve
aussitôt prend vers elle sa route.

Oh! je voudrais savoir si la nuit, quand tout bas Mon âme
parle et pleure et se jette en ses bras, La sienne alors s'éveille et la
voit et l'écoute?

SONNETS

Il se |ilainl dVlrc force tic quitter l^iire et do retourner en
Italie.

O parole si douce, ô regard si charmant!

Quand donc pourrai-je encor vous voir et vous entendre?
Blonds cheveux dont Amour a fait, |>our me surprendre, Un filet
oit mon cœur se débat vainement;

Visage dont l'aspect, toujours me consumant,

Ne m'a jamais offert que des pleurs à répandre,

Doux artifice, et toi, fraude amoureuse et tendre,

Rendez moi ce bonheur qui m'est un doux tourment.

Car, si parfois des yeux oit ma pensée habite,

De ces yeux dont ma vie a connu la rigueur, il me vient par ha-
sard quelque douce faveur,

Soudain, troublant ma joie et la dissipant vite,

Le sort fait arriver de* vaisseaux, des chevaux Qui m'éloignent
encor de l'auteur de mes maux.

PKTRARQIE.

Laure, trouvant qu'il la regardait trop fixement, mit la main
devant ses yeux, et le poète cherche à interpréter cette coquette-
rie de sa dame.

J'avais sur ses beaux yeux la paupière fixée,

Quand, lisant dans les miens mes désirs et mes vœux, Elle mit
en riant la main devant ses yeux Pour mieux dissimuler son
trouble et sa pensée.

Mon cœur, comme l'oiseau dont l'aile est enlacée Dans les fi-
lets cachés sous les guérets poudreux.

Mon cœur fut pris soudain : mon âme embarrassée Voulait in-
terpréter ce geste gracieux.

Comme dans le sommeil, ma vue interceptée Cherchait de
tous côtés à se faire un chemin Pour revoir les beaux yeux que lui
cachait la main;

D'une étrange douceur mon âme transportée,

Sous je ne sais quel charme et quel plaisir divin Entre ses deux
trésors (t) demeurerait arrêtée.

(I) Les yeux et la main.

SONNETS

cvn.

Loin d'elle, il aime à se rappeler k* jour des adieux où I/aire se montra bienveillante et attendrie.

Ce jour-là, ses beaux yeux sur moi faisaient jaillir Les limpides rayons d'un beau ciel sans nuage,

Et son cœur sage et pur, qui ne sait point faillir, laissait couler les flots d'un bienveillant langage.

Le souvenir m'en trouble et me fait tressaillir Quand je pense à ce jour,* plein d'un si doux présage, Où mon cœur tout ému se sentit défaillir En voyant un instant s'adoucir son visage.

Mon âme, qui toujours s'abreuva de douleur,

Se montra lâche et faible à ce double bonheur,

Tant est grand le pouvoir d'une longue habitude!

I)u bien qu'elle goûtait elle dut s'étonner,

Et, dans son espérance et son inquiétude,

Elle fut plusieurs fois prête à m'abandonner.

l'KTHAKpi K.

CVII

Un vntrue et sombre pressentiment l'opprime quanti il se rappelle et* jour où il lit ses adieux à su dame.

Combien j'ai do frayeur quand mon cœur se rappelle Le jour où je laissai, sérieuse et rêvant,

Ma Dame bien-aimée et mon âme avec elle,

Car volontiers j'y pense, et j'y pense souvent!

Toujours je la revois se tenir humblement Kose parmi les fleurs et rose la plus belle,

Ni joyeuse, ni triste, et, pour tout sentiment.

Ne semblant éprouver qu'une crainte nouvelle.

Elle avait déposé tout l'élégant trésor

De ses gais vêtements, guirlandes, bijoux d'or.

Et son divin sourire et sa voix de sirène;

. Ainsi je la quittai, dans le doute, éperdu...

Depuis,... un noir présage est sur moi suspendu;

J'ai peur; mais plaise à Dieu que ma terreur soit vaine!

Il s'inquiète «le ne plus recevoir de nouvelles de sa daine; il va jusqu' la croire morte en ce temps où la peste désolait le midi de l'Europe.

J'écoute vainement, je n'ai plus de nouvelles De ma chère ennemie, et mon cœur ne sait pas Qu'en penser et qu'en dire, et dans mon âme, hélas!

La crainte et l'espérance ont des luttes mortelles.

Autrefois la beauté fut fatale aux plus belles (I);

Ma Dame est aujourd'hui la plus belle ici-bas, Peut-être Dieu veut-il la livrer au trépas Pour en faire une étoile aux voûtes

éternelles.

Si tel est mon destin, si c'est l'ordre de Dieu,

Oh! courts moments de paix, ô longs chagrins, adieu; Vous allez donc ici finir avec ma vie!

Pourquoi m'être éloigné de mon plus doux tourment*? Voici donc que déjà s'achève mon roman;

Au milieu de mes ans ma course est accomplie!

(I) Ariane H Calislo fiiivnl mises au nombre «les «'toiles.

l'KTRAIiyi K.

ex.

Laure, qui lui est déjà apparue eu songe, lui apparaît de nouveau pour

lui annoncer >a mort.

Loin d'elle, en mon sommeil parfois j'ai vu descendre Son regard consolant et rempli de douceur;

Maintenant il m'apporte une telle frayeur,

Qu'au réveil, de pleurer je ne puis me défendre.

Ah î c'est que je crois voir dans ce regard plus tendre Une pitié plus vraie, une grave douleur,

Et j'écoute sa voix qui me dit que mon cœur A l'espoir d'être heureux ne |>oiirra plus prétendre.

Elle me dit alors : Ne te souvient-il pas Du soir où je laissai des pleurs sous ta paupière,

Iu soir où loin de toi je dus porter mes pas?

Apprends donc ce qu'alors mes lèvres ont dû taire, Apprends la vérité ; je quitte cette terre;

N'espère plus me voir désormais ici-bas.

SONNETS

COMPOSES APRES LA MORT DE LADRE

SONNETS

Le poêle donne issue aux émotions dont il est plein par de douloureuses

exclamations.

Hélas! co beau visage, hélas! ce doux regard,

Hélas ! ce maintien noble et cette voix si Hère.

Qui, sachant adoucir l'humeur la plus altièrè, Donnait de ses vertus au plus vil une part!

Hélas! ce doux souris d'où s'échappa le dard Qui m'a promis la mort, le seul bien que j'espère ! Noble àme, destinée à régner sur la terre,

Si tu n'avais au monde, hélas! paru si tard!

11 convient que, |»our vous, je brûle et je respire; Car je fus
tout à vous; aussi mon cœur soupire,

Et n'espère plus rien, n'espérant plus vous voir.

Vous m'aviez tout rempli d'espérance et d'envie, Lorsque je
vous quittai si pleine encor de vie;

Mais le vent emporta nos paroles d'espoir!

l'ETHAKyl'K.

l.i perle qu'il a faite de Culmina et de Laure l'a frappe d'uue
double plaie dont il ne veut pas guérir.

La colonne (!) est brisée, et le laurier [2; llélri,

Qui nie prêtaient leur force et leur ombre sereine ; Et ma pen-
sée en vain en les cherchant se traîne Du levant au couchant et du
nord au midi.

L'amour et l'amitié, dont la source a tari,

Me rendaient orgueilleux et joyeux de ma chaîne; Ni les
perles, ni l'or, ni la puissance humaine Ne les rendront jamais à
mon cœur appauvri.

Mais, si ce fut la loi de notre destinée,

Que puis-je donc de plus, en mon sourd désespoir, Que d'avoir
l'œil en pleurs et la face inclinée?

O vie, à ton début, hélas 1 si belle a voir!

Comme on perd aisément, en une matinée,

Le noble fruit des ans qu'on ne peut plus ravoir!

(1) Culmina (Joseph), évêque de Lmnbez, dont la famille portait une colonne dans son écusson.

(2) Le laurier, emblème de Laure.

SONNETS

lit

l'Amour une seconde fois lui a tendu ses pièces; mais il s'en déliait, quand la mort encore une fois est intervenue.

Le nœud puissant d'Amour où je fus d'heure en heure Lié vingt et un ans,... la mort vint le briser;

Et le coup fut si dur que je ne puis penser,

Puisque je vis encor, que de chagrin l'on meure.

Mais l'Amour me tendit sous l'herbe un nouveau leurre, Et, ne se lassant pas de me tyranniser,

Par une autre étincelle il voulut m'embraser,

Et faillit réussir... j'en frémis et j'en pleure.

Et si je n'avais eu le douloureux trésor De mon expérience, ah! j'étais pris encor,

Car moins le bois est vert et plus vite il s'enflamme.

La mort m'a délivré pour la seconde fois;

Aujourd'hui, je le sens, il n'est contre ses lois Ni force, ni pouvoir, ni volonté de l'âme.

1'KTKAHyl i£.

Dans la solitude «le son c«t*ur, il s'ellrau* «lu passe, du présent et «le l' uir; il a repousse l'idée «lu suicide!

La vie au loin s'envole et fuit sans s'arrêter : Derrière elle, à grands pas, la mort vient solitaire; Le passé, le présent, et le sombre mystère D'avenir... à la fois me font craindre et douter.

Attente et souvenir viennent m'é|>ou vanter!

O funestes pensers! Je ne saurais le taire,

Si je n'avais en l'âme une peur salutaire,

On me les aurait vu dans la tombe emporter!

Mon cœur de ses beaux jours se souvient, et soupire* En les voyant perdus; et contre mon navire J'entends gronder les flots et les vents incertains.

Je vois au port lui-même arriver les orages,

Mon nocher fatigué, sans mâts et sans cordages.

Et les phares brillants de mon amour... éteints!

SONNETS.

Il reproche à son âme de lui rappeler toujours l'«Hire; il l'invite à s'éle-

ver au ciel.

A quoi penses-tu donc? et que fais-tu, pauvre âme? Vers le temps que tu sais envolé sans retour Pourquoi tourner les yeux? et pourquoi, chaque jour, Chercher de mon foyer à ranimer la flamme?

La voix tendre et les yeux de cette noble Dame,
Üue mes vers et ma voix ont décrits tour à tour,
Ne sont plus, tu le sais, et de mon triste amour Tu chercherais
en vain cà renouer la trame.

Ne renouvelle pas la cause de nos maux ;
Dépose les pensers dont l'erreur nous entraîne; N'écoutons
que celui qui vers le bien nous mène.

Cherchons le ciel, laissons les terrestres fardeaux;

11 nous faudrait, hélas! maudire notre cliaine,

Si sa vie et sa mort troublaient notre repos.

l'i:TKAH<Jt K.

Il accuse m*s pensées qui se liguèrent contre lui, et surtout
son cunir qui Taisait cause commune avec ses ennemis.

Donnez-moi le re|>os et calmez mon effroi,

O mes pensers! L'amour, la mort et la fortune Déjà m'ont as-
sez fait une guerre importune;

Faut-il encor trouver des rebelles en tnoi?

Et toi, mon cœur, toujours déloyal et sans foi,

Tu formas avec eux une ligue commune,

Et je te vois chérir et servir la rancune De tous mes ennemis
groupés autour de foi.

Tu reçois de l'Amour tous les secrets messages;

En toi le sort se plaît à jeter ses orages,

Et dans toi le trépas inscrit le souvenir

Du coup qu'il a porté, que seul il peut guérir. Chacun de mes
pensers trop aisément t'abuse;

Ainsi donc, à mon cœur, c'est toi seul que j'accuse !

SONNETS

Scs sens lui redemandent Laure, leur soleil, l'objet de leur
amour; ses yeux veulent la revoir, son oreille l'entendre encore,
ses pieds suivre encore sa trace. Lui, il ne peut rien leur rendre.

Ce soleil, ô mes yeux, que vous cherchez en vain, N'est voilé
que pour vous, car le ciel s'en décore; C'est là qu'il nous attend...
nous l'y verrons encore, Et de notre retard peut-être il est
chagrin.

Tu ne l'as plus, oreille, ouïr le son divin L) e sa voix qui ré-
sonne en un lieu plus sonore ;

Et vous ne trouvez plus la trace que j'adore,

O mes pieds, elle foule un plus noble chemin!

Et pourquoi donc alors me faites-vous la guerre? Malgré moi,
s'il vous faut renoncer aujourd'hui A la voir, à l'entendre, à la
trouver sur terre,

Itlâmez la mort... ou bien louez plutôt celui Qui lie et qui délie,
ouvre et ferme sans cesse,

Et fait suivre les pleurs de joie et d'allégresse.

I*KTRAIK>IK.

lui douleur epure sa pahsion. Premiers efforts pour dégager l'anic de la matière; I^aure est au ciel, il désire, mais lie peut encore la voir.

Si l'amour ne peut rien aux maux que je supporte, De ma vie ici-bas il faut borner le cours,

Tant est puissant l'effroi qui me poursuit toujours. Quand le désir survit où l'espérance est morte.

Aussi je m'épouvante, et ma crainte est si forte, Que je passe «à pleurer et les nuits et les jours,

Sur la mer en fureur naufragé sans secours,

Et dans l'obscur chemin voyageur sans escorte !

Sa seule image encore est présente «à mes vœux ; Car mon guide n'est plus, il est au haut des deux Et de son auréole un seul rayon m'éclaire;

Mais je ne puis la voir... Un voile douloureux Me dispute l'aspect de sa douce lumière,

Et fait avant le temps blanchir tous mes cheveux.

SONNBTS.

sr>:i

IVois ans si: >onl écoulés depuis que Laure a quitté la terre pour retourner au ciel; lu pensée du poète peut bien lu suivre dans son vol, |>ourquoi son unie ne suit— elle pus

su pensée?

Dans les jours les plus beaux de la saison fleurie,

A l'âge où le cœur cède au pouvoir de l'amour, Laissant sa douce écorce au terrestre séjour,

Ma Laure, toute belle et sans voile,... est partie.

Vivante, elle est montée à sa noble patrie,

D'où ses regards sur moi rayonnent à l'entour: Hélas ! trop n'ai-je vu venir ce dernier jour.

Qui, le premier, se lève à l'éternelle vie?

Pourquoi, de mes pensées accompagnant l'essor, Mon âme, loin des nœuds qui la tiennent encor,

Ne la suit-elle pas vers la sainte demeure?

Le retard |>our mon cœur est triste et menaçant Et me rend mon fardeau de plus en plus pesant ; Ah! qu'il eût mieux valu mourir à la même heure!

20t

Son âme, devenue plus clairvoyante, s'est dégagée du voile de la matière; il lui senddc la voir, ou plutôt il la voit et elle lui parle.'

Quand le chant des oiseaux a mon oreille arrive, Quand la brise du soir dans les feuilles frémit,

Et lorsqu'un doux murmure avec les flots s'enfuit Au milieu du gazon et des fleurs de la rive,

Assis ou bien errant, que je pense ou j'écrive...

Celle que nous aimions et que Dieu nous reprit, Vient à moi...
je l'entends, à mon cœur qui gémit, Répondre avec l'accent d'une
pitié plus vive,

Et me dire : A quoi bon ces humaines douleurs? Pourquoi
changer tes yeux en un fleuve de pleurs? Avant le temps brisé,
jtourquoi le plaindre encore?

Ne pleure pas sur moi : mes jours, par le trépas,

Se sont faits éternels... et, fermés ici-bas.

Mes yeux se sont ouverts à l'éternelle aurore!

SONNKTS.

Il est À Vaucluse. Après les parules que Laure lui a fait entendre dans son apparition, c'est en vain que tout parle d'amour autour de lui, c'est en vain que la nature déploie toutes ses tentations.

Jamais, en aucun lieti, je ne vis pins brillante Celle que je ne puis et voudrais voir toujours: Jamais, en aucun lieu, par un plus libre cours,

Au ciel je n'ai livré plainte plus déchirante.

Et jamais je n'ai vu de rive plus charmante, Endroits plus retirés, plus discrets alentours!

Non, dans Chypre jamais n'auront vu les amours De nids plus ombragés, de plaine plus riante.

Les eaux parlent d'amour; et l'air et les rameaux, I^es herbes, les laissons, et les petits oiseaux,

Et les fleurs, tout me dit : Il faut aimer sans cesse.

Mais toi, sainte du ciel qui me montres le port... Par l'amer souvenir de ta cruelle mort.

Tu me fais mépriser le monde et son ivresse.

l'KTMAKpi K.

l.c voilà initié aux myjtericu<es communications îles esprits célestes avec les esprits exilés sur la terre; il revoit Laure souvent et toujours compatissante.

Une <1e fois en ces lieux fuyant la foule vaine,

Kl me fuyant moi-même autant que je le peux,

Je vais baignant le sol des larmes de mes yeux Et remplis de soupirs les coteaux et la plaine !

Uue de fois solitaire, en ma course incertaine,

J'ai parcouru les bois épais et ténébreux, Cherchant de toutes parts la Dame de mes vœux Que j'appelle souvent, mais que la mort enchaîne!

Tantôt nymphe naïve, il me semble la voir,

Uui du fond de la Sorge, à l'onde transparente,

Se lève, et, sur les bords, timide vient s'asseoir;

Tantôt elle apparaît, foulant l'herbe odorante Et les (leurs, comme eût fait une dame vivante... Kl sa pitié |>our moi sur son front se fait voir.

SONNKTS.

Plein de reconnaissance, il la remercie de ses apparitions qui le consolent. Maintenant il sait deviner sa présence et reconnaître ses traces.

Chère âme, dont souvent le retour a calmé Les douleurs de mes nuits par ce regard si tendre Et si doux, que la mort n'a rien pu que le rendre Plus divin mille fois à mon esprit charmé,

Merci, cent fois merci ! Ton aspect bien aimé Consent à ranimer mon pauvre cœur en cendre;

Je commence «à te voir chaque jour redescendre Dans les chemins fleuris du val accoutumé.

Ici, je te chantais, jadis, plein d'allégresse;

Aujourd'hui, tu le vois, j'y viens pleurant sans cesse, Pleurant non pas sur toi, mais sur mes longs tourments!

Je n'ai qu'un seul regret à mes peines sans nombre.

C'est, lorsque tu reviens, de deviner ton ombre A la marche, à la voix, au front, aux vêtements!

L'KTRARQI'K.

Souvent la douleur reprend son empire sur des sens révoltés. Il reproche alors à la Mort le coup dont elle l'a frappé; mais son âme a recours à sa consolation.... Ne la revoit-il pas?

Par toi, les plus beaux yeux dont le rayon ailé lui Se sont éteints, ô Mort! et le plus beau visage A changé de couleur, et l'esprit le plus sage,

Pompant ses doux liens, dans le ciel s'est enfui;

Et, par toi, je n'ai plus mon trésor aujourd'hui;

Tu fis taire l'accent de son divin langage,

Et tu m'as laissé seul, pleurant et sans courage,

Si bien, qu'entendre ou voir, pour moi, n'est plus qu'ennui.

Il est vrai que souvent la pitié la ramène Ici -bas consoler et
mes maux et ma peine,

Elle, mon seul refuge en ce triste séjour!

Ce qu'elle dit alors,... si je pouvais le dire,

Et dire sa beauté,... j'enflammerais d'amour l'homme et
l'ours, et le tigre et tout ce qui respire.

SONNETS.

Il se plaint de la faiblesse inhérente à l'humanité, faiblesse qui
le ramène trop tôt à la terre, et ne lui permet de la voir que pen-
dant de courts instants.

Mon esprit est si prompt, et si faible «à la fois,

Qu'il ne peut qu'un instant se la créer vivante;

Ce remède est bien court pour ma douleur poignante, Mais je
ne souffre pas au moins quand je la vois.

L'Amour, qui dès longtemps me fait porter sa croix,

Fait trembler tous mes sens, sitôt qu'en conquérante,

Sur le seuil de mon âme, elle vient rayonnante Avec son doux
visage et son aimable voix.

Ainsi qu'en son palais entre une reine altière,
File entre, et de ce cœur inquiet, agité,
Chasse les noirs pensers par sa sérénité.
Mon âme, qui ne peut souffrir tant de lumière,
Me dit en soupirant : O jour trois fois heureux,
Où pour descendre en nous File a choisi tes yeux !

2(iO

l*KTRAMV« .‘K.

il raconte encore ses entretiens mystérieux avec le pur esprit
de sa daine; elle n pour lui le apur d'une amante et d'une mère.

Jamais mère à son fils, enfant de son amour,

Ni l'é|K)use à l'époux, n'employa plus d'étude,

Plus de doute et de peur et de sollicitude A donner un conseil
dans quelque mauvais jour,

Uue celle qui, du haut de l'éternel séjour.

Voyant de mon exil la triste solitude,

Descend me visiter* et, par douce habitude,

Me jette un long regard qui trahit tour «à tour

Ou la mère, ou l'amante, au cœur tendre ou pudique, Et sa
voix m'encourage et nie guide et m'indique Entre tant de che-
mins quel est le meilleur choix?

Je la vois signaler les écueils de la vie;
A m'élever à Dieu sa grâce me convie,
Et je n'ai d'autre trêve à mes maux que sa voix.

SONNETS

Avec quelle sollicitude clic descend le consoler et lui apporter de divins conseils; il en est heureux, il en est lier... II suivra ses avis et obéira à son chaste enseignement.

Une ne puis-je, animant la divine atmosphère. Faire revoir à tous, celle qui fut jadis .Ma Dame, et qui souvent descend du paradis Vivre, sentir, aimer et marcher sur la terre.

Oh ! combien d'envieux alors je pourrais faire, Quand elle vient craignant que mes sens interdits Ne me trompent, ou bien que mes membres roidis Dans les chemins obscurs ne restent en arrière !

Klle guide mes pas; et j'écoute sa voix,

Son chaste enseignement qui craint d'être sévère, Kt son tendre reproche et sa juste prière.

J'irai, j'obéirai... je le veux et le dois,

Car sa parole est douce et si pleine d'ivresse, Quelle ferait pleurer les rochers de tendresse.

FETKARyl'K.

HH

Sennucio, son ami, est mort aussi; il le félicité et le charge de saluer ses amis et de raconter à l'aure ce qu'il fait sur la terre.

Sennucio, mon ami, depuis que sur la terre Tu m'as laissé tout seul, je me sens consolé, Puisque de ta prison prisonnier envolé,

Tu liages maintenant dans la pure lumière.

Et tu vois à la fois l'un et l'autre hémisphère, Les astres voyageurs dans le ciel étoilé,

Et tu vois comme ici l'œil de l'homme est voilé; Aussi de ton bonheur mon chagrin se tempère.

A la sphère d'amour où sont les nobles cœurs,

Va saluer Guiton, Cino, François et Dante,

Et de tous nos amis la troupe triomphante.

Dis à ma Dame, enfin, que je vis dans les pleurs, Et qu'errant dans les bois je répète mes plaintes

En me souvenant d'elle et de ses œuvres saintes.

SON N RTS.

Les lieux où vécut la personne aimée gardent l'empreinte de son passage. Pétrarque est à Vaucluse, et chaque rocher, chaque arbre, chaque Heur, lui rappellent celle qu'il a perdue.

J'ai rempli de soupirs tout l'air qui m'environne En revoyant ces lieux, où naquit la beauté A qui j'avais donné les fruits de mon été,

Les fleurs de mon printemps, l'espoir de mon automne;

Elle est montée au ciel recevoir sa couronne ;
Et de ce prompt départ justement attristé,
Et loin d'elle ici-bas me voyant seul resté.
Je verse tous ces pleurs dont le monde s'étonne.
Il n'est pas un rocher dans ces sauvages monts,
Il n'est pas une feuille au fond de ces vallons, il n'est pas une
goutte au bord de ces fontaines,
Il n'est pas un oiseau chantant dans ces forêts,
Ni de biche en ces lieux témoins de mes regrets,
Qui n'écoutent ma plainte et ne sachent mes peines.
L'KTKARVIK.

■ Kii

Après avoir dompté ses sens et élevé son âme, il a pu voir
l'heure au ciel et écouter ses conseils; aussi il reconnut aujourd'-
hui qu'elle eut raison «l'être sévère pour son amour.

Celle qui fut toujours des belles la plus belle,
Il eut le ciel fut l'ami si courtois et si sur,
Avant le temps pour moi, vers les voûtes d'azur Partit pour re-
trouver son étoile jumelle.

Le voile se déchire, et je vois avec elle Que sa vertu fit bien,
dans ce bas monde obscur, D'étouffer ce qu'en soi ma flamme
avait d'impur En étant pour moi douce à la fois et cruelle.

Je l'en remercie, elle et son divin conseil,

(Larson tendre courroux m'a, par un prompt réveil, Hetidu de mon salut le soin et la mémoire.

L'on nous a vus créer, ô puissance de l'art!

L'un par des chants, et l'autre au moyen d'un regard, Elle en moi la vertu, moi pour elle la gloire.

SONNETS

Il l'appelait cruelle, combien il avait tort! Il se repeut et la remercie

île sa sévérité.

C'est ainsi qu'est le monde, aujourd'hui je préfère Ce qui m'a tant déplu : je crois bien fermement Que mon salut est né de mon cruel tourment,

Et que j'aurai plus tard la paix après la guerre.

Désirs toujours trompés, espérance éphémère,

Illusions sans fin, rêves de tout amant!

Ah ! qu'il a mieux valu, sainte du firmament,

Pour vaincre mes désirs, être pour moi sévère!

Déjà l'amour aveugle et mon cœur abusé M'égarèrent tellement que j'allais, insensé,

Malgré moi, vers les lieux où n'était pas la vie;

Toi qui guidas mes pas vers un chemin meilleur,

Toi dont le doux reproche a su dompter mon cœur,

O toi qui m'as sauvé... sois à jamais bénie!

l'KTIt AKQLE.

Il u été privé des apparitions de Laure; aussi il est triste et décourage ; désormais il ne chantera plus.

Les yeux dont j'ai chanté la splendeur douce et fière. Et les mains, et les pieds, et les traits accomplis Qui m'avaient à moi-même arraché tout épris.

Et m'ont fait une vie au monde singulière;

Les cheveux mêlés d'or, ondoyants de lumière,

Et le rapide éclair de son divin souris Qui faisait resplendir sur terre un paradis...

N'ont plus de sentiment et ne sont que poussière.

Et moi je vis encore : oh ! regrets et tourments f Je me vois livré seul à la fureur des vents,

Sans phare devant moi, sans agrès au navire!

Ici sera la lin de mes longs chants d'amour;

La source de mes vers s'est tarie en un jour,

Et mes humides pleurs ont détendu ma lyre.

SONNETS

Il s'étonne que le inoiule entier ne partage pas sa douleur et ses regrets; et cet oubli, qui pèse déjà sur de si nobles cendres, lui

fait maudire la fragilité humaine.

Vivante, elle habitait dans mon cœur amoureux Comme une noble dame en un lieu solitaire;

Maintenant je suis mort de sa mort... O mystère!

Que ferais-je ici-bas, tandis quelle est aux deux !

Mon âme qui n'a plus son trésor précieux,

Et mon amour privé de sa vive lumière,

Auraient dû, de douleur, faire fendre la pierre;

Mais nul autre que moi n'a de pitié pour eux.

Ils pleurent en secret, car toute oreille est sourde;

Moi seul je les écoute, et ma vie est si lourde Qu'il ne me reste rien que soupirs de douleur!

Vraiment nous sommes tous poussière et cendre impure, Vraiment la volonté n'est qu'une nuit obscure,

Vraiment l'espoir de l'homme est un rêve trompeur!

» l>ETRARQl'K.

“2(iK

Il nuus fait pénétrer au dedans de son cœur, et nous fait assister l'entretien de ses propres pensées, d'abord lorsque Laure vivait, et aujourd'hui qu'elle n'est plus.

Jadis, pleins de l'objet qui fut nia vie entière.

Mes pensers me disaient : «Sa pitié va venir,

« Elle va s'effrayer... enfin, se repentir...

« Elle parle de nous... elle craint, elle espère... »

Et depuis que la mort sonna l'heure dernière Qui la vit d'ici-bas vers les anges partir:

— « De là liant elle |>eut nous voir et s'attendrir...

« Disent-ils, seul espoir qui nous reste sur terre 1 »

O divine beauté! doux éclat d'un beau jour!

Belle âme, à tout jamais bénie et fortunée,

A ton divin berceau si vite retournée!

Pour tes jours d'ici-bas te voilà couronnée,

Toi que rendit célèbre au terrestre séjour Ta vertueuse vie et mon ardent amour.

SONNETS

Il s'accusait jadis de cet amour qui absorbait sa vie; maintenant d le proclame, il s'en glorifie. Qui donc ne l'envierait pas, bien qu'il ne lui reste plus qu'un souvenir?

Aujourd'hui je m'excuse au lieu de m'accuser;

Bien plus, mon âme est Hère et se sent honorée l>e la noble prison, si longtemps ignorée,

Oue ma voix aujourd'hui voudrait éterniser.

La Parque en fut jalouse, et sa main vint briser \je lil qui me tramait une chaîne adorée,

Et rompit dans mon cœur cette flèche dorée...

Aussi la mort me plaît, je la veux courtiser.

Car il n'est pas de cœur amoureux de la vie Et de l'indépendance, au point qu'il n'eût envie D'échanger tout cela contre son souvenir.

Préférant soupirer pour son unique image A chanter |)our toute autre, et voir enfin venir La mort d'un œil joyeux après un long servage.

ilO

Rien n'est plus rare que la réunion «le la beauté et «le l'honneur dans la même personne. Tous deux étaient en elle; la. mort les a séparés.

L'honneur et la beauté, dès longtemps ennemis,

Avaient cessé leur guerre et leur longue querelle,

L'un ou l'autre jamais ne lui devint rebelle Depuis qu'ils se trouvaient en elle réunis.

Les voilà, par sa mort, épars et désunis;

L'un qui suivit son vol est au ciel avec elle,

L'autre est dans son tombeau! Les yeux dont la prunelle M'a blessé huit de fois sont désormais ternis;

Son doux maintien n'est plus, ni sa voix humble et pure Qui s'inspirait d'en haut, ni son tendre regard Dont mon cœur a gardé souvenir et blessure.

Et moi... si je ne dois la suivre que plus tard ,

Peut-être un jour viendra que ma plume affaiblie Consacrera son nom, ses vertus et sa vie!

Le poète retombe encore dans le doute et dans la douleur; il regrette le passé, craint le présent, et n'ose interroger l'avenir.

Quand derrière je vois tous ces jours de malheurs, Qui, fuyant, ont fait fuir les Ilots de ma pensée, Quand je vois de mon feu la cendre dispersée Et fermé le refuge où je versais mes pleurs;

Les illusions loin, et les douces erreurs-,

Mon trésor en deux parts, dont chacune opposée Est l'une au ciel, et l'autre au tombeau déposée...

Et pour toujours perdu le prix de mes douleurs;

Je frissonne et je sens un tel vide en ma vie,

Qu'au plus infortuné je porterais envie,

Tant j'ai d'effroi de voir mon pauvre cœur à nu !

Oh! mon étoile, oh! ciel, oh! mort, oh! destinée! Oh! pour moi toujours douce et fatale journée ! Dans quel gouffre sans fond m'avez-vous descendu?

miunyi t.

XXMII.

Dai»s lu «iute qui le poursuit, il s'interroge avec effroi, et ne peut trouver (te solution ù sa douleur. Aussi ses yeux ne sécheront-ils pas leurs larmes.

Où retrouver le front dont le pli respecté Faisait tourner mon cœur au gré de son envie?

Où revoir les beaux yeux, étoiles de ma vie,
Qui versaient à mon cœur la joie et la clarté?
Où donc est la vertu pleine d'humilité,
Le mérite, l'esprit, la parole | »oIie, •
Et toute cette grâce en elle recueillie,
Qui de moi si longtemps ont fait leur volonté?
Oit sont les doux regards qui tempéraient leur flamme Pour
laisser un peu d'ombre et de calme à mon âme, Et me permettre
au moins de lire sur son front?
Où donc est-elle enfin la beauté que j'adore?
Oh! combien elle manque au monde, et plus encore A mes
yeux dont les pleurs jamais ne tariront !

SONNETS

Toujours le doute! Voilà longtemps que su divine vision ne lui
est apparue, aussi il envie à la terre, au ciel, à lu mort, aux élus, le
bien sans lequel il ne peut vivre.

Combien je porte envie, ô terre, à ce moment Où ton sein se
ferma sur sa mortelle image Et vint me disputer l'aspect de ce vi-
sage Qui consolait mes yeux et charmait mon tourment!

Combien j'en porte, hélas! au jaloux firmament Qui dans son
sein avare enferme et tient en gage Son esprit délivré du terrestre
bagage,

Et qui, {tour les mortels, s'ouvre si rarement!

Combien... à ces élus de la sphère infinie,
A qui le sort donna sa douce compagnie
Que cherchaient ardemment et mes yeux et mes pas!
Et combien à la mort, impitoyable et dure,
Qui, meurtrissant mon cœur par la même blessure, S'arrête à
ses beaux yeux et ne m'appelle pas!

Si les visions avaient cessé, c'est qu'il était loin «le Vaucluse. Il
y revient après une longue absence... Il reconnaît bien ces beaux
lieux; il ne se reconnaît pas lui-même.

Vallon plein fies soupirs que m'arrache ma peine, Fleuve qui
de mes pleurs a vu grossir ses eaux, Habitants des forêts, libres et
gais oiseaux.

Poissons emprisonnés que chaque rive enchaîne,
Doux sentier qui sans but dans ses détours m'entraîne, Air
qu'agite ma plainte en douloureux échos,
Et vous que j'ai cessé d'aimer, charmants coteaux,
Où, par douce habitude, Amour encor me mène...
Ah! je vous reconnais, vous et vos alentours;
Mais je ne reconnais ni moi, ni mes beaux jours;
Mon cœur s'est fait logis (I) de douleur éternelle...
Ici je la voyais... je reviens voir ces lieux,
Où, laissant ici-bas sa dépouille si belle,

Esprit pur et sans voile, elle est montée aux deux.

q) Albergo.

SONSKTS.

Oui, c'est à Vaucluse seulement que sa pensée s'idéalise asse* pour voir Laure; aujourd'hui ce n'est plus Laure qui vient, c'est lui qui monte jusqu'au ciel, où il la revoit au milieu des élus.

Mon âme a pris son vol aux lieux où semble née (.elle qu'ici je cherche et ne retrouve plus,

Et je la vis au ciel où de tous les élus,

Plus belle et moins altière, elle est environnée :

Elle me prit la main : « Ton âme pardonnée « Me rejoindra; mes vœux ne seront pas déçus; u Je suis celle de qui tu pleurais les refus,

« Et qui devant le soir ai fini ma journée.

« Mon bonheur n eutre pas dans votre esprit mondain; « Je n'attends que toi seul, et ce beau voile humain (4) « Que tu chérissais tant et qui resta sur terre. »

Hélas! elle se tut et retira sa main ;

Sans quoi, le chaste son de cette voix si chère Au ciel eût retenu mon âme prisonnière.

(!) Le poète parle ici de la résurrection des corps.

PKTHARQI'K.

Redescendu «le ce ciel qui s'est referme sur lui, il redevient homme, et sa plainte s'exhale en invoquant l'Amour et tous les témoins de sa félicité passée.

Amour, du temps heureux compagnon regretté,

Qui suivais avec moi cette rive adorée Où je te réclamaï ta promesse sacrée Près du fleuve témoin de ma fidélité;

Herbes, feuilles et fleurs, rochers, air enchanté, Ombres, vallons secrets, coteaux, plaine dorée,

Asile où s'enfuyait mon âme torturée,

Port où contre les vents mon front s'est abrité!

Gracieux habitants «le la foret profonde,

Nymphes, ruisseau limpide en ton cours incertain, Vous, poissons, qu'il renferme et nourrit de son onde!

Mes jours, par ses beaux yeux transparents au matin, La mort les a troublés!... Ainsi va donc le monde... Du jour où naît chacun, à chacun son destin !

SONNETS

Si Dieu «*ûl permis à Luire «le vieillir, le génie «lu pnête aurait mûri avec le temps, et il l'eût chantée dignement.

Tant que mon cœur sentit l'amoureuse morsure,

Et que les feux d'amour ont consumé mes sens,

Jour et nuit j'ai cherché, par des chemins glissants,

La cruelle qui, seule, eût guéri ma blessure.

J'eus l'audace, en chantant, d'élever un murmure Contre elle
et contre Amour! mais, hélas! impuissants, Mon génie et ma voix
n'ont pu dans leurs accents Dévoiler les secrets de ma pensée
obscur.

Ce feu n'est plus que cendre, un marbre l'a couvert; Mais, si
Dieu, prolongeant ses jours jusqu'à l'hiver, M'eût permis de la
voir aussi dans la vieillesse.

Keprenant mon labeur que je laisse imparfait,

Et blanchi dans mon style, en parlant, j'aurais fait Les rochers
se briser et pleurer de tendresse.

WXIV.

Il aime Avignon comme berceau de son amour, mais il n'y re-
tourne pas, parce que cette ville renferme les ennemis de sa
dame.

Belle âme, dégagée aujourd'hui de ces nœuds,

Les plus beaux que jamais ait formés la nature , Du haut des
cieux contemple ici ma vie obscure,

Qui change en pleurs amers tous mes pensers joyeux.

Ton cœur a dû bannir les soupçons rigoureux Qui parfois me
rendaient ta vue acerbe et dure ;

Sans crainte désormais, que ton cœur se rassure, Écoute mes
sopirs, tourne vers moi les vœux;

Hegarde le rocher où la Sorgue a sa source.

Là tu verras un cœur qui, perdu sans ressource, Parmi l'herbe et les eaux vit de ton souvenir.

Mais ne m'apparais plus, si mon pas solitaire Hante jamais les lieux que je voudrais bénir,

Mais où je pourrais voir ceux qui t'ont pu déplaire.

loutre ne lui esl pas apparue ; cependant, grâce à l'Amour, il a cru voir dans l'ombre scs traies lumineuses se diriger vers le ciel.

L'astre dont les sillons larges et lumineux M'ouvraient du paradis la sublime carrière,

De retour dans le ciel, a caché sous la pierre Sa mortelle dépouille et le jour de mes yeux !

Kt maintenant je vais, errant dans tous les lieux;

Mon cœur est lourd, ma marche est lente et solitaire, Mes yeux remplis de pleurs sont baissés vers la terre; Le monde ne in'est plus qu'un désert ténébreux!

Aussi, cherchant partout, partout je me dirige Où je la vis jadis... Toi dont la main m'afflige,

Amour, oh! guide au moins mes pas et mon espoir !

Je ne puis la trouver... seulement je crois voir.

Loin des laes infernaux, vers les routes sacrées,

Dans l'ombre étinceler ses traces adores.

lu

Ni l'art, ni le fécénie ne purent la louer et l'n chanter comme elle le méritait; l'Amour seul pouvait le faire.

f'ai voulu la chanter... l'Amour compatissant Aidait le faible vol de ma muse incertaine Pour chanter dignement ces beaux nœuds, et la chaîne Que la cruelle mort rompit dans un instant.

Mais je me vis à l'œuvre, hélas! plus impuissant Que le faible rameau qu'un poids trop lourd entraîne : « A qui veut trop monter une chute est certaine,

« Dis-je; l'homme ne peut ce que le ciel défend. »

Non, la lyre inspirée et la voix la plus pure Et l'art ne pourront pas atteindre où la nature A déployé son vol pour cet être divin.

L'Amour seul y parvint, et sa faveur insigne Sut si bien l'embellir que je n'étais pas digne Seulement de la voir... mais ce fut mon destin.

SONNETS

(.>110 n'a-t-il le ^nic pour faire passer le nom île Laure à la postérité Ce qu'il a pu tenter pour immortaliser ses Iteutes extérieures, il ne l'ose pas pour célébrer la beauté de son âme.

Proférant à l'Arno la Sorgue et son rivage, Préférant à l'or vil la libre pauvreté,

Pour elle j'ai vécu... De ma félicité Je ressens l'amertume et n'ai plus de courage;

Et depuis, vainement, aux hommes d'un autre âge J'essayai de chanter son altièrè beauté;

Pour attacher son nom a la postérité,

Mes vers sont impuissants a tracer son image.

Ces attraits enchanteurs, ces charmes si nombreux üu'on aurait mieux compté les étoiles des cieux, J'ose encor leur donner un retlet de sa vie;

Mais sitôt que j'arrive à son esprit divin,

Soleil qui n'éclaira le monde qu'un matin.

Je sens faiblir l'audace, et l'art et le génie.

C'est l'Amour lui-même qui a voulu qu'il essayât de la chanter; mais il est resté au-dessous de la vérité.

La merveille d'amour qui dédaigna la terre Et n'apparut qu'un jour au monde émerveillé, Que le ciel nous montra comme une passagère Et reprit pour orner son palais étoilé;

L'Amour, qui tout d'abord à moi s'est révélé, Veut que je la décrive à la foule étrangère;

Et dans mes faibles vers, vainement conseillé,

. J'ai vu la vérité devenir mensongère.

Mon esprit ne peut pas égaler sa beauté,

Je l'avoue et le sais... La même chose arrive A tout sincère amant, qu'il parle ou qu'il écrive !

Celui dont la pensée atteint la vérité

Sait que les mots sont vains, il se tait ou s'écrie :

Oh! bienheureux les yeux qui la virent en vie!

SONNETS

Il (iemamle coiucil a l'Aiuour pour chanter dignement les vertus de Laure, et l'Amour lui répond.

Amour, ah! tonds la main à mon génie en peine, Soutiens mon faible esprit qui bronche à chaque pas, Pour chanter les vertus et les divins appas De celle qui demeure en la céleste plaine.

Maître, donne à ma voix et la force et l'haleine; Qu'elle arrive au sommet que n'atteint pas mon bras; Le monde vit ma Dame et ne la connut pas,

Tant sa vertu fut grande, altière et surhumaine !

« Ce que le ciel et moi nous possédons de bien,

« Dit-il, les doux conseils, le pudique entretien,

« Tout fut en la beauté que la mort nous retire ;

« Nul être aussi parfait n'apparut, dès l'instant « Qu' Adam ouvrit les yeux; il suffit... en pleurant « Je le dis... il te faut en pleurant le redire. »

PÉTKARQI K.

'2Ki

Le retour du printemps ramène le rè^{nc} de l'Amour. Pour lui, c'est le retour des plus amers souvenirs, et ces bruits de la nature qui renaît ne peuvent le distraire.

Zéphire, qui revient, autour de lui ramène Sa joyeuse famille,
herbes, gazons et fleurs : Philomèle gémit en racontant sa peine;

Et voici le printemps aux vermeilles couleurs.

Tout sourit : de l'éther la voûte est plus sereine, Vénus répand
partout la joie et les ardeurs;

L'air et l'onde, et la terre, et les monts et la plaine, Ont tres-
sailli... l'amour se prend à tous les cœurs.

Mais moi je pleure, hélas! et redouble la plainte Que mon
cœur douloureux adresse à cette sainte Qui dans l'azur des deux
en emporta les clés;

Et le chant des oiseaux, et l'écho de la plage.

Et le doux entretien de dame belle et sage.

Ne sont que de vains bruits pour mes sens isolés.

SONNETS

Il compare son sort à celui de l'oiseau qui regrette le prin-
temps en voyant arriver l'hiver. Cependant il est plus misérable
encore.

Charmant petit oiseau dont les chants sont des larmes, Qui
vois derrière toi le beau temps envolé,

La sombre nuit venir et l'hiver désolé,

Et fuir les jours d'azur et les mois pleins de charmes;

Si par le même coup parti des mêmes armes Tu voyais mon
bonheur comme le tien croulé,

Tu viendrais dans le sein du pauvre inconsolé Partager avec
lui ses chants et ses alarmes.

Je ne sais si le sort est égal entre nous,
Car l'objet de tes pleurs vit peut-être... mais elle,
La mort en est avare, et Dieu même jaloux.
Mais l'heure sombre et triste, et la saison rebelle,
Me font ressouvenir des jours amers et doux,
Et je veux que ma plainte à tes plaintes se mêle.

Rien lie peut le distraire de sa douleur; rien ne le console que
l'espoir de mourir pour revoir celle dont la vue a causé tous ses
maux.

Ni par le ciel serein l'étoile lumineuse,
Ni sur la mer d'azur le sillon des vaisseaux,
Ni dans les camps bruyants cavaliers et chevaux,
Ni les daims bondissant dans la forêt ombreuse :
Ni l'avis attendu d'une nouvelle heureuse,
Ni les dires d'amour racontés aux coteaux,

Ni dans les prés fleuris, le long des clairs ruisseaux, Le doux
chant d'une dame et belle et vertueuse...

Rien ne pourra jamais jusqu'à mon cœur venir. Tant celle dont
je pleure à chaque instant l'absence Avec soi dans la tombe a su
l'ensevelir !

J'ai peine à supporter le poids de l'existence,

Et j'appelle la mort par le pieux espoir De revoir celle, hélas!
qu'il fallait ne pas voir.

SONNETS

XLUI.

Son propre cœur l'a quitte pour la suivre au ciel, tjuaiui
|H>urra-t-il dénouer les liens qui enchaînent son corps à la
terre?

J'ai vu s'enfuir le temps où jeune et plein d'ardeur Dans les
feux de l'amour je vécus auprès d'elle;

Le temps où je la vis et la chantai, mortelle,

Et qui ne m'a laissé que regrets et douleur.

Et j'ai vu se fermer les yeux dont la prunelle M'a jeté, sur la
terre, un tel regard au cœur.

Que ce cœur aussitôt, à moi seul infidèle,

L'a suivie en sa tombe et jusqu'en sa splendeur;

Car il est maintenant au ciel avec son âme Qui triomphe im-
mortelle au sein du firmament, Comme son doux passé près de
Dieu le réclame !

Ah ! quand pourrai-je enfin, jetant ce vêtement Qui m'en-
chaîne aux douleurs de cette solitude,

Me mêler aux élus dans leur béatitude?

xuv.

Le dernier jour qu'il a vu Laure, elle était pâle et mélancolique; tout aurait dû lui apprendre qu'il la voyait pour la dernière fois; comment n'a-t-il rien deviné?

O mon âme ! toi qui, présageant ta douleur,

Au temps heureux déjà chagrine et réfléchie, Recueillant chaque mot de sa lèvre chérie. Cherchais un souvenir pour ton futur malheur;

A ses yeux, à son front recouvert de pâleur,

A sa pitié nouvelle, à sa voix attendrie,

Tu j'touvais bien me dire, hélas! trop avertie :

Ce jour est le dernier de tes jours de bonheur.

Quelle étrange douceur tu sentis, ô mon âme!

Et quel feu nous puisions à la divine flamme De ces yeux que jamais je ne devais revoir,

Lorsqu'à ces deux amis bien-aimés et fidèles,

En partant, je laissai mes deux parts les plus belles, Ma secrète pensée, et mon cœur plein d'espoir!

SONNETS

Laure allait accueillir son amour devenu par rnge moins ardent et plus pur; mais la mort a détruit ce beau rêve.

Déjà se flétrissaient les fleurs de mon été»

Le feu qui me brûlait commençait à s'éteindre; J'atteignais le sommet que chacun doit atteindre, D'où chaque jour descend

vers la mort emporté ;

Et ma chère ennemie, avec sécurité,

Déposait ses soupçons et ne semblait [tins craindre De sourire
à mes maux dont chacun déjà moindre Cédait au doux effort de
sa tendre bonté.

Tout près était le temps où l'amour se rencontre Avec la chas-
teté; temps heureux qui nous montre Les deux amants assis l'un
vers l'autre, et causant...

Mais de mon seul bonheur, de mon espoir lui-même La mort
se fit jalouse, et vint, la face blême. Comme un fier ennemi de-
vant moi se posant î

l'KTRAKyi E.

2iH>

XLVI

Ouaiiri Laure eût été convainciic «le la diaslelé de ses sentiments,
avec (juel lionheur il lui aurait raconté les douleurs de sa vie

passée î

Le temps n'était pas loin, les jours étaient comptés, J'espérais
à mes maux ou trêve, ou sympathie;

Mais j'ai vu tle mes pieds la marche intervertie Par la mort, ce
niveau des inégalités.

Et comme au gré du vent les brouillards emportés, Je la vis traverser rapidement la vie...

Elle que de si près j'avais toujours suivie.

Mon cœur la suivra seul; mes pieds sont arrêtés!

Le moment approchait, chaque saison nouvelle Changeait déjà mon être, et sans danger, bientôt, J'aurais pu raisonner de mon mal avec elle.

Avec quels doux soupirs j'aurais dit chaque mot lie mes longues douleurs! mais je sais que là haut Elle me voit, me plaint, et ne m'est plus cruelle!

UI

La mort n fermé cette Iwuche qui Hltait peut-être lui dire de douces paroles; elle a éteint ce cœur qui peut-être aurait soupiré au récit de scs peines passées.

L'Amour m ouvrait le |>ort si longtemps attendu,

Qui devait m'abriter des périls du naufrage

En ce temps de ma vie où, moins ardent, notre âge '

Se dépouille du vice et revêt la vertu.

Son regard bienveillant jusqu'à moi descendu Voyait clair dans mon cœur transparent et plus sage; Comment, en un clin d'œil, Mort ingrate et sauvage, Le fruit de tant de jours par toi s est-il perdu ?

Sur la |»ente des ans, j'arrivais à la veille De déposer enfin
dans sa pudique oreille Cet antique fardeau de mes plus tendres
vœux.

Elle m'eût dit, peut-être, une douce parole Qu'eût suivie un
sourir... car le temps qui s'envole Aurait changé nos traits et
blanchi nos cheveux!

l'KTRAHyiF.

Cette Lanre «|u'il aima jadis n'est plus colle nu'il aime au-
joiml'liai , c'est une Laure céleste; il (appelle comme autrefois,
elle u n plus de voix pour lui repontlre (t).

Lorsque je vis la tige où j 'attachais nies vœux Tomber comme
la lleur que le vent a fauchée.

Jeter, disséminer son feuillage en tous lieux,

Et montrer au soleil sa racine arrachée...

Les Muses à ma lyre et l'Amour à mes feux Kn montrèrent une
autre à tous les yeux cachée Dont ils ont entouré mon cœur en
mille nœuds;

Du lierre ainsi la plante au chêne est attachée.

Ce laurier (2) dont l'ombrage a vu s'épanouir Ma pensée
amoureuse et mon ardent désir Qui n'en put détacher une feuille
en ce monde,

Transplanté dans le ciel, a laissé dans mon cœur,

Sa vivante racine... Aussi, dans ma douleur,

J'appelle, et nulle voix n'est là qui me réponde.

(t) Dans cette allégorie, celle qu'il aimait sur la terre est la tige que le vent de la mort a déracinée. Le rejeton caché à tous les yeux que l'Amour lui montre dans le ciel et que sa muse* lui apprend à chanter, c'est Laure divinisée. Il la compare à un laurier transplanté dans le ciel et dont la racine est dans son cœur.

(2) Allusion à Laure et au laurier qu'il cultivait à Vaucluse.

SONNETS

xux.

Il reconnaît la vanité de son amour terrestre, et c'est l'âme et non plus le corps de Laure qu'il aime maintenant.

Plus légers que le cerf dans sa course légère,

Mes jours ont fui dans l'ombre, et leur plus grand bonheur Ne brilla qu'un éclair de sereine lueur,

Souvenir plein pour moi de charme et de misère !

Oh ! monde périssable, orgueilleuse matière,

Aveugle qui dans toi met l'espoir de son cœur!

Ce que j'aimais n'a plus sur le front de couleur Ni de chair sur les os : rien que cendre et poussière !

Mais sa pure substance, élément éternel,

Astre resplendissant qui brille au haut du ciel,

A rallumé mon cœur à sa vive étincelle;

Et je puis comparer, blanchissant chaque jour ,

Ce qu'elle est aujourd'hui, dans son divin séjour,

A ce qu'est ici-bas sa dépouille mortelle!

PUT R \ Rot K.

2tn

Pétrarque absent pendant quelque temps de Vaueluse n'y revient jamais sans sentir renaître toute sa douleur en n'y revoyant plus celle qu'il a tant aimée.

Je sens l'air d'autrefois... déjà je vois descendre (levant moi la colline on naquit la beauté Dont, pendant ses beaux jours, mon cœur fut enchanté, Dont mes yeux maintenant mouillent la froide cendre.

Vœux, désirs que le ciel ne voulut pas entendre! L'herbe est veuve, et ces eaux n'ont plus leur pureté; Vide et froid est ce nid qu'elle avait habité,

Où, mort, je désirais avant elle m'étendre.

J'aurais senti le poids de ses pieds adorés,

J'aurais fixé ses yeux de pitié tempérés;

Doux espoir de repos à mes lourdes pensées!

Mais j'eus pour maître un rude et sévère seigneur;

J'ai brûlé tant que j'eus le foyer de mon cœur,

Et j'en pleure aujourd'hui les cendres dispersées.

SON NKT".

Lu mort n'a frappe qu'un cadavre; elle ne peut rien contre sa renommée, rien contre son âme qui est au ciel , et c'est là qu'il l'implore.

Tout ce que tu pouvais, Mort, tu viens de le faire; Le royaume d' Amour, par toi déshérité,

A vu ta faux trancher cette fleur de beauté ,

Et ton souffle étouffer cette douce lumière.

Par toi le monde est nu, dépouillé, solitaire,

Vide et décoloré, mais son nom respecté

Et sa vertu promise à l'immortalité

Sont hors de ton pouvoir... A toi sa part de terre!

Sa belle âme est au ciel, qui de ce doux flambeau Se glorifie ainsi que d'un soleil plus beau,

Et les bons ici-bas garderont sa mémoire.

Nouvel ange du ciel, au sein de ta victoire,

Que ton cceur soit pour moi vaincu par ta l>onte, Comme le mien ici le fut par ta beauté!

PÈTKARQI'K.

49ti

LU

Puisque Luure, ton beuu laurier, l'ombre de ses jours, la lumière et le repos de sa vie, u disparu de ce monde, il demande aussi la mort. H veut avant de mourir éterniser sa mémoire.

Le souffle et le parfum et la fraîcheur féconde Du doux laurier, lumière et repos de mes jours,

Et son aspect fleuri, sont ravis pour toujours Parcelle dont la faux moissonne tout le monde.

La nuit vient quand pour nous le soleil fuit dans fonde; Ainsi j'ai vu pâlir l'astre de mes amours.

Je demande à la mort contre la mort secours,

Et je me vois plongé dans une ombre profonde.

Belle Dame, ici-bas bien court fut ton sommeil;

Mais parmi les élus ton âme eut son réveil Et s'est unie à Dieu plus divine et plus belle.

Et si mes pauvres chants sur terre oui quelque prix.

Ton souvenir sacré, chez les nobles esprits,

Rendra de ton doux nom la mémoire éternelle.

SONNKTS.

LUI

Il se rappelle encore l'heure où il la quitta sans savoir qu'il ne devait plus la revoir sur la terre; il se reproche encore de n'avoir pas su lire sur son front pâle l'arrêt qui le menaçait.

Le dernier jour, hélas! de mes jours de bonheur,

Et j'en ai vu bien peu dans cette courte vie,

Ce jour était venu... Mon cœur, neige attiédie,

Peut-être présageait sa prochaine douleur !

Tel sent déjà trembler ses membres sans chaleur,

Quand doit bientôt venir une fièvre ennemie.

Tel je tremblais déjà... Mais mon âme attendrie Ne savait pas si près son étrange malheur.

Ses beaux yeux, devenus deux étoiles sereines Qui vers un but divin me guidaient dans mes peines. Prêts à laissez renies yeux tristes et pleins de pleurs,

Leur disaient dans un doux et tout nouveau langage :

Amis, restez en paix ; au terrestre rivage

Nous ne nous verrons plus... nous nous verrons ailleurs.

PKTRARQLE.

Il avait un voile devant les veut; en ta quittant, il ne croyait perdre que quelques jours de sa présence, et il a tout perdu.

o suprême moment! dernier jour, dernier soir! Astres de mon malheur conjurés pour me nuire, o fidèle regard, que voulais-tu me dire Lorsque je te quittai pour ne plus te revoir?

Je comprends maintenant ce qu'il fallait prévoir; Hélas! j'ai tout perdu, moi, qui dans mon délire Croyais, en la quittant, ne perdre qu'un sourire! Ah! comme au loin le vent emporte notre espoir!

Car déjà dans le ciel était écrit l'arrêt De l'astre de ma vie, et ce fatal décret Sur son front triste et doux était déjà visible;

Mais sur les yeux alors j'avais un voile noir Qui me troublait la vue et m'empêchait de voir, Pour me rendre le coup subit et plus sensible.

SONNETS

Les jeux de Laure parlaient aux siens, il n'a pas compris leur langage.

Ce charmant, doux et chaste et bien-aimé regard Semblait dire : De moi prends ce que tu peux prendre; A jamais me revoir tu ne dois plus prétendre,

Dès l'instant où ces lieux auront vu ton départ.

Esprit, que Dieu créa plus rapide qu'un dard, Paresseux à prévoir ce qui devait t'attendre,

Comment n'as-tu pas vu dans ce regard plus tendre Ce qu'aujourd'hui tu vois, mais par malheur trop tard.

Plus tendres et brillant d'un feu plus qu'ordinaire,

Ses yeux disaient aux miens : Amis, sur cette terre, Vous vous
miriez en nous comme en un beau miroir,

Mais le ciel nous attend, trop tôt pour votre espoir ; Dieu qui
nous enchaîna va rompre notre chaîne,

Et veut que malgré vous la vôtre vous retienne!

l'Kl K Uiyi K.

;«jü

Il a pu chanter les beautés ilu corps de Laure; mais scs divines
vertus et *a part immortelle avaient «les rayons trop vifs pour ses
yeux éblouis. Aussi a-t-il échoué?

Je connus, grâce au ciel qui dessilla mes yeux,

Grâce à l'Amour, à l'art, qui m'ont donné des ailes,

Les charmantes beautés, hélas! beautés mortelles,

Que créa pour son corps chaque étoile des deux.

Mais les autres beautés aux rayons glorieux,

Les divines vertus, les formes immortelles...

Mes faibles yeux ont dû se fermer devant elles.

Tant elles dépassaient mon esprit orgueilleux.

Aussi, ce que j'écris, ce que ma voix profère,

Pour celle qui là haut me le rend en prière,

N'est qu'une goutte d'eau dans des mers sans espoir;

Car le style est plus faible encor que la pensée,
Et, quand vers le soleil la prunelle est fixée,
Plus sa splendeur est grande et moins on peut le voir.

LMI.

Comme autrefois l'Eglise envoyait ses fidèles aux tombeaux
des martyrs pour y trouver de nobles souvenirs et y puiser île
pieux exemples, le poète envoie ses vers sur la tombe de Laure
pour se la rendre favorable.

Allez, mes vers, allez sur la fatale pierre Qui cache mon trésor
sous ses aspérités ; Parlez... du haut du ciel vous serez écoutés,
Bien que son enveloppe ici soit prisonnière.

KacontezTlui que, las de vie et de misère,
Et las de naviguer sur des flots irrités,
Je vais, me rappelant ses douces qualités,
Pas à pas au chemin qu'elle a pris la première.

D'elle, vivante et morte, on me voit devisant D'elle plus que vi-
vante, immortelle à présent, Afin que l'univers l'honore et
l'apprécie...

Qu'il lui plaise à l'abord du périlleux chemin Venir à ma ren-
contre et me tendre la main,

Et que sa voix au ciel m'appelle et m'initie!

PETKARU'E-

:jo2

LV1II

Il a confiance dans la constance de son amour. La dame qui sur la terre ne pouvait lire dans son cœur qu'à travers son visage, y pénètre maintenant comme un pur esprit, et peut rendre témoignage de la chasteté de sa pensée (1).

S'il est un prix tardif pour l'amour vertueux.

Si la pitié jamais ne dément son langage,

J'aurai, j'aurai ce prix, car, certe à tous les vœux Ma foi, comme un beau jour, fut claire et sans nuage.

Sans soupçons désormais, tu me rends témoignage Que j'ai toujours voulu ce qu'aujourd'hui je veux;

Si jadis tu n'as lu qu'à travers mon visage.

Tu peux voir maintenant et mon cœur et mes vœux ;

Et le ciel n'est pas sourd à mes soupirs sans nombre; Car, pleine de pitié, je vois souvent ton ombre,

Et ta mort ne fut pas un éternel adieu.

Oui, quand je jetterai ma dépouille fanée.

J'espère à mon départ te voir,... accompagnée De ceux qu'Amour a faits les vrais amis de Dieu.

(I) Il y a en Italie une croyance populaire qui a donné à Pétrarque l'idée du dernier tercet de ce sonnet. D'après cette croyance, quand le chrétien qui a une dévotion particulière à la Vierge est prêt à quitter la vie, elle vient, accompagnée de sainte

t'rsule et des onze mille vierges, assister à sa mort et recevoir son âme.

SON N BTS.

Il vient d'avoir une vision de sa dame; elle lui est apparue dnns toute lu splendeur de sa béatitude; il invoque ses beaux yeux par lesquels la mort a pénétre duus son corps.

Je ia revis un jour si belle entre les belles,

Que de crainte et d'amour mon cœur paralysé,

Et ne se croyant plus par un songe abusé.

Ne put la comparer qu'aux âmes éternelles.

En elle, il n'était rien des faiblesses mortelles; C'était l'être parfait où Dieu s'est reposé ;

Mon âme, dont l'amour s'était divinisé,

Désireux de la suivre, étendit les deux ailes...

Mais Elle était trop haut, et le poids de mes fers Trop lourd ; car je la vis s'enfuir au sein des airs, Et je frissonne encore et pâlis quand j'y pense.

O prunelles de feu. par où sans nul remords Celle qui fait trembler toute l'humaine engeance A trouvé le moyen d'entrer dans ce beau corps !

Il In redonnait clans scs apparitions; alors il se prend à croire qu'elle ▼ it encore; mais il est bientôt désabusé et se rappelle la date précise de sa mort.

Mon esprit croit revoir... il voit, reconnaît celle Pour qui le Léthé même a détourné son cours.

Telle que je la vis au printemps de ses jours,

Et des mêmes rayons son étoile étincelle î

Et comme au premier jour elle est sereine et belle, Pudique et recueillie en ses chastes contours!

Et je lui crie alors ; Tu vis, tu vis toujours,

Et j'écoute et j'attends ; oh ! me parlera-t-elle ?

Tantôt elle répond, et tantôt ne dit mot ;

Puis, à la vérité revenant aussitôt,

Je dis à mon esprit : Erreur, erreur profonde !

Ce fut le six d'avril treize cent quarante-huit,

A l'heure qui d'abord s'oft're au soleil qui luit,

Que sa bienheureuse âme abandonna ce monde !

SONNETS

N'en déplaise aux dames qui croient avoir la beauté en partage, ce ne fut que dans Laure qu'ou put la trouver parfaite, et ce fut une exception que le ciel ne fera plut*.

Ce trésor qu'un instant voit naître et disparaître Comme l'ombre et le vent, et qu'on nomme beauté, Ici ne fut jamais, son beau corps excepté,

Réuni dans un seul , et pour mon mal peut-être!

Ce ne fut qu'une fois -, car le ciel n'est pas maître De donner tout à l'un, laissant la pauvreté Aux autres ; et vraiment c'est prodigalité,

Belles dames, pardon, ô vous qui croyez l'être!

Non, jamais ici-bas ne fut et ne sera line beauté pareille, et pourtant si cachée,

Et si pure, qu'ici le monde l'ignora.

Elle n'est plus; mon âme alors s'est attachée A soulever enfin ce bandeau de mes vœux Qui me cache ici-bas son éclat radieux !

:«Ki

LX

Il reconnaît la rapidité du temps et ht vanité de lu terre; mais il ne peut pas les accuser. — Dieu leur a donne le mouvement et à lui le libre arbitre; il renonce non pas à l'amour, ninis à ce qu'il peut avoir d'impur.

O temps, illusions, dont la vague splendeur Aveugle, en l'entraînant, la faiblesse mortelle î Jours plus prompts que le vent, la flèche ou l'étincelle, IJe vos songes enfin je reconnais l'erreur!

A vous n'est pas la faute, elle est toute à mon cœur;

Car Dieu, pour vous enfuir, a déployé votre aile,

Et moi j'avais des yeux... mais mon regard rebelle, J'en rougis, n'a rien vu que ma propre douleur!

Et maintenant c'est l'heure... elle est déjà passée...

De diriger plus haut mes yeux et ma pensée,

Et de poser un terme à mes plaintes sans lin.

Amour, ce n'est pas toi, c'est ton mal que j'évite,

Tu sais par quels efforts ! Ce n'est pas du destin Que nous vient la vertu, c'est l'œuvre du mérite.

SONNKIS.

;j07

Invocation. Il si* résigne, car Dieu avait le droit de la reprendre, et il était juste qu'elle retournât au ciel.

o toi dont les parfums et les vives couleurs Dépassaient les trésors de la féconde Asie.

Et par qui l'Occident, orgueilleux de tes fleurs,

Fit de tout l'Orient naître la jalousie ;

O Laurier (1), doux séjour des célestes splendeurs Où se réunissaient pudeur et courtoisie,

Tu vis ma noble Dame et le maître des cœurs Assis modestement sous ton ombre choisie.

Et moi, j'avais fait là le nid de mes pensers!

Par la glace et le feu mes sens bouleversés Ont trouvé du bonheur jusque dans leur supplice;

Et le monde était plein du bruit de ses vertus, Quand Dieu,
pour en orner le séjour des élus,

La reprit;... et ce fut son droit et sa justice.

(1) Double allusion à Laure et au laurier de Vaucluse.

l'KTRARy'E.

Laure no lui apparaît plus; qu'a-t-il fait pour mériter rot ou-
bli? Bst-ello courroucée contre lui?

o gage précieux que le destin sévère M'enleva, mais que Dieu
me garde en sa bonté,

Hélas! ton cœur de moi s'est-il donc écarté?

N'es-tu plus de mes jours l'étoile tutélaire?

Tu daignas visiter ma couche solitaire Jadis... et maintenant
qu'as-tu donc arrêté?

Ne dois-je plus te voir? l'ai-je donc mérité?

Et connaît-on au ciel la terrestre colère.

Telle qu'elle est parfois dans un cœur amoureux Qui se nourrit
alors des larmes de nos yeux,

Et veut vaincre l'Amour dans son propre domaine?

Toi qui connais mes maux, toi qui lis dans mon cœur, Qui
seule peux linir ma trop longue douleur,

Que ton ombre du moins vienne adoucir ma peine!

SONNETS

La douce apparition de l'heure, qu'il a méritée par sa prière et sa foi, est venue encore une fois le consoler; elle lui reproche doucement ses pleurs égoïstes.

De larmes et de deuil, fatale nourriture Dont l'Amour est prodigue, hélas! je me nourris; Et je tremble souvent et souvent je palis, Mesurant, plein d'effroi, ma profonde blessure.

Mais celle qui n'eut pas d'égale en la nature,

Du ciel vient visiter la couche où je languis;

Je n'ose, pour la voir, lever mes yeux surpris... Mais elle, à mon chevet, s'assoit et me rassure.

Sa généreuse main vient essuyer mes yeux,

Et de sa douce voix le son harmonieux Fait descendre en mon cœur une paix infinie.

Au cœur désespéré que sert-il de savoir?

Sèche tes pleurs, dit-elle, et puisse-je te voir Vivant ainsi que moi, dont la mort fut la vie!

:mo

l*KTRARQl K.

Los douces visions continuent : c'est avant l'aurore qu'elle descend , et, comme toutes les ombres, elle disparaît au lever du jour.

Pensant à ce regard dont le ciel se décore,

A la tête dorée, au visage enchanteur,

A la voix angélique et pleine de candeur,

Qui consolaient ma peine et que, triste, j'implore !...

Je m'étonne et ne sais comment je vis encore;

Et je mourrais, si celle en qui grâce et douceur S'unissent pour charmer et consoler mon cœur Vers moi ne descendait un peu devant l'aurore.

Oh ! quel accueil charmant, tendre, chaste et pieux ! Et comme au long récit de mes jours douloureux Elle prend intérêt, m'écoute et m'encourage !

Puis, dès que la clarté l'avertit du matin,

Au ciel elle retourne (elle en sait le chemin),

Et de ses yeux les pleurs coulent sur son visage.

SONNETS

:jll

Il u prit- humblement Laure «le lui apparaître; un messenger compatissant a porté sa prière jusqu'au ciel; elle a bien voulu l'exaucer; il l'a vue, et elle lui a parlé.

Quel ange de pitié, messenger bienfaisant,

Conduit au ciel la voix de ma mélancolie Vers celle dont jamais la bonté ne m'oublie,

Et dont le doux regard est le plus doux présent?

Elle apaise mon coeur triste et reconnaissant,

Et son divin orgueil jusqu'à moi s'humilie,

Si bien qu'avec la mort je me réconcilie,

Et vivre ne m'est plus un fardeau trop pesant.

Heureuse, elle qui peut rendre heureux par sa vue, Ou par
quelque parole arrivant imprévue,

Comprise de nous seuls... quelque divin conseil...

Comme : « Mon cœur te plaint, ô mon ami fidèle,

« Mais c'est pour notre bien que je te fus cruelle... » D'autres
encore, à faire arrêter le soleil !

âl

PKTRARQLK.

Il semble douter de la réalité de ses visions. Aussi est-il découragé, ses plaintes sont égoïstes, car le bonheur divin de Laure ne peut le consoler.

Peut-être, en d'autres temps, l'amour fut le bonheur; On le dit; je l'ignore... Aujourd'hui, rien sur terre N'est plus dur; et chacun en saura le mystère,

S'il en a, comme moi, ressenti la douleur!

Celle qui d'ici-bas fut la gloire et l'honneur,

Et qui vit dans le ciel au sein de la lumière,

Me fut rarement douce et plus souvent altière,

Et morte, elle enqiorta le repos de mon cœur.

La mort m'a tout ravi, jusques à l'espérance;

Et le bonheur divin qui fut sa récompense Ne peut me consoler de mon sort douloureux.

J'ai chanté, j'ai pleuré; je ne puis autre chose,

Mais jour et nuit le deuil qui dans mon cœur repose Se répand au dehors par mes vers et mes yeux.

Le doute ne dure pas longtemps dans le cœur du poète; son esprit irourmande ses sens. C'était blasphémer que de prétendre que la béatitude de Laure ne pouvait le consoler.

L'amour et la douleur, par un commun accord,

Ont égaré ma voix, hélas! et l'ont contrainte A devenir l'écho d'une éternelle plainte;

Mais si je l'en croyais, je le sens, j'aurais tort.

Pour adoucir les maux dont j'accuse le sort Et consoler mon cœur, ne vois-je pas ma Sainte Assise auprès de Dieu, familière et sans crainte,

De Dieu quelle adora dans la vie et la mort!

Et je console ainsi ma misère profonde ;

Plutôt que la revoir dans notre enfer humain,

J'aime encor mieux mourir, ou vivre seul au monde !

Car je vois par l'esprit son vol aérien Suivre des séraphins la troupe jeune et blonde,

Aux pieds de l'Éternel, son Seigneur et le mien.

jour où Laure mourut, Dieu envoya au devant d'elle pour la recevoir une troupe des plus beaux séraphins.

Des plus beaux séraphins la troupe bienheureuse, Habitante du ciel, lorsqu'arriva le jour Où ma Dame mourut, vers elle avec amour Précipita son vol, émue et curieuse:

« Quelle est cette beauté nouvelle et radieuse? »

Se disaient-ils entre eux, voltigeant à l'entour,

« Pourquoi de tout un siècle, en ce divin séjour,

« N'avons-nous jamais vu forme si merveilleuse? »

Elle, toute riante en ces nouveaux palais,

Cependant se mesure avec les plus parfaits,

Et d'instants en instants se retourne inquiète,

Et regarde, et de loin semble écouter mes pas; Aussi, j élève au ciel mes désirs et mes bras;

Car je l'entends prier pour que rien ne m'arrête.

SONNETS

Pour prix de cet amour, dont elle doit aujourd'hui reconnaître la chas teté, qu'elle obtienne de Dieu pour lui la faveur de se réunir à tous ces élus qui voient, ainsi qu'elle,

Dieu face à face.

O toi, qui vis joyeuse auprès du Tout-Puissant, Comme l'a mérité ta sainte et noble vie.

Assise au haut du ciel, astre resplendissant Plus rayonnant
que l'or ou la pourpse d'Asie !

O modèle sacré ! tu peux en ce moment,

Dans celui qui voit tout, voir par quelle magie,

Par quel fidèle amour, par quel pur sentiment J'ai versé tant
de pleurs et tant de poésie!

Et tu sens que pour toi mon cœur fut en ces lieux Ce qu'il est
dans le ciel,... ne désirant sur terre Rien de toi que l'éclat du soleil
de tes yeux ;

Aussi, pour compenser cette trop longue guerre Qui m'a fait
fpir le monde.... obtiens du Dieu jaloux Que j'aïlle sans retard me
réunir à VOUS.

il attend le messenger de sa dame qui doit l'amener vers elle; il
se prépare à la mort du juste et du sage.

Chaque heure je crois voir le messenger paraître Que me doit
envoyer la Dame qui m'attend ;

Aussi je me suis fait plus humble et moins ardent; Au dedans,
au dehors j'ai changé tout mon être,

Et j'ai, dès à présent, peine à me reconnaître,

Moi, de ce que j'étais déjà si différent!

L) Je voir enfin le but mon cœur serait content,

Et le but, je le crois, bien loin ne saurait être.

Heureuse, heureuse l'heure où libre je fuirai La terrestre pri-
son, l'heure où j'y laisserai Ce vêtement si frêle et si lourd à mon

âme ;

L'heure où, de cette nuit à l'horizon obscur M'envolant dans le sein de ce beau ciel d'azur,

A la fois je verrai mon Seigneur et ma Dame !

SONNETS

La nuit, lorsque dans ses rêves il ose Ini raconter tous les propres de son amour, il l'entend soupirer et verser des larmes. H s'éveille alors plein de remords de l'avoir fait pleurer.

Dans nies tristes sommeils je sens sa douce haleine Si pure autour de moi, que dès lors, sans frayeur,

4e lui dis tous les maux qu'a ressentis mon cœur;

Car tant qu'elle a vécu, j'osais parler à peine.

Je lui dis ce regard dont la splendeur soudaine Alluma le foyer de ma longue douleur,

Puis ces tourments mêlés de peine et de bonheur,

Et d'heure en heure Amour serrant plus fort ma chaîne.

Elle, de la pitié prend les douces couleurs,

Se tait et fixement me regarde,... soupire,

Et de ses yeux divins laisse échapper des pleurs;

Mon àme éprouve alors un douloureux délire,

Et contre soi s'irrite, et, brisant son sommeil,

Se retrouve encor seule a son triste réveil.

U a pour bien mourir doux grands exemples devant lui : la mort du Christ et celle de sa dame.

Chaque jour me paraît retarder de mille ans Le jour où je suivrai dans ce beau ciel limpide Celle qui maintenant me protège et me guide,

Par un meilleur chemin, aux deux étincelants;

Et j'oppose un coeur ferme aux trompeurs errements D'un monde que je fuis... un éclair si rapide Du ciel est descendu dans mon âme lucide,

Que je compte à regret mes jours et mes tourments.

La frayeur de la mort ne saurait plus m'atteindre; Car le Christ a souffert bien plus et sans se plaindre Pour me rendre a mon tour persévérant et fort:

Et, naguère, la mort pénétra chaque veine De Celle dont l'amour décida de mon sort,

Sans troubler un instant sa figure sereine.

SONNETS

Pourquoi craindrait-il la mort? Lu mort n'a pas eu d'amertume pour elle, son visage n'en a pas été altéré; c'est Laure qui, au contraire, a su adoucir l'aspect de la mort.

La mort ne pouvait pas changer son doux visage ;

Mais son visage a pu rendre douce la mort;

Est-il donc pour mourir besoin d'un grand effort,

Quand mon unique bien m'appelle et m'encourage?
Celui qui de son sang nous donna l'héritage ,
Et qui brisa le seuil qui mène au sombre bord.
Me rend par son trépas plus tranquille et plus fort;
Viens donc, ô mort! pour moi tu n'es qu'un doux présage.
Le temps doit approcher; mais s'il tardait encor,
O mort! ne l'attends pas; car je pris mon essor Du moment où
ma Dame a quitté cette vie;
Et depuis, mon esprit n'a plus compté «le jours...
Au début de sa vie, à la fin et toujours Sa trace par mes pas fut
constamment suivie !
PKTHAIKM'K.
:iio

LXXV

Quand Laurt' a quitté la terre, l'amour et In courtoisie l'ont quit-
tée avec elle, et In mort s'est faite douce un instant. 11 s'adresse
au pur esprit de sa dame.

Esprit divin, 6 loi qui faisais rayonner Et mouvoir doucement
ses yeux et leur prunelle, Toi qui donnais la vie à cette voix si
belle Que je l'entends encor dans mon coeur résonner;

Noble foyer d'amour! les Heurs, sans se faner,

Se ployaient sous ses pas, l'herbe restait nouvelle, Et je la vois toujours; c'était une immortelle Qui pour nous de sort ciel semblait se détourner.

Au sein du Créateur aujourd'hui vive étoile.

Tu laissas en partant ici-bas ce beau voile Qu'un décret du destin à ton âme attacha:

Quand tu quittas le monde, amour et courtoisie Uni [tris leur vol,... pour nous le soleil se cacha.

Et nous vîmes la mort un instant adoucie.

SONNETS

U voit quo la vieillesse l'atteint; il reconnaît que la vie a des ailes et qu'on ne vit pas deux fois sur la terrr; mais il ne s'en épouvante pas, car il se rappelle une parole «le Laure.

Mon fidèle miroir me dit : Vois tes deux yeux Ternis, ton esprit las, et ton écorce usée,

Ta souplesse raidie et ta force épuisée...

Ne te le cache plus : te voilà déjà vieux.

A la nature en tout obéir est le mieux,

Et lutter avec elle est chose mal aisée;

Alors, comme le feu sur qui l'eau fut versée,

Je sors d'un long sommeil pesant et douloureux,

Et je vois que la vie a des ailes et vole Et qu'on ne peut plus
être après avoir été;

Puis au fond de mon cœur résonne une parole

De Celle dont la mort nous cacha la clarté,

Mais qui fut parmi nous si digne d'être aimée, Que toute autre
a pâli devant sa renommée.

LXXV¹II

Laure, après lui avoir dit qu'elle l'aime, le conduit aux pieds de
(l'Éternel, auquel il ose parler et qui lui répond.

J'ai vu de mes pensers l'aile au ciel me ravir Si souvent, que je
crois être, au sein de l'aurore, Un de ces bienheureux dont le ciel
se décore Et que la terre a vu pieusement mourir.

Alors je sens au cœur un doux frisson courir, Voyant Celle
pour qui mon front se décolore,

Me dire : Maintenant je t'aime et je t'honore, Depuis que je te
vois et changer et blanchir.

Elle me mène à Dieu : là mon cœur s'encourage ; Je le prie
humblement qu'il soit sa volonté Qu'au ciel je reste, à voir de tous
deux le visage,

Et sa voix me répond : Ton sort est arrêté ;

Il peut tarder encor vingt ans ou davantage...

Ne te plains pas,... c'est peu contre l'éternité!

SONNETS

Après l'extase qui l'a conduit au ciel , après avoir entendu l'arrêt de Dieu lui-même, le poète n'a plus qu'une idée, c'est de mourir saintement.

J'ai vu par le trépas se flétrir ses beaux traits,

Le soleil de ses yeux dans l'abîme descendre,

Son coeur bon et cruel, hélas! réduit en cendre,

Et mes lauriers changés en funèbres cyprès.

Je vois que je suis libre et j'en ai des regrets,

Car je ne verrai plus son clair regard me rendre Brûlant ou bien glacé, respectueux ou tendre, Plein d'un charmant espoir ou de remords secrets.

Hors des mains de celui (1) qui guérit et qui blesse Et qui m'a poursuivi jusque dans la vieillesse,

La liberté m'est douce et j'y trouve du fiel :

Ail Seigneur que j'adore et que je remercie,

Dont le sourcil gouverne et la terre et le ciel,

Las et rassasié, je rapporte ma vie.

(1) L'Amour.

l'ÉTHARYiK.

Prière du poète. Il réfléchit il sa vie passée, en reconnaît les erreurs, se repent et demande frâce.

Vingt et un ans l'Amour m'a tenu dans la flamme, Heureux et malheureux, plein d'espoir et de deuil, Et, du jour où mon cœur au ciel avec ma Dame S'est envolé, dix ans ont passé sur mon seuil.

Maintenant je suis las, je m'accuse d'orgueil Et de la triste erreur qui faillit en mon âme Éteindre la vertu : Dieu puissant, je réclame Grâce et pitié pour moi sur le bord du cercueil.

Je me repens des jours prodigués sur la terre,

Et dont je te devais un emploi plus austère Pour mon propre bonheur et ma paix ici-bas.

Toi,, qui m'as enfermé dans la prison mortelle, Affranchis-moi, Seigneur, de la peine éternelle, Car je connais ma faute et ne la défends pas.

SONNETS

Prière. Depuis que Dieu lui a parlé, c'est à lui qu'il s'adresse et non plus à Laure; c'est on lui qu'il met espoir et confiance. En remettant son amant entre les mains de Dieu,

Laure semble avoir abdiqué son pouvoir.

Je vais pleurant le temps qu'au loin j'ai vu s'enfuir Et que j'ai prodigué dans des amours mortelles;

Trop bas je suis resté, pourtant j'avais des ailes,

Et peut-être aurais-je eu quelque rôle à remplir.

o toi qui vois l'abîme où j'ai dû m'avilir,

Seigneur, roi tout-puissant des voûtes éternelles,

Au secours de mon âme et de mes sens rebelles Descends, et fais sur moi ta grâce s'accomplir.

Puissé-je, après des jours tourmentés par l'orage, Mourir tranquille au port, et si de mon séjour J'ai honte, que du moins mon départ soit d'un sage !

Mêle à mes jours comptés quelque dernier beau jour, Et prête-moi ta main au terrible passage-,

N'es-tu pas mon espoir, ma lin et mon amour?

Tout à Dieu maintenant, il ne pourrait pourtant sans ingratitude oublier celle à qui il doit son salut; aussi il s'adresse une dernière fois à elle, et reconnaît que c'est sa douce sévérité qui sauva son âme.

Itoutte sévérité, refus pleins de tendresse,

Et pleins d'un chaste amour dans leurs charmants dédains, Qui tempérez l'élan de mes transports soudains Dont je blâme aujourd'hui la trop ardente ivresse!

o voix dont le reproche était une caresse !

o (leur qui descendis des célestes jardins!

o source de beauté, qui des pensers mondains Avez su dans mon coeur effacer la bassesse !

o regards qui, tantôt cruels, indifférents,

Réprimiez de mon sein les trop vifs battements,

Et tantôt souriez à mon âme alarmée !

Ah ! votre alternative eut pour cause et pour but,

Je le vois à présent, le soin de mon salut Qui sans elle et sans
vous se perdait en fumée!

A MICHEL-ANGE

SONNET

Architecte, grand peintre et sublime sculpteur, Après avoir
couru cette triple carrière,

Vieux lion amoureux sous ta blanche crinière, En poésie aussi
tu devins créateur.

Alors, te redressant de toute ta hauteur,

Tu te mis à tailler les vers comme la pierre, Pour en faire jaillir
l'image pure et fière De celle dont tu fus l'illustre adorateur.

Et, belle des beautés dont tu l'as revêtue,

Tu |>osas Vittoria, rayonnante statue,

Sur le blanc piédestal de tes sonnets sculptés.

Artiste et grand poète, en ta gloire infinie,

Pour rendre ton amour égal à ton génie,

Tu voulus conquérir deux immortalités.

Michel-Ange est né en Toscane, au château de Caprese, diocèse d'Arezzo; son père, Louis-Léonard Buonarroti Simoni, était

podestat de Chiusi et de Caprese; sa famille était noble et s'était établie à Florence en 1250.

On a beaucoup parlé de ces vocations qui, malgré tous les obstacles, entraînent le génie vers le but glorieux qui doit le signaler à l'admiration du monde; Michel-Ange en est un nouvel exemple. Son père n'avait qu'une médiocre aisance; entouré de nombreux enfants, il les destinait au commerce de laines ou de soieries. Cependant Michel-Ange, envoyé à l'école de grammaire de François d'ürbin, négligeait ses études, et donnait déjà tout son temps au dessin. Il résista, pour suivre sa vocation, aux mauvais traitements de son père qui ne voyait, dans la carrière que voulait embrasser son fils, ni chance d'avancement ni chance de fortune. Mais l'enfant devait lasser le père; celui-ci consentit enfin à le laisser étudier chez Ghirlandaio, peintre renommé du temps. Michel-Ange avait alors i quatorze ans.

mh:hei.-an<;e.

Ainsi fui ouverte la glorieuse carrière que devait fournir cet enfant opiniâtre; et ne devons-nous pas croire à une providence du génie, qui fait son choix dans la foule, donne à son élu le courage et la persévérance, et, en même temps, l'indique du doigt à quelque puissant de la terre qui devra aplanir le terrain devant lui, et l'aider dans sa lutte avec l'indigence et l'envie?

Pour Michel-Ange, ce premier protecteur fut Laurent de Médicis, dit le Magnifique, prince, poète, artiste et philosophe. Il venait d'établir un musée d'antiques dans son jardin sur la ' place de Saint-Marc. Ce fut dans ce jardin que Dominique Ghirlandaio lui présenta Michel-Ange, alors Agé de seize ans. Ses essais en sculpture étonnèrent bientôt le bienfaiteur et le maître; Laurent

le demanda à son père, le logea dans son palais et le traita comme son fils.

Ce fut une des gloires de ce prince d'avoir deviné le grand homme dans l'enfant.

Nous ne voulons pas suivre les progrès de Michel- Ange; notre - tâche n'est pas ici de faire connaître le peintre, le sculpteur et l'architecte; c'est le poète que nous avons traduit, c'est le poète dont nous voulons entretenir le lecteur.

Certes, ce ne fut pas une médiocre gloire pour un seul homme de réunir, à lui seul, tous ces genres de génie. Quelle large part Dieu avait faite à cette organisation puissante! Au reste, quand on considère ces colosses du moyen Age, Dante, Pétrarque, Michel-Ange et tant d'autres; quand on réfléchit à ce qu'ont été ces hommes qu'il a été donné à Florence de produire, quand on voit l'auteur de la Divine Comédie quatorze fois ambassadeur, et le chancre immortel de Laure médiateur entre les puissances européennes; quand on songe au génie multiple de Michel- Ange dont la seule main a fortifié Florence assiégée, sculpté le Moïse, [vint le Jugement dernier , élevé Saint-Pierre de Rome,

décrit les poésies lyriques qui le mettent au nombre des grands poètes, on se sent comme un effroi de mesurer notre temps à ces temps passés. On éprouve l'impression du voyageur lorsque, dans quelque vieux château du moyen âge, il rencontre ces casques de fer, ces grandes épées, ces armures colossales qu'il soulève à peine, en se demandant quels étaient les géants qui pouvaient les porter.

Le goût de la littérature dut nécessairement naître dans l'esprit de Michel-Ange lorsqu'il habitait le palais de Laurent de Mé-

dicis, qui était le rendez-vous de tout ce que la science et les lettres avaient de plus célèbre. Mais il y avait dans le passé un homme avec lequel il vivait dans une intimité plus grande encore et auquel il demandait ses plus nobles inspirations; ce fut Dante (1) dont le génie avait une conformité réelle avec le sien. Tous deux puissants par la pensée, énergiques par l'action, grands par le cœur, pleins d'une imagination qui ne se perdait pas dans les rêves, mais qui semblait se promener à l'aise dans les champs de l'infini, on sent que ces deux hommes sont frères (2); le caractère indomptable de l'exilé devait aller à la rude et énergique nature de Michel-Ange; on comprend qu'il aimât le vers sculptural de Dante, qui met à nu la pensée avec la vigueur d'un bas-relief. Comme les artistes [grecs s'étaient inspirés d'Homère, Michel-Ange s'inspira de Dante; le Jugement dernier est plein de souvenirs dantesques. L'artiste savait le grand poème par cœur, et en possédait un exemplaire in-folio avec le commentaire de Landino; et sur les marges, qui étaient fort grandes, il avait esquissé à la plume une foule de dessins

(I) Dans sa prophétie de Dante, Byron fait dire au poète, en parlant de Michel-Ange:

The stream of his great thoughts shall spring from me.

« Le fleuve de ses pensées aura sa source en moi. »

(•i) L'affection et le respect du Michel-Ange pour Dante ont passé à la postérité avec les deux beaux sonnets qu'il lui adresse, et que nous avons traduits.

improvisés à mesure que cette lecture l'inspirait. Dante illustré par Michel-Ange, quel admirable commentaire! Malheureusement ce livre précieux fut perdu dans un naufrage.

Dans son culte pour Dante, Michel-Ange voulut ramener les ossements du banni dans sa ville natale (1), mais ses efforts restèrent sans succès; le pape ne voulut pas enlever à Ravenne le prix de l'accueil fait au poète exilé, et le tombeau de Dante dans sa patrie resta vide, comme un monument expiatoire ; ce fut le châtimement de la postérité.

En lisant les poésies de Michel-Ange, on voit que la lecture de Pétrarque eut également une grande influence sur son style; la langue de Dante avait vieilli; on a accusé Pétrarque de l'avoir amollie en l'assouplissant aux dépens de l'énergie et de la concision; mais Pétrarque obéissait aux destinées italiennes, qui marchaient, par la route glorieuse des beaux-arts, à la décadence politique; les douces allures qu'il donna à la langue convinrent de plus en plus à ces intelligences qu'auraient fatiguées les ellipses hardies du chantre de l'Enfer. Michel-Ange a pensé comme Dante et écrit comme Pétrarque, mais il n'en a pas moins gardé une originalité qui lui est propre. On peut dire de ses vers, comme de ses autres ouvrages, qu'on y reconnaît le lion à sa griffe : *ex utique leonem*; il est resté sculpteur dans ses sonnets où l'on trouve sans cesse des comparaisons tirées de son art et qu'il applique ingénieusement à son amour; enfin, en poésie comme dans les arts, on sent que Michel-Ange est resté fidèle à sa maxime favorite : que celui qui s'habitue à suivre n'ira jamais devant.

Comme Dante et Pétrarque, ses maîtres en poésie, il a suivi

(1) En 1589, dans la pétition que les Florentins adressèrent, à ce sujet, à Léon X, on lit cette apostille sublime dans sa simplicité : Moi, Michel-Ange, sculpteur, je supplie Votre Sainteté pour la

même cause, m'offrant de faire au divin poète une sépulture convenable, et dans un lieu honorable de rette ville.

NOTICE

en amour l'école platonique; mais, si nous avons soutenu avec conviction la réalité de l'amour de Dante et de l'amour de Pétrarque, nous ne prendrons pas la même responsabilité à l'égard de l'amour de Michel-Ange; ses poésies sont l'œuvre de son âge mûr et de sa vieillesse, et la dame à laquelle il adresse ses vers fut pour lui l'objet d'un amour d'imagination plutôt que de cœur.

Cette dame fut Vittoria Colonna, fille de Fabrice Colonna, grand connétable de Naples; elle naquit dans cette ville en 1400, et fut célèbre par sa beauté et par son esprit. Elle épousa Ferdinand François d'Avalos, marquis de Pescaire, l'un des meilleurs et des plus vaillants capitaines de Charles-Quint, qui mourut en 1525(1). Devenue veuve à la fleur de son âge et dans tout l'éclat de sa beauté, Vittoria resta fidèle à la mémoire de l'époux qu'elle avait perdu, et ce fut en vain que plusieurs prinqps d'Italie recherchèrent sa main. Elle était poète, et a laissé quelques poésies pleines de grâce et de chaste passion; voici deux de ses sonnets : '

Quand l'oiselet, à jeun, entend le battement Qu'à travers les rameaux fait faite maternelle

(I) Fait prisonnier à la bataille de Havennc, il composa dans sa prison un dialogue sur l'amour adresse à sa femme qu'il adorait, et, après avoir recouvré la liberté, il reprit les armes contre la France, assista à la bataille de Pavie et contribua à la reprise du Milanais.

Les poésies de Vittoria furent imprimées sous ce titre: Rime délia divina Vittoria Colonna.

Dans l'immense page des Nocet de Cana, qui est une suite de portraits historiques, Paul Veronése a peint Vittoria Colonna, qu'il a placée auprès d'un prince nègre qui parle à un des serviteurs du festin.

Qui rapporte à sou nid la pâture nouvelle,

11 témoigne sa joie avec frémissement;

H s'agite et voudrait pouvoir, en un moment, Pour rejoindre sa mère, essayer sa jeune aile;

Sa langue se dénoue, et son gosier si frêle.

Pour la remercier, trouve un gazouillement;

Ainsi, quand ce soleil, mon amour et ma gloire, Me verse ses rayons qui me font vivre et croire Sur cette terre encore à des jours de bonheur,

Sans m'en apercevoir, ma plume d'elle-même S'émeut au noble aspect de ce héros que j'aime, Et s'essaie à tracer des vers en son honneur.

Ah! quelle est ma douleur en revoyant ces lieux Dont l'aspect aujourd'hui rappelle à ma mémoire Le jour où, tout couvert de butin et de gloire. J'ai revu mon époux jeune et victorieux !

Ix: feu de son visage et l'éclat de ses yeux A tous auraient suffi pour prouver sa victoire,

Et, quand il m'en contait la merveilleuse histoire. Sa parole prenait un accent glorieux.

Ému de mon amour, vaincu par mes prières,
Il me moutrait enfin les cicatrices fiesres
Qui sillonnaient sou corps au retour des combats.
Alors j'étais joyeuse, et maintenant je pleure;
Ce souvenir m'attriste, et je verse à toute heure Des larmes de
regret qui ne tariront pas.

NOTICE

Ce sonnet ne rappelle-t-il pas Othello montrant ses blessures et faisant le récit de ses combats à Desdemona émue et suspendue à ses lèvres ?

Mais, après la mort du marquis de Pescaire, Vittoria, uniquement occupée de son souvenir et vivant dans la plus austère dévotion, ne composa plus que des poésies sacrées. En 1541, elle s'était retirée dans un couvent d'Orvieto qu'elle quitta bientôt pour venir à Rome; c'est dans cette ville qu'elle mourut, en 1547, à cinquante-huit ans.

Michel-Ange n'a pu la connaître qu'après son veuvage et dans l'un de ses voyages à Rome. Il suffit de connaître le caractère de Vittoria Colonna pour éloigner toute idée d'un amour des sens (1). Elle fut pour lui l'objet de cet amour idéal qui n'arrive au cœur que par l'imagination, et dans lequel l'esprit et le cœur se plaisent, parce que, en isolant l'âme du corps, il commence, ici-bas, cette union sympathique des intelligences qui doit être la vie des sphères éternelles. Michel-Ange eut une grande douleur de la perte de sa dame, et on dit qu'il se reprochait amèrement de n'avoir pas osé lui baiser le front au lieu de la main la dernière

fois qu'il la vit. Il lui survécut dix-sept ans et continua à composer des sonnets en son honneur. C'était une communion de nobles idées et de hautes pensées que la mort ne pouvait détruire ni interrompre; car il n'y a pas de rupture dans ces pures amitiés des âmes fraternelles, et la mort n'est pas même une absence pour la pensée que rien n'arrête, ni les murs des villes, ni les montagnes de la terre, ni même cette barrière de l'horizon qui limite nos regards.

(I) Il y eut un échange de lettres très-actif entre la marquise de Pescaire et Michel-Ange; elle admirait l'artiste, elle appréciait le poète, et son cœur était plein de sympathie pour ce cœur qui battait si noblement pour elle.

Avant de lire le poêle, arrêtons-nous un peu pour connaître l'homme. Vasari, l'élève de Michel-Ange et son ami, nous a donné, dans son bel ouvrage, la vie détaillée de son maître, et c'est d'après lui que nous allons retracer son portrait.

Il était de taille moyenne, large d'épaules, mais bien proportionné dans toute sa personne; il avait la ligure ronde, le front carré et spacieux traversé par sept lignes, les tempes saillantes, le nez un peu écrasé par suite de l'accident de sa jeunesse (1),

(I) Voici comment Benvenuto Cellini dit que lui fut raconté cet accident par Pierre Torrigiani, qui en fut l'auteur :

Ce Buouarotti et moi, nous travaillions, tout entons, dans l'église del Carminé, à la chapelle de Masaccio; il avait l'habitude de railler tous ceux qui dessinaient avec lui. Un jour entre autres, ses propos m'ayant ennuyé, il me vint'

les yeux plutôt petits que grands, de couleur de corne, avec des points jaunes et d'autres bleus, les cils peu fournis, les lèvres minces, celle de dessous un peu avancée, les cheveux noirs, la barbe peu longue, rare et formant deux pointes. Son tempérament était sec et robuste; en effet, il vécut près d'un siècle. Sa vie se partagea entre Florence et Rome; il fut retenu dans cette dernière ville, pendant les dernières années de sa vie, par la construction de Saint-Pierre que l'envie lui disputait, que le soin de sa gloire et sa piété même lui faisaient un devoir de surveiller lui-même fl}.

plus dp colère que d'habitude, et, fermant la main, je la lui appliquai si vigoureusement sur le nez, que j'en sentis le cartilage se briser sous mon poing, comme si c'eût été une gaufre (cialdone), et il portera ma marque tant qu'il vivra.

Mkmoirlsdk Rknvkkuto Ckllini, liv. I, cliap. ni.

(t) Lettre à Vasari : « Messer Giorgio, mon cher ami, je prends Dieu à témoin que ce fut contre ma volonté que la construction de Saint-Pierre me fut confiée, il y a dix ans, par le pape Paul 111; si l'on eût continué à travailler comme on le faisait alors, je serais au bout de celle entreprise, et je pourrais aller où bon me semblerait; mais, par le manque d'argent, elle s'est ralentie, et se ralentit encore.au moment le plus difficile de l'exécution; de sorte que, si je l'abandonnais aujourd'hui, ce serait une grande honte pour moi, et grand dommage de perdre le fruit des fatigues que j'ai endurées depuis dix ans pour l'amour de Dieu Si je l'abandonnais, je ferais le bien de quelques lar-

rons, je serais cause de la ruine du temple, et peut-être se fcrmerait-il pour toujours. »

Deuxieme lettre, écrite à soixante-dix ans et en envoyant à Vasari son dernier sonnet : «Dieu veuille, Vasari, que je tienne encore la mort à distance pendant quelque temps; vous me direz à cela que je suis bien vieux, et fou à faire des sonnets; mais c'est parce que beaucoup disent que je suis tombé en enfance, que je persiste à faire ce dont je suis chargé. Je vois dans votre lettre l'amitié que vous me portez; prenez bien pour certain que j'aurais à cœur de déposer mes faibles os près de ceux de mon père, comme vous m'y invitez; mais, en partant d'ici, je serais cause d'un grand malheur pour la construction de Saint- Pierre et coupable d'une grande honte et d'un grand péché. Pourtant, quand tout sera arrêté d'une manière déterminée, et que le plan ne pourra matériellement plus être changé, j'espère faire ce que vous m'écrivez; à moins qu'il ne faille partir plus tôt, pour ne pas encourir le reproche de faire attendre trop longtemps les gloutons qui veulent ma succession a Home. •>

Toute sa vie fut une vie d'études consciencieuses et de travaux constants et opiniâtres. Il dormait peu et se relevait la nuit pour travailler; souvent il se couchait tout habillé, parce que, disait-il, il ne valait pas la peine de perdre le temps à se déshabiller pour se rhabiller quelques heures après. Il vivait de peu et mangeait ordinairement seul. Vasari nous dit qu'on l'accusa d'avarice; mais il l'en défend chaudement, en citant nombre de ses bienfaits et de ses dons. Il raconte, entre autres choses, sa générosité envers Urbin, un de ses serviteurs vieilli dans sa maison.

« Si je mourais, que ferais-tu? lui demanda un jour Michel-Ange.

— Il faudrait, reprit Urbin, que je me misse au service d'un autre maître.

— Povero à te! s'écria Michel-Ange, je veux te mettre A l'abri de la nécessité, » et il lui donna deux mille écus(I).

Si l'envie, cette lèpre hideuse qui s'attache au génie, n'épargna pas Michel-Ange, si elle troubla souvent la sérénité de son existence et le calme nécessaire à ses grands travaux, il dut en être consolé par les nobles amitiés dont il fut l'objet. Les papes Jules II, Léon X, Adrien VI, Clément VII, Paul III, Jules III, Paul IV et Pic IV le laissèrent à peine s'échapper de

(«) La mort de cet excellent serviteur affligea beaucoup Michel-Ange, qui en témoigna ses regrets dans une lettre à Vasari :

« Messer Giorgio, mon cher ami, il m'est difficile d'écrire; cependant je répondrai un mot à votre lettre. Vous savez de quelle manière Urbin est mort; ce qui a été une grande faveur de Dieu, tout en étant, pour moi, une perte irréparable et la cause d'une douleur infinie. Par cette faveur divine, Urbin, qui m'aidait à vivre lorsqu'il vivait, m'a enseigné, par sa mort, à bien mourir, sans regret, et même à désirer mourir. Je l'ai gardé vingt-six ans et j'ai toujours trouvé en lui un ami sûr et fidèle; aujourd'hui que je l'avais fait riche, et que je voyais en lui le repos et le bien de ma vieillesse, il disparaît de mes côtés, il ne me laisse d'autre espérance que celle de le revoir en paradis ! »

Il en parle dans le sonnet XXIII.

NOTICE

Rome pour aller à Florence où l'appelait l'amitié des Médicis. On connaît ses disputes avec Jules II. L'esprit indépendant et fier de Michel-Ange ne fléchit pas devant l'orgueil du pouvoir pontifi-

cal;' c'était, au reste, un temps où noblesse et génie se traitaient en égaux. Vasari nous dit que le pape Jules III faisait toujours asseoir Michel-Ange à ses côtés, et il nous rapporte aussi une entrevue de Michel-Ange avec François de Médicis, dans laquelle ce prince le fit mettre à sa place, et s'entretint avec lui debout et la tête découverte.

! Enfin cette mort, qui sembla si longtemps respecter une si belle vie, vint, comme à regret, enlever ce grand homme au monde le 15 février 1564; il avait près de quatre-vingt-neuf ans. Quand il sentit l'heure dernière approcher, il dicta son testament, qui ne renfermait que ces mots : Je lègue mon âme à Dieu, mon corps à la terre et mes biens à mes proches, en leur recommandant de penser, pendant leur vie, à ce que le Christ a souffert pour eux.

L'Italie entière s'émut à la nouvelle de cette mort; Florence, qui voyait avec honte et repentir le sépulcre vide qu'elle avait élevé à Dante dont les ossements restaient exilés, ne voulut pas qu'on lui adressât le même reproche pour les restes de Michel-Ange. Elle craignait que Rome jalouse ne lui disputât l'honneur de lui donner la suprême hospitalité de la tombe. Le corps de Michel-Ange fut littéralement dérobé(1); on le fit sortir nuitamment de Rome et on le dirigea sur Florence, où l'attendaient des obsèques telles que n'en ont jamais eu les puissants de la terre. Il fut reçu par une affluence considérable; on voulut revoir cet enfant de Florence que la mission divine d'élever à Dieu son plus beau temple sur la terre avait seule tenu éloigné de ses murs. Chacun voulait toucher ces restes vénés-

(1) Vasari dit qu'il fut emporté comme une marchandise dans un ballol.

râbles, et tous les citoyens, jeunes et vieux, riches et pauvres, défilèrent devant cette bière ouverte que leurs yeux interrogeaient avec respect et douleur.

Tous les artistes de l'Italie, peintres, sculpteurs, architectes, voulurent contribuer à la pompe et aux décorations qui signalèrent les derniers honneurs rendus à l'illustre mort. Onze sculpteurs et quatorze peintres y travaillèrent à l'envi; les murs de l'église étaient couverts par plus de quinze tableaux représentant diverses scènes de la vie de Michel-Ange, et par les portraits des peintres et sculpteurs qui l'avaient précédé; vingt statues allégoriques accompagnaient le catafalque, et, parmi ces statues, l'on voyait personnifiées la peinture, la sculpture, l'architecture et la poésie. Enfin l'Académie de Florence avait choisi ses membres les plus célèbres pour prononcer, sur sa tombe, les dernières paroles (i).

Honneur à Florence qui, cette fois, ne fut pas ingrate, et se montra digne d'avoir donné le jour à un tel homme! Et nous, tout fiers que nous puissions être de notre siècle, soyons humbles devant cette Florence des temps passés qui voyait succéder le génie au génie, et qui se consolait d'une mort illustre par une illustre naissance.

La veille du jour où Michel-Ange mourait, Galilée était né.

(I , On peut lire dans Ynsari le détail de ces derniers honneurs rendus à Michel-Ange, page 3M) ci suivantes : édition de Florence, 1772, vol. VI).

SONNETS

DE MICHEL-ANGE

SONNETS

DANTE ALIGHIEIW.

Guide par le génie, il sonda les abîmes,

Vit l'un et l'autre enfer; puis jusqu'à l'Étemel Monta vivant encore, et des splendeurs du ciel Ouvrit à nos regards les profondeurs sublimes.

Il fut l'astre imprévu dont l'éclat immortel Nous dévoila de Dieu les mystères intimes;

Et, pour prix, il a bu dans la coupe de fiel Qui toujours abreuvait les plus nobles victimes.

Dante, ses actions, son grand et noble but,

Ont été méconnus par ce peuple parjure Chez qui le nom de juste est une flétrissure.

Et pourtant, que ne suis-je aujourd'hui ce qu'il fut! Que ne puis-je échanger les trésors qu'on m'envie Contre son dur exil, ses vertus et sa vie !

MICHEL-ANGE.

,Ui

DANTE ALI GUI EK I

Pour nos yeux son étoile eut des rayons trop purs;

On ne peut l'expliquer, car il fut un problème;

La voix peut mieux blâmer ses ennemis obscurs Qu'égaliser la louange à sa vertu suprême.

Il vit les lieux d'épreuve et ceux où l'on blasphème; Et montant jusqu'à Dieu, loin des gouffres impurs, Toucha le seuil du ciel qui s'ouvrit de lui-même,

Quand sa patrie, au loin, l'exilait de ses murs.

Patrie ingrate, habile à gâter ta fortune,

Où vit-on (et chez toi la preuve en est commune) Prodiguier plus d'affronts à de plus nobles cœurs?

Non, pour qu'un cri vengeur t'accuse et te confonde, Jamais exil ne fut moins juste en ses rigueurs!

Jamais homme plus grand n'apparut dans le monde !

Le sculpteur cherche la forme dans le bloc de marbre; lui, il a cherché l'amour dans le cœur d'une femme. C'est sa faute s'il n'a pas su l'y trouver.

L'artiste à ses |>ensers ne voit jamais s'offrir

De forme qui ne soit déjà préexistante

Dans le marbre lui-même, et, pour la découvrir,

Il faut la main habile et l'âme intelligente.

Ainsi je sais qu'en toi, beauté noble et charmante,

Se trouvent à la fois, pour aimer ou haïr,

Le dédain et l'amour; mais mon âme ignorante Se perd aux vains efforts d'un impuissant désir.

Et, seul coupable, hélas î de ma longue souffrance,
Je ne puis accuser ni ton indifférence,
Ni tes cruels dédains, ni l'amour, ni le sort...
S'il est vrai que mon âme, inhabile, incertaine,
Dans ton cœur virginal, beau marbre où l'amour dort Au lieu
de cet amour, n'a trouvé que la haine.

MICHEL-ANGK.

L'œuvre du sculpteur, bien que mutilée, reste entière dans nos
souvenirs. Ainsi la beauté de la femme se flétrit, mais le poète lui
garde un éternel asile.

C'est un divin plaisir, |>our l'esprit enchanté,
De voir le roi des arts, par qui la molle argile,
La cire obéissante et le marbre docile Prennent l'aspect vivant
de notre humanité.

Si du temps ennemi la lente activité Atteint l'œuvre en pas-
sant, la brise ou la mutilé, Le souvenir en est, dans nos cœurs,
moins fragile. Et l'on en voit toujours l'éternelle beauté.

De même ta beauté, qui révèle à la terre D'un paradis perdu
l'image passagère,

Est l'œuvre de l'artiste éternel et divin ;
Et, si le temps bientôt la flétrit de son aile.
Je lui garde un asile en mon âme fidèle ;

Car ce que j'aime en toi ne craint rien du destin.

SONXKTS.

Il n'aime que par l'âme, el non par le cœur, qu'il considère comme le siège des passions sensuelles; aussi ce qu'il aime sous l'enveloppe mortelle de sa dame, c'est l'être parfait qu'il a aimé dans le ciel avant d'être sur la terre.

Non, l'amour dans le cœur n'a pas son origine;

Car mon amour pour toi n'a pas besoin du cœur;

Il se dirige aux lieux où ne sont ni l'erreur,

Ni de nos sens émus la révolte intestine.

L'Amour, en me donnant ma part d'âme divine,

Me fit un esprit droit, et te fit ta splendeur

Que je sais deviner sous l'aspect enchanteur

De ce beau voile humain qui, par le temps, décline.

On ne peut séparer la lumière... du jour,

Ni la beauté... du ciel; j'ai donné mon amour A qui lui ressemblait, ici-bas, sur la terre.

Je vois dans tes beaux yeux luire le paradis,

Et, pour revoir le ciel où je t'aimai jadis,

J'ai recours aux rayons de ta douce paupière!

MICHEI.-ANGE.

:hk

Ce qu'il désiré, ce qu'il ressent, ce qu'il aime, ne peut être en lui; où

le trouvera-t-il?

Est -ce du Créateur la lumière éternelle Qui, par de courts instants, à l'ame se transmet?

Ou bien le souvenir et le rêve secret

De quelque autre beauté que le cœur se rappelle?

Ou bien serait-ce encor que mon âme rebelle De son premier état reçoit un doux retlet.

Et ressent du passé je ne sais quel regret

Qui, dans mes moindres vœux, par les pleurs se révèle!

Ce que mon cœur désire et mon esprit pressent,

En moi ne peut pas être, et je suis impuissant A le trouver ailleurs; est-il en vous, Madame?

Depuis que je vous vis, un sort mystérieux Par cent pensers divers se partage mon âme ;

Ah! j'en sais le secret,... le charme est dans vos yeux.

SONNETS

L'amour, (cl qu'il le sent, ne peut offenser le ciel. Il est un hommage à Dieu, source tle toute beauté et «le toute vertu.

Par mon ardent désir mon espoir emporté Peut s'élever bien haut, sans être téméraire ;

Car, si Dieu repoussait tout amour de la terre,

Pourquoi nous aurait-il créés dans sa bonté?

Comment aurais-je tort d'adorer ta beauté,

Puisque c'est rendre gloire à la source première D'où naquit la vertu qui dans toi sut me plaire,

Source de l'amour pur et de la chasteté?

La trompeuse espérance est celle qui se fonde Sur la frêle beauté qui s'enfuit comme l'onde,

Triste esclave du temps et des hivers maudits.

Mais, quand le cœur est pur, l'espoir est sans mélange ; il ne déçoit pas, bien que la feuille change,

Et nous fait, ici-bas, rêver le paradis.

MICHEL-ANUE.

F. utric'ii entre le poete et l'Amour.

Dis-moi de grâce, Amour, si, quand je suis près d'elle,

La beauté que je vois est en elle vraiment,

Ou dans mon propre coeur? Loin d'elle et bien qu'absent, Je la revois toujours et la revois plus belle.

Tu dois bien le savoir, toi, son appui fidèle,

Toi que mon cœur poursuit de mon ressentiment,

Mais sans te demander ni moins âpre tourment,
Ni soupirs moins amers, ni douleur moins cruelle.
— C'est la beauté de l'âme, elle lui vient du ciel ;
Ami, quand par tes yeux à ton âme elle arrive,
En trouvant une sœur, elle se fait plus vive,
Et plus divine à voir;... car tout être immortel S'attache à qui
descend d'une même origine,
Et c'est l'être immortel que ton œil imagine.

SONNETS

.{'il

U n'existe que par celle qu'il aime, de même que la lumière de
lu lune n'est qu'un reflet de celle du soleil.

Je vois par vos beaux yeux la splendeur éternelle Que je ne
pourrais voir avec mes propres yeux ; Je porte, grâce à vous, le
poids mystérieux D'un amour trop parfait pour mon âme rebelle
;

Sans aile je m'envole appuyé sur votre aile; Votre divin esprit
m'emporte vers les deux ;

Je pâlis ou rougis au moindre de vos vœux,

Glacé l'été, brûlant quand le givre étincelle.

Ma volonté réside en votre volonté ;

Ma voix de votre voix est l'écho répété ;

Au fond de mes pensers votre cœur se reflète ;

Et je suis comme l'astre enfin, que, chaque soir, Le regard
cherche au ciel et ne peut entrevoir Que par le pâle éclat que le
soleil lui prête.

MICHEL-ANUR.

L'œuvre du sculpteur survit au sculpteur; il peut donc, par son
art, justifier son amour devant la postérité.

Dès longtemps on le sait, et l'on n'en peut douter, Mais
comment se fait-il que l'image naïve,

Se dégageant du marbre, avec le temps survive Au sculpteur
qui demain cessera d'exister?

La cause par l'effet se laisse» surmonter,

Et l'art sur la nature a la prérogative;

La sculpture à mes vœux sourit et me captive,

C'est vrai, mais sur le temps je ne puis plus compter.

Mais peut-être aujourd'hui, par le marbre ou la toile, Pourrai-
je éterniser notre vie, et sans voile Retracer, si tu veux, nos traits
et nos amours,

Afin que, dans mille ans, mon œuvre encor révèle Et combien
je t'aimais, et combien tu fus belle,

Et si j'eus tort enfin de t'adorer toujours.

SONNETS

il ne peu! imaginer ni aimer qu'elle.

Fatigué de rêver,... jamais mon cœur rebelle Ne peut s'imagi-
ner, sur terre ou dans les cieux,

Une forme assez pure, idéale ou réelle,

Qui puisse détourner mes regards de tes yeux.

Loin de toi, je faiblis et ma raison chancelle;

Mon cœur en est plus pauvre, et non moins amoureux Et,
croyant affaiblir ma souffrance mortelle,

Je la sens redoubler; ah ! la mort vaudrait mieux !

A quoi bon, désormais, précipiter ma fuite,

Quand je vois ta beauté toujours à ma poursuite,

Et le moins prompt coureur n'est-il pas bientôt pris?

L'Amour compatissant vient essuyer mes larmes,

Et jusqu'en ma douleur me fait trouver des charmes ; Ce qui
coûte si cher n'est jamais d'un vil prix !

michkl-an<;k.

Lus liens qui attachent l'amant à ruinante sont si nombreux et
si Torts, qu'un instant de colère ne peut les briser.

Avoir un chaste amour que l'honneur seul inspire,

Une même fortune et commune entre deux ;

Etre toujours ensemble ou tristes ou joyeux,

Quand la vie, en deux cœurs, n'a plus qu'un seul empire;

Voler d'une même aile ensemble vers les cieux,
Lorsque lame en deux corps se confond et soupire,
Kt sentir dans deux seins brûler les mêmes feux,
Puisque le même trait les frappe et les déchire !
Ne s'aimer jamais seul, mais partager l'amour;
N'exiger de l'Amour qu 'amour pour récompense; Vouloir ce
que veut l'autre au moment qu'il y pense;
Obéir, commander, et cela tour à tour;...
Si tels sont nos liens, Madame, que peut faire,
Contre un si grand amour un instant de colère?
SON N BTS.

r»VM

Après leur mort, une nuire femme héritera «le sa beauté, un
autre amant héritera de l'amour qu'il a pour clic; peut-être sera-
t-il plus heureux que lui.

Afin que tes beautés reparaissent un jour Au front de moins
cruelle et plus douce personne,

La nature, je crois, recueille tour à tour

Celles que, malgré lui, la faux du temps moissonne.

Je crois qu'elle les garde au céleste séjour.

Pour de ces douces fleurs faire une autre couronne.

Et donner ton visage a celle que l'Amour A l'ordre du Seigneur
de faire tendre et bonne.

Je crois qu'il réunit mes soupirs de douleur Pour les rendre à
qui doit, nouvel adorateur,

Sous ta nouvelle forme un jour t'aimer encore.

Lui, plus heureux, peut-être, il pourra t'attendrir Avec mes
propres pleurs, et devra recueillir La grâce qu'aujourd'hui je re-
grette et j'implore.

Il reproche à l'Amour de s'attaquer à lui, vieillard, qui n'a plus
ni force pour lui résister, ni haleine pour le fuir.

Depuis longtemps, hélas! m'entourant de tes chaînes, Tu m'as
frappé toujours et vaincu sans pardon; Aujourd'hui que ma tête
est blanche, faut-il donc Prêter l'oreille encore à tes promesses
vaines?

Que de fois n'as-tu pas serré, lâché les rênes,

Et fatigué mon liane de ton dur éperon,

Et lassé mes genoux, et fait pâlir mon front,

Et de pleurs, sur mon sein, fait couler des fontaines!

C'est toi que j'interpelle et que j'accuse, Amour;

Je ne veux plus te croire; à quoi bon, en ce jour, Saisir encor
ton arc pour tirer dans la brunie?

Que fait le ver rongeur au bois qui se consume?

Et c'est honte vraiment que de poursuivre encor En coursier
sans haleine et qui va tomber mort.

SONNETS

I! espère que l'Amour fera pour lui un miracle en le rajeunissant.

S'il est plus doux souvent pour d'autres destinées D'atteindre un but qu'on a plus longtemps pourchassé, * Le mien m'échappe, hélas! le temps m'a dépassé,

Et l'espoir du vieillard a de courtes journées.

Il est contraire aux lois que Dieu nous a données De brûler à cet âge où le corps est glacé ;

Et je brûle pourtant... Aussi, seul et lassé,

Je mesure mes pleurs au poids de mes années !

Mais, bien que je me sente aux portes de la nuit,

Et bien que mon soleil, qui loin de moi s'enfuit,

Dans l'ombre épaisse et froide éteigne sa lumière,

Peut-être que l'Amour, qui ne doit enflammer Que de plus jeunes cœurs, me permettra d'aimer,

Et me ramènera quelques pas en arrière.

Scs sens effrayés par la mort se révoltent contre 1* Amour, mais son aine ne la craint pas, car l'Amour la lui rend attrayante.

Quand devant moi l'Amour en guerrier se présente, De mon âme aussitôt je lui ferme l'abord;

Je vois entre nous deux s'interposer la mort Qui, d'un regard jaloux, le chasse et m'épouvante.

Mais à la mort pourtant mon âme indifférente Me ramène
bientôt à mon amoureux sort,

Et l'Amour se défend par un dernier effort,

Et pour m'encourager veut la rendre attrayante :

« Il est vrai, me dit-il, qu'il faut mourir un jour, Mais mourir
en aimant est chose désirée,

Et l'âme pour le ciel s'ennoblit par l'amour;

Car, des liens du corps quand elle est délivrée,

Par l'amoureuse flamme en ce monde épurée,

Plus légère, elle monte au céleste séjour. »

sONNKTS.

I.'ammir qu'il a dans le cœur lui fait monter le premier degré
qui mène à l'Éternel, et lui rend les autres plus faciles à franchir.

Pour retourner bientôt vers son premier séjour. S'exilant un
instant dans sa prison humaine,

Comme un ange elle vint, de charité si pleine,

Qu'aux ombres de ce monde elle jette un beau jour.

Elle seule m'enflamme et me remplit d'amour,

Mais non pour sa beauté, périssable, incertaine,

Que le temps va flétrir,... car sa vertu sereine Verse un plus
noble espoir dans mon cœur sans détour.

Grâce a lui, grâce à toi, vers le ciel je m'élance, Premier degré
qui mène au divin rendez-vous,

Et qui rend désormais tous les autres plus doux !

Où Dieu pouvait-il mieux révéler sa présence Que dans l'être
caché sous ce voile enchanteur Où l'œil de la raison devine sa
splendeur?

3ÜÜ

A VASARI

Auteur de la Vie «les peintres, sculpteurs et architectes.

En tenant à la fois la plume et le pinceau,

Vous avez, par votre art, surjwssé la nature j Chez elle, comme
on sait, tout passe et rien ne dure; Vos écrits nous rendront tout
ce qu'elle eut de beau.

Votre noble travail sera comme un flambeau,

Qui doit autour de nous dissiper l'ombre obscure ;

Votre livre du temps nous sauvera l'injure,

Et nous fera revivre au delà du tombeau.

Les chefs-d'œuvre de l'art que chaque âge a vu naître. Sans
vous, auraient un jour fini par disparaître ;

Vous les conserverez à la postérité.

Sauvez donc des grands morts la mémoire pieuse,

Et faites que, malgré la nature envieuse,

Eux et vous conquériez une immortalité.

SONSKTS.

;j<ii

De même que la flamme fait ployer le fer, resplendir l'or et re-vivre le phénix, de même son amour et la mort le dégageront de la matière.

L'artiste industriel par la flamme assouplit Le fer, et le contraint à vêtir sa pensée;

Et la parcelle d'or, par le feu caressée,

Comme un joyau vivant s'anime et resplendit.

C'est en se consumant que le Phénix revit;

Aussi, lorsque sera ma cendre dispersée,

J'espère aller trouver la foule trépassée

Que le temps n'atteint plus et que la mort grandit.

Béni soit le trépas et la douce blessure

Qui permettront bientôt à mon âme plus pure

De s'enfuir loin de ceux qui vivent dans la mort.

Et puisqu'au ciel le feu, par un facile effort,

S'élève, que sa flamme à mon âme se mêle,

La rende plus légère, et remonte avec elle !

MH.IIKL-AÎSGK.

D'uuc informe ébauche le sculpteur fait une œuvre |>arfaite;
les vertus de celle qu'il aime ont fait ce prodige sur son âuie.

Quand l'artiste rêveur a vu dans la nature lTne forme qu'il
veut soustraire à notre mort,

Au moyen de l'argile, il donnera d'abord Une première vie à sa
pensée obscure ;

Mais le marbre, bientôt, vivant se transfigure Sous l'habile ci-
seau; noble et dernier effort!

De nouveau l'œuvre vit, mais parfaite, et le sort Lui promet
une gloire éternellement pure.

Moi... de ce que je suis, bien longtemps je ne fus Qu'une
ébauche grossière, et, grâce à vos vertus, Vous m'avez fait, Ma-
dame, une plus belle vie;

Vous avez complété mon âme, et retranché Ce qu'elle avait de
trop. Que mon cœur desséché S'anéantisse avant que jamais je
l'oublie !

SONNKTS.

.hui

XI

Il répond à Ciandolfo Porrino, un «le scs amis, i|ui le priait île faire le buste ou le portrait de sa maîtresse.

La divine beauté qu'au sein du firmament Les élus envieraient
à ce monde rebelle,

Qui, sourd et renfermé dans son aveuglement,

Ne voit pas la splendeur dont son front étincelle,

Pour vous seul vint au monde; et la faire aussi belle, Sur la
toile ou le marbre, est interdit vraiment;

Ne dois-je pas songer que vous avez sur elle Arrêté vos pen-
sers et vos regards d'amant?

Et si tout notre esprit devant elle se voile Ainsi que le soleil
éteint toute autre étoile,

Les efforts de mon art resteraient imparfaits.

A ce Dieu, qui pour vous l'envoya sur la terre. Adressez vos dé-
sirs; lui seul pouvait la faire.

Et la main d'un mortel ne le pourra jamais.

MIC.IIKL-ANGE.

Ce sonnet est adresse à Louis Bcccadelli, archevêque de Ra-
guse. — La mer dont parle le poète est l'Adriatique.

A travers les douleurs dont cette vie est pleine,

Si Dieu m'aide, j'espère atteindre au firmament;

Mais, avant de quitter le mortel vêtement,
De vous voir désormais toute espérance est vaine.
Mais, malgré cette mer difficile, incertaine,
Qui m'éloigne de vous, l'esprit indépendant Se rit et de la
neige et du soleil ardent;

Et l'aile des pensers ne connaît point de chaîne.

Aussi, loin de mon corps, mon cœur va vous chercher, Pour
pleurer avec vous l'irréparable, cet ami cher Qui serait près de moi,
s'il était sur la terre.

Trop vain désir! sa mort m'avertit... et sa main M'entraîne sur
ses pas par cet autre chemin Qu'il a pris pour m'attendre au sein
de la lumière.

(1) C'est ce vieux serviteur dont nous avons parlé dans la
notice.

SONNETS.

Éloignée de sa dame; il envie tout ce qui la louche.

Que j'aime à voir les fleurs sur son front se poser! Comme de
l'embellir chacune semble heureuse,

Et combien celle-là paraît plus orgueilleuse,

Qui, la première, imprime à ce front un baiser!

La robe qui l'entoure est, tout le jour, joyeuse,

Et, lorsque la nuit vient et la voit s'abaisser, Bienheureux les
flots d'or qui viennent caresser Sa joue, et revêtir son épaule

soyeuse !

Mais plus heureux encor le ruban dont les nœuds, Doucement
enlacés et se croisant entre eux,

Pressent les doux trésors de sa blanche poitrine ;

Si l'écharpe qui tient son beau corps enfermé Semble nous
dire : « A moi sa taille souple et fine ! » Que feront donc alors les
bras du bien-aimé?

U beauté inspire l'amour; mais l'homme s'égare facilement, et,
si ses désirs ne cherchent pas le ciel, son amour est misérable et
bas.

Quand la beauté paraît. l'amour, sans s'arrêter, Descendant
par les yeux dans notre âme enivrée, Y trouve une si large et si fa-
cile entrée Qu'il n'est aucun moyen d'y pouvoir résister.

Aussi je suis toujours prêt à m'épouvanter,

Quand je songe aux erreurs où l'âme est égarée, Dès que
l'homme, écarté de la route sacrée,

Des terrestres amours se laisse contenter.

Bien peu cherchent le ciel, en aimant sur la terre; Amour, poi-
son subtil dont notre soif s'altère,

A ta fatalité le cœur n'échappe pas!

Si nos désirs alors ne prennent point des ailes Pour aller
contempler les beautés éternelles,

Oh! combien notre amour est misérable et bas!

SONNETS

Il reconnaît que son Kenie comme sculpteur et comme poète est audessous de celle qu'il a. voulu peindre; aucun mortel ne pouvait le faire.

Pour être moins indigne, ô Dame, de l'honneur Et du don précieux de votre courtoisie,

J'ai voulu, cultivant l'art et la poésie.

Vous offrir, à la fois, mon génie et mon cœur.

J'ai bientôt reconnu que mon peu de valeur.

Four s'élever à vous, était une folie;

Devant votre mérite enfin je m'humilie,

Et je deviens plus sage en voyant mon erreur.

Qu'on ne pense donc [joint que mon faible génie Puisse égaler jamais votre grâce infinie ;

Mon art est impuissant, tant mon cœur est troublé;

Car il n'est au pouvoir d'aucune main mortelle De payer, par une œuvre assez grande, assez belle. Les dons dignes du eicl dont vous m'avez comblé.

Il v a «leux amours : l'un élève notre âme au ciel, l'autre la tient clouée à la terre par les sens, mais celui-ci ne regarde ni lui ni celle qu'il aime.

Non, ce n'est pas toujours une faute mortelle D'aimer d'un noble amour une noble beauté,

Si, par lui, notre cœur, se fondant devant elle, S'embrase aux purs rayons de la divinité.

L'amour éveille lame, et, grâce à lui, son aile Prend un vol élevé vers l'immortalité;

C'est le premier degré de l'échelle éternelle Pour l'esprit fatigué de la réalité.

L'amour qui, dans mon cœur, pour vous seule respire, Est l'amour pur, auquel tout noble cœur aspire ;

Car il est, pour aimer, deux amours ici-bas :

L'un nous ravit au ciel sur des ailes de flamme,

L'autre habite les sens et dégrade notre âme,

Et le but qu'il |>oursuit ne nous regarde pas.

SONNBTS.

MW)

XXVU.

L'amour purifie son Ame, et lui fera trouver douce la mort elle-même.

Sur ton beau front je vois, de l'œil de la pensée, Ce qui ne pourrait être ici-bas raconté;

Je vois ton âme pure, encore embarrassée D'un corps, mais qui déjà vers le ciel a monté.

Que le monde s'étonne et livre à la risée Ce qu'il ne peut comprendre en sa malignité,

Je n'en suivrai pas moins ma route commencée, Ferme dans mon amour et dans nia volonté.

Oui, l'amour doit chercher dans la beauté réelle Un rayon émané de la source éternelle;

C'est le céleste fruit cueilli dès aujourd'hui ;

C'est l'avant-goût du ciel, le seul sur cette terre; Aussi, celui qui t'aime et d'un amour austère Vers Dieu monte, et la mort sera douce pour lui.

michei-an<;f..

Il répond à un de ses «unis, Luigi del Riccio, qui lui demandait de faire la statue de sa dame que la mort venait de lui ravir.

A peine ai-je, ici-bas, aperçu ces beaux yeux Qui semblaient deux soleils sur notre terre obscure, Qu'aussitôt de la mort ils ont subi l'injure,

Et se rouvraient là haut pour contempler les deux.

Je regrette pour vous de n'avoir pu voir mieux,

Et surtout plus longtemps, la belle créature Dont le monde oubliera bientôt la beauté pure,

Et dont, seul, vous gardez un souvenir pieux.

Mais si vous voulez voir revivre sur la pierre,

Cher Luigi, ce beau corps qui n'est plus que |H>ussiere, Ce il'est que d'après vous que je puis le sculpter;

Et s'il est vrai qu'unis et fondus l'un dans l'autre.

Deux amants ne font qu'un pour ne plus se quitter, Pour faire sa statue, il faut faire la vôtre (1).

(1) Michel-Ange lit en effet la statue de Luigi qui fut mise sur le loin beau <Je sa dame.

SONNE I S

Son âme par l'amour vul remonter à la source du heuu et du bien.

Je ne vis pas en vous une beauté mortelle,

Quand j'ai vu de vos yeux le radieux flambeau, Mais j'y crus découvrir cette grâce éternelle.

Cet idéal qu'on rêve au delà du tombeau.

Mon âme, en vous voyant, a déployé son aile Four retourner au ciel, son glorieux berceau, t^ar toujours, à travers la forme universelle.

Lame veut remonter à la source du beau.

Le sage ne doit pas chercher un repos stable Dans un terrestre objet, fragile et périssable,

Et la mort de notre âme est l'amour sensuel.

Mais l'amour noble et pur, à l ame salutaire,

Peut nous faire meilleurs, déjà sur cette terre,

Et doit nous rendre encor plus parfaits dans le ciel.

michkl-an<;k.

Les yeux de sa dame le guident vers les sentiers divins, et il y trouve reflété le ciel, qui semble lui sourire.

L'aspect d'un beau visage au ciel ravit mon cœur;

C'est là tout ce que j'aime et recherche sur terre;

C'est par là que je monte à la céleste sphère,

Grâce dont un mortel a rarement l'honneur.

L'œuvre a tant d'harmonie avec son créateur Qu'elle m'élève à lui comme par la prière,

Et je pousse à ce but mon âme tout entière,

Quand dans un noble amour je mets tout mon bonheur.

Aussi, dans vos beaux yeux la lumière est si belle Qu'en les voyant je sens que leur douce clarté Vers les divins sentiers guide ma volonté;

Et quand je me consume à leur vive étincelle, Dans ce loyer si pur je trouve reflété 1 jî ciel, qui me sourit dans sa joie éternelle!

SONNETS

Si un amour ordinaire suflit à détruire un cœur jeune et plein de vie, que va donc faire une si grande passion dans le cœur d'un vieillard sans force et au bord du tombeau?

Oh ! si dans tout l'éclat des premières années L'amour en peu de temps dévore un jeune cœur, Qu'est-ce donc, au penchant des

dernières journées, Quand d'un vieillard l'amour en secret est vainqueur?

Si par le poids du temps mes forces déclinées Perdent à chaque instant un reste de vigueur,

Quand la mort va venir clore rhes destinées,

Que faire et qu'espérer d'une si folle ardeur?

Mon cœur, qui d'un tel feu n'a pas su se défendre,

Ne sera plus bientôt que poussière et que cendre Qu'emporteront les vents dans leur premier effort.

Si, jeune, un faible amour a consumé mon âme, Vieillard, que va me faire une si grande flamme Qui ne s'éteindra plus qu'au souffle de la mort?

>ih:hki.-an<»e.

Si cVst dans l'autre du «|ii'il doit être ivroinpcusr de la purott-de son amour, puisse son dernier jour arriver bientôt!

S'il est vrai que l'amour révèle sa présence Dans le feu des regards, oh! regardez mes yeux! N'avez-vous pas assez de leurs pleurs douloureux? N'est-il pas bientôt temps que la pitié commence?

Mais peut-être avez-vous cette noble croyance Qu'il faudrait m'inspirer, que de si nobles feux,

Qui toujours à bien faire encouragent mes vœux,

A la sphère éternelle auront leur récompense!

Oh! s'il en est ainsi, du haut du firmament Que le soleil
s'éclipse, et vienne ce moment Où mon âme pourra se fondre
dans la vôtre!

Dès demain que ne puis-je arriver à ce jour Qui doit me faire
enfin jouir de cet amour,

Mon martyr en ce monde et mon salut dans l'autre!

Il regrette de n'avoir pas connu plus tôt ce noble amour qui
mène à la vertu, mais peut-être valait-il mieux qu'il n'aimât que
dans

sa vieillesse.

Si j'avais pressenti qu'à son premier regard J'allais par son
amour renouveler mon âme,

Ainsi que le phénix au milieu de la flamme,

Jeune, j'aurais brûlé comme aujourd'hui, vieillard.

Et tel qu'un cerf blessé qui fuit avec son dard Vers la source
limpide et que sa soif réclame,

Ainsi j'aurais couru vers cette noble Dame,

Et je regrette .enfin d'avoir aimé si tard.

Mais me plaindrais-je encor, lorsque je vois sans cesse Mon
bonheur, mon repos, mon salut dans les yeux De cet ange adoré
qui m'est venu des deux ?

Aveuglé, j'eus sans doute aimé dans ma jeunesse Sans espoir
et sans frein, tandis que maintenant J'ai pour guide l'Amour vers
le ciel rayonnant.

Vitloria (xilonnu est morte, mais elle triomphe de la mort.

Lorsque celle pour qui mon cœur a soupiré,

Par un fatal décret fut ravie à notre âge,

Ne pouvant plus créer un aussi beau visage,

La nature fut triste, et le monde a pleuré.

O sort! espoir trompeur dont je fus enivré!

Où trouver aujourd'hui sa chère et douce image? Je son corps
adoré la terre a l'héritage,

Et de son noble esprit le ciel s'est emparé.

La mort crut, en voyant sa forme inanimée, Étouffer de son
nom la noble renommée ;

Mais les eaux du Léthé ne pourront l'engloutir;

Elle en triomphera ! De sa gloire immortelle Mille voix parleront;
et les cieux, jaloux d'elle,

Ne pouvaient la ravoir qu'en la laissant mourir.

SONNETS

Le cœur de l'homme s'enflamme ordinairement à la première
rencontre «le l'amour; mais Yiltorin seule pouvait enflammer Michel-Antre.

Pour un cœur étourdi qui se donne sans cesse,

El, se livrant sans guide au vain désir d'aimer,

Pareil au bois trop sec, se laisse consumer Par le premier amour qui séduit sa jeunesse;

Pour un cœur tendre et faible, et qui, dans sa faiblesse, Ne demande pas mieux de se laisser charmer,

Il n'est pas étonnant qu'on puisse s'enflammer Dès le premier regard, dès la première ivresse.

Mais, pour moi, ce n'était que ta noble beauté Qui jiouvait me fixer, moi qui dans sa clarté Puisse de mes travaux la lumière bénie.

J ai vu ma gloire en toi; du monde retiré,

Seule je l'ai choisie, et pour toi je rendrai Mon amour immortel autant que mon génie.

Vittoria morte, il implore le secours du Christ, qui seul peut le sauver

Maintenant que je sais que la chute est rapide,

Je suis plein de pitié pour les fautes d'autrui ;

Car, pour avoir suivi ma passion pour guide,

J'ai vu tomber mon âme en une affreuse nuit.

Je ne sais plus comment recouvrer mon égide,

Si ta grâce, Seigneur, ne descend et ne luit A mon cœur qui se perd dans l'ombre et dans le vide: 11 faut que ton amour me relève aujourd'hui !

Que ton corps sur la croix, que ton sang qui ruisselle.

Efface sur mon front la faute originelle

Qui naquit avec nous et nous suit en tout lieu.

Toi seul peux me sauver : vois l'état où nie laisse?

* Le j»oids de mon péché, le |»oids de ma vieillesse,

Moi, si près de ma mort et si loin île mon Dieu !

SONNETS

XXX vu.

Prière. Quelquefois il entrevoit encore d'heureux jours, mais il sent toute la vanité des plaisirs de ce monde.

Trop souvent mon espoir me compose et me tresse D'heureux jours après ceux que j'ai vus s'écouler; Plus la vie a pour moi de magique promesse,

El plus elle m'est lourde et plus je dois trembler!

Qu'espérer de la vie et de toute allégresse?

O plaisirs, qu'ici-bas rien ne semble troubler, Contentements humains qui nous comblez d'ivresse, Plus vous nous attirez, plus il faut reculer!

Aussi, quand le bienfait de ta grâce féconde,

Par ce zèle divin qui triompha du monde,

Rappelle dans mon cœur et l'amour et la foi ,

Et lorsqu'à ta bonté mes sens sont moins reffelles, Au ciel, sans plus tarder, Seigneur, emmène-moi ; Car tout pieux désir

pour s'enfuir a des ailes.

Prière. Il renonce à l'amour, se repent et «leniande "riice.

I)u |)oids d'un long amour mon esprit délivré, Seigneur, du monde impur à la fin se dégage.

Et ma barque fragile, après plus d'un naufrage. Espère en toi trouver le calme désiré î

Les clous de tes deux mains et ton front déchiré Par l'épine sanglante, et ton divin visage,

Me sont, dans l'avenir, l'espérance et le gage Du salut pour mon cœur de tristesse navré.

Voile, pour un instant, ton miroir de justice, Prête à mon repentir ton oreille propice,

Et détourne le bras de ta sévérité.

Par ton sang précieux que ma faute s'efface î Et, si j'approche enfin du terme redouté,

Sois prodigue envers moi de pardon et de grâce.

SONNETS

ADIEUX A LA GLOIRE ET AUX ARTS

(Michel- Anpe avait Si ans.)

Déjà ma barque touche au terme de la vie,

Et les flots orageux me poussent vers le port
Où tout homme, en tremblant, rend compte après sa mort
De la route ici-bas que ses pieds ont suivie.
Ab ! je vois que mon âme, à la gloire asservie.
Trop longtemps rendit l'art souverain de son sort;
Je m'en fis une idole et je sens que j'eus tort ;
Tout est vain, tout est faux dans ce que l'homme envie!
O mes sombres pensers, qu'allez-vous devenir?
Par une double mort, ah ! craignons de mourir.
Déjà l'une est certaine et l'autre me menace.
Ni marbre, ni couleurs n'occupent plus mes doigts;
Je ne veux plus qu'aimer et qu'implorer la grâce De Celui qui
vers nous ouvre ses bras en croix.

LE TASSE

AU TASSE

SONNET

Le palais de Ferrare est inorne et déserté;
Le passant se détourne et le maudit encore,
Tandis que ta prison, que notre culte honore.

Reçoit les pèlerins de la postérité.

Les siècles t'ont vengé de ta captivité,

O martyr de l'amour!... Et toi, toi, Léonore,

Sois flère : la beauté que le poète adore A droit de partager son immortalité !

Tes attraits, ton esprit et ta grandeur princière N'auraient pu te sauver de ce pompeux oubli Où tout l'orgueil des rois demeure enseveli,

Si dans ses chants le Tasse, embaumant ta poussière, Ne t'avait pas donné, pour couronne, un rameau • Du funèbre laurier qui couvre son tombeau.

Oimé ! dal <li, che pria

Trassi l'auro vitali, c i lumi apersi.

la questn luco a me non mai serena,

Fui dell* injusla et ria (fortuna)

Trastullo, e segno : c <li sua man softersi Piagke. clic lunga ctà risahia appena.

(Caszosc : O del grand' Appennino.)

Excepté Michel-Ange, dont la longue carrière fut aussi paisible que glorieuse, la destinée des grands poètes que nous étudions ne dément en rien la vérité de cet héritage d'infortunes que, depuis Homère, le génie se transmet de siècle en siècle. Dante est mort en exil et Pétrarque y est né. L'exemple du Tasse va nous prouver que l'ingratitude des princes n'est pas moins grande que celle des

républiques; nous allons voir le poète des croisades, proscrit et errant dès son enfance, traîner de cour en cour les ailes captives de son génie, expier un

LE TASSE

rêve d'amour par sept années de réclusion dans un hôpital de fous, et mourir enfin au moment de recevoir la couronne du triomphe.

Torquato Tasso, le Tasse (1), est né le 11 mars 1544

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger.

(Lamartine.)

Par une mystérieuse coïncidence, son berceau touchait à la tombe de Virgile, et il naquit non loin des lieux où fut ensevelie la poétique Sirène (2). Son père, Bernardo Tasso, était poète lui-même, et avait publié sur Amadis de Gaule un poème chevaleresque dans le genre de Boyardo et de l'Arioste; l'enfant balbutia des vers dès son berceau , et ses malheurs commencèrent avec sa vie.

Bernardo Tasso s'était attaché à Ferrante San-Severino, prince de Salerne, qui, après une querelle avec le vice-roi de Naples, quitta le service de Charles-Quint et alla offrir son épée au roi de France Henri II. Bernardo, proscrit comme son maître, le suivit en France; mais, ne pouvant se résoudre à vivre loin de l'Italie, il repassa bientôt les Alpes et vint avec son fils, alors âgé de douze ans, se fixer à la cour de Guillaume de Gonzague, prince de Mantoue.

Lejeune Torquato avait montré dès son enfance des dispositions extraordinaires pour l'étude, et surtout pour la poésie, et ses historiens en rapportent des circonstances merveilleuses.

(1) Le» Italiens ne mettent l'article il que devant le nom de famille de leurs grands hommes; ainsi ils disent il Pelrarca, il Tasso; ils ne disent pas il Dante, il Micbel-Agnolo, mais l'Alighicri, il Buonarroti.

Sassel la gloriosa aima Sircna,

Appresso il oui sepolrro ehlii la cuua.

(Canzonk : O <irl ijrarul Apprtwino.

NOTICE

Il alla faire son droit à l'université de Padoue en compagnie du jeune Scipion de Gonzague, avec lequel il forma une amitié qui dura toute leur vie; mais le Tasse avait la répugnance invincible que nous voyons à Pétrarque et à tous les poètes pour l'étude aride de la jurisprudence; au lieu d'étudier les lois, il fit des vers, et ce fut là, à Padoue, à dix-sept ans, qu'il composa son premier poème chevaleresque, Rinaldo.

Bernardo Tasso avait appris par une cruelle expérience que la fortune et le bonheur n'étaient pas le lot des poètes; il s'effraya vivement de la vocation poétique de son fils, et il chercha à la combattre par tous les moyens possibles, mais ce fut en vain; il lui arriva ce qui arrive toujours à ceux qui veulent s'opposer à l'essor irrésistible du génie; le Rinaldo fut imprimé (Venise, lfiGâ), et cette œuvre d'un écolier eut un succès prodigieux.

Mais, loin de se laisser éblouir par ce premier triomphe, Torquato ne songea qu'à fortifier ses ailes poétiques pour s'élever plus haut. Déjà son ambition secrète était de contre-balancer la renommée de l'Arioste, et dès lors il mûrissait dans sa tête le plan d'un poème sur la première croisade et la conquête de la Terre-Sainte, le plus grand sujet épique et chrétien des temps modernes; mais il voulut auparavant étudier les principes de l'art dans les poètes anciens et dans l'épopée de Dante, sur laquelle il a laissé des remarques judicieuses, et il composa à cette époque trois Discours remarquables sur la poésie épique.

Bernardo Tasso avait raison de vouloir détourner son fils de la carrière poétique; c'était en effet à cette époque une triste condition que celle d'un poète en Italie. S'il voulait acquérir quelque fortune et quelque réputation, il fallait qu'il s'attachât à la cour de quelque petit prince qu'il prenait pour Mécène, et qui lui faisait souvent payer bien cher sa protection tyrannique. On était déjà loin de la sauvage indépendance de Dante et de

LE TASSE

Pétrarque, qui n'auraient pour rien au monde sacrifié la liberté de leur génie.

Torquato avait vingt et un ans; son père, toujours inquiet de son avenir, le détermina enfin à entrer en qualité de gentilhomme au service du cardinal Louis d'Este, frère d'Alphonse II, duc de Fer rare.

Le Tasse avait dédié à ce cardinal son jeune poème de liiruido ; il arriva à la cour de Ferrare précédé d'une réputation poétique que sa jeunesse et sa bonne mine ne firent qu'accroître. Cette cour brillante se faisait alors, comme celle des Médicis à Flo-

rence, la protectrice des lettres et des arts; elle était présidée par les deux sœurs du duc Alphonse, les princesses D. Lucrezia et D. Leonora d'Este. Leur mère, Renée de France (I), fille de Louis XII! , leur avait fait apprendre, nous dit Brantôme, « les sciences et les bonnes lettres , qu'elles apprirent et retinrent parfaitement et en faisant honte aux plus savons; de sorte que , si elles avoient beau corps, elles a voient Pâme autant belle. »

(t) O (iglic di Kennla,

>ate ei nodrtte pargoletle insicme,

Quasi due belle piaule

l)i cui servn è la terra, e il cielo amante.

(Caiuoke.)

NOTICK.

;wi

Le Tasse arriva à Ferrare à l'époque du mariage du duc avec l'archiduchesse d'Autriche; il prit part avec enthousiasme aux fêtes et aux carrousels qui eurent lieu à cette occasion ; son imagination , jeune et poétique, s'émut de ces souvenirs de la chevalerie qu'il avait célébrés dans son BinaUlo ; comme tout bon chevalier, il voulut aussi choisir une dame de ses pensées, et il osa lever les yeux jusque sur la princesse D. Léonore, qui accueillit avec grâce ses hommages poétiques; mais ces galanteries chevaleresques, qui peut-être ne furent d'abord qu'un jeu

LK TASSE

d'esprit , se changèrent bientôt en une passion profonde et invincible.

I). Lucrezia, depuis duchesse d'Urbain, avait alors trente et un ans; I). Léonore en avait trente; elle n'était pas régulièrement belle, mais elle était pleine de grâce et d'esprit, et avait dans toute sa personne un charme singulier qu'augmentaient ses yeux noirs et sa belle chevelure blonde, charme étrange inconnu aux femmes d'Italie et qui rappelait la race germanique des Guelfes auxquels la maison d'Este était alliée. La vertu et la fierté de Léonore étaient célèbres; elle s'était vouée au célibat et avait refusé tous les princes de l'Italie qui avaient demandé sa main (1).

Le Tasse était grand et bien fait, sa figure était noble et belle, mais il était un peu louche et il bégayait légèrement; ce n'était que lorsqu'il s'animait que sa parole devenait vive et éloquente.

Avant d'être aigri par le malheur, son caractère était confiant et généreux : Torquato jeune homme, c'était l'Italien du xvie siècle, brave et galant, fou des fêtes et des joutes, et chevalier passionné des dames. Le Tasse a laissé une foule de sonnets et de canzones adressés à d'autres femmes qu'à la princesse, mais on sent que ce n'est que Léonore qui lui a inspiré cette passion sérieuse qui fera le tourment du reste de sa vie.

Quelque temps après son arrivée à Ferrare, Torquato suivit

(I) Le Tasse Ta peinte dans Sophrunie :

Vergine era fra lor di già mal tira Virginità, d'alti pensieri e régi,

D'alta beltà; ma sua belta non cura O lanto sol quant' onestà sen fregi.

E il suo pregio maggior, che tra le mura D'augusta casa asconde i suoi gran pregi; Et de' vagheggiatori eila s'invola Aile lodi, agli sgunrdi, inculta e sala.

<ii) France le cardinal d'Este, chargé d'une mission du souverain pontife auprès de la cour du Louvre; c'était pour s'entendre avec Charles IX sur les affaires de religion. La littérature italienne était encore la première de l'Europe, et se trouvait alors fort répandue en France; Catherine de Médicis avait appris à son fils la belle langue de si ; Charles IX , jeune homme faible et maladif, plus à plaindre qu'à maudire, était poète lui-même, et accueillit avec grâce le jeune poète italien dont il connaissait déjà le BinaUlo. Le Tasse lui lut quelques fragments de la Jérusalem, où il donne un si beau rôle aux Français, et le royal poète, en l'écoutant, aurait pu lui adresser, mieux qu'à Ronsard , ces beaux vers si connus :

L'art «le faire des vefs, dût-on s'en indigner.

Doit être à plus haut prix que celui de régner;

Tous deux également nous portons des couronnes.

Mais, roi, je In reçois, poëti*, tu la donnes.

Pierre de Ronsard était alors proclamé le prince des poètes français; le Tasse se lia d'amitié avec lui, et, dans un de ses Dialogues (1), il lui prodigue les plus grands éloges. On le conçoit, Ronsard était plus Italien que Français; forcé de se servir d'une langue qui n'était encore qu'un instrument fort imparfait, il cherchait à la perfectionner en y introduisant des tournures grecques et latines, et surtout italiennes; les poètes d'Italie étaient ses mo-

dèles; sans cesse il imite le style et les idées de Pétrarque, mais ce n'est pas sans grâce (2), et le poète de

(I) Il l'ataneo.

(i) Voici un de ses sonnets imités de Pétrarque :

Voici le bois, que ma sainte Angélique Sur le printemps re-
joüist de son chant :

Voici les Heurs, où son pied va marchant,

Quand à soy-mesme elle pense seulelle :

LE TASSE

Laure n'aurait peut-être pas désavoué cette charmante peinture de l'amour, que Torquato dut apprécier mieux que personne :

C'est un plaisir tout rempli de tristesse,

(C'est un tourment tout confit de liesse.

Un désespoir où toujours on espère,

Un espérer où l'on se désespère (1).

Le Tasse resta un an en France, à la suite du cardinal; Charles IX aimait à causer avec lui dans la belle langue d'Italie, et Torquato profita généreusement de cette royale intimité pour obtenir la grâce d'un poète français condamné à mort. Dans une longue lettre au comte Ercole de Contrarii, il fait un portrait peu flatteur de notre pays; il trouve nos cathédrales nombreuses, magnifiques et bâties avec soin; mais, "ajoute-t-il, on voit bien qu'en

les construisant on s'est plus occupé de la solidité que de l'élégance. On reconnaît là l'homme du Midi habitué aux

Voicy la prée el la rire mollette,

Qui prend vigueur de sa main la touchant,

Quand pas à pas en son sein va cachant Le bel émail de l'herbe nouvelette.

Icy chanter, là pleurer je la vy,

Icy sourire, et là je fu ravy

De ses discours, par lesquels je des-vie :

Icy s'asseoir, là je la vy danser :

Sus le meslier d'un si vague penser Amour ourdit les trames de ma vie.

(1,. Ces vers rappellent le sonnet du Misanthrope :

Belle Philis, on désespère Alors qu'on espère toujours.

On trouve la même idée dans la vieille comédie espagnole el t'umbidad» de l'iedra :

El que un ben gozar espera,

Quanto espera desespera.

NOTICE

belles lignes antiques el appréciant peu le grand art gothique du Nord. Ce pauvre Torquato, accoutumé au beau ciel et aux palais de marbre d'Italie, se plaint ensuite vivement du climat de la

France et de ses habitations, qui sont presque toutes en bois, étroites, mal distribuées et avec des escaliers en colimaçon fort peu commodes (1). Quant à Paris, il trouve que cette ville ressemble à Milan; mais il avoue que Venise est peut-être la seule ville d'Italie digne de lui être comparée (2).

Pendant son séjour en France, Torquato s'occupa beaucoup des querelles religieuses qui étaient la grande affaire de l'époque. On était à la veille de la Saint-Barthélemy : quelques mois plus tard, les massacres allaient commencer. Torquato annonce dans ses lettres qu'une lutte est inévitable, et, en sa qualité d'Italien et de fervent catholique, il est naturellement fort prévenu contre les huguenots (3), que l'on accusait d'avoir le projet bien

(1) Luttera nella quale si paragona l'Italia alla Francia. Lettre curieuse à comparer avec celle de Pétrarque sur le même sujet. Il paraît que nos vins n'avaient pas encore une grande réputation à cette époque : « Ils sont âpres, dit le Tasse, et ont tous le même goût; pour les fruits et les légumes, je ne déciderai pas ce qui l'emporte, de leur rareté ou de leur mauvaise qualité. »

(2) Dès le x^e siècle, Paris attira l'attention de l'Europe par son université et la science de ses docteurs. Dante exilé y vint soutenir des thèses merveilleuses de poésie et de philosophie; il y suivit les cours du célèbre Séguier, qui professait rue du Fouarre ou du Foin, ainsi nommée parce que les auditeurs, trop nombreux pour tenir tous dans la salle, restaient en partie à l'entrée, assis sur des bottes de foin :

Essa è la luce eterna di Sigieri Che legendo, vel vico degli strani,

Sillogizzò invidiosi veri.

(Parodie » . canlo x.j

Même apres son départ, la situation religieuse de la France l'intéressa toujours. On a de lui un discours fort curieux, intitulé : *Uitcorso intorno alla teditone nata neli regnu di Franeiu l'anuu 15X'>*. Il y prouve que Henri III est la cause de tous ces troubles religieux par sa mollesse et ses débauchés; il l'accuse de favoriser les huguenots et de vouloir le roi de Navarre pour suc-

I.E TASSE

arrêté d'établir un« république protestante au milieu de la France monarchique et catholique; c'est ce qui explique, sans la justifier, la Saint-Barthélemy, où il entra autant de politique que de religion. Le Tasse ayant librement exprimé son opinion à ce sujet, on dit qu'il tomba dans la disgrâce du cardinal ambassadeur, qui lui supprima le traitement qu'il lui avait assigné pour vivre honorablement à sa suite. Le poêle, pauvre et fier, ne voulut rien demander à la bienveillance de Charles IX, et il passa l'hiver à Paris dans un dénûment qui est à peine croyable. On en voit la preuve dans une lettre de Guy-Patin ; « Le Tasse, dit-il, était réduit à une extrémité si grande, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un de ses meilleurs amis(I) pour subsister pendant une semaine. Il fit un joli sonnet pour prier sa chatte (2) de lui prêter durant la nuit la lumière de ses yeux, parce qu'il n'avait pas de quoi acheter de la chandelle. » Voici ce sonnet :

Ainsi, sur l'océan, quand il craint que ne sombre Son navire agite, le nocher soucieux Lève son front pensif et cherche clans les eieux Son étoile, au milieu des étoiles sans nombre.

censeur; il conclut en faveur des Guises et de la sainte ligue, qui petit seule sauver la religion. Cette opinion était uenerale dans tous les pays catholiques, et elle n'était pas sans raison, rar on ne pouvait prévoir l'abjuration de Henri IV. Voici comment, dons ce Discours, le Tasse peint les Fronçais : « 1 Francesi sono di natura che non si sanno stare, ma sempre vorrelibono essore in esercizio, c perriô, dove manca loro l'occasione di eserrilarsi, suhitamente marciscono a questa guisa clic noi veggiamn avvcnire di un palafreno avezzo aile fatiche continue, che si lasri per alctui tempo nella slalla in ozio ed in quiete. »

(I) Balzac prétend que c'est à une amie.

I.o Tasse adorait les chats: Pétrarque avait la meme manie. On montre dans sa maison d' Arqua sa petite chatte blanche empaillée dans une niche:

... I.a sua gatta in serra spnglin Cuarda dai topi nncor la doua snglia.

Tassom.}

NOTICE

Sans lumière et sans feu, par cette nuit si sombre,

Belle chatte, ainsi j'aime à contempler tes yeux,

Qui, fixant sur les miens leurs reflets lumineux.

Semblent, pour m'éclairer, deux étoiles dans l'ombre.

Ta jeune chatte aussi me donne ses rayons,

Et je crois voir en vous, quand mon œil vous regarde,

Des deux Ourses briller les constellations.

Que toujours, grâce à moi, du bâton Dieu vous garde!

Que Dieu vous entretienne et de chair et de lait;

Mais prètex-moi vos yeux pour tracer mon sonnet (I).

A la fin de l'année 1571, Torquato obtint enfin du cardinal la permission de quitter la France et les moyens de retourner en Italie. .

Il revint à Ferrare, où il fut accueilli par le duc avec la même bienveillance, et par les princesses avec le même intérêt. Ce fut alors que, quittant tout à fait le service du cardinal, qui s'était montré un protecteur si peu généreux, il s'attacha à Alphonse, dont il devait encore moins se louer. C'était alors la mode chez les princes italiens de prendre à leur service des poètes et des artistes, comme dans le moyen âge les barons féodaux avaient des fous qui les amusaient et des ménestrels qui chantaient leurs faits d'armes (2).

(Là Torquato Tasso réduit à n'y plus voir rien par cécité, mais... ah! je ne le dirai pas en français; que la langue des Italiens soit tachée de ce cri de misère qu'il a jeté ;

Non avendo eandella per escrivere i suoi verni.

f A. m Viony.

[i] Le Tasse, dit l'abbé Serassi, avait la table, le logement et : 80 livres 10 sous par mois. Le poète, en retour, donna au prince les immortelles louanges de la Jrru*alnn et les Mimes héroïques, suite de sonnets et de canzones où il célèbre magnifiquement tous les événements domestiques de la maison d'F.stc. — Voyez

le sonnet XXV, mi il prouve fièrement ait due que le poète peut seul l'immortaliser.

LK TASSE

ni.

A peine de retour à Ferrure, le Tasse se mit à travailler avec passion à sa Jérusalem , et composa en même temps son drame pastoral dMmtnta, qui fut joué avec le plus grand succès sur le théâtre de la cour.

« C'est l'amour, dit Monti, plutôt que les Muses, qui a inspiré à Torquato cette o*uvre ravissante (1), »

(I) ... Amor più che le Muse

A Torquato detto questo ventile Aseron iavnrn.

Dédicace de l'Aminlo.)

NOTICE. 399

Il est temps de parler plus longuement de In passion qui lit le malheur du Tasse; nous y insisterons, parce que cet amour inspira les sonnets que nous avons traduits, et que c'est par là que le poète de Sorrente se rattache dans notre livre à Dante, à Pétrarque et à Michel- Ange.

Torquato aimait secrètement la sœur du duc, la princesse I). Léonore d'Este. Cette passion célèbre a intéressé tous les cœurs tendres et poétiques, et elle a soulevé bien des controverses animées. Les uns l'ont niée, parce qu'elle n'a pas de preuves positives; les autres out été jusqu'à prétendre que le poète avait été l'amant heureux de la princesse, et qu'il en avait été puni par la

prison, comme Ovide par l'exil, pour avoir été aimé de Julie. Certains biographes italiens se sont défendus d'ajouter foi à l'amour du Tasse, en alléguant la respectueuse impossibilité où il se trouvait d'élever les yeux si haut, comme si le génie n'était pas au moins l'égal de la naissance, comme si le chantre de Godefroy n'avait pas pu se croire digne de l'amour d'une princesse !

Nous avons cherché à éclaircir cette intéressante question par les aveux mêmes du poète; dans une canzone adressée officiellement à Léonore sur sa convalescence, il ose se comparer à Phaéton; il avoue à la princesse (1) que, dès le premier jour où il la vit, il se sentit enflammé d'amour pour elle; que le respect glaça, il est vrai, cette flamme téméraire, mais qu'il la sent toujours vivre au fond de son cœur.

(Il È cerlo il primo dl, che 'l bel scrcno

Délia tua fronte agli occhi miei s'offerisc,

E vidi armato spazinrvi Amore,

Se non clic riverenza nllor converse K meraviglia in fredda
selce il seno,

Ivi peria con doppia morte il core :

Ma parle degli nlrati e dell* ardore Sentii pur aneo enlro 'l ge-
lalo marine.

LK TASSE

Torquato était alors, comme il le dit lui-même, dans toute la fleur de son beau mois d'avril (1); D. Léonore était plus âgée que lui de quelques années; c'était, comme nous l'avons dit, une prin-

cesse pleine de grâce et d'esprit, et en même temps de réserve et de fierté; elle avait une telle réputation de vertu et de piété, qu'on lui attribua le bonheur qu'avait eu Ferrare d'échapper à une inondation du Pô qui pensa l'engloutir en 1570. Elle ne voulut jamais se marier et dédaigna les meilleurs partis d'Italie. C'est elle que le poète se plut à peindre dans la belle Sophronie de sa Jérusalem ; lui-même il s'est peint dans Olinde avec toute l'incertitude et toute la timidité de son amour (2).

Il y avait alors à la cour de Ferrare trois nobles dames qui portaient le nom de Léonore (5) : la princesse D. Léonore d'Este, la comtesse Léonore de Sanvitale, et une autre Léonore dont on ignore le nom de famille. Le Tasse imagina d'adresser tour à tour ses vers à ces trois Léonore, de manière à ce qu'on ne pût deviner celle qu'il aimait véritablement. Il avoue naïvement qu'il les confond quelquefois à cause de leur ressemblance, et qu'il s'égare au point d'adorer sa mystérieuse madone dans la personne de celles qui portent son nom (4); aussi le cavalier Battista Guarini, son rival en poésie et en amour

(1) Sonnet II.

[• i } Ki che modeslo é si, coin' essa t* bella,

linima assai, poco spera, c milia chiede; Né sa scoprirsi, o non ardisce; ed ella <1 lo sprezza, o nol tede, o non s'avvede. Così lina il misero Ica servi lo O non vislo, o mal noto, o mal gradilo.

(f ierusaUmme, e. u.)

(5) Sound III.

'*) Sonnet 111.

NOTICE

aussi, dit-on, l'accuse- t-il, dans uu sonnet (I), d'avoir aimé au moins deux de ces trois Léonore. Mais qu'importe la médisance d'un rival, qu'importe l'aveu même du poète? La tradition poétique et romanesque n'en subsistera pas moins, et sera toujours là pour confirmer celte légende d'amour, et assurer aux jeunes imaginations que le Tasse n'aiina véritablement que la princesse

Quant à nous, si l'on veut notre avis, nous dirons que nous ne voudrions pas jurer que le Tasse fût un amant aussi fidèle que Pétrarque; mais nous croyons que sa passion, qui ne fut peut-être d'abord qu'un poétique jeu, devint sérieuse sous la main du malheur, et que la persécution, comme il arrive toujours, fit de lui un véritable martyr de l'amour.

Le lecteur pourra juger par les sonnets que nous avons traduits, et autant qu'une traduction peut le permettre, de la grâce, de la délicatesse et de la sincérité de l'amour du Tasse; ce n'est plus le séraphique amour de Dante, ni l'amour extatique et religieux de Pétrarque; c'est encore moins l'amour platonique. et artistique de Michel-Ange; c'est déjà une passion plus moderne, moins chaste, et tout empreinte de l'esprit de cette renaissance dont l'aurore se levait alors sur l'Europe. Le Tasse nous peint sa dame avec les couleurs du Giorgionc et du Titien, et on peut dire que son amour était, comme sa Jérusalem, un mélange poétique des souvenirs de l'antiquité profane et des croyances chevaleresques du moyen âge.

Il est permis de croire que D. Léonore aima le Tasse, ou du moins que son orgueil de princesse fut flatté des louanges d'un si grand poète, et que son coeur de femme fut touché des Lnfors-

(I) Kn réponse à un sonne) du Tasse :

l>i due linininn si vanta, c slrinuc e sper/a Piû voile on modo,
el cnn tpiesli arti pieea

image

not

available

NOTICE

La seule consolation du poëto au milieu de ses secrets tourments, c'était son poème, son poème sublime auquel il ne cessait de travailler; il savait que c'était par son génie qu'il se grandissait aux yeux de la princesse et qu'il comblait l'ablme qui les séparait; il sentait que sa gloire pouvait seule excuser son amour^

1). Léonore était toujours la dame de ses pensées et l'inspiration de ses vers; il allait lui lire les chants de son poème, à mesure qu'il les composait, et le touchant épisode d'Olinde et de Sophronie, qui était son histoire, dut faire verser de douces larmes à la princesse; le poète nous dit lui-même qu'il a vu ses beaux yeux pleurer en l'écoutant (1).

Lorsqu'enfm la Jérusalem fut terminée (avril 1573), le Tasse en porta le manuscrit au duc Alphonse et au cardinal Hippolyte d'Este; ces princes reçurent avec faveur un poème où on leur prodiguait tant de louanges délicates, et D. Léonore, sur lin ordre de son frère, couronna de lauriers le front du poète, dans une fête au milieu des jardins enchantés de la villa ducale de Belriguardo, peuplés de marbres antiques (2) et des bustes des grands poètes

anciens et modernes : Homère, Virgile, Dante, Pétrarque, Arioste, tous les maîtres, les modèles et les rivaux du Tasse (3).

Dans un sonnet modeste et touchant (4), le Tasse nous apprend lui-même que la Jérusalem a eu un grand succès, mais un succès vain et stérile, et non ce succès d'enthousiasme réel qu'il avait espéré; son but avait été de réveiller l'esprit chevaleresque et religieux du moyen âge; il aurait voulu que sa voix eût pu soulever l'Europe comme un seul homme et la préci-

(1) Sonnet XXIII.

(Si Sonnet IX.

(3) Sonnet XIV.

(4) Sonnet XXIII.

LE T \SSK.

piter sur l'Asie, pour reconquérir le tombeau du Christ; il aurait voulu que son noble poème fût l'étendard d'une dernière croisade dont il eût été le Pierre- l'Ermite poétique et le duc Alphonse le Godefroy (I). Il adressa aussi sur cette croisade rêvée un sonnet à l'empereur Rodolphe et au roi de France Henri III, comme Pétrarque en avait adressé à Philippe de Valois.

« Mais, hélas! s'écria-t-il avec désespoir, je n'ai vu accourir aucune armée à l'appel de mes vers (2). »

On n'a pas assez remarqué et apprécié ces nobles regrets du poète qui avait voulu faire un poème de circonstance, une poétique prédication pour réveiller l'esprit des croisades; et, quand on regarde l'état de l'Europe à cette époque, on voit que ce noble but n'était pas aussi inutile et aussi chimérique qu'il peut nous le

paraître maintenant (3) : Constantinople était tombée aux mains des Turcs, comme Jérusalem; la chrétienté tout entière s'était émue des progrès de Soliman et d'Amurath, qui débordaient en Europe par la Hongrie; le pirate Barberousse avait menacé les côtes de l'Italie, qui aurait eu une nouvelle invasion de Barbares sans la bataille de Lépante, et la Jérusalem est presque contemporaine de cette grande victoire de D. Juan d'Autriche, qui a sauvé la chrétienté (A).

(1) Voir l'invocation du premier chant de la Jérusalem.

'i) Sonnet XXIII.

(3) Dans sa notice sur le Tasse, M. Mazuy cite une lettre du poète à Horace Lombardelli, qui prétendait que le titre de Jérusalem délivrée exciterait les moqueries des musulmans, redevenus maîtres de la cité sainte :

« Quel che V. S. soggiunge appresso, che 'l liloio porgerebbe maleria di scheruo, non m'è nuovo molto, perché mi par che niuno scherno clic possa irritare il generoso sdegno de' Christiani sia inutile. Oltrediciò non è ragionevole lo scherno, perche i Christiani veramente la raequislarono con tanto sangue di Saracini, che non hanno di che schernirci. »

(4) La mas alla ocasion que vieron los siglos pasados, los presentes, ni esperan ver los venideros.

(Cikkvantss, prologue de la * <• partie du Don Quichotte.)

A ce point culminant de sa destinée, le Tasse s'enivra un instant de ces poisons subtils de la gloire et de l'amour qui offraient leurs coupes étincelantes à ses lèvres altérées; effrayé lui-même de sa trompeuse fortune, il s'écrie, dans un de ses sonnets, qu'il

est monté trop liaut et qu'il redoute le sort d'Icare et de Phaéton; « mais, ajoute-t-il, quel danger pourrait effrayer celui que l'amour encourage? Une déesse, Diane elle-même, n'a-t-elle pas enlevé au ciel le jeune berger du mont Ida? » Mais le Tasse, poète sans rival , glorieux favori du duc et des

LE TASSE

princesses, ne pouvait manquer d'être envié et détesté par tous les courtisans et par tous les poètes de la cour de Ferrare, qui ne cherchaient qu'une occasion de le précipiter du haut de sa gloire et de le frapper en même temps dans son amour dont on avait depuis longtemps soupçonné l'existence. Cette double occasion ne se lit pas attendre.

Torquato avait envoyé le manuscrit de son poème à Scipion de Gonzague et à ses autres amis de Rome et de Padoue, en les priant de lui envoyer leurs observations : elles furent nombreuses; le Tasse les réfuta une à une et se mit à corriger son poème avec une telle ardeur et des veilles si prolongées, qu'il était presque continuellement en proie à une fièvre ardente qui augmenta l'exaltation de son esprit. Tout à coup il apprend qu'on imprime, sans son aveu , cette Jérusalem à peine terminée, à peine corrigée; il conjure Alphonse d'écrire dans toutes les cours d'Italie pour en faire arrêter l'impression ; il ne doute pas que ses ennemis ne lui aient dérobé une copie de son poème; son caractère s'aigrit et devient défiant et inquiet; une sombre mélancolie s'empare de son esprit; il accuse ses domestiques d'avoir fouillé ses papiers et vendu des copies de son poème; il s' imagine qu'on en veut aussi à sa vie et qu'on l'a dénoncé à l'inquisition pour certains passages de son ouvrage; et il court à Bologne se jeter aux

pieds du grand inquisiteur, qui peut à peine rassurer sa conscience alarmée.

Il revient à Ferrare dans un état digne de pitié; il soupçonne le duc de vouloir le perdre; son esclavage de poète courtisan lui pèse, il voudrait s'en affranchir, mais son amour le retient à la cour: « Je ne puis consentir quitter le duc, écrit-il à Scipion de Gonzague, mais il y a des choses qui ne peuvent s'écrire. »

Un dernier coup l'attendait, et le plus cruel, puisqu'il le frappait dans cet amour auquel il avait tout sacrifié.

NOTICE. iŮ7

La médisance et la calomnie cherchaient depuis longtemps, comme nous l'avons dit , une plus sûre occasion de perdre sans retour le malheureux poète, en épiant les relations qu'on lui soupçonnait avec D. Léonore, et cette occasion ne leur manqua pas. Un ami(l), auquel Torquato avait confié le secret de cet amour mystérieux, le trahit, et en révéla imprudemment quelques particularités que recueillirent et envenimèrent les ennemis acharnés du poète. Un certain Maddalô ayant osé en toucher quelques mots devant le Tasse, celui-ci lui donna un soufflet , l'appela en duel et le blessa grièvement. Le soir même, les trois frères de Maddalô attendirent Torquato au coin d'une rue , et l'assailirent lâchement de leurs trois épées. Mais le poète se défendit vaillamment, tua un de ses adversaires et mit les autres en fuite. Cette aventure lit beaucoup de bruit et donna lieu à ce proverbe, qui courut longtemps dans Ferrare :

Colla penna c con la spada Ncssun val qunuto Torquato.

Mais son amitié trahie, son amour divulgué, ce duel dont la cause ne pouvait rester inconnue, tout contribua à jeter le Tasse dans le plus affreux désespoir; quelques jours auparavant, il avait chassé un de ses domestiques qu'il accusait d'avoir livré ses papiers à ses ennemis (2); le lendemain de son duel (17 juin 1577), il rencontra cet homme chez la duchesse d'Urbin ; cette vue acheva de l'exaspérer; sa raison s'égarait; il tira son poignard et se jeta sur son ancien serviteur; on prévint le coup.

(1) Voir les reproches louchants qu'il lui adresse. Sonnets XXIX et XXX.

<S> Il supplia alors un de ses amis de lui procurer un domestique sûr : c'est une chose, lui dit-il, d'où dépendent mon repos et ma vie; je vous la demande comme gentilhomme, comme chrétien (pereh ' è cataliero, prrch' i rhriliamo).

iOK

I.K TASSE

mais In duc, ravi d'avoir enfin un prétexte pour assouvir son secret ressentiment, fit arrêter Torquato et ordonna qu'on l'enfermât dans une des tourelles du château. Son emprisonnement, la colère du duc, l'effroi de la princesse, tout plongea le malheureux poète dans un tel accès de délire, qu'on craignit un instant pour sa vie. Alphonse, vaincu par les prières de sa sœur, le fit relâcher au bout de deux jours, et ordonna qu'on le conduisit dans sa villa de Bel-Kiguardo; mais ces lieux rappelaient de trop doux souvenirs au Tasse; ses terreurs religieuses lui reviennent, il demande

à aller voir encore le grand inquisiteur, el s'enferme dans le couvent des franciscains de Ferrare; de là il écrit lettres sur lettres au duc et à la princesse. Alphonse lui ordonne de cesser toute correspondance avec D. Léonore; cette dernière disgrâce achève d'égarer cet esprit malade; il refuse tous les secours de la médecine, il craint d'être empoisonné, il craint qu'on ne le retienne de force dans ce couvent, et une nuit il s'échappe par-dessus les murs, et seul, sans argent, presque sans vêtements, il traverse à pied une partie de l'Ilalie et arrive déguisé en pâtre à Sorrente, où il a cette entrevue si touchante et si célèbre avec sa sœur Cornélia.

Mais l'air de la patrie et les consolations de la famille ne peuvent lui faire oublier Ferrare, le théâtre de ses succès, où le rappellent son amour et sa gloire; il craint que, dans sa colère, le duc ne brûle le manuscrit corrigé de son poème laissé entre ses mains, et il lui adresse à ce sujet un sonnet touchant où il lui rappelle Auguste sauvant l'Énéide des flammes (1). Il écrit aussi à la duchesse d'Urbin : point de réponse d'elle ni du duc; enfin il ose écrire à D. Léonore elle-même, et la princesse.

'I) Sound XXXI.

NOTICE. 409

plus tendre et plus touchée, lui répond, mais en le prévenant qu'elle ne peut rien pour lui auprès de son frère (1).

Malgré l'accueil peu favorable que lui présageait cette lettre, le Tasse n'y peut tenir plus longtemps; il quitte sa sœur et sa patrie et revient à Ferrare le 21 février 1579, le jour même où le duc Alphonse épousait en secondes noces la fille du duc de Mantoue. Quand il entra à Ferrare, il trouva la ville avec un air de fête qui

contrastait péniblement avec la situation de son esprit. Les citoyens qui passaient dans la rue n'avaient garde de reconnaître, dans cet homme pâle et courbé, le jeune et brillant poète qui avait fait naguère encore les beaux jours de la cour de Ferrare. Torquato se présente aux portes du palais, on lui en refuse l'entrée par ordre du duc (2); il essaie vainement de parler aux princesses; ses ennemis se réjouissent, les courtisans le raillent, les valets eux-mêmes le rebutent grossièrement; c'est alors, comme il le dit lui-même, que sa patience se trouva poussée à bout; il ne put contenir plus longtemps son indignation ; il s'exhala en plaintes amères et injurieuses contre Alphonse, il maudit la chaîne volontaire qui l'avait attaché si longtemps à cette cour ingrate, et il rétracta tout haut les louanges qu'il avait prodiguées dans ses vers à la maison d'Este.

M) Dal sig. iluca c délia sig. duchesse vnsira moglie io non impetrai mai risposla; «la tnndnma Leonora l'ebbi taie, elle compresi clie non poleva favorirmi.

{Lettre au duc d'Urbin.}

Tentai di parlare alla sig. duchessa ed a madama Leonora, ma mi fu seinpre rithisa la strada dell' udienza, e molle liale senza rispetto e senza occasione alcuna i portieri mi victarono d'entrare nelle camere loro. Volli parlare à S. A. ma compresi ch' egli abborriva d'udirmi in questa materia. Ne parlai a suo confessore, ma indarno. Sicchè fu vinla finalmente quell' infinita mia pazienza.

{Lettre au duc d'Urbin.}

MO

LE TASSE

Le duc, instruit de ce qui se passait aux j»ortcs du palais, saisit avec joie cette occasion d'en finir avec le Tasse et de le punir à jamais de son amour insolent et de ses plaintes importunes; il le fit arrêter comme un homme privé de raison, et ordonna qu'on l'enfermât pour sa vie dans la prison des fous furieux à l'hôpital de Santa- Anna, monastère qui était alors l'asile des malades du corps et de l'esprit. On cloitra l'infortuné dans une sorte de loge ou de cellule basse de neuf pieds de long sur six de large et sept de haut, dans laquelle le jour ne parvenait qu'à travers une fenêtre grillée, qui donnait sur une petite cour commune à toutes les autres cellules de l'hôpital des fous (1). Le Tasse fut confié à la garde d'un nommé Agostino Mosti, méchant poète, qui ne pouvait lui pardonner son génie, et qui sollicita, dit-on, ce vil emploi pour se faire le geôlier du grand poète, et lui infliger toutes les tortures de la solitude et de la captivité (2).

(1) On montre encore à Ferrare celte cellule; au-dessus de la porte on lit ceUc inscription : « Rispettale, ô posteri, la célébrité di quesla stanza, dove Torquato Tasso, infermo più di Iristezza cbe delirio, ditcnulo dimoro anni vil, mesi H, scrisse verse e prose, e fù rimesso in libertà nel giorno vi Luglio, 1586. » On a élevé des doutes sur l'authenticité de celte cellule, mais on aime mieux s'en rapporter encore à la tradition, et c'est toujours avec un indicible sentiment de tristesse que l'on suit la route intitulée : Ingreso alla prigionie di Torquato Tatto.

(2) Le Tasse, dans une lettre é sa sœur, dit de son geôlier ; « E a usa meco ogni sorte di rigore cd iuumanité. »

NOTICB.

il I

La captivité du Tasse est aussi célèbre que son amour, c'est que l'une est l'effet et que l'autre est la cause; aussi les sonnets du poêle que nous avons traduits peuvent-ils se diviser en deux parties bien distinctes : d'abord les sonnets d'amour adressés à 1). Léonore, et ensuite les sonnets datés de Santa-Anna. Ces derniers sont peut-être les plus beaux par leur énergie désespérée et leur accent de vérité; on sent qu'il n'y a plus là de fictions poétiques, et que le poète ne soutient que trop réellement de corps et d'esprit (1).

(J) ivron a ilù s'inspirer île ces sonnets dans son beau poeme de la Lamenta lion du Ta**r.

LE TASSE

On peut facilement s'imaginer quel dut être le désespoir du malheureux Torquato en se voyant plongé dans cette affreuse prison de fous, au fond de cet enfer de la folie, comme il l'appelle (1), sur le seuil duquel il crut lire l'inscription redoutable que Dante a mise au front de son enfer :

Lasriate ogni speranza, voi elle' introït».

Frappé à la fois dans sa gloire et dans son amour, condamné à une prison perpétuelle, entouré des malheureux aliénés qui l'étourdissent de leurs cris, et avec qui on veut le confondre : « Ah! s'écrie-t-il dans une de ses lettres, en voilà plus qu'il n'en faut pour rendre fou le plus sage des hommes! »

Sa première pensée fut de faire un appel à la clémence d'Alphonse dans une canzone pleine de grandeur et de soumission ; on y sent que le pauvre poète cherche à rentrer en grâce auprès d'un prince loin de la cour duquel il ne peut plus vivre : Racine mourut de douleur d'être tombé dans la disgrâce de Louis XIV; le Tasse se désespérait d'avoir perdu la faveur d'un duc de Ferrare (2) : « O magnanime fils du glorieux Hercule, tourne tes yeux cléments vers cet asile où la charité recueille les malheureux malades, et là, plus infortuné que tous, tu verras gémir ton serviteur, la mort sur le visage, pâle, accablé de mille tourments, les yeux caves et égarés, le corps immonde et courbé sous le poids de ses malheurs; tu le verras envier le vil sort des autres prisonniers, qu'au moins la pitié vient consoler... Eh quoi! lorsque Jupiter est offensé, ne l'apaise-t-on pas avec des vœux et des sacrifices? Je voudrais encore chanter tes louanges, mais je n'ose plus; je crains que mes chants

I, Sonnet XXXIV.

(-> Tccn etl a U\ ma lion <li 1«* ini ilojcho.

iti.o/.DM: : O mn/jnnnimo /iglio

NOTICE. il.'i

ne le déplaisent; cygne infortuné, je tremble sous la foudre (1)

« Va, canzone, va trouver le noble duc assis entre ses deux sœurs, et là peut-être le trouveras-tu plus disposé à la clémence.
»

Le duc ne lui ayant pas répondu, le Tasse, le troisième jour de sa captivité, s'adresse aux princesses; il leur envoie un sonnet (2) et une canzone sublime; il s'adresse aux deux sœurs, parce qu'il

n'ose pas s'adresser à une seule, mais on sent bien que c'est à D. Léonore qu'il veut parler :

« C'est à vous que je parle, o nobles sœurs, c'est à vous que je veux raconter mes douleurs, en vous rappelant le souvenir de vos bontés et des heureuses années que j'ai passées près de vous; je vous dirai tout, ce que je suis, ce que je fus, ce que je demande, où je me trouve, et ce qui m'a conduit ici, et ce qui m'a égaré.

« Hélas! je pleure ces souvenirs de fêtes, ces études, ces plaisirs, ce palais, cette table où je fus votre noble serviteur et votre compagnon (5); je pleure ma liberté perdue et toutes les lois de l'humanité violées à mon égard.

« Pourquoi m'a-t-on retranché du reste des descendants d'Adam? quelle Circé m'a jeté parmi les vils troupeaux (4)? J'ai mérité une punition, j'étais égaré, je l'avoue; mais ma langue fui seule coupable, et mon cœur renie les paroles qu'elle

- I) Temo cigno infelire i fuiinin moi.

(4) Sound XXXII.

<3, Cotre, trombe, gliirlande,

Misero ! piango; e piagno Studi, diporti cd agi,

Mense, logge e palagi,

Ov' or fui nobil servo ed or compagne.

(Camzonb : O figlir 1/1 Hrnala..

(4) O quai Circe mi spinge mira le grouse?

I.F. TASSE

a prononcées (1). Oh! si vous n'avez pas pitié de ma misère, qui donc en aura pitié?»

Les princesses furent vivement touchées de cet appel aux sentiments de leur cœur; elles ne purent vaincre l'inflexibilité de leur frère, mais elles firent savoir au poète tout l'intérêt qu'elles lui portaient, et le pauvre captif, à cette nouvelle, s'écrie que, nouveau Prométhée, il oublie ses douleurs dont la cause est si belle, et que, plaint par les deux sœurs, son malheur devient une félicité (2) !

Mais cette lueur de joie et d'espérance ne brilla pas longtemps dans les ténèbres de son cachot; tous ses autres sonnets et toutes ses lettres datées de Santa-Anna sont des cris de douleur et de désespoir; il s'adresse à tous ses anciens amis et protecteurs dont il implore le secours auprès du duc, et d'abord il écrit à son ami d'enfance Scipion de Gonzague ; « Si celle qui a si peu répondu à mon amour me voyait dans une pareille situation, assurément elle aurait pitié de moi; l'état d'abjection et de dénûment où on me laisse, le désordre hideux de ma barbe et de mes cheveux, la souillure de mes vêtements en lambeaux , l'horrible malpropreté qui m'environne , ne sont qu'une partie de mes maux; la solitude, mon ennemie naturelle, la solitude, que j'ai toujours eue en horreur, m'effraie et aggrave mes souffrances, et puis j'ai toujours là cette crainte d'une prison perpétuelle, qui me tue. C'en est fait, j'abandonne tout rêve de gloire et d'honneur (5), je ne demande plus que ma liberté pour aller la cacher dans quelque asile obscur. »

(I) Merlo le petit*; errai,

Errai, confesso; e pure

Rea Tu la lingua, il cor si yusa <• nega.

(S) Sonnet XXXni.

(ô) Il ajoute qu'il avait encore dans la «Ho le plan de deux autres pot'mes epiques et de quatre tragédies historiques : « Ma ora oppresso dal peso di tante seiagure, ho messo in abbandono ogni pensiéro di gloria c di otiore. »

NOTICE

On se sent saisi d'une profonde indignation en lisant les humiliants détails du traitement qu'on faisait subir au chancre immortel de Godefroy; on comprend que, s'il n'était pas fou en entrant à Santa-Anna, il a dû le devenir par une pareille captivité; si sa raison était égarée, il fallait le mettre à l'hôpital des malades, et non à la prison des fous, où on lui refusa longtemps toute espèce de consolation, et jusqu'aux médecins du corps et de l'âme, dont il ne cessait de réclamer les secours (1).

Cependant, au mois de décembre 1580, le duc, cédant aux prières de ses sœurs qui ne cessaient de l'implorer pour le malheureux captif, permit de transporter Torquato dans une cellule plus spacieuse où il pouvait, selon ses propres expressions, se promener et philosopher ; mais c'en était fait, son âme était flétrie, et son esprit était parfois comme frappé de mort et de stérilité; il avait de fréquents accès de délire qui faisaient dire à ses ennemis qu'il était fou, mais c'étaient eux qui l'avaient rendu tel (2). L'infortuné captif s'apercevait luimême et s'effrayait parfois du déclin de son intelligence; c'était là un de ses plus grands tour-

ments; il le dit lui-même dans un sonnet au duc de Mantoue (3). Mais des éclairs de raison et

(1) I medici, i quali ho sempre oitre modo desiderali, e pregaii che vengano a vedomti; i confessori, i quali in islesso modo ho desiderali e pregaii.

i Lettre au cardinal Albani.j

(i) Il se croyait le jouet d'un esprit follet qui lui dérobait ses papiers et sa nourriture; peut-être elail-ce une ruse infernale de ses geôliers.

(3) Sonnet XXXV, et dans une lettre : « Je ne me plains plus de ce que mon c«*ur est sous le poids d'une tristesse sans bornes, de ce que ma tôle est pesante, de ce que mes soupirs et mes prières n'obtiennent pas de réponse, de ce que mon corps est devenu maigre et debile; je n'accorde à toutes ces douleurs qu'une larme passagère; mais ce qui m'afflige, c'est l'infirmité de mon esprit. Mon intelligence dort et ne pense plus; mon imagination engourdie ne crée plus rien; mes sens négligent de me fournir les images des choses; ma main se refuse à écrire, ma plume oublie son devoir; il semble que je sois enchaîné dans mes mouvements, et je ploie sous un affaissement moral que rien ne peut peindre. »

LK TASSE

de génie revenaient encore sillonner les ténèbres de son esprit. Alors, pour se prouver à lui-même et aux autres qu'il n'était pas fou, il écrivait dans sa prison, avec une ardeur fiévreuse, des sonnets, des canzones, et des dialogues sublimes à la manière de Platon, qu'il envoyait au cardinal Albani, en se comparant à Sophocle, accusé de folie par ses fils, et se disculpant en lisant à ses

juges l'Œdipe a Colorie (1); c'est aussi h San la- Anna que le Tasse composa un beau poème sur la création du monde (2), poème qui frappa Milton dans son voyage d'Italie, et dont le poète du Paradis perdu a imité quelques passages.

Les canzones de Santa-Anna sont magnifiques; dans l'une d'elles (3), qui rappelle la canzone au soleil de Silvio Pellico, le Tasse s'adresse aux brises qui viennent le caresser travers les barreaux de sa cellule :

Pouces brises, dont la caresse Cherche à consoler nia tristesse,
Écoutez mes chants douloureux.

Vous qui, sur vos ailes légères, D'Amour êtes les messagères
Auprès des amants malheureux !

Mais moi, ce qui cause ma peine, C'est bien moins l'amour que
la haine Qui s'est acharnée après moi;

Je ne me plains, dans ma misère,

Ni d'un regard doux et sévère,

Ni de l'amour, ni de sa foi;

(I) Se per pauia son caduto dal mio itrado, corne dtcono, la
pazzia e anzi degna di compassions chu di pena.

(Lktiiu. au cardinal Alhani..

(i) Le selle giornale del monde creato.

(5) O liglic délia lerta, eci.

Mais je gémis Ht* voir ma plainte Au fond «le cel enfer
éteinte,

Au fond «le cet enfer mouvant OÙ je viens, comme un antre
Orphée Chantant sa douleur étouffée.

Je viens de descendre vivant (I).

Cependant le souvenir d'un amour insensé vivait toujours au fond de son cœur et le rongait secrètement; sa seule consolation était de rester de longues heures accoudé à la fenêtre de sa cellule, d'où il pouvait apercevoir le palais de D. Léonore; dans une de ses cdnzones, il s'adresse à la pitié (2) et il la conjure de pénétrer enfin dans le cœur de la princesse : « Va, canzone, lui dit-il, que l'amour et la foi le guident et te fassent obtenir merci! »

Cette pitié qu'il réclamait, on peut espérer qu'il l'obtint secrètement de D. Léonore, qui ne pouvait pas faire plus pour lui; on a même prétendu que l'amour était enfin venu au cœur de la pauvre princesse et que, désespérée de ne pouvoir obtenir de son frère la liberté du poêle, elle en mourut de douleur; mais cette assertion n'a aucune preuve; on sait seulement que la princesse mourut dans la deuxième année de la captivité de son malheureux amant.

Il ne reste aucune trace de la mort de D. Léonore ni dans les lettres, ni dans les vers du Tasse; on s'est étonné qu'il n'ait jeté aucune fleur poétique sur celle tombe adorée; peut-être la nou-

{1} Di «pieslo vivo interuo,

Ove son dogli errori tili Angioli i punitori,

PerclTeo sfoghi cantando il duolo interno, Nuovo Orfco, colla
cetra;

Tanin la mia Proserpinn s'impelra!

(4) Santa pieta, ect.

LE TASSE

velle de celte mort ne lui parvint- elle qu'à sa sorlie de prison, peut-être ne voulait-il pas divulguer davantage son fatal amour, peut-être une pareille douleur lui est-elle restée au fond du cœur, dans l'impossibilité de l'exprimer autrement que par des larmes et des prières.

Le Tasse avait toujours été profondément religieux; l'infortune ne fit que développer cette disposition de son àme, et le désespoir la poussa jusqu'à l'extase. Las d'invoquer la vainc pitié des vivants, il s'était d'abord adressé aux morts (1), puis enfin il eut recours aux saints du ciel; il fit un sonnet touchant à sainte Anne, la patronne de l'hôpital où il était prisonnier (2).

Il avait toujours eu un culte poétique pour la Vierge (3). Dans une grave maladie qu'il fit dans sa prison , il vit une nuit la mère de Dieu, couronnée d'étoiles, descendre au chevet de son lit, le consoler et le guérir (A). Il a consacré ce miracle par un sonnet (5).

fl) Voyez les sonnets XXXIX el XL addresses à l'ombre du duc Hercule, père d'Alphonse.

(S) Sonnet XLI.

(3) Voir sa belle canzone à Notre-Dame de Lorelle, sa paraphrase du Stabat Mater et son poème en octaves : Lagrime di Maria Vergine.

(4) Je n'en puis plus! écrit-il à son ami Maurizio Cataneo (ora mancano le tperanze, e cretce la mi\$eria); des étincelles brû-

lantes sortent de mes yeuz, des sifflements horribles déchirent mes oreilles, et j'aurais craint de succomber si je n'avais aperçu distinctement la glorieuse Vierge Marie, tenant son (ils dans ses bras, entourée d'un cercle resplendissant des plus vives couleurs: je ne dois donc point désespérer de sa grâce.

(Cité par M. Mar.uy.)

(5) Sonnet XLM.

NOTICE

Cependant le succès de la Jeiwalem était universel, malgré les éditions tronquées, les clameurs des partisans de l'Arioste et les critiques de l'académie de la Crusca, qui fit pour le poème du Tasse ce que l'Académie française fit plus tard pour le Cid de Corneille. L'étonnement et l'indignation étaient unanimes, quand on apprenait l'indigne traitement qu'on faisait subir au poète qui avait si noblement chanté la délivrance du tombeau du Christ. On alla en pèlerinage le visiter dans sa prison, et ses geôliers le montraient aux étrangers comme un objet de curiosité. C'est ainsi que Montaigne le vit dans son voyage d'Italie; mais, à la vue de cette grande infortune, le sceptique égoïste

LE TASSE

n'a pas trouve d'autres paroles que celles-ci : J'eus plus de despil encor es que de compassion, de le venir à Ferrure en si piteux estât, survivant a soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutefois à sa veue, on a mis en lumière, inrorrigez et informes (1).

Enfin l'Italie tout entière s'émut de pitié et d'indignation ; le pape, les cardinaux, les ducs de Toscane, d'Urbinet de Mantoue, plusieurs cités, entre autres Bergame, qui avait vu naître le père du Tasse, écrivirent des lettres pressantes au duc de Ferrare pour réclamer la liberté d'un poète qu'on proclamait partout la gloire de l'Italie et de son siècle. Alphonse était honteux de ses injustices; mais il n'osait plus relâcher son prisonnier, tant il reconnaissait ses torts envers lui», tant il redoutait la vengeance de son génie et de la postérité, et il ne se décida à cet acte de justice et d'humanité que sur l'assurance que lui donna son beau-frère, D. Vincenzo de Gonzague, qu'il répondait du poète, et que celui-ci ne tenterait jamais rien contre l'honneur et le respect dus à un aussi grand prince que le duc de Ferrare (2).

(I) Ettait, livre II, ch. ti. Il ajoute: « De quoy se faicl la plus subtile folk', que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitié/, naissent de grandes inimitié/; des santé/ vigoreuses, les mortelles maladies : ainsi des rares et vifves agitations de nos âmes, les plus excellentes manies et les plus destrarquecs; il n'y a qu'un demi tour de cheville à passer do l'un à l'autre. Infinis esprits se trouvent niynei par leur propre force cl soupplasse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus iudicicux, ingénieux, et plus forme/ à l'air de celte antique et dure poksie, qu'aulture poète italien aye iamais este? N'a il pas de quoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtrière? h cette clarté, qui l'a aveuglé ? à cette exacte et tendue appréhension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduit à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans amc? »

(a) Ch'ei non tenterebbe cosa alcuua contro l'onore c la riveren/a dovuta a un si gran principe, com' egli era.

(Sekassi.)

NOTICE

Après sept ans et deux mois de captivité, le Tasse sortit enfin de prison , le 6 juillet 1586; mais tant d'années de souffrances physiques et morales avaient profondément altéré sa santé; son âme était malade et flétrie, et son esprit frappé de stérilité comme un arbre atteint de la foudre : il le reconnaît lui-même (1). A peine libre, il voulut se jeter dans les bras de sa sœur Comélie, qui lui restait seule de toute sa famille; il partit pour Naples. En descendant à Mola di Gaeta , il reçut un singulier témoignage de l'enthousiasme qu'excitait partout son génie; Marco di Sciarra, fameux capitaine de bandits, envoya complimenter le poète et lui offrit, non-seulement le libre passage, mais une escorte pour la sûreté de sa route, lui assurant . que sa troupe serait fière d'être à ses ordres. Pareille aventure est arrivée à l'Arioste, et ne pouvait arriver qu'en Italie, où le peuple, poète et artiste lui-même, sait apprécier avec enthousiasme les grands talents dont sa terre est si prodigue.

De Naples, le Tasse revint à Mantoue, puis à Rome, puis à Florence; il ne pouvait rester nulle part; son caractère était resté plus que jamais inquiet , fantasque et défiant; il craignait qu'on ne voulût encore attenter à cette liberté si chèrement acquise; c'était l'idée fixe qui le tourmentait et qui lassait le dévouement de ses meilleurs amis (2). Enfin il voulut se fixer à Rome, cette ville des ruines, la patrie des malheureux, la Niobé des nations, comme dit Byron; mais son ami Manso, marquis de Villa, le solli-

cita tellement de venir s'établir dans sa campagne près de Naples, que le poète céda ; il aimait Naples et son beau golfe, et son ciel et sa mer, comme patrie et comme poésie.

(I) Sonnet XLIII.

(i) Il fut sur le point de mourir, comme notre Gilbert, dans un hôpital fondé par sa famille, et où il se réfugia quelque temps.

LE TASSE

Ce fut là qu'il voulut refondre sa Jérusalem délivrée, pour répondre aux critiques qu'on avait faites de son poème, pour eu effacer les louantes prodiguées à la maison d'Esle, et surtout pour rassurer sa conscience alarmée, en faisant disparaître les tableaux voluptueux qu'il y avait semés. 11 croyait la Jérusalem reconquise supérieure à son aînée (1); mais la postérité n'en jugea pas ainsi, et elle eut raison : ce poème ainsi mutilé n'eut aucun succès. Un profond découragement s'empara désormais de l'âme du poète; il sentait son génie et sa vie lui échapper à la fois. Un jour qu'il se promenait avec Manso au bord de la mer, il fut témoin d'une tempête et d'un naufrage, et comme son ami s'étonnait de la témérité des hommes qui affrontent encore cet élément terrible, après l'avoir vu dévorer tant de victimes : « Oui, répondit le Tasse; pourtant il y a plus de gens qui meurent dans leur lit qu'il n'y en a qui périssent dans les flots, et cela ne nous empêche pas d'aller chaque soir nous coucher tranquillement La mort est partout , et on la trouve où on l'attend le moins (2). »

Un des protecteurs et amis du Tasse, le cardinal Ciuthio Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, voulut essayer de relever cette âme abattue, en réveillant eu elle le sentiment de la gloire. Il écrivit à Torquato que le pape et le sénat romain voulaient renou-

veler en sa faveur le couronnement au Capitole, triomphe que nul poète n'avait obtenu depuis Pétrarque.

Mais le Tasse, qui sentait sa fin prochaine, refusa d'abord ces honneurs presque posthumes : « C'est un cercueil, répon-

(I) Sonnet XLIV.

(3) Dans une lettre à Knea Tasso, il compare la vie à un grand champ de foire : « Pensi che quesla vila è simile ad una liera solcnne e popolosa, nella quale si raccoglie grandissima tnrba di mercanti, di ladri, di giocatori; chi primo si parte, meglio altoggia; chi più iudugia, si stanca, ed invecchiando divien t»isognoso di moite cose, e molestato da nemici, e circondalo clair insidic; alfine muore infelicamente. »

NOTICE. 443

dit-il au cardinal, cl non un char de triomphe qu'il faut me préparer. Si vous me destinez une couronne, réservez-la pour orner ma tombe. Ce triomphe n'ajoutera rien au mérite de mes poèmes, et il ne peut plus m'apporier le bonheur. Il a empoisonné les derniers jours de Pétrarque (1). »

Cependant il céda et partit pour Home, où il arriva au mois de novembre 1594. Le cardinal Cinthio le présenta au pape, qui l'accueillit avec joie et lui dit : « Vous honorerez cette couronne de laurier qui jusqu'ici a honoré tous ceux qui l'ont reçue. » Mais, tandis qu'on pressait les préparatifs du triomphe, le poète tomba si malade, qu'il fallut les suspendre. Une fièvre lente le consumait; c'en était fait, le Tasse ne tenait plus à la terre, et avait déjà les yeux tournés vers le ciel, comme un martyr du génie qui attend sa récompense là haut; il voulut mourir paisiblement dans

la retraite d'un cloître, et il se lit transporter au monastère de Saut' Onofrio, situé sur une des plus riantes parties du Janicule :

« Ce matin-là, raconte son ami Manso qui a écrit sa vie, il tombait une pluie accompagnée d'un vent violent. Les moines, voyant arriver par un pareil temps la voiture du cardinal Cinthio, pensèrent qu'un motif important pouvait seul l'amener; précédés de leur prieur, ils se présentent à la porte du monastère pour recevoir le cardinal; mais que voient-ils descendre de cette voiture superbe? Torquato Tasso, le visage horriblement décomposé, et leur annonçant ainsi le but de sa visite : « Je viens ici pour mourir parmi vous (4). »

Comme pour le distraire de ces funèbres pensées, on essayait

(I) Pétrarque écrivait à un de ses amis, après son triomphe :
Ilœc laurea hoc miki prætilit ut noteerem et vexarem,

El plus loin : Ille tui laurea identitè nihil, plurimum vero
quærit invidiam.

[i] Il écrivit alors à son ami Costantini; « Mi sono (alto e iul-
lure in questo

I.E TASSE

He lui parler du succès de son poème et de son prochain triomphe, il répondit qu'il ne pensait plus qu'à la Jérusalem céleste, qu'il se repentait d'avoir tant aimé la gloire mondaine, et qu'il désirait qu'on pût brûler tous ses ouvrages profanes ; mais,

heureusement pour nous, ce vœu ne fut pas plus accompli que celui de Virgile.

Cisalpino, premier médecin du pape, qui connaissait sa fermeté d'âme, lui déclara qu'il n'avait plus que quelques instants à vivre. Le poète reçut cette nouvelle avec résignation et ne s'occupait plus qu'à se préparer à bien passer le terrible passage. Le cardinal Cinthio l'assista à ses derniers moments; quand il l'avertit qu'il lui apportait la bénédiction et l'absolution du pape : « Ah! s'écria le pieux chantre des croisades, voilà le vrai char de triomphe sur lequel j'espère aller me faire couronner, non comme poète au Capitole, mais comme chrétien dans le ciel. »

Il expira en prononçant ces paroles, le 25 avril 1595, à l'âge de cinquante et un ans.

A la nouvelle de cette mort. Home prit le deuil et on exposa publiquement le corps du poète revêtu de la toge, et le front ceint de la couronne de laurier. Il fut enterré dans la petite église de Sant' Onofrio, où le cardinal Belivacqua lui fit élever un magnifique mausolée.

Telle fut la vie de Torquato Tasso, vie pleine de gloire et de misère et qu'on ne peut lire sans un profond serrement de cœur. Si l'on a bien compris les souffrances du Tasse, sans

inonaslerio di Saul' Onofrio, non solo porche l'aria é loilata «la incidici più cbe di nlcuna atlra parte di Roma, nia quasi per cominciarr da qneslo luogo cminente e colla conversazione di questi divoli padri la conversnzione in cielo. » Et il ajoute : « Priez Dieu pour moi, et soyez srtr que, comme je vous ai toujours aimé dans celle vie, je ferai aussi pour vous dans l'autre, qui est In véritable, ce qui convient à nue charité vraie et sincère. »

lia

doute on doit en accuser surtout la barbarie du prince qui l'a frappé si rudement; mais ne faut-il pas s'en prendre aussi à sa nature même de poêle, nature si vive, si délicate, si impressionnable, si exaltée, et qui par cela seul offrait une proie si facile à la douleur? C'est peut-être une des grandes punitions de la faute originelle, que, de même que la femme doit souffrir pour mettre au monde ses enfants, ainsi l'homme doit souffrir pour épancher les œuvres de son esprit, et plus elles sont grandes et belles, plus l'enfantement est pénible et douloureux, et parfois les souffrances sont telles, que le délire monte à la tête et qu'il pousse au suicide ou à la folie. Oui, c'est là une des plus tristes déchéances de l'humanité, que chez elle le sublime est toujours près de toucher au ridicule, et le génie à la folie: c'est l'abîme au bord duquel Dieu a dit à l'homme : Tu n'iras pas plus loin ! Sans cette borne fatale, les hommes de génie seraient trop au-dessus de l'humanité; c'est par là qu'ils se rattachent aux humiliantes infirmités de notre nature.

Et d'ailleurs, nous tous, la foule vulgaire et inconnue, voulant juger de tout, qui nous a donné le pouvoir et le droit de sonder ces mystères que Dieu ne révèle qu'à quelques natures d'élite? Pouvons-nous apprécier à sa juste valeur cette sublime folie du génie qui est, peut-être, une révélation aussi surnaturelle et aussi incompréhensible que cette sainte folie de la croix dont parle l'apôtre?

Ne la rabaissons-nous pas trop à notre niveau, en voulant la mesurer avec notre faible intelligence? Savons-nous si ce que nous appelons folie n'est pas quelquefois la partie divine d'une raison supérieure à la nôtre? Les poètes ne sont point maîtres de

cette puissance inconnue qui s'agite en eux et qui les emporte hors du monde visible; ils sont, comme dit Platon, sous l'empire d'un démon qui leur souffle tout ce qu'ils disent. Si nous ne pouvons nous les expliquer, pouvons-nous les nier.

LE TASSE

cos communications étranges, ces inspirations mystérieuses, ces visions singulières qui ont visité tous les hommes de génie, et qui sont attestées par le témoignage de tous les temps et de tous les lieux? Dans l'antiquité biblique, le souffle inspiré qui anime Moïse et les prophètes; chez les païens, Socrate écoutant les conseils d'un démon familier, le second Brutus conversant avec son génie à Philippes; et parmi les grands poètes chrétiens, saint Augustin entendant une voix qui lui crie de prendre et de lire, Dante contemplant Béatrice dans le ciel, Pétrarque consolé chaque nuit par une apparition de Laure, le Tasse visité et guéri dans sa prison parla Vierge elle-même, Milton aveugle et inspiré par une musc céleste au lever de l'aurore, Pascal, ce Byron chrétien, apercevant toujours un abîme à ses côtés, mais voyant le ciel au delà, ne furent-ils pas tous, à leur manière, des fous de génie?

Mais aucun d'eux n'en fut puni plus cruellement que le Tasse; aucun autre n'eut, comme lui, un duc de Ferrare pour le juger. Aussi, après avoir fait la part du caractère du poète, n'oublions pas d'infliger à la mémoire de son royal bourreau cette vengeance posthume qu'il redoutait avec raison, et puisse la postérité indignée trouver quelque consolation à apprendre qu'Alphonse reçut, même dès cette vie, une juste punition de ses cruautés; il survécut à toutes ses affections, et il perdit bientôt l'amour de ses sujets et de ses serviteurs, qui l'abandonnèrent à son lit de mort. Son corps fut enterré à la bâte, sans aucun des honneurs récla-

més par son rang; ses dernières volontés ne furent point exécutées; son testament fut cassé, et son parent, don César, qui devait lui succéder, fut excommunié par Clément VIII; enfin, après une lutte qui dura peu de temps, Ferrare se vit délivrée pour toujours de la domination de la maison d'Este.

SONNETS

DU TASSE

SONNETS.

HYMNE A L'AMOUR

Ame de l'univers, esprit mystérieux,

L'Amour trace au soleil sa course au sein du monde, Et guide
au firmament cette éternelle ronde Que dansent à sa voix les
astres radieux.

Sous sa puissante loi, l'eau retlète les cieux,

Le feu vit, l'air soupire, et la terre est féconde,

Et l'homme, dont le cœur est mouvant comme l'onde, Est tour
à tour craintif, misérable ou joyeux.

Mais, s'il a créé tout, ordonné toute chose,

Si, par sa volonté, tout se meut ou repose,

Son empire est plus grand encor sur les mortels;

Bien qu'il ait des palais de saphir et de flamme,

Il a fait son séjour des beaux vœux de la femme,

Et dans le cœur de l'homme il a mis ses autels!

LF. TASSE.

Il raconte l'âme où il détint amoureux, et dépeint la dame dont
son cœur

est épris.

Ma vie était déjà dans son beau mois d'avril;

Fleur du printemps, mon âme, à peine épanouie, Cherchait,
dans chaque rêve, une forme, un profil De celle qui devait un jour
guider ma vie,

Quand elle m'apparut comme un ange en exil;

Et, bien quelle ait laissé dans son autre patrie Ses ailes, je le
sens. Dieu me l'avait choisie Pour en donner soudain à mon es-
prit subtil.

O prodige ! à mes vœux elle a prêté ses ailes,

Et moi j'en attachais à son nom de plus belles,

Et l'un par l'autre, ainsi, nous volions vers les deux,

C'est elle qui m'apprit à chanter sa louange;

A mes désirs ardents elle a donné le change

Et me rend doux les pleurs tropie répandent mes yeux.

SON.NKTS.

H a bien fait un choix cuire trois daines de même nom (I j et de même beauté, mai* il les confond quelquefois à cause de leur ressemblance : son cœur en garde le repentir.

Trois dames de haut rang, nobles, jeunes et belles,

Au printemps de mes jours m'ont naguère enchanté; Un air de ressemblance animait leur beauté,

Et semblait dire à tous : Nous sommes sœurs jumelles.

J'ai célébré les trois, mais il est une d'elles Qui m'a si bien charmé, que, d'amour transporté, Pour elle seulement j'ai pleuré, j'ai chanté;

Je rendrai sa mémoire et ma flamme immortelles.

Si je regarde encor les autres aujourd'hui,

C'est |>our voir sa beauté dans la beauté d'autrui,

Et dans l'idole alors c'est elle que je prie.

Mais parfois je confonds erreur et vérité,

Tant l'image ressemble à la réalité ;

Puis mon co»ur se repent de cette idolâtrie.

(1) Elles portaient toutes trois le nom de Léonore : c'était D.-Juéonoiv d'Este, Lt*onore Snnvitali, duchesse «le Scandiano, et Léonore

l.K TASSE.

Il ne le cède en ainour n personne, seulement il le cache.

Je ne le cède en rien à tous ceux dont le cœur Affiche à tous les
veux leur flamme intéressée,

Car mon amour à moi, caché dans ma pensée,

N'ose encore au soleil épanouir sa fleur.

Le regard plein de feu, le front blanc de pâleur,

Que d'autres, affectant une cour empressée, Échauffent à
l'envi leur parole glacée,

Leurs soupirs et leurs vers, pour peindre leur ardeur ;

Laissez-les, jour et nuit, de leur foule indiscrete, Vous pour-
suivre partout, et l'hiver et l'été,

Tels que les chiens de chasse une biche inquiète ;

Pour moi, nul dans mon cœur ne voit votre beauté;

Je me vante à moi seul de ma flamme secrète,

Et je suis seul témoin de ma fidélité.

SONNKTS.

A I). LÉONORE DESTÉ

U met la beauté de l'aine au-dessus de la beauté du corps : com-
bien il enviera l'époux qui lui est destiné!

Il est une beauté qui peut plaire à la foule Et dont les jeunes
cœurs subissent le pouvoir,

Édifice léger qui par le temps s'écroule,
Corps frêle dont les yeux sont le plus beau miroir!
C'est la feuille des bois qu'entraîne l'eau qui coule; Beauté que
le destin un instant nous fait voir,
Üuand sa main la retire, elle en brise le moule ;
Bien fou qui met en elle un périssable espoir !
Plus noble est la beauté dont tu dois être fière,
C'est la beauté de l'âme;... humble en ton sanctuaire, Attends,
et tu verras chacun à tes genoux.
Si tu sais embellir ta beauté naturelle
Par les dons de l'esprit, oh ! bien heureux l'époux
Pour qui tu te feras si charmante et si belle!

LE TASSE

Il voit sa dame cueillir des fleurs sur les rives dt lu limita.
J'ai revu sur ces bords une Nymphé admirée,
Qui des fleurs de ces lieux nuançait les couleurs:
Et plus elle en cueillait de sa main adorée,
Plus, sous ses beaux pieds blancs, il renaissait de fleurs.
De ses cheveux flottait chaque tresse dorée,
Dont l'Amour fait un nœud pour enchaîner les cœurs, Et j'ou-
vris, à sa voix, mon oreille enivrée.

Et mon front s'inclina sous ses regards vainqueurs.

La Brenta, qui la vit errer sur son rivage,

A suspendu son cours, et fit, pour son visage,

Un miroir de ses flots arrêtés sous sa loi.

O Nymphé, dis-je alors, ta belle image blonde,

Lorsque tu vas partir, va s'effacer de l'onde,

Mais au fond de mon cœur je t'emporte avec moi.

SONNKTS.

VH.

Quelquefois il s'élève à la contemplation des choses célestes;
mais la haute de sa dame le ramène ici-bas.

L'âme, avide toujours d'espace et de lumière, Jusqu'aux cieux,
quelquefois, s'élance hardiment, Mais son corps aussitôt lui pèse,
et promptement Elle abaisse le vol de son aile trop fière ;

Car ici-bas l'Amour, qui la veut prisonnière,

Si doucement l'appelle, et l'engage, et lui tend De roses et de
lis un piège si charmant,

Que ce nouveau bonheur la retient tout entière.

C'est ainsi que l'oiseau, dans les airs envolé, Attiré par la faim,
redescend sur la terre,

Et rentre dans sa cage, en captif volontaire.

Ainsi, par votre voix, je me sens rappelé,

Et mon âme, un instant dans le ciel égarée, Revient trouver en vous sa prison adorée.

I.K TASSK

Il reconnaît sa «laine déguisée dans un liai masque.

Quelle est cette beauté qui passe et se déguise Comme un amant qui guette une douce faveur? Elle nous fait douter, sous ce masque menteur,

De ses attraits divins et de sa grâce exquise.

Si ce qui parle en moi n'est point une méprise, C'est celle dont le front et le regard vainqueur Ont déjà, mille fois, subjugué plus d'un cœur,

Et prétendent de nous triompher par surprise.

Oh ! je la reconnais à l'éclair que je vois S'échapper de ses yeux, et surtout à sa voix Qui fait tout oublier à qui l'écoute et l'aime.

L'Amour seul inspira cet étrange dessein,

De vouloir me ravir mon cœur par un larcin, Quand déjà ce cœur s'offre et se donne lui-même.

A D. LÉONORE D'ESTE

Dans ce parc ombragé qui jour vous se décore Des chefs-
d'œuvre des Grecs et de l'antiquité,

Mon i>enser me ramène, ô belle Léonore ;

Car je sens, loin de vous, mon cœur trop agité.

A l'ombre de ces bois qui retardent l'aurore,

Seul, étendu sur l'herbe et d'amour trans|>orté, J'espère ra-
conter, sur ma lyre sonore,

Les conduits des héros à la postérité.

Les arbres, les ruisseaux qu'un doux murmure agite, M'ap-
prendront à chanter le grand nom d'Hippolyte (t), Et ma muse va
prendre un essor merveilleux.

A travers les remparts de nos Alpes, quel ange M'a ramené
vers vous pour chanter sa louange,

Le front ceint des lauriers qu'il planta dans ces lieux?

(1) Le cardinal Hippolyte d'Kste, à qui l'AriosIc el le Tasse ont
adresse tant de louanges.

LE TASSK.

il loue les lH>au(és «le In dame qu'il aime, el célèbre sa Im-
hioIic sur

toutes choses.

Quand l'or de ses cheveux flotte aux vents, elle est belle, Belle,
quand ses beaux yeux font un doux mouvement, Belle, quand la
pudeur donne à son front charmant Les roses et l'éclat de la neige
nouvelle.

Nous fait-elle un salut, ou bien incline-t-elle Son beau front
sur sa main, elle est belle, vraiment!

Et belle en ses dédains, quand je la crois cruelle,

Quand j'achète la gloire au prix de mon tourment!

Mais ce qui passe encore en beauté toute chose,

C'est son divin sourire et sa bouche mi-close,

Porte dont les rubis dessinent le contour;

C'est le seuil du palais où l'âme est prisonnière,

Et d'où sortent souveilt les messagers d'amour Pour porter au-
tour d'eux ou la paix ou la guerre.

SONNETS

Il s'excuse de ne pouvoir cacher la violence de son amour.

Ma fière souveraine, en se laissant aimer,

Impose à mon amour le dur frein du silence;

Mais comment pourra-t-elle, ignorant ma souffrance, Me don-
ner le secours qui peut me ranimer?

Comment, plein de l'amour qui vient de m'enflammer, Pour-
rais-je de mon mal cacher la violence ,

Lorsque de ma poitrine une flamme s'élance Telle que le Vésuve en peut seul allumer ?

Hélas! je me tairai, parce qu'on peut se taire;

Mais puis-je dérober aux regards de la terre Le sang de ma blessure et le feu de mon cœur?

J'ai dans un faible corps une trop grande flamme;

Si malgré moi souvent j'ai trahi son ardeur,

C'est la faute d' Amour et celle de ma Dame.

il peint la jalousie qui le dévore.

Amant jaloux, partout j'ouvre et darde mes yeux,

Et je vois mille écueils dont ma route s'encombre;

A chaque instant j'ai peur d'un fantôme et d'une ombre, Et m'effarouche, ainsi qu'un cheval ombrageux.

Si son sourire adresse un espoir plus heureux ,

Si, plus tendres, ses yeux étoilent le ciel sombre,

Si, de pitié touchée, à ses amants sans nombre Elle daigne accorder un sort moins rigoureux,

Je crains qu'on n'en profite, en cet instant propice .

Et c'est pour mon amour un rude sacrifice De la voir prodiguer ses rayons de beauté;

Si je n'en puis jouir, qu'au moins nul n'en jouisse,

Et, quand cet astre à tous refuse sa clarté,

Je vis heureux encor dans mon obscurité.

SONNETS

ii aime, el. avant <l<* mourir, il voudrait être aime.

Le souffle de l'amour sur vos lèvres respire, Entr'ouvrez votre cœur comme une fleur au jour,

Et, dans vos yeux divins arrêtant son empire,

Ne cherche pas ailleurs de plus noble séjour.

Les beaux jours revenus, je rêve et je désire ;

Je revois dans vos yeux le printemps de retour,

Et je sens trop, hélas ! qu'au souffle du zéphire , Comme aux bois la verdure, au cœur revient l'amour.

Aussi, lorsque l'amour, qui déchire et qui brûle, Émané de vos yeux, autour de vous circule,

D'un seul de ses soupirs, d'un soupir enflammé

Il peut rendre au bonheur l'infortuné qui pleure,

Car il me suffirait, avant que je ne meure,

D'entendre ces deux mots : Amant, amant aimé!

I.K T ASS K

Il compare sa dame à Émstrate.

Insensible, et cachant cette dureté d'âme
Sous l'angélique aspect de ses traits gracieux,

Klleaime à conquérir un renom glorieux
Au prix de mes douleurs que son orgueil réclame.

Aussi ne puis-je mieux comparer cette Dame,

Par qui mon faible cœur brûle de tant de feux,

Ou'à celui qui, pour rendre un jour son nom fameux, Sur le temple d'Éphèse osa porter la flamme (t).

Eh bien ! je ne veux plus que le cri de mon cœur
Lui donne dans mes vers une immortelle gloire;

J'en veux ensevelir la fatale mémoire!

Oui, de mes chants plaintifs elle aurait trop d'honneur; Je me tais désormais : ma plus grande vengeance
Sera de la laisser dans l'éternel silence !

(1) Ce concetto rappelle celui de Racine :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

SONNETS

Il désespère de voir soi» amour partagé, et il implore la mort.

J'ai vécu : mon printemps plein d'espoir et d'amour
Entrouvrait à mes yeux une route si belle!

Mais l'espérance fuit et ma vie avec elle;

Vivre sans espérer, c'est mourir chaque jour.

Mon désir qui s'éteint et renaît tour à tour N'est qu'une alternative impuissante et cruelle ;

Que la mort mette fin à ma douleur mortelle Puisqu' Amour ne veut pas me payer de retour !

O mort, ô douce mort, que ton souffle m'enlève;

Vois, je suis un rameau de l'arbre détaché Et que le désespoir a pour jamais séché !

Viens, consolante mort, viens clore ce long rêve; Que ta pieuse main, jusqu'au jour du réveil,

Sur mes yeux las de pleurs étende un long sommeil !

LE TASSE

Il prend congé de sa darne et reçoit ses adieux.

Jusqu'au fond de mon cœur, aux sources de la vie,

Je sentais lentement venir un froid mortel;

D'un nuage de pleurs ma paupière obscurcie S'enveloppait déjà de son deuil éternel.

Mais, quand je vis ma Dame inquiète et pâlie,

Quand je lus la pitié sur son front moins cruel,

Mon chagrin, adouci par sa mélancolie,

Vit se fermer l'abîme et s'entr' ouvrir le ciel :

Va, dit-elle, il le faut; si ce départ te coûte,

Le retour sera prompt, et sois sûr, dans ta route, D'emporter
avec toi les deux clefs de mon cœur.

Ah ! pour tous deux, alors, la tristesse eut des charmes Car il
nous était doux de répandre des larmes;

Tendre adieu, divin baume, endormez ma douleur!

SONNETS

il lit son sort dans les yeux de sa dame.

Le nautonnier prévoit l'état de l'atmosphère En consultant le
ciel et le soleil levant,

Ou la lune naissante et sa pâle lumière,

Qui d'un cercle sanglant s'enveloppe souvent :

Dans son cœur soucieux alors il délibère

S'il doit craindre les tlots, ou bien, en les bravant,

S'il lui faut hasarder une fortune entière,

Et livrer son navire aux caprices du vent.

Tel j'épie en tremblant et rayon et nuage Dans le ciel de vos
yeux, cherchant à découvrir Un signe de salut au milieu de
l'orage;

Au moindre changement, je commence à frémir, Et, n'osant
m'embarquer sur la foi des étoiles,

Je dis à mes désirs de replier leurs voiles.

LE TASSE

Il craint que sa dame ne soit courroucée contre lui.

Hélas! il fut un temps où ma belle ennemie Semblait, par la pitié, rehausser sa beauté,

Un temps où, lui croyant moins de rigidité,

De bonheur et d'espoir ma flamme était nourrie.

Mais je ne sais pourquoi sa grâce m'est ravie,

Et son front, maintenant, s'est armé de fierté: Ses regards, pleins de trouble et de sévérité,

Ont annoncé la guerre à ma tranquille vie.

Malheur à qui se fie aux promesses d'amour,

Et tend sa voile au vent et prévoit un beau jour, Parce qu'un doux regard le séduit et l'appelle!

Ainsi la mer, souvent, aux imprudents nochers Montre son sein paisible et, bientôt infidèle (t), Les entraîne et les perd au milieu des rochers.

(I) C'est le mot d'Othello :

Perfide comme l'onde.

SONNETS

A D. LÉONOKE DESTE.

U conserve son amour, mais il en est devenu avare, et le cache comme

un trésor.

Bien que l'amour souvent sur plus d'un frais visage, Princesse,
m'ait montré les roses du printemps,

Je ne puis oublier ni mes trop longs tourments,

Ni mes rêves d'amour écrits sur mainte page;

Et mon cœur, qui d'abord fut à vous sans partage Et devait
vous aimer si tôt et si longtemps,

Garde toujours en lui votre brillante image Qui surpasse en
éclat l'or et les diamants.

Ma lyre avait encor des chants à faire entendre,

Des chants mélodieux... et le cœur le moins tendre, En écou-
tant mes vers, d'amour s'enflammerait.

Mais si votre louange est aujourd'hui plus rare,

C'est qu'elle est un trésor dont je me sens avare; Mon cœur en
est gardien, vous adore et se tait.

LE TASSE

Uf»

Il espère sa vengeance «lu temps; quand sa dame sera vieille,
elle se repentira d'avoir dédaigné son amour, et demandera à scs
vers la jeunesse et l'immortalité.

lin jour pour me venger, un jour pour la punir,

Le temps viendra, le temps qui va faire main-basse Sur toutes
ces beautés et toute cette grâce;

Ces traits vont se faner, ces cheveux vont blanchir.

Aux roses du printemps qu'elle voyait fleurir, Succédera l'hiver, et sa neige, et sa glace ;

11 faudra que l'orgueil devant l'âge s'efface,

Pour venger notre amour qu'elle semblait haïr.

En voyant tous les cœurs dégagés de ses chaînes, Elle qui si longtemps se joua de nos peines,

Il ne lui restera que des regrets amers.

Puis elle implorera cette flamme immortelle Qu'elle avait dédaignée, et voudra, dans mes vers, Comme un phénix renaître et se retrouver belle.

SONNETS

Il rassure sa «lame sur la danger de vieillir; il ne cessera de l'aimer ni

de la chauler.

Oui, quand tu n'auras plus cet éclat que j'adore, Lorsque ton front perdra l'or de ses blonds cheveux, Lorsque s'émoussera l'éclair de tes beaux yeux.

Car par le temps tout meurt et tout se décolore ;

Alors tu me verras t'aimer, t'aimer encore.

Et, tes charmes éteints, je garderai mes feux,

Et, les renouvelant dans mes vers amoureux,

Je chanterai toujours le nom de Léonore.

Aux outrages du temps, tel le peintre ravit Un visage adoré,
tels les vers du poète Conserveront ta grâce et ta beauté parfaite;

Us diront que la plaie à la flèche survit,

Que la flamme survit, quand, déjà consumée, L'étincelle
s'éteint qui l'avait allumée.

•UK

l.li TASSE.

Il ne cessera jamais de la chanter dans ses vers.

Par delà l'Océan, vers un plus doux rivage,

Les oiseaux voyageurs ont, par mille détours, Commencé dans
les airs leur long pèlerinage Pour ne plus revenir qu'au retour des
beaux jours.

Pour le sol dépouillé les bois n'ont plus d'ombrage, Les rossi-
gnols n'ont plus de voix pour leurs amours: Et moi, dans cette
nuit que l'hiver nous présage, Quel sera mon flambeau, quel sera
mon recours?

Mais votre doux regard dans ma brume rayonne,

A ce phare adoré mon es[>oir s'abandonne.

Et n'aura pas besoin de traverser les mers!

Vos yeux sont pour mes yeux une éternelle aurore, Et lorsque
tout languit, quand tout cède aux hivers, Quand le cygne se tait...
moi, j'ai des chants encore.

I it)

SI H LA JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

Ii n'a pas inspiré une nouvelle croisade, mais il a fait verser des pleurs, Krâce à la muse, ou plutôt à la dame qui l'avait inspiré et dont il invoque encore l'inspiration.

J'ai chanté les combats et ce héros pieux Qui sur les Sarrasins reprit la Terre-Sainte,

La terre du Sauveur, encore toute teinte l)u sang qui de la mort nous lit victorieux.

Ma voix rajeunissait un passé glorieux.

Mes chants sont applaudis, mais la foi s'est éteinte,

Et je n'ai vu venir à l'appel de ma plainte Nulle croisade armée au secours des saints lieux.

A-t-on pu suivre au ciel mon vol en sa hardiesse?

Je ne sais, mais souvent j'ai vu pleins de tendresse Au récit de mes vers des yeux charmants pleurer...

C'est que parfois la Muse, ou quelqu'autre immortelle (\) M'a fait toucher les deux en daignant m'inspirer...

Qu elle m'inspire encore el m'emporte avec elle!

(1) Lconoro d'Eslu.

LE TASSE

A MARTI NO CASA RIO

Profession «le foi poétique.

Le chantre d'il ion, l'auteur de l'Énéide,
Et ces deux grands Toscans que Florence exila,
A qui dans sa splendeur l'amour se révéla,
Tels sont les maîtres surs dont l'exemple me guide.
De moi-même parfois j'ai volé, moins timide;
Mais, en voyant ma trace, on s'est dit : Il alla,
Il est vrai, jusqu'ici, mais la penle est rapide,
Et voici la limite; ira-t-il au delà?
Je ne sais si je dois, en est-il temps encore?
Remonter au Parnasse, et l'appui que j'implore,
De vous dois-je l'attendre ou de quelque autre main?

Oue Ton sache du moins, si la route est suivie Par d'autres que
par moi, que je suis sans envie Et prêt à leur montrer les écueils
du chemin.

SONNETS

AU DUC DE FERRARE

Eu échange de son portion, il lui offre l'immortalité.

Ce sonnet et le suivant paraissent avoir été écrits en prison.

Quand la mort t'atteindra d'un pas lent, mais trop sûr, Quand
le juge éternel qui punit ou fait grâce,

Près des rois tes aïeux t'aura fait prendre place Sur les trônes
dorés qu'environne l'azur,

Tu verras sous tes pieds chaque empire qui passe S'élever et
tomber comme tombe un fruit mûr;

Tu verras les palais des enfants de ta race Aussi bas que le
chaume où dort le pauvre obscur;

Tu verras et Memphis, et Rome, et Babylone,

Trois cadavres épars dont l'univers s'étonne,

Cacher dans le gazon leur front ensanglanté.

Mais le poète seul partage les couronnes A l'image de Dieu...
Je puis, si tu pardonnes.

Te donner, sur la terre, une immortalité.

LE TASSE

A GONZALVE, poète tragique espagnol.

Il le remercie de ses drames qui le consolent et lui font sentir
de la pitié même pour d'autres malheurs que les siens.

Oui peut, si ce n'est toi, balancer la colère Qui, puissante, s'at-
taque à mes esprits lassés?

Qui peut, si ce n'est toi, distraire mes pensers l)u fol attache-
ment où ma raison s'altère,

Gonzalve, et, s'il est vrai qu'une plainte étrangère Soit un sur-
croît de peine aux cœurs déjà blessés, Comment se fait-il donc
que des vieux temps passés, Dans tes nobles récits, la douleur me
soit chère?

Oui pourrait adoucir par l'exemple d'autrui L'amertume des
pleurs que je verse aujourd'hui.

Sinon les beaux écrits que ta bonté m'envoie?

Ah ! la vie est une ombre, et j'apprends avec toi Que, pour le
moins heureux, c'est encore une joie De sentir la pitié pour
d'autres que pour soi.

SONNETS.

Il prit* le Temps de le consoler et «le découvrir son innocence
o Temps! roi du présent, père de l'avenir,
o vieux contemporain de toute la nature,

Par qui, dans l'infini que ton pas nous mesure, Tout naît, et
vit, et meurt, et renaît pour mourir;

Mon cœur, triste, malade et lassé de souffrir.

Qui ne peut arracher, du fond de sa blessure, L'épine dont il
sent la pointe et la morsure,

o Temps, n'espère plus qu'en toi pour le guérir!

Ah ! dans ce cœur, au moins, étouffe la pensée; Verse un
baume d'oubli sur ma plaie embrasée. Fais briller dans ma nuit le
soleil des palais (1),

Et que la vérité, par ton bras soutenue,

Sorte entin de son puits, pour apparaître nue A ces yeux aveuglés par des bandeaux épais.

La luce onde son pieni i reiy chiostri.

LK TASSE

LM

AU COMTE MA TT KO DI PALENO

Le corps faible et le cœur rempli d'une vague étrange. Je blanchis, et mon pied se traîne avec effort .

Et je vis seulement pour implorer la mort;

Car tout mal que je fuis en un pire se change.

Mais, las de m'avilir, d'entasser la louange,

De prier à ma honte et d'attendre un remord Qui m'accorde ma grâce, ah! je crains que le sort,

Par ses coups imprévus, à la fin ne se venge.

Comme un roc éternel sur l'Apennin placé,

La neige est sur mon front, et mon cœur est glacé; Mais, appuyé sur vous, je renais et j'espère;

Et si, plus tard enfin, vous m'obtenez merci,

Bien que j'offre à ses coups un corps moins endurci, Non, je ne craindrai plus le sort ni sa colère.

SONNETS

A D. LÉONORE

Oui, dans son beau printemps, j'ai dit que Léonore Ressemblait à la rose, à la reine des fleurs,

Quand, vierge rougissante aux timides couleurs, Son calice embaumé n'ose s'ouvrir encore;

Et je la comparais à la brillante aurore Qui parsème les champs de perles et de pleurs,

Et darde ses rayons, matinales splendeurs,

Sur les grands monts obscurs dont la cime se dore.

Mais tu n'as rien perdu de ta noble beauté,

Et l'éclat d'une vierge à la fleur de sa vie Ne peut se comparer aux fruits de ton été ;

Plus belle est à nos yeux la rose épanouie,

Et l'éclatant soleil, plein de rayons d'amour.

Plus brûlant qu'au matin brille au milieu du jour.

confident dr soit amour, i|ui le trahit et rabamiouue.

Les traits de la fortune et les dents de l'envie Ne pouvaient plus m'atteindre, et, bravant leur courroux, Enfin je respirais, et j'offrais à leurs coups Ma tranquille innocence un instant endormie,

Lorsque toi, le gardien des secrets de ma vie.
Toi, dont le cœur m'était un refuge si doux.
Tu me trahis aussi, plus coupable que tous;
Quoi! le ciel voit ta faute et la laisse impunie!
Loi de l'amitié sainte, on peut donc t'oublier!
C'en est fait, et ma main jette son bouclier;
Tu peux percer mon sein d'une atteinte plus sûre.
Ingrat! je t'aime encor, bien que trompé par toi;
Et, du fond de mon cœur, je te plains plus que moi; Ton crime
me fait ma! bien plus que ma blessure.

Craignant que le iluc Alphonse ne fil brûler la Jérusalem déli-
vrée, le poêle invoque l'exemple de l'empereur Auguste, qui sau-
va des flammes le manuscrit de Virgile.

Auguste a conservé l'œuvre du grand Virgile Qui raconte aux
échos de la postérité Du voyageur troyen la sage piété,

Plus grande en ses effets que le courroux d'Achille!

Mais vous, ô mon seigneur, vous que, seul entre mille, Admire
l'univers, par quelle cruauté Voulez-vous qu'un bûcher s'allume,
immérité,

Pour l'enfant dont le père est coupable et fragile?

Si le père a failli, le lils porte en tout lieu Au cœur et sur le
front l'ineffaçable empreinte Et le sceau glorieux de la foi pure et
sainte !

Ah! si la vie humaine, entre les mains de Dieu,

Est la greffe d'un fruit que la mort fertilise, baissez-nous à
tous deux l'éternité promise !

AUX PRINCESSES DE FERRARE

SœUrs d' Alphonse, voici la troisième journée Qui se lève, depuis
qu'en ce cachot obscur De vos yeux et du ciel je ne vois plus
l'azur,

Depuis qu'aux vils railleurs ma vie est condamnée.

Partout autour de moi ma douleur indignée Ne voit que trahison
et dédain lâche et dur ;

Seul, lorsque j'y descends, je trouve mon cœur pur Et ne méritant
point pareille destinée.

Oui, mon cœur est encor le plus noble des cœurs; Si vous pouviez
le voir tel qu'il est, nobles sœurs, Vous y verriez toujours resplendir
votre image;

Oh! rendez votre vue a mon œil obscurci....

Mais peut-être qu'hélas! vous méprisez aussi Ce cœur, temple
fidèle où je vous rends hommage.

Daté de Saut' Anna.

SONNETS

Heureux et fier de l'intérêt que lui portent les princesses, il se compare à Prométhée, et se félicite de ses souffrances.

celles du grand Hercule (1), est-ce la vérité,

Ou bien d'un vain espoir l'illusion nouvelle?

L'amour vous fait pleurer sur ma captivité,

Ma souffrance est bénie et ne m'est plus cruelle.

Je ne demande plus d'autre félicité.

Maintenant, si je meurs, la cause en est si belle,

Que la mort me conduit à l'immortalité Et déjà me prépare une gloire éternelle.

Ce cœur qui sous le bec de l'éternel vautour Se tord dans la douleur, meurt et naît tour à tour, Châtiment de la flamme au ciel moins ravie;

Ce cœur est bien mon cœur, mais heureux si l'amour Lui fait trouver encore, au gré de son envie,

Dans les tourments la joie, et dans la mort la vie!

Daté de Saut' Anna.

(1) Le duc Hercule d'Este.

LK IASSK.

llo

XXXIV

A IL VINCKNZO. Prince de Mantoik.

Je languis et je meurs dans le cachot affreux Où d'un prince irrité l'ordre cruel m'envoie.

Et j'ai honte et colère en me voyant la proie,

La fable et le jouet d'un public envieux :

Cependant la prison s'entr'ouvrit à mes yeux,

Au seuil de cet enfer (4) qui sous mes pieds tournoie, Le jour où, plein d'amour, d'espérance et de joie. Tu voyais l'hyménée accomplir tous tes vœux !

Et, peu d'instant avant l'heure de ma misère.

Ton regard bienveillant s'était tourné vers moi :

En qui donc espérer, si je n'espère en toi?

o noble et jeune prince, écoute ma prière :

Si tu n'es pas ému, tu serais donc de pierre?

O temps, o mœurs des cours, ô cœurs de peu de foi !

Daté «le Saut' Anna.

(I) l/liupilal îles finis

SONNETS

Alî DUC DE MANTOUE.

Il impion* , au nom de son génie qui s'éteint, la vie, la raison
et la

liberté.

Dans l'abîme où déjà je suis précipité,

Plus je sens mon corps faible et mon âme oppressée, Plus je
sens, dans l'oubli, s'éteindre ma pensée,

Plus je me plains, et moins je me vois écouté.

Captif, je vois le ciel : mais pourquoi sa clarté Me paraît-elle
pâle et parfois éclipée?

Ces flambeaux dont la nuit au ciel est pavoisée,

Qui les couvre, à mes yeux, de cette obscurité ?

Et j'ai crié vers toi du fond de cet abîme:

Tends-moi, tends-moi la main pour sortir des enfers: Toi seul
peux me sauver, ô prince magnanime!

Tu le peux,... tu le dois; et du poids de mes fers Si tu veux dé-
gager l'aile de mon génie,

Tu le verras s'ouvrir une route infinie!

Daté dr Saul* Anna.

I.K TASSE

A SCI PION DE CONZ AGI E.

Non, la pitié n'est plus, ou bien du cœur des rois, Qui devait
l'abriter, elle est déjà bannie,

Et, méprisant la terre, au ciel elle est enfuie;

Sans cela de ma plainte on entendrait la voix.

Mais de la foi jurée on méprise les droits Oui me garantis-
saient ma liberté ravie!

Quand me donnera- t-on on la mort, ou la vie? Quand me
plaindrai-je enfin pour la dernière fois?

Cadavre encor debout dont l'esprit seul succombe, La prison
des vivants est aujourd'hui ma tombe, Et ne se dessaisit qu'en fa-
veur de la mort!

Si la gloire, l'amour, l'étude et le génie Ne sont [joint une faute
à tout jamais punie,

Ne trompe pas l'espoir où ma douleur s'endort.

)al<- <!e Sauf Anna.

SONNETS

A MARGUERITE DE GONZAGUE

DCCHESSE DK FERRARE.

Toi, dont l ame rayonne à travers la beauté

Ainsi que le soleil <)iii pénètre le verre,

Princesse, dont les yeux, sous leur vive paupière,

A la sphère d'amour empruntent leur clarté;

Toi, qu'un lien charmant rempli de chasteté Unit au noble duc, dis-lui qu'à ta priere Il me délivre enfin, et rende à la lumière Mon esprit qui s'éteint en cette obscurité.

Je ne crains pas la mort, mais sa longue agonie: J'arrose de mes pleurs le sol de ma prison.

Et mon cœur se remplit de deuil et de soupçon.

Homps les fers de mon corps et ceux de mon génie, Et, cœur reconnaissant, tu me verras, pour toi, Dans le temple accomplir le vœu de (iodefroï (1).

Daté de Saut' Anna.

(1) Allusion au dernier vers de la Jérusalem délivré'.

F. qui dévolu

Il irrau sepolcrn adora, e seiojflie il voto.

l.K TASSE.

A D. LÉONKE.

O princesse, voici la saison qui ramène Les fêtes et les bals pour les jeunes amants,

Aux clartés des (lambeaux, au bruit des instruments, Quand il gèle au dehors, par une nuit sereine ;

La jeune fille alors s'enhardit, et sans peine Ouvre une chaste oreille à mille aveux charmants;

Et son fidèle ami, qui lui dit ses tourments,
De ses lèvres attend son amour ou sa haine.
Et les vastes palais retentissent de chants;
Moi seul, dans mon cachot, retranché des vivants,
Je répète ma plainte : « Est-ce la foi jurée?
Est-ce la tout le prix d'une illustre amitié?
Longue captivité, tombe prématurée,
Appelez-vous cela récompense et pitié? »
Date île Sauf Anna

SONNETS

Km

Ai; DUC HEKCULE D'ESTE,

PÈRE I»Il DIT. ALPHONSE.

Las de s'adresser aux rivants, il s'adresse aux morts.

Ombre du grand Hercule, ici-bas tu me vois Carder pieusement ta mémoire sacrée,

Car, tant que tu vécus, cette belle contrée Se vit toujours heureuse et fière sous tes lois.

Oh ! qu'un ange aujourd'hui nous apporte, à ta voix. Pour me juger enfin, la balance d'Astrée;

Car toute autre est ici fausse et déshonorée,

Au point que la vertu n'y pèse d'aucun poids.

Ah ! que l'on mette alors dans la même balance Le châtiment
subi, l'involontaire offense,

Le mérite et l'erreur dans chacun des plateaux,

Et que ton fils enfin pèse avec moins de haine Le bien, le mal,
le vrai, l'incertain et le faux,

Ainsi que Dieu là haut le fait pour l'âme humaine.

Dali» de Saul' Anna.

A L'OMBRE DU DUC HERCULE D'ESTE

Grande âme d'un héros, je sais que ta bonté

Là liant blâme d'un fils le rigoureux caprice, %

Qui cherche à m'arracher, par un vil artifice,

Le droit, contre moi seul, de se dire irrité.

Prince, du sein des lieux où ton éternité Se berce dans des
mers de joie et de délice,

Envoie un messenger de paix et de justice Enseigner à mon juge
un peu d'humanité.

Dis-lui tout bas au cœur : « Fils aîné de ma race,

Pourquoi dégénérer? Ton âme est-elle lasse De suivre le che-
min qu'ont suivi les aïeux?

N'etr-lu plus juste et bon? Par un retour indigne Méconnais-tu
la voix de l'envové des deux?

Fermeras-tu toujours l'oreille aux chants du cygne? »

Daté ii«* Sant' Aima.

SO.VHKTS.

Après avoir invoqué les vivants et les morts, il invoque sainte
Anne, patronne <lu couvent où les fous sont enfermés.

Patronne <le ces lieux, triste et sombre maison Où la folie ha-
bite, oit notre esprit végétè,

o sainte, que sur moi ton doux regard s'arrête, fct descends
m'éclairer au fond de ma prison ;

Au milieu de l'orage où périt ma raison,

Hâte-toi d'apaiser les tlots de la tempête.

Je t'attends aujourd'hui, c'est le jour de ta fête, Viens; fais
luire à mes yeux un plus câline horizon.

One ma foi se rallume, et qu'alors, 6 sainte Anne, Mes chants
montent vers toi, reine des malheureux, Mes chants purifiés de
tout penser profane.

Viens, je te sais puissante auprès du roi des deux, Car, pour
être sa mère, et pour sauver nos âmes,

11 a choisi ta tille entre toutes les femmes.

Daté de Sauf Aima.

A LA VIERGE

qui lui apparut, et qui le guérit miraculeusement dans une grave maladie qu'il fit dans sa prison.

Pauvre captif malade, à force de souffrir,

Jusqu'au fond de mon cœur la vie était glacée,

Et dans un lourd sommeil mon âme embarrassée . Luttait avec effort, et je croyais mourir;

Quand je te vis soudain paraître et resplendir, Reine des affligés, Vierge dont la pensée A descendre du ciel est toujours empressée Pour venir ici-bas consoler et guérir.

Saint Benoît t'escortait, et sainte Scholastique Brillait à tes côtés d'une splendeur mystique, Céleste vision qui vint ravir mes yeux!

Vierge qui m'as sauvé dans cette maladie,

En recevant ces vers que mon cœur te dédie,

Fais que plus belle encor je te revoie aux cieux!

Daté de Saul' Aima.

SONNKTS.

xun.

Kcrit en sortant <le prison (juillet I5K6)

L'arbrisseau, quand soudain sa racine est meurtrie, Bien que l'air lui soit doux, est bientôt desséché; Promesse du printemps,

son fruit s'est détaché,

Et ne pourrait mûrir quand la sève est tarie.

Exilé comme lui de ma terre chérie,

Inutile rameau que la serpe a tranché,

Tige et feuillage, hélas! tout en moi s'est séché;

Ah ! quand refleurira ma couronne flétrie?

(lais rayons du soleil, oh! rayons bien-aimés,

Pure et sainte rosée, et vous, airs parfumés,

Ah! pourrez-vous jamais reverdir mon feuillage?

Et pourrai-je jamais donner aux voyageurs Des fruits, ou
seulement le repos et l'ombrage Au front qui s'est courbé sous le
poids des douleurs?

I.K TASSE.

Il pense à corriger «on poème et à faire la Jérusalem conquise;
mais il doute de lui-même et désespère de la gloire.

Les combats des héros dont j'ai dit la valeur Étaient vrais,
mais ma muse a grandi leur stature Au delà du réel, comme plus
d'un sculpteur Fait ses bustes souvent plus grands que la nature.

Puis je vis dans mon plan que je leur fais injure; La forme
m'en déplut ainsi que la couleur ;

Et je veux le changer contre un autre meilleur; Le pourrai-je?
ma main sera-t-elle assez sûre?

Malade et vieux, je vois que ma gloire a pâli; Demain mon triste nom tombera dans l'oubli;

Et cependant mon âme a des ailes encore,

Et souvent elle échappe à sa captivité,

Et voit, bien loin des champs de la réalité, l'n horizon plus pur, une plus belle aurore.

Pale de Naples.

SONNETS

Écrit au couvent du mont Cassin eu allant se faire couronner à Rome.

Port de cet océan que l'orage sillonne,

Asile de l'étude et des travaux pieux,

O silences amis, cloîtres mystérieux,

Où l'air est toujours calme et que l'ombre environne !

Église où l'on accourt, quand la cloche résonne,

Plus vite qu'aux palais des rois ambitieux,

Champs aimés du Seigneur, où le pain précieux,

Qui nourrit notre esprit, se sème et se moissonne!

C'est de vous qu'est sorti le gardien du bercail, L'illustre nautonier qui prit le gouvernail Et guide sur les Ilots la barque de saint Pierre.

Que <le rois, déposant leur force et leur orgueil,

Ont, en courbant le front, passé sur votre seuil Qui conduit,
par la paix, aux palais de lumière !

LE TASSE

PRIÈRE A DIEU

Seigneur Dieu tout-puissant, un sombre et noir nuage Cache à
mes yeux troublés le bon et droit chemin;

Je foule, en trébuchant, le triste marécage Du vallon arrosé
des pleurs du genre humain.

Guide ma faible vue et mon pas incertain;

Qu'un rayon de ta grâce éclaire mon voyage,

Et sur le vrai sentier, que je recherche en vain,

Fais reluire un sillon de ton divin passage.

Bientôt l'hiver viendra verser sur mes cheveux La neige, et de
mes jours les faibles étincelles Vont s'éteindre bientôt dans les
nuits éternelles.

Avant l'instant fatal, ô Dieu des malheureux, Ouvre-moi tes
deux bras, revêts-moi de tes ailes, Nourris-moi de ton pain, et
montre-moi tes cieux î

Daté ilo Home.

SONNETS

XLVH.

Dans ce dernier sonnet, il se sent mourir, et il prie son ami, le père Francesco Panigarola, de lui envoyer un confesseur de son ordre.

Mon triste état m'inspire un effroi sérieux;

Je suis dame et de corps malade, et sans courage, Et l'antique
Ennemi, dans sa nouvelle rage,

Dresse autour des mourants son piège insidieux.

A mon chevet, du fond de vos cloîtres pieux,

Quel confesseur viendra, doux, charitable et sage, Pour soutenir mon âme en ce douteux passage Et me fermer l'enfer et m'en-
tr ouvrir les deux?

Francesco, tu connais ma faiblesse et ma crainte : Envoie à mon secours, dans ces rudes combats, Quelque austère héros de ta milice sainte;

Car tu sais trop combien est incertaine, hélas ! Cette dernière lutte, où c'est la mort qui donne Au vainqueur expirant la palme et la couronne.

Daté de Sauf Onofrio.

RAPHAËL

A RAPHAËL

SONNET

Prédestiné de l'art et de la poésie,

Jeune peintre au nom d'ange, il n'est pas de mor Qui, vidant jusqu'au fond la coupe d'ambroisie, Ait été plus que toi favorisé du ciel.

Le génie et l'amour comblaient ta fantaisie-,

La gloire pour toi seul fut sans lutte et sans fiel; Tes rivaux étonnés t'aimaient sans jalousie,

Et le vieux Michel-Ange admirait Raphaël.

La foule s'écriait que du haut des étoiles La Vierge descendait poser devant tes toiles,

Tant l'idéal céleste inspirait ton pinceau,

Et maintenant tu peux, à genoux devant elle,

A tes divins |>ortrails comparant le modèle, Contempler à loisir le type du vrai beau.

Corne non podde dir d'arcuna Dei Paul corne disccso fu dal eelo,

Così el mio cor d' uno amoroso vélo Ha ricoperto tutti i pensieri inci.

Quand on a parlé de Michel-Ange, on ne peut s'empêcher de parler aussi de Raphaël; depuis plus de trois siècles ces sublimes artistes sont devenus inséparables par la rivalité même de leurs gloires et le contraste de leurs génies.

Par un hasard étrange, leurs noms ont une signification mystérieuse qui semble les avoir prédestinés : Michel-Ange reçut le nom de l'ange du jugement, et Raphaël celui de l'ange

RAPHAËL

de la grâce (1); ils devaient représenter, l'un la force du réel, l'autre la beauté de l'idéal. Tous deux furent admirés, mais l'un fut redouté et l'autre fut aimé. Quand le vieux Michel- Ange rencontra au Vatican son jeune rival entouré de ses nombreux élèves, il s'écriait : « Tu marches à la tête d'une armée d'artistes, comme un général. — Et foi, répondait Raphaël, tu vas tout seul comme le bourreau. »

Michel-Ange et Raphaël sont pour l'Italie dans les arts ce que Corneille et Racine sont pour nous dans la poésie, le contraste admirable de la grâce et de l'énergie, de l'amour et du stoïcisme. Les deux grands artistes italiens ont été poètes aussi, et c'est une chose remarquable combien , à cette époque merveilleuse, tous les arts étaient frères et aimaient à se compléter en donnant la main à la poésie.

Nous avons pu apprécier le talent poétique de Michel-Ange, mais nous ne pouvons guère juger de celui de Raphaël, car il ne nous reste de lui qu'un sonnet complet et les fragments d'un autre; voici le premier sonnet (2 :

Le souvenir m'est doux, et mon cœur saus détour Aime à se rappeler sa souffrance cruelle,

Quand, pareil au marin sur la mer inlidèle.

Je cherchais l'astre aimé qui me versait le jour.

Ma langue maintenant se délié à son tour Pour dire le bonheur que mon cœur se rappelle;

J'en rends grâce à l'Amour et j'en rends grâce à celle Qui me fit éprouver les tourments de l'amour.

(I) Ainsi, Rubens a un nom rougissant comme le coloris de ses tableaux. •i, Attese qualche pocho alla poesia, e dieiro a un disegno di Ire ligure, che sema fallu è di sua mano, e che si trova nelln raceolta del signer Bruce, si legge la bouta del segunle sonetto sopra il sue innamoramento.

[Vie de Raphaël, édition de Florence, 1771.)

IKI

Le vieux soleil couche, c'était la sixième heure, Lorsqu'un astre amoureux éclaira ma demeure; Ce fut le lieu d'agir plutôt que de parler (t).

Et je restai inuet et vaincu par ma tlammc, Sans pouvoir exprimer l'extase de mon âme, Qui par des mots de feu voulait se révéler.

Les quatrains suivants d'un second sonnet ont été copiés sur un autre dessin de Raphaël par M. d'Agincourt (2).

Lorsque saint Paul un jour redescendit des cieux, Des secrets éternels il garda le mystère;

Ainsi je fais moi-même, et mon cœur solitaire Cache tous ses penses sous un voile amoureux.

Je dérobé ma joie aux regards curieux,

Et le temps courbera ma tête vers la terre,

Avant que le devoir qui m'oblige à me taire En coupables désirs se change à tous les yeux.

Ces vers, dans l'original, ont cette grâce voluptueuse et voilée qu'on retrouve sur les traits de Raphaël ; ils sont vagues et flottants comme l'âme amoureuse du peintre d'Urbino ; ils parlent sans doute de ses amours avec la Fornarina.

(Ij l.'ora.se8U era ch<* I occasu un >ol<-

Aveva fallo, e l'altro scorse. il loin Alto più da far fatti che parole.

ij Vie de Haphiusl, par Qualrcmèrp de Quincy.

RAPHAËL

Tout poète, dans ses vers, idéalise la femme qu'il aime, comme tout peintre, dans ses tableaux, idéalise le modèle qui pose devant lui ; le poète a besoin d'un type d'amour, comme le peintre d'un type de beauté ; l'un ne pourrait chanter sans une femme aimée, l'autre ne pourrait peindre sans un modèle choisi ; mais, pour créer des œuvres durables, il faut que tous deux aient une certaine dose d'idéal pour embellir et diviniser l'amour et la beauté qu'ils ont dans le cœur et devant les yeux, car nous pouvons dire du poète ce que Raphaël lui-même a

NOTICE

dit du peintre : qu'il ne doit pas faire les choses telles que la nature les fait, mais telles qu'elle devrait les faire (1). C'est ainsi que Dante, Pétrarque, Michel-Ange et Tasse ont idéalisé leurs madones ; ut pictura poesis. C'est ainsi que le génie de Raphaël a fait descendre sur ses Vierges une telle auréole de divinité, que ce

ne sont plus des portraits de femmes; et pourtant, pour créer ces types divins, il lui a fallu des modèles terrestres (2), et la Fornarina fut un de ceux qu'il employa le plus souvent. Cette tête idéalisée se retrouve dans plusieurs de ses plus beaux tableaux : ainsi dans la Transfiguration, ainsi à la Farnesina; ce fut là qu'Augustin Chigi, le riche négociant amateur des arts, pour mettre un terme aux distractions et aux retards continuels que l'amour du peintre apportait à ses travaux, permit à Raphaël d'habiter avec sa maîtresse le palais qu'il décorait de ses fresques. Le vrai portrait de la Fornarina est à la galerie Barberini ; c'est bien une beauté romaine et plébéienne, avec ses grands yeux noirs qui ne révèlent pas une intelligence très-développée; Raphaël l'a peinte là d'après nature, *parea viva viva* , dit Vasari ; et c'est ainsi que, grâce à son illustre amant, la pauvre fille de Rome est passée à la pos-

(I) Soleva dire Raflaello che il pidore ha obligo di fare le cose non corne le Ta la natura, ma corne ella le dovrebbe fare.

(Ff.d. Zuccharo, Letl. Pitt., t. VI, p. SIS.) C'est ainsi que, dans sa célèbre lettre à Balthazar Castiglione, il dit, h propos de la (ialathée de la Farnesina, que, lorsqu'il est prive de beaux modèles, il se sert d'un certain idéal qu'il a dans son esprit: « Per dipingere una hella mi bisogueria veder più belle; ma essendo carestia e di buoni giudici e di belle donne, io mi servo di certa idea che mi viene alla mente. »

(S) On peut suivre, dans les nombreuses Vierges de Raphaël, la progression idéale de son génie, en prenant pour point de départ la Vierge Jardinière, dont le costume et la naïve candeur rappellent la jeune paysanne romaine qui dut lui servir de mo-

dèle, et en arrivant à la Vierge du Louvre, où l'idéal est porté au plus haut degré.

RAPHAËL

térité, sans autre nom que celui du métier de son père : la belle Boulangère est aussi célèbre en Italie que la belle Cordière le fut en France. On montre encore à Rome, près de la porto Settimiana, sa maison construite avec des débris d'antiquités, et où l'on retrouve à l'extérieur les vestiges du four paternel ; une fenêtrée ogivale en briques éclaire cette petite chambre qui a dû voir tant de charmantes scènes d'amour entre le plus grand peintre du monde et cette humble tille du peuple qui lui fit oublier sa noble et riche fiancée, Maria Bibienna. Quel dommage que nous n'ayons aucun détail sur l'amour de Raphaël et sur l'influence qu'il eut sur son génie, car l'amour est la véritable histoire de la vie italienne (1)! Malheureusement nous ne savons rien de plus sur la maîtresse de Raphaël, sinon qu'à son lit de mort il la renvoya, sur l'ordre de son confesseur, en lui donnant les moyens de vivre honnêtement (2). Ses amours furent sans doute des amours faciles et vulgaires, sans luttes, sans sacrifices, sans dévouements, et, dépouillé de ces vertus qui sont ses plus beaux rayons, l'amour n'a plus ni intérêt, ni poésie, l'amour n'est plus une religion ; aussi nous ne pouvons

(1} ... Chi facesse una storia dell' amore in Italia, farebbe fors»; la piii «>vidente che si possa, de' costumi de' vari secoli di essa.

(Cesake Haï no, Vitu dt Dante.,

[i) On sait que Raphaël mourut à trente-sept ans, le vendredi saint, jour de sa naissance, jour solennel dans la vie de nos poètes; c'est le vendredi saint que Danto descendit en esprit lions

l'enfer, et c'est le vendredi saint que Pétrarque vit Laure pour la première fois. Voici le portrait de Raphaël fait par Hellori et cité par M. Quatremère de Quincy : « Fu Raflaello, corne si vede nel suo ritratlo, dotalo dal cielo di bellissima proporzione e sembianza, accompagnala dalle grazie sue nutrici, dalle quali egli rilraeva sè stesso. Vesli c si porto nobilmenle noll' esteriore conforme l'uso del suo tempo e délia corte. Kgli 6 vero che la sua eomplesione era troppo delicala, e gracile, e non promellelva durazioue di salute, avendo il collo luugo, e non ben dispolo : unde aggiunla a si poco felice disposizione di corpo, la latica degli slu«lj conliaui, e il diletto di <iualche suo piacere, da oui era preso, giunse poi facilmente ad abbreviar la vila. »

NOTICE

mettre la Fornarina auprès de ces chastes et poétiques figures de Béatrice, de Laure, de Vitloriact de Léonore, nobles et pures créatures, idéales maîtresses, anges consolateurs, que la religion n'eût pas écartés du chevet de leurs amants à l'heure de la mort.

Dans ses fresques immortelles, Raphaël a rendu de magnifiques hommages à la gloire de nos poètes et à la pureté de l'amour qui les a inspirés. Dans les Stanze du Vatican, il a mis il yran Padre Aliyhieri comme théologien dans la Dispute du saint - sacrement (1), oh Béatrice représente la théologie, et comme poëie dans le Parnasse , où, au sommet du poétique mont, Homère, poeta sovrano{ 2), a Dante à sa droite et Virgile à sa gauche; Dante et Virgile se cherchent des yeux derrière Homère, et se regardent avec la tendresse ineffable du maître et du disciple, du père et du fils (3). Raphaël, dans un coin de sa fresque, n'a pas oublié Brunetto Lalini, le premier maitre de Dante, dont nous avons longuement parlé dans notre étude sur l'Alighieri.

Au pied de la montagne, à gauche, sous le symbolique laurier (i), nous avons reconnu avec bonheur la noble et grave figure de Pétrarque à côté de la blonde et angélique tête de

1 1) Theologus liantes nullius dogmatis expers.

(Vers de son épitaphe.;

(i) Infemo, c. iv.

(3) O degii altri poeti onore e lume,

Vagliami 'l lungo studio e 'l grande amore Chc m' han fallo cercar lo luo volume.

Tu se' lo inio maestro c 'l mio autore :

Tu se' solo colui du eu' io tolsi Lo bello stile che m' ha (alto onore.

(Inferm , c. i.)

(4) (iiovane donna soit' un verde lauro Vidi. più hianea e più fredda che neve.

(PKTIAKQI'g.i

RAPHAËL

motionna Laura; les deux amants sont debout, près l'un de l'autre, sévèrement drapés dans les longs vêtements de leur époque, et le front couronné de lauriers; Laure, avec une grâce charmante, parle à un des personnages de gauche, tandis que Pétrarque, immobile derrière elle, la contemple encore avec recueillement. Ce tableau est admirable de grâce et de chasteté ; plus bas, sa lyre à la main , la Grecque Sapbo, dans sa Iteauté

païenne, offre le contraste expressif de l'amour antique auprès de l'amour chrétien.

Enfin, sur un autre point de la divine fresque, à gauche, au milieu des Muses, on admire une magnifique tête de femme qui se retourne à demi et laisse deviner un profil aussi pur que celui d'un antique camée ; c'est Vittoria Colonna, la noble veuve du grand marquis de Pescaire, qui fut aimée par Michel-Ange, célébrée par l'Arioste (1) et peinte par Paul Véronèse et par Raphaël.

A la vue de cette adorable peinture du Parnasse où le sentiment de l'art chrétien s'unit à la beauté de l'art antique, à la vue de cet Apollon inspiré (2) et de ces ravissantes Muses qui ont presque l'air de vierges chrétiennes, tant elles sont chastes et voilées, on se sent pris d'un ineffable désir d'errer sous ces

1!) Vittoria è 'l notne; e ben conviens! a nala

Fra le vittorie, ed a chi, o vada o stanzi,

Di trofei sempre e di Irionfi ornata,

La vittoria abbia seco, o dielro, o innnnzi.

Questa è un' altra Arlctnisia chc lodata Fu di pielà verso il suo Matisolo; anzi . Tanlo maggior, quanto é pin assai hoir opra.

C.he por sotterra un nom, trarlo di sopra

'Orlando, c. sxxvii.,

{•il Raphaël lui avait d'abord donne une lyre, puis il lui mit entre les mains une viole d'amour, à la demande de Jules II, qui

voulut qu'Apollon fût peint sous le* traits de son maître de chapelle. San Seconde.

divins ombrages, pour causer d'amour et de poésie (1) avec ces nobles dames et ces nobles poètes, en gravissant ensemble cette sainte montagne (2) où Dante et Virgile s'écrient pieusement devant leur aïeul Homère :

Onorate l'altissimo poeta (S).

< I • Parlamlo cose che 'l taccre è belle,

SI rom' era 'I parlar cola dov' era.

I Inferno, c. iv.)

(S) Perche non sali il dilcttoso monte

Ch' è principio c rngion di lotta gioia.

i Inferno, c. i.)

(3) Inferno, c. tv. — Dante rencontre dans les limbes Homère, Virgile, Horace, Ovide et Lucain, qui l'admettent dans leur compagnie : « En sorte, dit-il, que je fus le sitième parmi ces grands génies. » Dante est trop modeste, et nous croyons qu'on peut lui donner rang au moins avant Ovide et Lucain.

POUR DANTE

Viia nova, édition faite d'après un manuscrit inédit du xv* siècle, Pesaro, 1829. — // Convito , édition de Modènc, 1851. — Divine Commedia, éditions et commentaires de Biagoli, Paris, 1818;

d'Ugo Foscolo, Londres, 1842; édition et notes suivant le manuscrit Bartoliniano, Udine, 1823. — Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle, par M. Ozanam.

POUR PÉTRARQUE

Petrarca : In Lione appresso Guglielmo Hovillio , 1551 . — Poésies italiennes, éditions et commentaires de Castelvetro, Venise, 1756; d'Antonio Marsand, Florence, 1821; de Biagoli, Paris, 1821. — L'abbé de Sade, Mémoires sur Pétrarque. — Essays on Petrarch, by U go Foscolo, Londres, 1823. — Œuvres latines de Pétrarque, édition de BAle, 1554.

Lorsque vint à Simon cette idée inspirée

Quando giunse a Simon l'alto concetlo.

24. Je me sens si courbé sons le poids mérité, lo son si stanco sotto 'l fascio antico.

25. Je ne Îtus jamais las, ô ma dame adorée, lo non fu d'amar voi lassato unipianco.

20. J'ai toujours aimé, j'aime et j'aimerai sans cesse, h arnai sempre , ed amo forte atienra.

source de vertus, ô splendeur enflammée

Ü d'ardente virtute omata e calda.

41. Qu'en penses-tu, mon Ame? aurons-nous ou la paix. Che fai, aima Y che pensi? avrem mai pace.

45. Allez, soupirs brûlants, vers cette âme glacée, lie, caldi sospiri al freddo aire.

tf>. Les étoiles, les cieux, les éléments divers,

Le stelle , e'I cielo, e yli elementi a prova.

Le vent, le ciel, la terre et toute la nature

Or che 'l ciel e la terra e 7 vento tace.

55. Lorsque ses beaux pieds blancs posent si chastement,
Corne 'l candido pie p<>r l'herba fresca.

56. Amour, quand devant toi son doux regard s'incline. Quand
o Amor i beqli occhi a terra inchina.

57. Plein d'un vague penser que rien ne peut distraire, Pien
d'un vayo jiensier, che mi desvia .

Amour et mon bonheur par ce larcin subit

Afia ventura ed amor m'avean si adorno.

73. Elle n'y veut pas croire, et pourtant à ma flamme. Lasso ,
ch'i ' ardo, ed altri non mel cre.de.

76. Toi qui sais mon amour et qui dictes ma plainte. Anima ,
che diverse cose tante.

77. Une grâce empruntée aux élus dans les cieux, Grazie ch'a
pochi 7 cielo largo destina.

78. Doux dédain, douce paix, non moins douce colère, Dolci
ire , dolci sdegni e dolci paci.

79. Enfant des Alpes, toi dont le grand nom s'est pris, Rapidn
fiume che d'alpestra vena.

80. Heureux en songe, hélas! je languis trop content, Beato in
sogno e di languir contento.

Vous qui me souriez en restant sérieuses

Liele e pensose, acompanyate e sole.

TABLE

87. Quand le char du soleil se plonge dans les Ilots, Quand o 7
sol bagua in mar l'aurato carra.

88 N'avoir qu'un seul amour dans une àme sans feinte, S'una
fcde amorosa , un cor non finto.

87. Dans leur barque j'ai vu passer les douze dames, Doilici
donne ouest amente lasse.

îKi. Jamais sur aucun toit passereau plein d'alarmes, Passer
mai solüurio in alcun tetto.

71. Douce haleine des airs qui de ses blonds cheveux, Aura,
che quelle chiome blonde e cresse.

72 Après avoir chanté je pleure mes douleurs,

Canlai , or /riango , e non iien di dolcezza.

La colonne est brisée et le laurier flétri

Huit a e l'alla culonna e'I ver Je la tir a.

ô. Le nœud puissant d'amour où je fus d'heure en heure. L'ar-
dente nodo ov' iu fui, d'ara in ara.

L La vie au loin s'envole et fuit sans s'arrêter,

La vita fugge e non s'arresla un' or a.

S. A quoi penses-tu donc, et que fais-tu, pauvre âme?

Che fai , che peu si . che pur dietro guardi ? o. Donnez-moi le
repos et calmez mon effroi.

Date mi juive, o duri miei pensieri.

Ce soleil. O mes yeux, que vous cherchez en vain,

Occhi miei, uscurato é 7 nostru sole.

H. Si l'Amour ne peut rien aux maux que je supporte, S'Amor
no vu consiglio non m'apporta.

Celle qui fut toujours des belles la plus belle

L'aima mia fiamma oltre le belle bella.

21. C'est ainsi qu'est le monde, aujourd'hui je préfère. Corne va' l mondu! Or mi diletta e jnace.

22. Les yeux dont j'ai chanté la splendeur douce et (ière, Gli occhi, di ch'io parlai si culdamente.

25. Vivante, elle habitait dans mon cœur amoureux, Soleasi nel mio cor star bella e viva.

Où retrouver le front dont le pli respecté

Ov' è la fronte che conpicciol cenno.

29. Combien je porte envie, ô terre, à ce momen». Quanta invidia io ti porto, avara terra.

50. Vallon plein des soupirs que m'arrache ma peine, Voile, che de' lamenti miei se' piena.

51. Mon àme a pris son vol aux lieux oii semble née, Lenmmi il mio jtensier in parte, ov' era.

DES SONNETS

Je sens l'air d'autrefois, déjà je vois descendre

Sento l'aura mia antica, e i dolci colli.

TABLE

3| . Tout ce l'ue tu pouvais, mort, tu viens de le faire.

Or hai fut lu l'estremo di tua passa .

32. Le souffle et le parfum et la fraîcheur féconde. L'aura, e l'odore , e 'l refrigerin, r l'ombra.

53. Le dernier jour, hélas! de mes jours de bonheur, L'ultimu , lasso! de' miei ffiomi aile (pi.

Par mon ardent désir mon espoir emporté

Ben pua talor col mio ardente desio.

8. Dis-moi de grâce, Amour, si, quand je suis près d'elle, Dimmi di yrazia , Amor, se (jli occhi miei.

9. Je vois par vos beaux yeux la splendeur éternelle, Veggio co' bei cos tri occhi un doive lume.

K). Dès longtemps on le sait, et l'on n'en peut douter, Coin esser, donna, puote, r pur se '/ cede.

Le souille de l'Amour sur vos lèvres respire

Corne vento, ch' in sé respiri e torni.

1 1. Insensible et cachant celte dureté dame,

Costei, ch' asconde un cor superbio ed empio.

15. J'ai vécu: mon printemps, plein d'espoir et d'amour, Vissi,
e ta prima etate amore e speme.

(1) Dans la Notice du Tasse, sonnet à ses Chattes :

Comme sur l'océan, quand il craint que ne sombre, Corne naît'
océan s'osrura e' infesta

DES SONNETS

JlOf»

1(). Jusqu'au fond «le mon cœur, aux sources de la vie.

Sentira io già carrer di marte il gela.

TABLE GENERALE

Papp*

Dédicace i

Sonetto ij

Sonnet iij

Préface i

Sonnet à Dante 3

Notice sur Dante 5

La Vie Nouvelle de Dante Alighieri 21

Sonnet à Pétrarque 93

Notice sur Pétrarque 93

Sonnets de Pétrarque pendant la vie de Laure. . . 131

Sonnets de Pétrarque après la mort de Laure . . 2-13

Sonnet à Michel- Ange 329

Notice sur Michel-Ange 531

Sonnets de Michel- Ange 3-45

Sonnet au Tasse 383

Notice sur le Tasse 38;

Sonnets du Tasse 427

Sonnet à Raphaël 477

Notice sur Raphaël 479

Sonnets de Raphaël 480 48 1

Appendice : éditions suivies et ouvrages consultés. . 489

Table des sonnets avec le premier vers italien. . . 491

ilciur bonnets 5e ^Jctampte

^ / / / f> / / / / / f 'f//SX t'//f e/// f V'

\ uns devons cette -Musique a t obligeance de U 'BJi'SSAAlS
qui lui «>//;/>< tsee dans le S h/ le lanje et simple tlu PO R PO
II A et des oiett.v l tu thés Italiens .

f.' SONNET DE PETRARQUE.

«. moiir

mon

cuur |iiLTa- _ I) - sti

ffk Ams no (ru ü admCion le L1XV après la mort de Laure
%oir page 10.1.

.i _ mvs e

l«*r_ nel .. - les eu #•! _ le il ri^.foit

if — y r ' * -t

ni.iis tn>|>

rr T ~r-J

h.mt el li< p

OH

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/bub_gb_wutpIhgM8usC. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.